N° 982 50e Année T. CCXCII 15 Mai 1939

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 7 fr. — *Étranger :* 1/2 tarif postal, *8 fr.;* plein tarif, *9 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

NATALIE CLIFFORD BARNEY

Nouvelles Pensées de l'Amazone

Un volume in-16 double-couronne. Prix. . . . . 1[illegible]

Il a été tiré : 20 *exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de* 1 *à* 20 . . . .
200 *exemplaires sur Alfa, numérotés de* 21 *à* 220. . . . .

VANDERPYL

Le Guide égaré

— *ROMAN* —

Un volume in-16 double-couronne. Prix. . . . . 1[illegible]

KUNI MATSUO & STEINILBER-OBERLIN

Anthologie des Poètes japonais contemporains

Textes traduits directement du japonais
PRÉFACE DE RYUKU KAWAJI

Un volume in-16 double-couronne. Prix. . . . .

GUSTAVE KAHN

Poèmes (1921-1935)

ŒUVRES POSTHUMES

Un volume in-16 double-couronne. Prix. . . . .

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE

L'Acuponcture chinoise

par

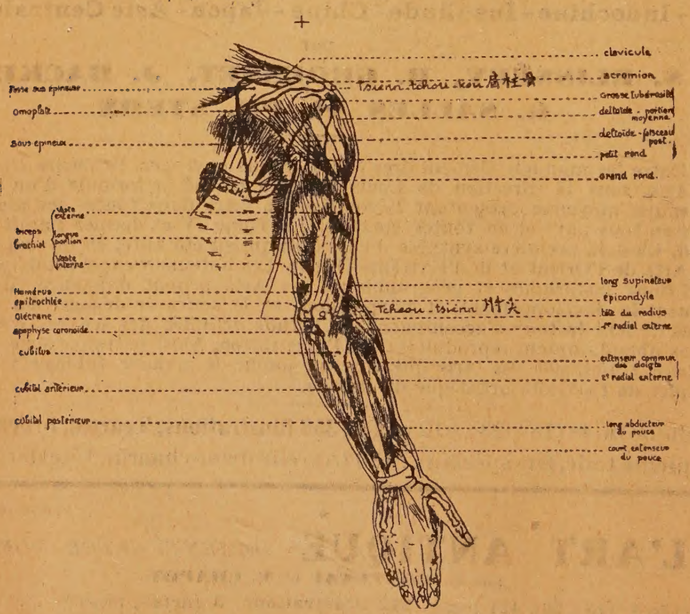
GEORGE SOULIÉ DE MORANT

TOME I

L'ÉNERGIE (Points, Méridiens, Circulation)

avec 100 dessins, dont 44 en deux couleurs

— *L'ouvrage sera complet en 4 volumes* —



M. Soulié de Morant, qui a déjà publié un Précis d'Acuponcture réimprimé plusieurs fois, donne m nant un ouvrage considérable sur la question.

Le TOME I, qui comprend l'ensemble des règles générales indispensables à connaître et à applique un volume de grande importance. Illustré de 100 dessins, dont 44 en deux couleurs, c'est un exposé gé de la méthode et du traitement, ainsi qu'un répertoire des « points » que M. Soulié de Morant était pouvoir établir, grâce à une culture scientifique avancée, jointe à une connaissance absolue de la l chinoise.

Le grand traité actuellement publié — qui sera complet en quatre volumes — est tiré sur très beau surglacé, sous couverture parchemin en deux couleurs.

Tome I. Volume in-4° carré (22,5 x 28) de 304 pages **10**

Il a été tiré en outre des exemplaires cartonnés, au prix de. **12**


PAUL-MARTIAL - PARIS
Monsieur
votre responsabilité est grande : prenez le train, il transportera votre famille en toute sécurité.
Monsieur
votre responsabilité est grande : prenez le train, seul il offre aux chers vôtres tout le confort indispensable aux longs voyages, couloir pour la promenade, salons, restaurant, lits, eau chaude, eau froide.
Le train, c'est un appartement en marche
SNCF
SNCF.116

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR RIMBAUD

I. LETTRES D'ADEN

II. LETTRES D'ALFRED BARDEY A PATERNE BERRICHON

—

Nous présentions naguère aux lecteurs du *Mercure de France* un document inédit : le *Journal de Vitalie Rimbaud* (1). Nous publions aujourd'hui toute une série de lettres intéressant notre poète. Ces lettres proviennent de la même source que le *Journal*, c'est-à-dire des papiers de la famille Rimbaud et de Paterne Berrichon, acquis par l'un des signataires de cet article. On lira nos six premiers documents dans leur texte intégral, et encadrés d'un bref commentaire. Quant aux lettres de Bardey à Berrichon, nous en donnerons tantôt le texte complet, tantôt de larges extraits, sans rien laisser dans l'ombre de ce qui concerne Rimbaud.

I

En août 1880, notre héros débarque à Aden et entre au service d'une maison lyonnaise, Viannay, Bardey et Cie. En septembre déjà, s'estimant trop peu rémunéré, il songe à quitter ses patrons (voir sa lettre du 22 septembre) (2). Mais M. Bardey le rassérène en lui promettant une augmentation et en lui donnant un poste de

(1) Voir le *Mercure* du 15 mai 1938, pp. 5 à 28.

(2) Les lettres de Rimbaud dont nous citerons des fragments au cours de cet article se lisent dans le recueil publié par Berrichon (malheureusement avec beaucoup d'inexactitudes) : *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud, — Egypte, Arabie, Ethiopie* (*Mercure de France*, 1889). — Nous imprimons ces lettres ou fragments en italiques, pour qu'on ne puisse les confondre avec les inédits que nous publions d'autre part.

confiance au Harar. Rimbaud partira à la fin de novembre. Quelques jours avant son départ, l'agent général Dubar lui écrit la lettre suivante :

VIANNAY BARDEY ET C[ie]
LYON
Agence d'Aden

Aden, 10 novembre 1880.

Monsieur A. Rimbaud, à Aden.

J'ai l'avantage de vous confirmer, pour la bonne règle, les conditions de l'engagement que vous consentez à souscrire avec la maison Viannay Bardey et Cie de Lyon-Aden.

Vous consentez à faire partie du personnel de la maison comme employé de l'Agence du Harar (Afrique Orientale) ou dans tout autre comptoir ou agence de la côte d'Afrique ou d'Arabie, où les besoins du service et les intérêts de la maison réclameraient votre présence.

Vous consacrerez tous vos soins et tout votre travail aux affaires de la maison et à la défense de ses intérêts.

De son côté la maison Viannay, Bardey et Cie vous assure les avantages suivants :

Vous recevrez un appointement de mille huit cents roupies par an, soit cent cinquante roupies par mois, payables par mois.

Vous aurez, en outre, un intérêt de un pour cent sur les bénéfices nets de l'agence du Harar.

Vous recevrez gratuitement le logement et la nourriture, l'entretien et les effets personnels restant à votre charge.

La présente convention est consentie de part et d'autre pour une durée de *trois ans*, et nous nous engageons à l'exécuter les uns et les autres avec probité et en bons pères de famille.

En cas de résiliation de la présente convention, il est en outre convenu qu'il vous sera interdit d'entrer au service d'une autre maison de commerce ayant des factoreries ou comptoirs sur la côte d'Afrique ou d'Arabie, ou dans l'intérieur de ces contrées, pendant une durée égale à celle du contrat qui vous lie, c'est-à-dire pendant trois ans, du 1[er] novembre 1880 au 31 octobre 1883.

Veuillez m'accuser réception de cette lettre en stipulant l'acceptation de toutes les clauses et conditions qui y sont relatées.

Je vous présente, Monsieur, mes salutations bien sincères.

L'Agent général pour l'Afrique et l'Arabie de la maison V. B. et Cie.

DUBAR.

Le séjour au Harar remplit, pour Rimbaud, l'année 1881. En janvier 82, le voici de retour à Aden. Est-il content? Non certes, car il écrit aux siens, le 18 :

Je suis sorti du Harar et rentré à Aden, où j'attends de rompre mon engagement avec la maison. Je retrouverai facilement autre chose.

Et le 22 :

Je ne compte pas rester longtemps à Aden, où il faudrait avoir des intérêts plus intelligents que ceux que j'y ai. Si je pars, et je compte partir prochainement, ce sera pour retourner au Harar ou descendre à Zanzibar, où j'aurai de très bonnes recommandations; en tous cas, si je n'y trouve rien, je pourrai toujours rentrer ici, où je dénicherai bien des travaux meilleurs que ceux que j'ai.

Notre document n° 2 est précisément une de ces *très bonnes recommandations*, et l'auteur en est encore le dévoué Dubar.

Aden, 6 mars 1882.

Monsieur Ledoulx,
Consul de France,
Zanzibar.

Je prends la liberté de vous adresser en vous le recommandant tout particulièrement l'un des agents de notre maison, M. Rimbaud, qui a été employé sous mes ordres à Aden, et qui a géré notre factorerie du Harar (Afrique Orientale) à notre entière satisfaction.

M. Rimbaud, sachant que vous voulez bien me favoriser d'un bon souvenir et de quelque estime, m'a demandé ce mot de recommandation pour vous. Je suis vraiment heureux

de profiter de cette occasion pour vous offrir de nouveau mes sentiments dévoués et respectueux, et vous prier de faire agréer mes hommages à Mme et à Mlle Ledoulx.

Je pars en congé en Europe après deux années bientôt de séjour à Aden. Le climat ne m'a pas été clément. J'ai souffert de la Dingue l'année dernière, et un peu de fraîcheur me remettra, je l'espère.

Je vous remercie d'avance de ce que vous pourrez faire pour mon ami et collaborateur Rimbaud, et vous prie d'agréer mes meilleurs sentiments. DUBAR.

Mais la fugue à Zanzibar resta à l'état de projet. Et toute l'année 1882 va se passer pour Rimbaud dans cet Aden qu'il déteste, et où sa distraction favorite, entre les heures de bureau abrutissantes, est de photographier ses amis et connaissances avec le magnifique appareil (coût : 1800 francs or!) qu'il s'est fait envoyer là-bas...

En mars 83, enfin! il peut annoncer qu'il va retourner au Harar, toujours pour la maison Bardey (dont la raison sociale est maintenant (3) Mazeran, Viannay et Bardey). Il y retrouvera le grec Sottiro, un fier homme; et il aura là-bas plus d'indépendance.

A cette date, M. Alfred Bardey était en France, mais son frère Pierre Bardey demeurait à Aden. C'est ce qui ressort de notre troisième lettre :

Vichy, 24 juillet 1883.

Mon cher Monsieur Rimbeaud (*sic*),

Mon frère m'a adressé les photographies que vous avez bien voulu lui envoyer pour moi. Je vous remercie beaucoup de cette attention. J'ai éprouvé un grand plaisir de (*sic*) revoir quelque chose de Harar. Ahmed Ouady (4) n'a pas changé. Faites-lui compliments et félicitations de ma part.

(3) Au moins depuis un an. Cf. la lettre à Delahaye du 18 janvier 1882, dernière ligne.

(4) On verra plus loin que le colonel égyptien Ahmed Ouaddy bey avait été en 1881 chef-d'état major au Harar. — Raouf pacha, « conquérant égyptien de la contrée », dit Berrichon, s'était fait construire dans la ville d'Harar une maison « de style européen », où Rimbaud habita. — Sur Mgr Taurin, voir plus loin, la première lettre de Bardey à Berrichon.

Sottiro est splendide et a tout à fait bon air au milieu de la jungle que vous appelé (*sic*) jardins de Raouf Pacha.

Plusieurs de vos photographies sont un peu brouillées, mais on voit qu'il y a progrès car les autres sont parfaites. Je voudrais pouvoir reconnaître votre attention, mais vous êtes un peu bizarre et je ne sais que vous adresser qui puisse vous faire plaisir.

Dites-moi si des instruments tels que théodolite, graphomètre, etc., vous plairaient.

Je vais aller habiter 8 mois l'Algérie. J'y ferai traduire et imprimer la fameuse campagne d'Abyssinie d'Ahmed Gragne, ainsi que le Calendrier *qui est persan décidément*, quoiqu'écrit en Arabe. Avisez-en Mgr Taurin à qui j'enverrai un exemplaire.

Je reste tout personnellement à votre disposition. Si vous avez besoin de produits, écrivez-moi, je serai exact.

Merci encore, amitiés à tous, et

bien à vous,

ALF. BARDEY.

Lettre amicale de patron à employé; mais on a remarqué au passage le « vous êtes un peu bizarre », preuve qu'avec un agent comme Rimbaud, il fallait toujours s'attendre à des écarts d'humeur; et la suite n'a que trop justifié ce mot d'Alfred Bardey.

Le second séjour de Rimbaud en terre éthiopienne dura jusqu'à janvier 1884. A cette époque la guerre troublait le pays, les affaires devenaient impossibles, et la maison Bardey supprima son agence de Harar. Rentré à Aden, Rimbaud écrit le 24 avril :

Notre maison est liquidée à Harar, comme à Aden, et à la fin du mois je me trouve hors d'emploi. Cependant mes appointements sont réglés jusqu'à fin juillet, et d'ici là je trouverai toujours quelque chose à faire. Je pense d'ailleurs et j'espère que nos messieurs vont pouvoir remonter une affaire ici.

La veille, sa maison aux abois lui avait écrit :

MAZERAN, VIANNAY ET BARDEY
Adresse télégraphique
Maviba-Marseille

Aden, 23 avril 1884.

Cher M. Rimbeaud (*sic*),

Les événements qui nous ont obligés d'entrer en liquidation nous mettent dans la nécessité de nous priver de vos excellents services.

Par la présente nous vous rendons hommage pour le travail, l'intelligence, la probité et le dévouement que vous avez toujours montrés à la défense de nos intérêts dans les différents postes que vous avez occupés chez nous, pendant quatre années, et principalement dans celui de directeur de notre agence de Harar.

Avec nos remerciements, recevez l'assurance de nos meilleurs sentiments.

MAZERAN, VIANNAY ET BARDEY.

En mai, le marasme durait encore, comme le prouve cette lettre du 5 :

Je suis... actuellement sans emploi, quoique je sois toujours logé dans l'ancien immeuble de la Compagnie, lequel immeuble est loué jusqu'à fin juin. M. Bardey est reparti pour Marseille il y a une dizaine de jours, afin de rechercher de nouveaux fonds pour continuer les affaires à Aden. Je lui souhaite de réussir, mais je crains fort le contraire. Il m'a dit de l'attendre ici; mais à la fin de ce mois, si les nouvelles ne sont pas satisfaisantes, je verrai à filer ailleurs...

Mais il ne file pas. Il rengage, en juin ,pour six mois (la raison sociale, entre temps, est devenue *Bardey* tout court) et la fin de l'année se traîne. En juillet, Rimbaud prévoit qu'il restera l'année suivante. En septembre, il songe à partir. En octobre le moral est meilleur; et en janvier 85, il annonce qu'il a « rengagé pour un an ». En mai, autre son de cloche : il annonce qu'il veut résilier son contrat, partir peut-être pour Bombay... Septembre le trouve toujours là, plus hésitant que jamais. En octobre enfin, c'est la brouille violente avec ses patrons :

Aden, le 22 octobre 1885.

Quand vous recevrez ceci, je me trouverai probablement à Tadjourah.

J'ai quitté mon emploi d'Aden, après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité. J'ai rendu beaucoup de services à ces gens; et ils s'imaginaient que j'allais, pour leur plaire, rester avec eux toute ma vie. Ils ont tout fait pour me retenir; mais je les ai envoyés au diable, avec leurs avantages, et leur commerce, et leur affreuse maison, et leur sale ville! Sans compter qu'ils m'ont toujours suscité des ennuis et qu'ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose. Enfin... Ils m'ont donné d'excellents certificats pour les cinq années.

Voici l'un des certificats en question :

Je soussigné Alfred Bardey déclare avoir employé M. Arthur Rimbeaud en qualité d'agent et d'acheteur depuis le 30 avril 1884 jusqu'en novembre 1885. Je n'ai eu qu'à me louer de ses services et de sa probité. Il est libre de tout engagement avec moi.

Aden, 14 octobre 1885.

PPon de P. Bardey,

ALF. BARDEY.

Ajoutons que cette brouille ne dura pas. Avant de quitter Aden (fin novembre 85) pour Tadjourah, Rimbaud s'est « *remis* » (réconcilié) avec les Bardey (lettre à sa famille, 10 décembre).

A Tadjourah il forme une caravane. Il a acheté toute une cargaison de fusils qu'il ira vendre à Ménélick, roi du Choa. — On sait par quel échec se termina cette tentative. Revenu de là-bas Gros-Jean comme devant, et ayant perdu deux associés, Labatut et Soleillet l'explorateur, Rimbaud, sa santé affaiblie, ses cheveux *absolument gris*, va se reposer quelque temps au Caire. Il voudrait bien *en finir avec tous ces satanés pays;* mais il ne peut songer à rentrer en France : il ne pourrait plus supporter le climat du pays natal. Il finit par s'associer avec César Tian, *commerçant très honorable, établi depuis trente ans à Aden,* et forme le projet d'établir un comptoir au Harar.

Car *les affaires de la Mer Rouge sont bien changées; elles ne sont plus ce qu'elles étaient il y a six ou sepi ans.* Mieux vaut donc se tourner ailleurs. En février ou mars, Rimbaud fait un court voyage au Harar, sans doute pour y préparer son installation définitive. Il parcourt six cents kilomètres en onze jours de cheval (lettre du 4 avril).

Il semble qu'il ait été de retour à Aden dès le 28 mars, vu la lettre suivante et sa date. On va voir qu'il ne renonçait pas à travailler avec Bardey :

Aden, 28 mars 1888.

Monsieur Rimbeaud, Aden,

Je reçois votre lettre du 28 Ct. J'enverrai textuellement vos instructions à mes correspondants. Inclus les cartes d'échantillon de votre ordre soieries. Vérifiez si c'est bien exact et renvoyez-les-moi par le porteur. Elles partiront ce soir. Je presserai autant que possible mes correspondants d'envoyer dans le plus court délai.

Je vous renouvelle que lorsque votre courant d'affaires entre Harar, Zeïlah et Aden sera établi, vous pourrez fournir sur moi ou me passer des ordres jusqu'à concurrence de Rs 2.000 (deux mille roupies), mais bien entendu je devrai trouver quelques profits, soit comme commissionnaire à l'achat pour votre compte, soit comme vendeur d'une partie des marchandises que vous pourriez envoyer à Aden.

Agréez, Monsieur, mes salutations sincères.

PPon P. Bardey,

ALF. BARDEY.

Je vous enverrai la lettre pour la maison de Harar demain.

Quelques semaines plus tard, Rimbaud repartait pour le Harar. Il allait y faire un séjour de trois ans moins trois mois (mai 88-février 91), qui devait être le dernier épisode de sa carrière africaine.

Le gouverneur d'Harar était alors le ras Makonnen, dont Rimbaud devint l'ami. Il y avait aussi dans la ville une mission catholique française, et les missionnaires entretinrent avec Rimbaud d'amicales relations. Période de gros travail, de soucis, mais en somme de prospérité. La fortune commençait à lui sourire...

Et voici qu'au début de 1891, Rimbaud tombe malade. — On sait après quelle agonie il mourut à Marseille le 10 novembre; nous n'avons pas besoin de raconter après tant d'autres une histoire aussi connue.

Par la suite, sa sœur Isabelle ayant épousé Paterne Berrichon (5) aida son mari à publier la vie de *Jean-Arthur Rimbaud* (6) et les lettres de son frère. Berrichon se renseigna également auprès d'Alfred Bardey, qui accepta volontiers de le documenter; et c'est ainsi qu'une longue correspondance s'engagea entre les deux hommes. Nous donnons ci-dessous les lettres de Bardey, généralement datées de Saint-Geoire, Isère.

II

Saint-Geoire, 7 juillet 1897.

Monsieur,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre du 29 mai adressée à Aden d'où elle m'a été renvoyée.

Je suis très heureux d'apprendre que vous avez entrepris d'écrire un livre sur Arthur Rimbaud. J'ai été en relations commerciales suivies avec Rimbaud depuis 1880 jusqu'à 1887 et voici comment.

Dès mon arrivée à Aden en juin 1880 il fut engagé provisoirement par M. Dubar, agent de la Société que je dirigeais, et cela pendant que j'accomplissais mon premier voyage au Harar. A mon retour de ce pays je ratifiai ce contrat et Rimbaud accepta de partir pour le Harar où je le retrouvai à mon deuxième voyage, au commencement de 1881. Je quittai définitivement ce pays à la fin de la même année et après le départ, en 1882, de mon frère qui m'y avait remplacé, il géra notre agence hararienne jusqu'en avril 1884. Pendant sa gestion et dans le cadre précis que lui permettaient nos ressources et nos instructions, il fit preuve de bonne administration, d'initiative et de courage. Après la liquidation de notre agence de Harar, je l'employai à Aden, toujours aux

(5) Voir dans le *Mercure* du 1er mars 1927 : *L'union dans la mystique rimbaldienne. Paterne Berrichon et Isabelle Rimbaud*, par Mme Marguerite-Yerta Méléra. — Mme Méléra a également publié la correspondance échangée entre Isabelle et Berrichon dans *Ebauches* (*Mercure de France*, 1938).
(6) *Mercure de France*, 1898.

affaires commerciales, jusqu'à la fin de 1886 (7), époque à laquelle il nous quitta pour s'associer avec M. Labattut et aller vendre des fusils en Abyssinie. Cette association ne fut pas prospère d'après ce que m'écrivit Rimbaud l'année suivante. C'est la dernière lettre que j'ai eue de lui. Labattut était venu mourir à Paris d'un cancer au cœur et son ami eut toutes les peines du monde à recouvrer une partie de ses économies qu'il avait toutes risquées au Choa dans cette entreprise.

Il alla passer les mois d'août et de septembre au Caire, puis retourna au Harar, toujours pour y commercer, tant pour son propre compte que pour celui de quelques négociants d'Aden, notamment M. C. Tian.

Vous connaissez son retour en France où il vint mourir. Je me suis déjà permis de donner dans le *bulletin de la Société de Géographie* mon appréciation sur Rimbaud explorateur-commerçant. Je crois pouvoir ajouter que son esprit caustique et mordant lui fit beaucoup d'ennemis. Il ne sut jamais se débarrasser de ce pauvre et méchant masque satirique qui cachait cependant les réelles qualités de son cœur. Il égratigna beaucoup et ne fit jamais grand mal si ce n'est à lui-même par répercussion de ses cruelles moqueries, dont certains voyageurs du Choa et du Harar paraissent conserver encore le mauvais souvenir. Il était très serviable et charitable surtout à ces pauvres expatriés partis à l'aventure dans l'espoir d'une fortune rapide, et qui, complètement déçus et brisés, ne demandent plus qu'à rentrer le plus vite au pays. Sa charité très discrète et large fut probablement une des bien rares choses qu'il fit sans ricaner ou crier à l'écœurement.

Au point de vue moral sa vie n'a rien offert de particulier en Arabie ou en Afrique. Il eut des fréquentations de femmes au Harar et une liaison assez longue avec une Abyssinienne.

C'est en 1881 que Rimbaud, moins heureux ou moins prudent que d'autres, contracta la maladie syphilitique (8) qui

(7) Bardey se trompe d'un an. C'est fin 1885 que Rimbaud quitta la maison Mazeran, Viannay et Bardey, comme on a pu le voir plus haut.

(8) On voit que sur ce point Bardey est affirmatif. Il pouvait l'être ayant lui-même soigné Rimbaud (cf. sa lettre du 16 juillet 97) et vu les « marques incontestables » de la maladie, ainsi que les précautions prises

dix années plus tard fut cause de son retour en France, où l'on fit l'amputation de sa jambe droite, et dont il mourut.

— Voici les seuls autographes que je possède d'Arthur Rimbaud :

1° Un rapport sur l'Ogaden (centre du pays Somali) d'après le voyage que fit dans cette région en 1883 Sottiro, un de nos employés grecs placés sous sa direction.

2° Une lettre du 26 août 1887, datée du Caire, dans laquelle il décrit son itinéraire du Choa au Harar. Ces deux pièces ont été publiées dans le *bulletin de la Société de Géographie.*

J'ai encore des traductions, qu'il fit à Aden, de lettres écrites par Sottiro en 1884 au moment de l'évacuation du Harar par les Egyptiens. Je ne pourrais vous communiquer ces traductions, dans lesquelles on retrouve le style de Rimbaud, que si l'on n'y voit aucun inconvénient, car elles rapportent les agissements des Anglais dans le Harar, et la situation politique à ce sujet est toujours délicate.

Il y a dans nos archives d'Aden la correspondance commerciale d'Arthur Rimbaud pendant l'année 1883. Elle n'offre absolument rien d'intéressant. S'il y avait eu quelque chose d'utile, j'aurais depuis longtemps prié les sociétés savantes de vouloir bien publier ce qui aurait pu spécialement les intéresser. Si vous le désirez, je ferai établir une copie des deux autographes que je possède ici et dont je vous parle plus haut. Je puis même vous communiquer ces derniers, mais comme j'y tiens beaucoup en souvenir de Rimbaud, je désire avoir l'absolue certitude qu'ils me seront renvoyés.

Voici la liste des personnes qui pourraient vous donner leur appréciation sur Rimbaud.

Mgr Taurin, évêque à Harar.

Mgr Lasserre, évêque à Aden.

S. E. Nadi Pacha, ancien gouverneur de Harar en 1881, au Caire.

par le malade. — M. Rodolphe Darzens nous a raconté qu'en 1891, se trouvant à Marseille, il alla voir Rimbaud à l'hôpital de la Conception. Il ne put lui parler, mais interrogea les médecins, qui lui firent comprendre « à mots couverts » que le cancer généralisé de Rimbaud était d'origine syphilitique.

Le colonel Ahmed Ouaddy bey, chef d'Etat-major au Harar en 1881, au Caire.

M. Ilg, ingénieur-conseiller de Ménélick à Addis-Ababa.

M. Chefneux, M. Savouré, négociants au Choa, à Addis-Ababa.

Surtout *M. C. Tian* qui a fait des opérations commerciales avec lui de 1887 jusqu'à sa mort. (A Aden et chez M. Paul Tian, négociant, rue de la République, à Marseille.)

Sottiro, négociant au Harar.

Le gouvernement anglais à Aden.

Je crois avoir répondu à ce que vous désiriez.

Permettez-moi, puisque vous avez bien voulu me faire part de votre mariage avec Mlle I. Rimbaud, de vous offrir à tous deux mes meilleurs souhaits de bonheur.

Veuillez agréer, Monsieur, les assurances de ma considération distinguée.

ALF. BARDEY.

§

Saint-Geoire, 10 juillet 1897.

Monsieur,

Je reçois votre lettre du 8 courant, et je remercie vivement Mme Pierre Dufour et vous-même des bonnes paroles qui la terminent.

Je vous envoie les traductions des 9 lettres sur l'évacuation du Harar par les Egyptiens, puisque vous me dites qu'elles ne seront pas publiées.

Vous pouvez parfaitement en parler à Sottiro.

Je ne puis citer exactement les personnes qui ont pu garder rancune, ce mot est peut-être trop gros, à Rimbaud de ses sarcasmes; mais j'ai souvent entendu regretter aux voyageurs du Harar et du Choa l'esprit dénigrant de notre ami. Et en même temps ils reconnaissaient sa supériorité en presque toutes choses.

Vous pourriez demander aux personnes que vous citez leur appréciation.

C'est à Aden que la liaison avec l'Abyssinienne eut lieu, de 1884 à 1886. L'union fut intime et Rimbaud, qui logeait et subsistait d'abord chez nous, loua une maison spéciale pour

y vivre avec sa compagne en dehors des heures qu'il passait dans nos bureaux.

Il n'y a pas eu d'enfants. La maladie a été contractée en 1881 à Harar pendant que j'y étais. Je suis très heureux de ce que vous me dites relativement à sa mort, qui pourrait ne pas avoir été causée par la syphilis du Harar. Ce que je croyais une certitude m'était pénible surtout pour la mémoire de Rimbaud et l'opinion que ceux qui ne l'ont pas réellement connu ont pu s'en faire.

Je vous envoie en communication la lettre du Caire. J'ai revu depuis 1887 Rimbaud chaque fois qu'il est venu à Aden. Il y a peut-être quelques lettres commerciales dans les archives de ma maison d'Aden depuis cette époque, car je me souviens lui avoir facilité une affaire de fournitures, matériel de campagne (bidons, marmites de Japy) pour Ménélick. Mais personnellement je n'ai plus correspondu avec lui depuis 1887. Je l'ai revu quelque temps avant sa mort à l'hôpital de la Conception à Marseille après l'amputation.

Veuillez agréer pour Madame mes hommages respectueux et me croire votre tout dévoué.

ALF. BARDEY.

Dès que vous le pourrez, je vous prie de me renvoyer les pièces communiquées, car je n'en ai pas copie, mais conservez-les le temps que vous jugerez utile.

A. B.

§

Saint-Geoire, 16 juillet 1897.

Cher Monsieur,

Je possède votre lettre du 12 juillet. Excusez-moi si je n'y réponds qu'aujourd'hui, mais j'ai été très occupé pendant ces trois derniers jours. Voici les réponses que vous désirez.

— Dans votre précédente lettre vous me demandiez l'adresse de M. Dubar.

M. Dubar, ancien colonel de la 5ᵉ Légion du Rhône en 1870, a cessé de faire partie de notre ancienne Société en 1882. Il est mort à Lyon quelques années plus tard.

— L'Abyssinienne fut renvoyée dans son pays par Rim-

baud dès qu'il nous eut quittés en septembre ou octobre de 1885 ou 1886. D'Aden en examinant nos livres je pourrais être plus précis sur ces dates déjà un peu vieilles. Mais si vous avez des lettres ou documents de Tadjourah 1885, c'est à la fin de cette année qu'il s'est associé avec Labattut, car sa caravane a été effectivement formée à Tadjourah. L'Abyssinienne, à laquelle il donna quelque argent, fut rapatriée quelques jours avant, convenablement.

Je ne connais rien des sentiments intimes que Rimbaud avait pour cette femme. Je sais qu'il était bon pour elle, et il avait demandé à la bonne de ma femme de lui apprendre quelques travaux de couture. Cette bonne est aujourd'hui mariée à un chauffeur mécanicien des Messageries Maritimes.

Son (*sic*) nom et adresse sont :

Mme F. Grisard, blanchisseuse, 13, rue des Dominicaines, à Marseille.

C'est une très honnête et excellente personne, que nous avons eue à notre service pendant huit années. Elle pourra vous renseigner mieux que moi sur la compagne de Rimbaud (9). Si vous le voulez je lui écrirai à ce sujet.

— Je n'ai jamais cru à l'accusation de sodomie, bien que j'aie lu autrefois des articles sur Rimbaud remplis de cruelles insinuations. C'est même pour cela que je me suis permis d'écrire à la Société de Géographie quelques mots sur ce qu'avait été Arthur Rimbaud de 1880 jusqu'à sa mort, non par réhabilitation mais par justice.

Je crois que tous ceux qui l'ont connu pendant cette même période, y compris ceux qu'il a froissés de ses railleries, ont la même conviction que moi, même pour l'époque antérieure. Ils sont nombreux et il est facile de le leur demander.

On dit aussi que les Abyssins ont réellement des mœurs très libres et que la syphilis est généralement répandue chez eux, mais que le vice de sodomie y est inconnu.

— La maladie qu'il eut en 1881 au Harar était une fièvre pestilentielle contractée à Boubassa où il alla, *premier européen*, et de son initiative, pour créer des marchés.

(9) Françoise Grisard écrivit en effet à Berrichon une intéressante lettre, datée de Marseille, 22 juillet 1897, que Berrichon publia dans *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, pp. 158-159.

Il emmagasinait les produits qu'il achetait pour nous, y compris des peaux de bœufs séchées, dans des maisons rondes communes dans la campagne du Harar. Il couchait au milieu de ces marchandises plus ou moins saines. La vérité m'oblige à dire qu'il venait de contracter la syphilis et qu'il en avait des marques incontestables dans la bouche. C'est lui-même qui prenait les plus grandes précautions pour ne pas nous communiquer son mal par le contact des ustensiles servant à manger ou à boire. J'ai assurément soigné Rimbaud, peut-être pas toujours à son gré, car il fut excessivement irritable pendant sa maladie, mais je ne l'ai pas guéri car il y avait au Harar en 1881 les docteurs de l'armée égyptienne d'occupation et nous avions une pharmacie de campagne assez complète.

— Je ne sais si Rimbaud a su en 1884 que son ancien ami Paul Verlaine venait de faire paraître les *Poètes Maudits.* Je crois qu'il écrivait encore, mais il ne m'a jamais laissé faire allusion à ses anciens travaux littéraires. Je lui ai demandé quelquefois pourquoi il ne les continuait pas. Je n'obtenais que ses réponses habituelles : « absurde, ridicule, dégoûtant, etc. » (10).

Et j'ai, cependant, l'impression que Rimbaud, après avoir fait une fortune suffisante, se préparait une rentrée dans le monde des lettrés.

— Je vous remercie mille fois de votre offre de me communiquer les lettres de Sottiro en 1891. Je l'accepte avec plaisir. Toutes les choses du Harar m'intéressent toujours beaucoup.

— Vous pouvez publier la lettre du Caire, mais il serait peut-être bon de ne pas citer le nom de Ménélick car notre gouvernement a peut-être en cours des pourparlers avec lui.

Puis la dernière phrase : « Ayez la bonté de penser à moi », me paraît inutile.

Je vous remercie des sentiments affectueux que vous voulez bien me témoigner en souvenir d'Arthur Rimbaud.

Je vous prie d'être mon interprète auprès de Mme Pierre

(10) Berrichon a fait un sort à cette boutade dans l'*Avertissement* mis par lui en tête des *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud* (1898). Depuis lors, elle a été citée cent fois. On voit que c'est Bardey qui l'a fait connaître.

Dufour en lui disant combien j'ai été touché des lignes ajoutées à votre bonne lettre. Qu'elle veuille bien agréer mes hommages respectueux.

Veuillez me croire votre bien dévoué.

ALF. BARDEY.

§

Saint-Geoire, 27 juillet 1897.

Cher Monsieur Dufour,

(...) J'avais déjà entendu dire à Françoise que Rimbaud préparait de beaux ouvrages, et c'est même cela qui m'avait laissé l'impression qu'il se préparait, malgré ses amères dénégations, une rentrée dans le monde littéraire dès qu'il aurait une fortune suffisante.

(...) Je resterai certainement en rapports avec vous, et je vous prie de me laisser dire que vous avez toutes mes sympathies. L'œuvre que vous voulez accomplir pour la mémoire de Rimbaud est une noble et belle action et je serai très honoré de faire partie du Comité chargé d'ériger un monument à son souvenir et j'y souscrirai.

Puisque vous êtes auprès de Mme Rimbaud mère, je vous serai reconnaissant d'être mon interprète auprès d'elle et de vouloir bien lui dire que j'ai toujours eu pour son fils si intelligent et si bon, malgré que cette dernière qualité fût dissimulée par une certaine amertume, la plus grande estime. (...)

§

Voici maintenant une lettre de Pierre Bardey.

Aden, le 10 août 1897.

Monsieur,

Je réponds avec plaisir à la lettre que vous m'avez adressée de Roche le 28 juillet.

Au sujet d'Arthur Rimbaud, mon frère a dû vous donner des informations bien plus complètes que celles que je puis vous fournir, car il l'a mieux connu que moi.

Nous avons, en effet, vécu plutôt séparément, l'un de nous se trouvant à Harrar pendant que l'autre était à Aden, car nous avons occupé, à tour de rôle, les mêmes postes.

De temps à autre, cependant, nous nous sommes trouvés

ensemble, l'espace de plusieurs mois, à différentes reprises.

Ce que je puis dire de son caractère, c'est qu'il me paraissait un peu fantasque. Tantôt il était morose, silencieux, semblant éviter la compagnie de ses semblables, et tantôt s'animant, devenant causeur aimable, avec une verve un peu caustique qui le portait à tourner en ridicule les faits et gestes des personnes qu'il mettait en cause dans ses récits.

On était, c'est naturel, porté à rire de ses histoires, toujours spirituellement contées, sans qu'on fût bien certain de ne pas être traité, à son tour, de la même façon dans ses entretiens avec d'autres auditeurs.

Je dois dire, toutefois, qu'il mettait au service de cette petite manie plus d'ironie que de méchanceté propre et que, s'il s'est amusé et a amusé les autres par des aperçus moqueurs sur autrui, je ne l'ai jamais entendu prononcer une parole diffamante à l'égard de qui que ce soit.

Pour moi, je n'attachais pas d'importance aux bizarreries de son esprit. Je les attribuais, avec assez de raison je crois, à des ennuis, à un certain dégoût du monde, causés par des épreuves dont il ne parlait pas, mais qu'avait sûrement subies sa grande intelligence.

Voilà pour le côté apparent de son caractère, mais au fond il était plutôt doux et serviable, et l'opinion unanime de ceux qui l'ont connu et employé, c'est qu'il était la *loyauté* et la *probité* mêmes.

Ceci est une vérité absolue et éclatante, que pas un de ses actes ne fut jamais *contre l'honneur*. Il tenait les intérêts à lui confiés avec une scrupuleuse honnêteté et une activité intelligente qui les ont toujours fait prospérer entre ses mains.

Je ne puis trop dire quels étaient ses travaux en dehors du temps qu'il donnait au commerce. Je sais cependant qu'il aimait étudier les langues et que l'arabe surtout le passionnait. Il était même arrivé à le connaître si parfaitement qu'il s'est plu à le professer à Harar aux indigènes, à ses moments perdus.

Je regrette de ne pouvoir vous donner plus de détails sur l'homme d'esprit élevé et de grand cœur que fut Rimbaud et dont la place n'était certainement pas ici, mais bien plutôt

dans le milieu littéraire et artistique pour lequel il était né.

J'ai vu ce matin même le missionnaire espagnol qu'on nomme le Père François. Il a eu peu de relations avec Rimbaud, dont il se souvient à peine et dont il n'a certainement reçu en dépôt aucun papier; il vous l'écrit lui-même.

J'admire l'œuvre que vous avez entreprise et je vous prie de me croire à votre entière disposition pour toute l'aide que je puis apporter à sa réussite.

Je suis avec respect,
Votre bien dévoué,
P. BARDEY.

§

Saint-Geoire, 30 novembre 1897.

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de l'envoi de votre livre (11) et du « Bien cordialement » inscrit à la première page.

Sans doute le public portera maintenant un jugement plus juste et plus sain sur Arthur Rimbaud. J'en suis sincèrement heureux, bien que nous fassions un peu les frais du piédestal sur lequel vous l'avez placé. Je ne vous étonnerai certainement pas en disant que j'ai lu sans agrément quelques commentaires de vous et la lettre de A. Rimbaud publiée aux pages 176 et 177.

Au sujet de la rupture voici ce qui s'est passé. A ce moment Rimbaud avait chez nous un poste sédentaire et secondaire, faute à nous de pouvoir lui en procurer un meilleur et plus en rapport avec ses goûts et ses aptitudes. N'ayant plus que des ordres précis à exécuter, vous pensez bien qu'il attendait avec impatience l'occasion de repartir à l'aventure. Au moment de son association avec Labattut, je ne le retins nullement. J'aurais plutôt songé à fixer une étoile filante.

Je lui reprochai dans nos bureaux et sans ménagements de ne pas nous avoir prévenus (j'avais eu connaissance, mais non par lui et l'avant- veille de son départ, de l'association contractée), d'autant plus que le traité qui nous liait nous

(11) *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.* — Les pages 176-177 de ce livre donnaient la lettre furieuse où Rimbaud traitait les Bardey d'*ignobles pignoufs.* Nous avons cité plus haut un passage de cette lettre.

obligeait en cas de rupture à un préavis réciproque de trois mois.

Malgré tout, je l'avisai avec preuves qui existent encore que son opération avec Labattut risquait de mal tourner. Mais il était trop tard, il avait déjà versé ses fonds.

Je ne m'arrêterai pas à ses injures (pourquoi toujours dites à des tiers et jamais aux personnes qui en étaient l'objet?) mais je proteste énergiquement contre les mots : « ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose ». Comme tous nos autres collaborateurs, Rimbaud a toujours reçu exactement les sommes qui lui revenaient et *il n'a jamais eu l'occasion de réclamer.*

Ne le sentez-vous pas un peu affolé par la perspective du guêpier dans lequel il s'était fourré, et furieux de son mauvais procédé, peu propre évidemment à lui faciliter de nouvelles entreprises?

Quoi qu'il en soit, il est entré chez nous dénué de tout. Ce n'est ni un reproche ni un dédain, ai-je besoin de le dire? Il y est resté plus de cinq années et en est sorti relativement riche sans avoir fait *réellement* au point de vue résultat aussi bien qu'on pourrait le penser d'après son dire : « J'ai rendu beaucoup de services à ces gens-là. » C'est vrai et c'est faux en même temps. Vous pensez bien que Rimbaud fut souvent utopiste et qu'il ne paya pas la casse.

Voulez-vous me permettre de relever quelques inexactitudes.

M. Dubar, ancien colonel de la 5e Légion du Rhône en 1870-71 n'a pas pu précéder, comme vous l'écrivez page 145, Rimbaud au Harar puisqu'il n'y est jamais allé. C'est votre serviteur, excusez-moi de le dire, qui, premier Français au Harar, y a fondé et organisé le premier Comptoir européen. J'ai relevé le premier itinéraire de la route et l'ai déposé à la Société de Géographie en 1880. Rimbaud apparaissait à peine à Aden.

Ce comptoir fut confié d'abord à Pinchard, puis pendant quelques semaines à Rimbaud, envoyé en effet par Dubar d'Aden en attendant mon retour qui eut lieu en mars 81. A mon deuxième départ de Harar en octobre suivant, Rimbaud fit encore l'intérim jusqu'à l'arrivée très prompte de

mon frère, qu'il remplaça enfin comme agent en 1883 quand P. Bardey vint prendre la direction d'Aden.

— En réponse à ce que vous dites page 158, je ne saisis pas bien votre pensée. Est-ce qu'il n'y a pas contradiction avec la page 151?

Comment des négociants peuvent-ils se rattraper d'affaires qui périclitent en utilisant auprès d'une société savante les aptitudes et la science de leurs agents? Il me semble qu'ils ont au contraire et dans tous les cas tout intérêt à faire le silence, et s'ils le rompent ne faut-il pas leur en savoir gré? Je n'ai d'ailleurs adressé à la Société de géographie que le rapport de Rimbaud écrit d'après le récit de Sottiro qu'il avait envoyé en Ogaden, puis plus tard, et alors que toutes relations commerciales avaient cessé entre nous, le passage de sa lettre ayant trait à la route d'Entotto au Harar. Dans ce dernier cas lui pouvait y avoir intérêt, nous pas. Tout le reste de ce que j'ai envoyé aux sociétés savantes et qu'elles ont bien voulu publier n'est pas de lui et ne se rapporte pas, en aucune façon, à ses œuvres.

Je suis confus d'avoir à vous écrire pareillement, mais convenez que votre livre m'y oblige un peu. Et croyez bien que cela ne change en aucune façon mon opinion sur Rimbaud. (...)

Mes hommages respectueux à Madame et bien cordialement à vous. ALF. BARDEY.

§

Saint-Geoire, 9 décembre 1897.

Cher Monsieur Dufour,

Je vous remercie des explications délicates que vous avez bien voulu me donner dans votre lettre du 5 décembre.

Je suis certain que les propos, plutôt agaçants, dont Rimbaud s'est servi à notre égard n'ont pas pu être occasionnés par des pertes de livres ou de tout autres objets, soit de Marseille à Aden soit d'Aden au Harar, car jamais je ne l'ai entendu réclamer sur pareil sujet, ce qu'il aurait évidemment fait au moins après la rupture de 1885. Notez aussi que depuis 1883 il avait un logement tout à fait en dehors de notre maison, où il abritait tout ce qui lui appartenait.

On pourrait du reste faire des recherches, car nos amis de Marseille et nous-mêmes avons encore des employés de l'ancien personnel.

Plus tard, bien après notre rupture et au cours d'un de ses voyages à Aden, Rimbaud abandonna chez nous, où il revenait toujours, quelques petits livres traitant de divers métiers qu'il avait reconnus impossibles à faire exercer en Afrique. Ces livres doivent encore exister à Aden dans la quantité de romans (Rimbaud n'en lisait jamais) laissés par nous-mêmes, nos employés ou encore par des passagers à nous recommandés, auxquels nous donnions à notre tour et suivant l'usage nos brochures lues et nos journaux.

Non, Rimbaud prodiguant, parlant des autres, les épithètes désagréables, obéissait simplement à sa misanthropie et aux regrets, je le sais, d'avoir gâché sa vie. Et c'est pour cela que son existence se passa à gémir sur son propre sort et à trouver tout ignoble et dégoûtant autour de lui. Et la preuve c'est que dans des circonstances absolument identiques et dans les mêmes lieux, d'autres ne récriminaient pas. Je veux bien, si je le puis, faire l'introduction au volume de correspondance de Rimbaud (12). Mais je n'ai peut-être pas le savoir et le jugement nécessaires à l'accomplissement d'une pareille tâche. Je ne veux pas que Rimbaud irrité vienne me tirer par les pieds pendant la nuit. Il a été suffisamment ennuyeux (13) de son vivant.

Une cordiale poignée de mains.

ALF. BARDEY.

§

Lyon, ce 4 janvier 1898.

Cher Monsieur Dufour,

Je reçois seulement votre lettre qui nous a suivis dans des déplacements causés par les fêtes.

J'ai été, du moins je le crois, le premier à dire publique-

(12) Il s'agit des *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud. — Egypte, Arabie, Ethiopie* — dont Berrichon préparait la publication. Ce livre parut, comme *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, au *Mercure de France*. L'achevé d'imprimer est du 15 novembre 1899. L'introduction est de Berrichon, Bardey ayant renoncé à l'écrire pour les raisons qu'il développera dans sa lettre du 20 janvier 1898. (Voir ci-après.)

(13) Bardey avait d'abord écrit *désagréable*.

ment tout le bien qu'il fallait de Rimbaud, et cela à une époque où il était plus que malmené.

En admettant que j'aie eu à en souffrir, comme vous le dites, j'aurais donc conservé quelque esprit de justice pour sa mémoire. Mais la vérité m'oblige à dire que je n'ai pas ce mérite. Pourquoi aurais-je souffert quoi que ce soit de Rimbaud puisque j'étais le maître de rompre les liens qui l'attachaient à notre maison?

Si je vous ai dit qu'il avait gâché sa vie, c'est parce que lui-même s'en plaignait souvent, donnant *pour excuse* qu'il ne s'était engagé dans des situations fausses et sans issues convenables que pour sortir d'embarras plus immédiats. Pour lui-même c'était subir et non diriger. Votre livre est une œuvre de dévouement à votre beau-frère, mais aussi d'erreur. Vous n'avez pas connu Rimbaud, *qui ne fut qu'un homme,* supérieur et inférieur à la fois, à mon avis. Quoi qu'il en soit et puisque vous insistez, j'accepte d'écrire comme je le pourrai une introduction aux lettres de Rimbaud.

Je ne jure pas d'être dans la vérité, mais je jure de dire sincèrement, et comme je l'ai déjà fait, ce que je pense de lui et ce que sa correspondance me suggérera. (...)

§

Lyon, 20 janvier 1898.

Cher Monsieur Dufour,

J'ai bien reçu votre lettre du 15 janvier et copie de la correspondance de Rimbaud.

D'après M. Ugo Ferrandi, vous avez dépeint le caractère de Rimbaud « avec une vérité surprenante ». Je connais très bien l'explorateur Ferrandi, et sans qu'il ait rien à retirer de son témoignage, il sera, j'en suis sûr, le premier à reconnaître que je puis avoir une autre opinion que lui puisque j'ai eu assurément d'autres bases d'appréciation.

Vous êtes sans doute dans le vrai quand vous dites que j'ai peut-être trop vu Rimbaud en employé. (J'ai été aussi employé, avant d'être son patron.) Cependant je m'en défends, et je vous assure que j'ai toujours apprécié ses mérites

et cherché à les faire valoir en ne tenant aucun compte de ce qui aurait pu, dans mon esprit, les diminuer.

— Je viens de lire la correspondance et je dois vous avouer que j'ai éprouvé une désillusion, en ce sens que je pensais qu'elle traiterait de sujets plus étendus. Rimbaud, dans sa vie, eut le champ large.

J'ai admiré les pages si douloureusement vécues, et aussi certaines phrases, telle : « qu'on vienne apprendre ici la philosophie » (14), qui me paraissent être de vraies formules pour les jeunes.

Mais à dire toute ma pensée, je trouve aussi qu'il a souvent manqué de logique et de suite dans les idées, surtout dans les lettres qui se rapportent au temps pendant lequel il fut notre collaborateur, et qui sont les seules que je puisse sérieusement contrôler.

Que de contradictions et d'allégations les moins délicates dans ce long gémissement où Rimbaud se présente comme l'homme unique.

Je sais bien qu'il faut tenir compte que Rimbaud écrivait pour les siens qui ne pouvaient s'intéresser qu'à lui, et il a voulu sans doute en exagérant leur montrer que le poète pouvait aussi faire œuvre matérielle.

Je crois avoir déjà remis les choses en place en vous disant, dans une précédente lettre, quelles ont été les fonctions exactes que Rimbaud a remplies chez nous.

La Société de Géographie a bien voulu reproduire ce que j'ai dit de lui (et vous avez mal apprécié ces notes), à savoir ce qu'il a fait comme explorateur-commerçant dans le cadre assez large mais précis qui lui était fixé.

Je n'y reviendrai pas, surtout dans l'introduction que vous me demandez et qu'il m'est impossible d'écrire pour les raisons suivantes :

Ou je ne relèverais pas ses défiances quand il croit qu'on lui chipe ses lettres (l'aurait-on gardé après avoir vu son répertoire occulte?), qu'on lui retient son argent; et alors cela pourrait, dans l'esprit de quelques-uns, passer pour une

(14) Lettre de Tadjourah, 6 janvier 1886 : ... « *Ceux qui répètent à chaque instant que la vie est dure devraient venir passer quelque temps par ici, pour apprendre la philosophie!* »

confirmation de malpropretés qui n'ont pas existé et qui ne pouvaient exister.

Ou il me faudrait les réfuter point par point. Discuter dans un livre de telles allégations émanant d'une personne qui n'est plus, ne se peut, à mon avis, et si certaines gens le croient utile même pour nous, je refuse de me charger de ce travail.

Cependant pour sa famille et pour vous je dirai qu'il fut convenu en entrant chez nous d'un appointement de 80 roupies par mois, et plus tard de 150 lorsqu'à mon retour de Zeilah et de Harar où je venais de créer les premiers comptoirs, je l'y envoyai comme second de Pinchard.

Comment aurait-il pu avoir 7.150 roupies (14 *bis*) déposées à Aden après six mois d'engagement? (lettre XVII, 4 mai 1881). Heureusement, pour lui d'abord, mais aussi pour nous, qu'il n'est pas mort dans le voyage dangereux dont il parle, qui fut motivé par la création du marché de Boubassa qu'il abandonna subitement pour cause de maladie, et où nous allâmes, Sottiro et moi, avec les gens de la tribu de Nolleh et malgré les avis pessimistes des autorités égyptiennes, ramasser les marchandises accumulées qu'il avait achetées. Mgr Taurin, Sottiro, Constantin Righas et les Egyptiens pourront vous confirmer exactement l'affaire. Autre part Rimbaud dit qu'il avait à certain moment la somme de 1165 roupies au crédit de son compte. C'est exact. Mais il s'est trompé dans son évaluation de 2 fr. 12 par roupie. Ce change était celui du jour où il quitta Aden, alors qu'il n'avait pas encore gagné les 1.165 roupies, mais non celui du jour où il voulait réaliser. Permettez-moi une comparaison.

Imaginez que vous engagiez quelqu'un en France à 250 fr. par mois qui représentent au moment de l'engagement 125 roupies des Indes. Six mois après votre homme a gagné 6 fois 250 fr. Il vous demande de payer ce total aux Indes. A cet instant la cote officielle du change, qui est toujours établie absolument comme le cours de la rente, vous indique que pour 250 fr. on ne vous donnera plus que 115 roupies.

(14 *bis*) Ce chiffre invraisemblable n'est dû qu'à une mauvaise lecture : c'est 7×150 que Rimbaud avait écrit, évidemment, ou Berrichon avait mal lu Rimbaud, ou Bardey a mal lu Berrichon.

Vous direz à la personne : prenez vos six fois 250 fr. ou 6 fois 115 roupies, et non six fois 125 roupies.

— Et ces malheureuses pièces de 100 francs qui arrivent, n'arrivent pas, se perdent, se retrouvent; comme si cela pouvait se produire quand des comptables inscrivent tout ce qu'ils payent et comment ils le payent.

— Et ces vêtements commandés à Lyon, — à qui? — vêtements qui n'arrivent pas non plus.

— Et les livres, etc.

Notre personnel européen, seulement à Aden et en Afrique orientale, a été de neuf Français, un Suisse, et quatre Grecs, sans compter tous ceux du Harar qui traitaient pour nous. Jamais personne n'a rien eu à réclamer, Rimbaud pas plus que les autres, excepté cependant dans ses lettres à sa famille.

La menace des foudres consulaires, à nous qui avions les plus hautes recommandations, manquait de bon sens, car on nous aurait bien permis de prouver que Rimbaud se trompait.

Mais quand il écrivait tout cela il était nouveau chez nous, il venait de subir désillusion sur désillusion, il avait vécu comme il avait pu et sans doute avec des gens plus ou moins recommandables. Et comme il ignorait alors tout des choses régulières, ses suspicions plutôt grotesques se formaient.

Si vous en voulez une preuve, c'est que dans la suite il ne dit plus rien de pareil, et cela parce qu'il commence à y voir plus clair.

Et encore dans cette correspondance il y a des choses qui pourraient nous être appliquées à tort.

La suivante par exemple :

Comme nous avions refusé absolument de nous occuper des affaires personnelles de Rimbaud, il chargea M. Dubar, qui depuis qu'il ne faisait plus partie de notre maison (janvier 1882) résidait à Lyon, d'acheter et d'expédier à son compte un matériel photographique. C'est ce que Mme Rimbaud mère a payé, et bien que son fils lui ait répondu plus tard qu'on n'avait pas abusé, il ne faut pas qu'il y ait confusion, surtout après les allégations précédentes.

Quant aux livres, je vous ai dit qu'il y en avait quelques-uns, abandonnés à Aden. Mon frère, à qui j'ai écrit à ce su-

jet, a répondu qu'ils ne valaient certainement pas le transport. Les voulez-vous?

Et cette caisse qui manquait à certain moment. N'était-elle pas retrouvée quand Rimbaud dit qu'il ne lui manque plus que trois livres? Sinon, ne peut-on répondre à ces questions?

Par qui a-t-elle été expédiée de France? A qui?

Que contenait-elle exactement?

Il est excessivement facile, non pas de la retrouver, mais de savoir à quel moment précis et à quelle station elle a disparu. (...)

Entre autres inexactitudes Rimbaud écrit qu'il n'avait pas de journaux et qu'il ne savait rien de ce qui se passait en France (15).

Nous avons toujours eu le plus grand souci du moral de ceux que nous avons employés. A côté des journaux sérieux ils avaient encore les journaux amusants et illustrés. Une preuve est que notre ami Ugo Ferrandi que vous citiez est parti avec une collection de plusieurs mois du *Figaro* lors de son dernier voyage au Somal (...) A Aden et dans toutes les maisons ces petits services bien naturels sont de règle. (...)

Quand Rimbaud disait qu'il était sans nouvelles d'Europe c'est qu'il savait, c'est une opinion, que l'on commençait à s'occuper de lui en France et que l'on y appréciait fort mal sa vie, et je suppose que, désarmé pour protester, il laissait croire à sa famille qu'il n'en savait rien.

Et pourquoi ce travers perpétuel d'injurier alors qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. Il y avait là, croyez-moi, un peu de pose.

Pourquoi dire que l'Angleterre a des perspectives importantes à la côte orientale d'Afrique, et traiter d'âne et d'idiot (*sic*) les personnes qui les ont créées et dirigées (16)? N'allez

(15) Lettre du 14 avril 1885 : « *On ne reçoit aucuns journaux, il n'y a point de bibliothèque.* »

(16) Lettre du 30 décembre 1884 : « *C'est justement les Anglais, avec leur absurde politique, qui minent désormais le commerce de toutes ces côtes. Ils ont voulu tout remanier et ils sont arrivés à faire pire que les Egyptiens et les Turcs, ruinés par eux. Leur Gordon est un idiot, leur Wolseley un âne, et toutes leurs entreprises une suite insensée d'absurdités et de déprédations.* » Et plus loin : « *Je crois qu'aucune nation n'a une politique coloniale aussi inepte que la France.* » — Lettre écrite un jour de mauvaise humeur, visiblement.

pas me croire anglophile. Je déteste la politique britannique, de principes beaucoup trop égoïstes, et surtout parce qu'elle est rivale de la nôtre. Cela ne m'empêche pas d'avoir quelques bons amis parmi les Anglais. Pourquoi qualifier de chiens et de bandits les Egyptiens quand tous les gouverneurs du Harar ont toujours été très paternels et très serviables pour nous et pour lui, et que le corps des officiers égyptiens, beaucoup plus relevé qu'on ne le croit en Europe, s'est toujours montré très affable et obligeant? Quelque soldat ou douanier l'avait probablement regardé de travers ce jour-là. Pourquoi dire ironiquement que l'évêque français du Harar sera le seul catholique de l'endroit, puis aller chez lui pour demander conseils et médecines, ce qui suffirait à prouver l'utilité des missions? (...) Pourquoi enfin affirmer que la politique de la France à Djibouti est inepte? A-t-elle donc si mal réussi? Si encore il donnait des détails précis motivant ces opinions.

Mais je l'ai dit déjà et je suis certain que c'est le sentiment de tous ceux qui l'ont connu pendant les onze dernières années de sa vie, il était malgré ses travers l'intelligence et la bonté personnifiées.

Il a mis en pratique la vraie formule de la conduite que les Européens isolés doivent tenir en pays nouveaux : « Faire son affaire, commerciale ou autre, en étant, et par cela même, utile aux indigènes. »

(...) Pour cela il faut de l'activité, de l'énergie et de la bonté. Rimbaud possédait ces trois qualités, amoindries cependant par cette irritabilité un peu trop cachée (?) et cet apitoiement si continuel sur son propre sort. J'espère que vous ne verrez ni rancune ni animosité dans cette lettre, car je vous jure que s'il y a quelque apparence de cela, il n'y en a réellement pas.

En voici une preuve.

Dès la publication de votre livre, j'aurais pu répondre aux qualificatifs nous concernant par la déclaration qu'il existe à la Cour d'Aden un papier dans lequel je me porte caution des actes à venir de Rimbaud, qu'on allait expulser ou condamner pour rixe un peu trop violente avec l'arabe Ali Shamack. J'ai fait preuve de solidarité en renvoyant celui-ci qui

était notre plus ancien magasinier et contremaître qui nous était très utile. Il ne fait pas bon avoir contre soi ces gens-là en pays arabe. Commercialement parlant s'entend.

Comme révolté, la réputation de Rimbaud n'en aurait pas souffert davantage, mais sa compréhension de la gratitude ou simplement de la solidarité aurait été fâcheuse.

Je vous ai dit à peu près toute ma pensée; tenez compte qu'elle est sincère et que ce n'est que l'opinion d'un homme parlant d'un homme. Et encore je crois n'avoir connu votre beau-frère que pendant la partie la moins intellectuelle de son existence.

Nos hommages respectueux à Mme Dufour, et à vous la cordiale poignée de mains de votre dévoué, ALF. BARDEY.

Sous pli recommandé je vous rétourne la correspondance de Rimbaud.

§

Lyon, 30 janvier 1898.

Cher Monsieur Dufour,

Votre lettre d'hier me parvient au moment où je vais quitter Lyon pour aller faire en Allemagne un voyage qui durera quinze jours ou trois semaines. Je reviendrai en passant par Paris, et j'aurai grand plaisir à vous rendre visite.

Je regrette d'avoir porté un faux jugement sur Rimbaud en supposant qu'il ne lisait pas nos journaux dans la crainte de s'y voir malmené. J'ai cependant conservé l'impression très nette qu'il avait une certaine appréhension à ce sujet.

Je vous répète, Monsieur Dufour, que je n'ai aucune animosité contre Rimbaud, bien que sa correspondance en ce qui nous concerne m'ait surpris. Le souvenir que je conservais de Rimbaud s'en est un peu modifié, mais croyez bien que je n'ai répondu à quelques-unes de ses appréciations, où vous conviendrez qu'il y avait plus que de l'irritabilité, qu'à cause de nos amis, partenaires dans notre affaire. Ils n'ont pas connu Rimbaud particulièrement, et ne peuvent comme vous et moi négliger les détails. Comme le public, ils ne seront pas indifférents aux brutales accusations. Et, comme déjà dit, je ne puis ni rectifier, ni laisser croire que je suis en cela solidaire de Rimbaud.

§

(...)

Lyon, 7 mars 1898.

Cher Monsieur Dufour,

(...) Je suis toujours à votre disposition au sujet de Rimbaud.

Je vous envoie un recueil de notes que j'ai communiquées au Ministère de l'Instruction Publique, dont je suis membre correspondant officiel. C'est sur la demande du Dr Hamy et de M. Maunoir que cette publication a été faite. Ces Messieurs ont bien voulu suivre depuis 18 ans les quelques travaux que j'ai faits sur le Somal et le Harar. (...)

§

Saint-Geoire, 16 mars 1898.

Cher Monsieur Dufour,

(...) Je réponds à vos nouvelles questions.

— J'écris Harar avec un seul r entre deux a brefs français, parce que la prononciation des gens du pays me semble mieux reproduite ainsi. Des personnes prononcent *Harrrâr* et il est devenu d'usage d'écrire Harrar, mais je préfère ma manière sans prétendre l'imposer.

— M. Mondon a certainement été des mieux placés pour apprendre ce que Rimbaud a pu faire en Abyssinie.

— Pour réclamer ce que Rimbaud a pu laisser là-bas, manuscrits ou autres objets, vous avez plusieurs moyens.

Ecrivez à M. Tian, qui a eu jusqu'à la fin des relations d'intérêts avec lui. Ce monsieur a un agent français au Harar, M. Guignoni. Adressez-vous aussi à la mission du Harar et à Sottiro dont vous avez des lettres qui indiquent des rapports suivis avec Rimbaud.

Donnez des pouvoirs aux voyageurs français qui vont en Ethiopie. Faites réclamer par le gouvernement de Djibouti. Les indications que Rimbaud a dû donner avant de mourir, et l'emploi de ces moyens, doivent vous mener au but.

C'est moi Alfred-Xavier Bardey qui *le premier Français,* mais non le premier Européen, ai fait la route de Zeilah au Harar. Il y a cent preuves indiscutables, et jamais Rimbaud n'a pu dire qu'il prétendait à cette priorité.

Il est bon *quatrième Français* après Bardey, Pinchard, Lucereau tué en novembre 1880 à huit heures de Harar. Rimbaud a suivi strictement ma route, qui date de siècles et était celle du gouvernement égyptien.

— Les notes que je vous ai envoyées ont été, jusqu'à la page 38, *vécues et rédigées par moi.* Je dois dire cependant qu'à l'imprimerie nationale on les a réduites et améliorées, ce dont je ne me plains pas. Vous n'y êtes pas du tout quand vous reconnaissez dans cette partie le style strict et nu de Rimbaud. La route du Choa, page 38 et suivante, est de lui. Je l'ai seulement inversée pour la faire partir de Harar, et j'y ai ajouté quelques renseignements, tels les mots (page 38) : « Puis on passe à Waraheili », où fut assassiné après mon départ de Harar Henri Lucereau. La route de l'Ogadène (page 40) est rédigée entièrement par Rimbaud d'après le récit verbal de Sottiro qui *seul* a fait le voyage.

Les lettres qui suivent sur l'évacuation égyptienne sont les traductions par Rimbaud de lettres grecques envoyées du Harar à Aden.

Ce que je viens de citer est tout ce que je connais de Rimbaud, et j'ai établi tout cela à mesure des événements et des publications.

— Si Rimbaud a dit avoir traversé une partie d'un désert que personne n'avait osé traverser avant lui, parce que la « cervelle y bout », je ne l'ai jamais su. Cet exploit se serait forcément accompli après sa sortie de chez nous, et d'autres peuvent en effet vous renseigner mieux que moi. Que M. Jehan Soudan [?] vous dise les noms des personnes qu'il a vues en Afrique, et demandez des détails. Je connais beaucoup de monde et suis assez connu. Tout à votre disposition si je puis vous aider en cela.

En parlant de cheval et de voiture, Rimbaud a sans doute voulu dire qu'il montait quelquefois dans celle que nous avions, et qui servait à la promenade. A Aden nous avons toujours eu chevaux et voitures (17).

(17) Lettre du 22 sept. 1880 : *« J'ai absolument la confiance du patron. Seulement je suis mal payé : je n'ai que cinq francs par jour, nourri, logé, blanchi, etc. etc., avec cheval et voiture, ce qui, somme toute, représente bien une douzaine de francs par jour... »*

Lettre du 14 avril 1885 : *« En dehors de mes appointements, on paie.*

— Les produits que nous traitions à Aden dès le commencement étaient les cafés, les gommes, l'or, l'ivoire, le musc-civette. Nous avons toujours le même commerce; les courtiers, Megjed [?], Chapsée et Rotondi [?], qui achètent ces produits pour nous à Aden, sont avec nous depuis le commencement, c'est-à-dire depuis *1880*. Tout le monde vous dira qu'ils traitent pour nous plusieurs millions de francs et gagnent plus de 15.000 roupies par an avec nous, soit plus de frs 30.000 au temps de Rimbaud.

— J'avais donné à Rimbaud des papiers visés au consulat de France pour l'autoriser à occuper nos locaux de Harar, car à côté de la maison de Raouf Pacha, conquérant de Harar, qui nous fut cédée, j'avais fait construire des hangars assez vastes, et mon frère des magasins.

Nous avions aussi quelques droits sur une zeribah de Geldeissa, mais tout cela ayant été abandonné par nous, je doute que Rimbaud ait obtenu de les occuper, et encore moins d'en devenir propriétaire. Mais en toutes ces choses et depuis 1885 les voyageurs de Harar et du Choa pourraient vous renseigner mieux que moi.

En hâte, et en vous priant d'éloigner de vous cette pensée peu digne et peu délicate que je puis envoyer des notes de Rimbaud sans établir strictement qu'il en est l'auteur, je vous serre la main. ALF. BARDEY.

J'oubliais la question de l'Amarigna. Je n'en sais pas un mot, n'ayant jamais été plus loin que le lac Aramayah et Boubassa. En 1880 et 81 l'arabe suffisait. Il suffit encore, je crois. Mais vous pourriez faire traduire vos lettres à Aden, à la mission, où il y a des Abyssins; mais je ne vois pas trop où, ailleurs. M. Mondon doit pouvoir vous fixer là-dessus.

§

Saint-Geoire, 25 mai 1898.

Cher Monsieur Dufour,

Excusez-moi de n'avoir pu vous remercier encore de l'envoi que vous avez bien voulu me faire des *Œuvres de Rimbaud,* mais j'étais en voyage.

pour moi, les frais de nourriture et de logement, chevaux, voitures, frais de voyage, etc. »

Veuillez trouver ici l'expression de ma vive gratitude pour votre délicate attention.

Combien il faut regretter que Rimbaud n'ait pas rencontré, dès la première année de ses extraordinaires créations, une amitié influente et protectrice qui aurait maintenu un peu d'équilibre dans son existence désordonnée. Il serait outrecuidant de ma part de juger un tel homme, mais comme je l'ai connu un peu plus que d'autres, je puis penser que ses étonnantes facultés se seraient développées moins rapidement mais plus sûrement si les milieux nuisibles à sa précocité lui avaient manqué. Ses poésies auraient pu être aussi puissantes et nouvelles, sans qu'il y ait à constater d'immenses déchets moraux.

Vous êtes dans le vrai quand vous prévenez le lecteur que Rimbaud réprouvait les productions de sa première jeunesse; mais je crois pouvoir ajouter que c'est parce qu'il voulait que le silence soit fait sur cette période de sa vie, tandis que son plus grand désir était de se faire un nom comme explorateur. (...)

§

Saint-Geoire, 6 juin 1898.

Cher Monsieur Dufour,

En rentrant à Saint-Geoire je trouve votre amicale lettre du 3 courant.

Au sujet de votre projet de voyage au Harar, je suis tout à votre disposition. Ecrivez-moi donc quand le moment sera venu et je ferai de mon mieux pour vous aider.

J'ai conservé les photographies que Rimbaud m'envoya à la fin de 1883. J'étais en Algérie, d'où je les communiquai à la Société de Géographie.

Je vous les envoie sous pli séparé et recommandé. J'y joins une lettre de Pinchard, l'agent que je laissai au Harar en octobre-novembre 1880. Lucereau venait d'être assassiné, et Rimbaud apparaissait à peine à Aden.

Vous voyez que les voyageurs en pays neufs ont à peu près tous les mêmes idées quant aux photographies à prendre, aux collections à recueillir, etc., etc.

Sans vouloir rien enlever des mérites de Rimbaud explorateur-commerçant, puisque j'ai été le premier à les faire

publiquement valoir, vous reconnaîtrez que bien des priorités doivent en conscience être appliquées à d'autres.

Gardez les photos et la lettre le temps nécessaire, après quoi je vous prie de vouloir bien me renvoyer le tout, car je tiens à ces vieux souvenirs. (...)

§

Saint-Geoire, 21 juin 1898.

Cher Monsieur Dufour,

Bien reçu votre amicale du 17 courant.

Puisque l'affaire des Chemins de Fer Ethiopiens vous intéresse, je vous envoie la traduction de la concession donnée à Ilg d'abord, à Ilg et Chefneux ensuite.

Je ne touche ni de près ni de loin à cette affaire, mais je souhaite vivement qu'elle réussisse pour augmenter l'influence française en Abyssinie, et aussi pour la mise en valeur de ce pays.

Mais la création de ce chemin de fer sera bien difficile. Cela ne va pas toujours très bien sur les chantiers, et c'est un placement très aléatoire que la mise de fonds dans cette affaire.

Je vous serai reconnaissant de me renvoyer les pièces à l'occasion. (...)

§

Saint-Geoire (Isère), 14 août 1900.

Monsieur et cher Collègue,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 10 courant.

(...) Mon frère et moi nous souscrirons bien certainement au monument d'Arthur Rimbaud, mais nous connaissons peu de personnes susceptibles de s'intéresser à cette œuvre. Songez que nous avons passé la plus grande partie de notre vie à l'étranger et que nos relations y sont surtout commerciales.

Vous pourriez envoyer la circulaire du Comité à

M. César Tian, à Aden;

M. Maurice Riès, à Aden;

qui ont été en relations d'affaires avec Rimbaud.

Je parlerai de cette souscription à mes amis qui s'intéressent au mouvement géographique, et peut-être pourrai-je

vous donner d'autres noms avant le jour où vous enverrez votre circulaire. Croyez bien que je ferai mon possible car j'ai conservé un bon souvenir de Rimbaud, malgré certains travers et injustices qu'il a eus envers nous.

Je suis, Monsieur, votre bien cordialement dévoué.

ALF. BARDEY.

§

Saint-Geoire, 10 novembre 1900.

Cher Monsieur Dufour,

(...) Je n'ai encore rien commencé de mon futur livre, et je suis devenu bien paresseux. Je m'y mettrai peut-être et dans ce cas merci de votre bienveillant concours que je vous suis très reconnaissant de m'assurer. Vous me dites qu'on me demandera sans doute de prononcer un discours sur la vie en Orient de Rimbaud. Je ferai de mon mieux pour rappeler et apprécier tout ce qu'il a fait pendant les années qu'il a passées à Aden et au Harar, mais j'ai bien peur d'être tout à fait insuffisant. Enfin, si cela doit arriver, je ferai de mon mieux. L'ombre de Rimbaud me sera indulgente, plus que ne l'a été l'original.

Ma femme et moi nous vous prions d'agréer pour Madame et pour vous nos meilleures amitiés.

§

Saint-Geoire, 13 juillet 1901.

Cher Monsieur Dufour,

(...) Je dois partir lundi pour la Franche-Comté où mon père est retiré.

C'est de chez lui que j'irai à Charleville si aucun empêchement ne survient. Je vous écrirai dans tous les cas, et je crois pouvoir assurer que j'arriverai à Charleville samedi soir 20 juillet.

Je ne parlerai que des explorations de Rimbaud en Afrique, des dates qui lui assurent indiscutablement certaines priorités, et des services rendus à la géographie.

Mon discours sera donc très court, et je pense que vous serez de mon avis, qui est d'apporter plutôt des faits précis sans commentaires que des appréciations. (...)

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE ET H. MATARASSO.

UN BRUIT DE BOTTES

A M. R. Coolus.

Il fait ce soir autour de moi un silence éternel; on dirait que je suis le dernier homme d'une planète défunte, égaré dans les mondes, un silence d'avant la Création, et je pourrai, moi aussi peut-être, écrire mes mémoires d'outre-tombe.

Mais je n'aurais pas grand'chose à raconter à mes contemporains; le destin m'a toujours écarté des labeurs et des plaisirs humains.

Et puis, si, lui prenant son enseigne, je commettais ce crime de lèse-majesté, comme vous entendriez Là-Haut, pour m'en exproprier, le Vicomte emboucher, Seigneur, les trompettes de Jéricho. Parmi tous ses titres de noblesse et de gloire, c'est ce titre-là, plus que tous les autres, qui fera, dans l'histoire, sonner à jamais son nom comme une fanfare. Tous, avant son heure dernière, pour sa grâce émouvante et sa beauté suprême, nous avions aimé le chant du cygne, mais jamais nous n'avions, jusque-là, entendu, Seigneur, un cygne chanter encore après sa mort.

Comme il croyait en lui, Seigneur, celui-là, pour avoir voulu faire survivre son orgueil à lui-même! Proscrivant les cimetières comme des fosses communes, repoussant leur promiscuité comme une offense, il voulut, à l'égal de Napoléon, pour y coucher son génie et son corps en poussière, un rocher avec un océan, et qu'à jamais isolé de la terre, il y eût toujours quelque chose d'éternel autour de son tombeau.

Refusant, Seigneur, sans doute aussi le Paradis com-

mun, il exigea un paradis à part où il pût à son aise traîner sa double cour après lui. Seigneur, écoute la première dans un murmure infini de baisers, de sanglots, de prières, escorter leur René, si blanches et si légères, enchaînées à jamais à ce cœur infidèle! Regardez bien, Seigneur, ce long cortège odorant d'amoureuses trahies, de captives enchantées, qui, l'une après l'autre, abandonnées, se crurent quand même un jour la préférée, Lucile avec sa bouche à goût d'inceste, la frêle et touchante Pauline, qui s'effeuillait, dans ses bras, comme une rose d'automne, Mme Récamier, l'amante mystérieuse et close, et les ladies de l'émigration, et celles de l'ambassade, celles qui rêvent et celles qui se souviennent, toutes les jeunes filles, et toutes les femmes du monde, Seigneur; hélas! même la sienne et chacune, comme les fleurs du silence, de l'amour et des morts, laissait tomber ses larmes sur l'autel du Dieu qui l'avait égorgée, et qui, pour récompense, à travers ses Mémoires, les roule à jamais embaumées, dans la pourpre des mots.

A côté des ombres transparentes, qui sont tout à fait à elles-mêmes, regardez, Seigneur, la fille des ombres noires, qui, n'étant ni nues ni nettes d'impôts et d'hypothèques, ne s'appartiennent pas tout entières, puisque sur chacune le Magicien a mis un peu de son ombre souveraine, — héritiers frauduleux de dépouilles insignes, plagiaires parfois inconscients, ils forment le chœur masculin de sa postérité : Melchior de Vogüé, Barrès, Montherland, chacun au passage a tenté, pour s'en draper, d'arracher au manteau royal et romantique un pan de l'étoffe écarlate et dorée.

Mais avant de prendre congé de leur Maître, je voudrais passer à la toise ces Messieurs de la Famille.

Comblé de gloire et d'honneurs, sans être jamais saturé ni rassasié, je suis sûr que l'Enchanteur désenchanté est mort dans la fière amertume d'avoir en partie manqué sa vocation, et, sans avoir jamais épuisé ses chances et ses dons, de n'avoir pas accompli entièrement son destin.

La souplesse des membres dans l'allure et la marche, le port simple et hautain de la tête et du corps, et parmi tous ses gestes la distinction innée de la race, Vous lui aviez

tout accordé, Seigneur, à Votre Prince; et, en plus de sa mâle beauté, Vous aviez, comme une poudre impalpable des fées du Paradis, répandu partout sur ce noble visage, sur les lèvres, dans les yeux, dans la voix, le charme impérieux d'un despote passionné, et puis le besoin, le don féminin de plaire et de séduire, quand sa bouche s'entr'ouvrait, ajoutant de la grâce et des ailes aux paroles; on entendait passer la Poésie, baignée dans son sourire, et pénétrer en soi la douceur d'une subtile et tendre caresse. Vos fées du Paradis lui avaient encore donné leur baguette pour écrire, et, comme couronne suprême à cette figure d'homme, vous lui aviez posé, Seigneur, votre lumière, au front de René, Vicomte de Chateaubriand. Vous aviez fait, Seigneur, une coquette et un conquérant.

De haut et de loin, en gardant les distances, il démêle les affaires du monde et pénètre les cœurs, et privilège insigne, restant toujours de plus en plus Vicomte de Chateaubriand, il y voit, juste et clair, saisissant parmi les débats, les oppositions et les chefs des peuples, les intérêts permanents et futurs de la France, les lois des destinées collectives, et, dans leur vérité essentielle, le portrait intime et profond des individus; il unit ainsi les dons de l'artiste souverain, de l'historien lucide, et la divination à longue échéance du politique; de sorte que parmi ses phrases somptueuses et cadencées, toutes jonchées de souvenirs et d'images, pareilles au lac, où tremblent les bouquets dénoués de la lumière, les reflets encore palpitants des choses et du rivage, et la douceur toujours inquiète d'un beau soir, il réalise, par un miracle unique, avec un accent d'Outre-Tombe, cette double alliance, la noblesse et la grâce du cygne, et le regard des aigles.

Témoin, adversaire, victime de Napoléon, le rejetant parfois avec horreur, il avait connu comme tout un peuple, comme toute une armée, sans cesse renaissante, debout ou couchée, celle des vivants et celle des morts, comme Dieu lui-même, l'envoûtement de l'impérieux et dangereux Magicien, car rien, ni personne jamais n'était sorti de son sourire, de son regard, de ses mains, sans être pour toujours un peu son prisonnier; et avec quelle

ardente et jalouse attention il avait, dans son jet vertical, suivi l'impériale ascension, pareille à un éclair qui, au lieu d'en descendre, remonterait à la nue, et après la trajectoire éblouissante et tragique, délivré, mais la chair envahie et piétinée avec le sol de France, il avait assisté à la chute fatale de la flèche homicide, toute dégouttante encore de clartés et de sang.

Il n'avait jamais courbé l'échine, ni la tête, devant le Maître tout puissant; il n'humilia pas, il n'insulta pas le dieu, tombé du ciel. Il le traite d'égal à égal, parce qu'il l'avait approché, subi, heurté, dans toute sa chaude, complexe et violente réalité; qu'il avait rencontré, dans les jeux fascinants, le choc d'une étincelle et d'une lumière, qui venaient d'ailleurs que celles des autres yeux et des regards terrestres. Mieux que tous les exégètes prétentieux et futurs, qui en firent un mythe, une légende, une abstraction, en tirèrent des commentaires tendancieux, des portraits approximatifs et contradictoires; il sentit toute la grandeur inhumaine, l'orgueil idolâtre et sacrilège, la foi en son astre, c'est-à-dire en lui-même et les instincts passionnés, et parfois si tendres de l'Empereur, du père et de l'amant; et l'ayant saisi dans son immédiate, secrète et vivante ressemblance, il fixa pour nous l'Image brûlante, réfléchie, surhumaine, et le Visage éternel de l'Homme, du Héros et du Monstre.

Destin, non plus hors série, comme un de nos seigneurs intitulait son livre, mais hors nature, Napoléon reste, pour moi, dressé, au sens latin du mot; comme un monstre, et un monstre malfaisant, depuis plus d'un siècle, pour l'éternité, différent des autres; il fait encore sur l'Histoire passer une ombre rouge, au lieu d'une ombre noire, et mort, nous sentons encore cette ombre immense, allongée sur la France, avec le poids de ses conquêtes, de son trône, de son nom, de ses défauts, nous écraser encore. Le monde porte toujours les cicatrices de sa gloire, et, aux veines de tous les peuples, aux nôtres saignées comme celles d'une bête, il a laissé des toxines de haine et de vengeance, accru ces instincts de meurtres, de rapts et d'aventures, tous ces poisons mortels qui n'ont pas encore

épuisé leur virus. Quinze ans, il pesa sur l'Europe, la traversant en tous les sens, de part en part, et creusant une fosse commune aux nations sur son passage.

La Corse faisait éclater en Napoléon, à travers le Français, sa trop légère écorce; et plus encore que Français et que Corse, pour l'éternité, il restait Bonaparte, car c'est en eux-mêmes, seulement, que les aventuriers de cette race rencontrent le vrai visage de l'unique patrie.

Ah! moi aussi, avant que, les ailes grandes ouvertes, toutes palpitantes encore du sacre impérial, Napoléon se fût, le rejetant ingrat et infidèle, envolé de Bonaparte, avant que sur son trône de parvenu il montrât cette figure bouffie et sa mauvaise graisse, couleur de bile, et que, sous le gilet blanc de casimir, il eût pris en même temps du ventre avec des capitales, — ah! Bonaparte, à ce moment-là, ô prince de la patrie en danger, général à trente ans, ah! comme moi aussi malgré tout, malgré moi, enchaîné à jamais par un seul de tes regards, je t'aurais moi aussi, à travers toute la terre, suivi par delà la mort, puisque même à présent, de si loin, rien qu'à rencontrer tes yeux dans un portrait, soulevé hors de mon lit, j'entends encore en eux l'appel des Sirènes en armes.

S'il faut exorciser les nations et les hommes de leurs goûts et de leur besoin de meurtres, de sang, de viol, de pillage, de conquêtes, il est par contre, à la face de Dieu, des guerres justes et nécessaires et sacrées, et quand nos livres d'histoire s'ouvrent sur les soldats de l'an II aux campagnes d'Italie, nous sentons, dans nos mains, les pages trembler, avec elles, aux mots qui les racontent, sous leurs pas victorieux. Bonaparte, Bonaparte, je m'en souviens encore, moi qui n'étais pas là. Le Saint-Gothard, les Alpes, le Piémont, la Lombardie, les villes après les fleuves, le souffle de la Révolution te poussait aux épaules, en y mettant des ailes, avant celles de Napoléon. Sur cette terre fabuleuse deux fois sacrée par la Rome des Empereurs et par celle de saint Pierre, tu soulevais les échos des légions dans la poussière des routes, et l'Ombre de César se levait sur tes pas : parmi les peuples de Héros

et de dieux que les hommes jadis, sur ce sol, inventeront pour prier. Seigneur, avant de Vous connaître Tu ressuscitais le plus grand et le plus fier d'entre eux; et tu reprenais l'Histoire à la page où ils l'avaient laissée.

Eh bien, je te vois, et dans mon dernier regard, en m'exaltant encore, je te verrai toujours au pont d'Arcole, debout dans la bataille, ô silhouette émouvante et si mince, immobile et pourtant frémissante, dressée, l'épée levée, dans un geste éternel. Sous tes longs cheveux épais, si noirs et si luisants, pareils aux cheveux de nos sœurs d'à présent, sur ta pâle et ta maigre figure de fille, la fièvre, la flamme et l'ambition te mangeaient et te brûlaient les yeux, et dévoraient ton âme. En arrêt devant la gloire, soulevé hors de toi-même dans une anxieuse attente et le suprême effort, tu prenais ce visage à la fois bienheureux et comblé, tourmenté, suppliant des prophètes, de Jeanne d'Arc, de tous les grands inspirés quand ils entendent ou qu'ils cherchent leurs voix, ou qu'ils sentent la braise d'Isaïe se poser sur leurs lèvres; à travers tout ton être un immense silence est tendu, comme un filet ou une oreille intérieure et divine, et tu te penches sur ton propre mystère pour surprendre et pour écouter, dans l'ombre ou dans la lumière, jaillir de l'union ou du choc de ton dur et fulgurant génie, avec toutes tes méditations et calculs antérieurs, le murmure ou le cri qui t'apprendront enfin la manœuvre à tenter, et l'acte qu'il faut faire, et le mot qu'il faut dire. O minutes bénies, où l'on entend en soi la voix de l'oracle se répandre comme une source, minutes ou bien, hélas! heures déchirantes et muettes, où personne en vous ne répond, et où à tâtons, dans le vide, l'absence et les ténèbres, sans pouvoir l'arracher jamais du cœur et de l'esprit, on poursuit en vain le secret qui vous fuit. Et maintenant, fils à jamais chéri du dieu des armées, enivré de jeunesse et d'orgueil, dans ton calme et lucide délire, enveloppé de poudre et d'orage, tu jettes, par les yeux et la bouche, des éclairs et des ordres; et debout, rayonnant, tu sembles vraiment, en cet instant, l'archange de toutes les victoires.

Derrière ton front impérial et clair, usurpant la puissance divine, portais-tu déjà, à ton insu peut-être, tes chimères mortelles et le songe encore inconnu d'un Empire défendu? Enfant imprudent, trop ivre de toi-même, et qui croyais en toi, comme à ton dieu futur, ne sentais-tu pas que la bouche mystérieuse qui te dictait les mots de passe du destin, et les plans des batailles et des futures conquêtes, était venu te visiter, comme un hôte invisible, Dieu qui parlait en toi, et qu'ingrat, incrédule, les ennemis en déroute, tu négligeais, fils sacrilège, de bénir, ô toi qui, t'imaginant commander, ne faisait qu'obéir!

Un jour que Musset avait, sans doute, assez des filles, et trop de Georges Sand, il se demanda à quoi pouvaient bien rêver les jeunes filles. Il se souvint alors des créatures délicieuses échappées de Shakespeare, moitié femmes et moitié fées, avec leurs visages de fleurs, fugitives du Ciel, ou bien nées d'un songe, d'un sourire, ou d'un désir humain, une nuit de printemps où le rossignol et puis l'alouette marquaient l'heure de leurs chants au cadran de la lune; leur folie était parfois si douce et si tendre qu'elle était peut-être, après tout, la raison, sur une autre planète avec leur âme, leur voix, leur corps, plus insaisissable qu'une musique aérienne, fantômes parfois passionnés, et parfois si fragiles et si purs, qu'un baiser trop brûlant faisait se fondre et s'enfuir dans l'azur; prêtes toujours à s'envoler, elles n'avaient fait que poser à peine leurs pas et leurs ailes sur la Terre.

Puis, ayant pris ses personnages à Naples et ses noms à Florence, il mêla les brumes d'Angleterre aux clartés italiennes; et alors, avec une fantaisie un peu puérile, un peu facile, un peu verbale, dans le mystère truqué d'un décor argenté, après quelques couplets et quadrilles romanesques, ses souples amoureux nous ont appris ce que depuis Eve, Adam et l'ami du ménage, le Serpent, personne au monde n'ignorait, que les jeunes filles rêvaient à l'amour, en cherchant l'amant; mais nous avons compris plus tard seulement pourquoi elles semblaient si fades, si roses, si artificielles, si bleues, avec leur air

poétique et serein, c'est qu'elles avaient, depuis un siècle, pris la pose, pour faire faire leur portrait par Marie Laurencin. C'était l'époque incroyable et préhistorique des jeunes filles, à présent périmées, des jeunes filles sans shorts, ni coups de soleil au nombril, ni même au cerveau; l'époque des vierges pas encore à la page; puisqu'il existait encore en ce temps-là des vierges, paraît-il.

Jeté là, depuis tant d'années, dans ma chambre, par la vie, pour tromper ma douleur et ma faim, je m'amuse, parfois solitaire et blessé, sur mon lit, avec des jouets humains, et ayant en somme depuis si longtemps perdu tout sexe défini, je passe des songes de femme à des regrets d'amant, et c'est pourquoi, mieux qu'un autre, je sais à quoi, ou bien à qui elles rêvaient, tes jeunes filles, ô Musset; puisque j'y rêve moi aussi avec elles, mais tout de même autrement, ô Bonaparte, général de la République, et retour d'Italie!

Celles de la République ne pensaient pas à toi. Ton tort était, vois-tu d'être là, et d'être un peu trop vraiment le fils de ta Corse; ce nom si violent et si bref, toujours en colère, qui entre en vous comme une balle, et qu'on prononce comme un coup de poignard. Des pieds à la tête, et du cœur à l'esprit, elle t'avait chargé de foudre tout entier; et par toi, sur la langue et l'âme de la France, pour toujours elle a mis son accent; car, à l'heure où tes ailes commençaient à s'ouvrir, ce nid d'hirondelles allait devenir trop étroit pour un aigle.

Brutal avec les femmes, d'être au fond trop timide devant elles, et puis d'en avoir trop envie, ignorant les mots qu'elles désirent, et le son qu'elles voudraient qu'on leur donne, mal soigné, la voix rauque, les cheveux en désordre, soldat de fortune sans fortune, tu perdais, dans les salons, sous les lustres, ta beauté tragique, pâle et fébrile des batailles, et la poudre qu'on respirait sur toi ne sentais pas l'iris.

Pour changer le soldat en Empereur, et l'Empereur en soldat, en héros, pour que les demoiselles de bonne famille ou de magasin, et que les vierges en quartier d'outre-mer, puissent par remords ou par réparation

dresser, dans leur cœur et sur leur cheminée, l'image du faux dieu, il fallait la Mort, avec sa majesté, et tous les mensonges de son mouvant mystère; il fallait que le sang des peuples égorgés ruisselle, aux cimetières de la Victoire, pour tisser la pourpre impériale autour de l'inhumaine Idole. Seuls, sur la forme brisée de cette unique argile, les jours, les jours encore, les jours sans nombre, les colorants merveilleux des chimères, et des métamorphoses, avaient pu aux voûtes des mémoires humaines suspendre, dans les plis de leur ombre, les images menteuses des flottantes légendes. Et là-bas, sur l'autre rivage, par delà le fleuve des ténèbres, ses vieux grognards assassinés, ses esclaves éblouis, tout prêts à demander pardon de leur mort, comme d'une trahison, avaient pour leur maître et leur dieu préparé l'étoffe merveilleuse; leur peau trouée, percée, jaunie, brûlée, déchirée, gelée, le parchemin de la gloire, peau tendue des sublimes tambours, où son nom résonnait, leurs mains ressuscitées l'avaient en tremblant roulé dans ce drapeau vivant, où les abeilles d'or au milieu des étoiles protégeaient son sommeil.

J. MARION.

TROIS POÈMES

—

I

Entrer dans un bois
se coucher sous les arbres, tout seul...
(Etait-ce autrefois?
Etait-ce au linceul?)
dans ce bois sourd où tremblent les feuilles.



Arbres sacrés, j'ai perdu la mémoire
Je ne sais plus ce que je fus naguère
— Un malheureux, sans amour et sans gloire?
Un dur seigneur chevauchant vers la guerre?

Je n'en sais rien. Je suis seul sous votre ombre.
De quel fantôme encore aurais-je peur?
Je me survis depuis des jours sans nombre
dans l'âpre ville et ses acres odeurs.

Arbres, nourris de notre sève
arbres, drapeaux de notre rêve,
dites, amis enchaînés,
vos silences remplis d'ailes,
les pleurs de vos tourterelles
sont-ils chants de condamnés?

Ou bien (et qui ne l'espère?)
dites-moi, arbres hantés
si les accents de la terre
qu'intacts vous nous transmettez,
cette oraison pure et fière
ces ébauches de prière

sont, sous votre ciel éphémère,
nos sûrs garants d'éternité?



Entrer dans un bois,
se coucher sous les arbres, tout seul,
dans ce bois sourd où tremblent les feuilles...

Il faudra bien entrer dans ce bois noir, tout seul.

—

II

A MI-VOIX

Nous qui ne sommes
rien que des hommes
tous, nous craignons la mort,
la mort et plus encor
la bête qui nous mord :
La divine douleur,
notre suprême fleur.

Que reste-t-il des livres
quand un cœur se délivre
de ses fardeaux humains?
Quelques-uns ont su vivre...
D'autres, plutôt, s'enivrent
en attendant la fin.

On prend des attitudes;
mais notre solitude
qui s'en consolerait?
Ah, sans prêtres, sans rites
trouver, où il s'abrite,
notre sauveur secret!

—

III

Le jour, le jour enfin, se lève sur la mer.

Cette aube de juin, autant que neige, fraîche,

ces flots de dur silex qu'un trait d'écume éclaire,
ce nonchalant roulis sur les glauques abîmes
et cette joie, un peu inquiète, d'être seul,
loin de la triste terre et des hommes qui rampent
de leur étable tiède à leur sanglant linceul!

Un jour de jugement se lève sur la mer.



Dans tous les hôpitaux du Caire en ce moment,
les cliniques d'Alexandrie et de Tunis,
des blouses blanches vont, se penchent
sur des plaies ou le sang stagne et des membres lourds
qui ont, toute la nuit, suinté de la douleur...
Un garçon, à peine éveillé,
jette à la pelle dans un four
l'ouate et les pansements souillés.

Et c'est ainsi chaque matin et tous les jours.



Libres oiseaux du large, éternels voyageurs,
que j'envie, ce matin, vos glissades avides
vers le creux de la vague et le hareng rôdeur,
le jeu sûr de vos amples, blanches arabesques!
Il semble qu'à nos mâts quelque invisible fil
vous relie, beaux oiseaux que le vent porte et berce.
Mais quoi! Comme, soudain, tous vos liens cassés,
au profond du ciel gris vous vous évanouissez
mouettes de la mer, compagnes infidèles!



En tout endroit, mon Dieu, et à toute heure lèvent
les moissons qu'ici-bas vous voulez récolter,
le sable du désert, les galets de la grève
pour vous sont grasses terres et champs ensemencés.

Ce froid matin du Nord s'entr'ouvre comme un livre...
Seigneur, jusqu'à présent vous m'avez laissé vivre

me faudra-t-il encor bien longtemps vous chercher?

GUY-CHARLES CROS.

LE MAL DE MUSSET

Dès le premier examen des années d'enfance d'Alfred de Musset, on est frappé par les curiosités de son caractère. La singularité de certaines de ses maladies, ou de ses habitudes de libertin et de buveur, a de quoi surprendre. En fait, tout le monde, dans son entourage, s'est ému de ce côté en quelque sorte anormal, tout au moins mystérieux de la vie du poète. Critiques et biographes ont formulé les hypothèses les plus diverses sans éclaircir vraiment le problème.

Certes, la famille d'Alfred de Musset a protesté de la vigueur première de sa constitution, et repoussé les hypothèses de tares, d'ordre physiologique ou mental, dont on chargeait le poète. Cette attitude de défense se conçoit non seulement parce qu'elle est humaine, justifiée par les liens du sang, mais aussi parce que les multiples opinions professées sur Alfred de Musset, dénaturant ou exagérant les faits, s'avéraient presque toujours fausses. La multiplicité des explications et des diagnostics prouve à elle seule, si la vérité est une, la quantité d'erreurs amassées sur le cas Musset. Libertin à seize ans, abusant dès cet âge des relations sexuelles, toxicomane, alcoolique à vingt ans, hystérique, mythomane, ou bien tout bonnement fou, épileptique, victime d'un complexe d'infériorité né aux heures embrumées de sa première enfance, que ne l'a-t-on pas fait? Sous quel jour ne l'a-t-on pas dépeint? On conçoit les protestations de ses familiers, et l'on comprend en outre l'intérêt des répliques à toutes ces accusations, apportant les témoignages de ceux qui l'ont connu.

Que ce soient simplement des lettres, comme celle de

Mme de Musset à son fils gravement atteint à Venise, nous apprenant qu'elle le savait sain et ne l'avait jamais vu malade; ou bien des réponses précises comme celle de Mme Lardin de Musset, la sœur du poète, repoussant absolument l'hypothèse de l'épilepsie; ou bien des essais d'explication comme ceux de Paul de Musset protestant de la solide constitution de son frère et ne voyant dans ses sautes d'humeur que des preuves d'une sensibilité et d'une vitalité considérables; ou bien l'indignation de sa bonne gouvernante, Mlle Colin, avec son histoire d'eau rougie en réponse aux accusations d'intempérance : toute cette moisson est précieuse par la richesse des faits qu'elle apporte au débat. Ce qu'il y a d'évident, c'est que tous ont senti l'étrangeté de certains comportements et de certaines maladies du poète, quand bien même ils ne voulaient pas aller jusqu'à y voir des états pathologiques : Alfred de Musset lui-même dans ses conversations, sa correspondance et son œuvre; Mme Jaubert, l'excellente marraine si fort impressionnée par les confessions du poète; les amis, Arsène Houssaye, et bien d'autres, pour qui le culte de Musset à la dive bouteille se joignait inséparablement à celui de la muse.

Comme si la question n'était pas assez embrouillée, l'éternelle querelle des Sandistes et des Mussettistes est encore venue se greffer là-dessus. Sous une apparente objectivité d'ordre médical, on a cherché à justifier Sand contre Musset, ou inversement. L'aventure vénitienne s'éclaire en effet de jours différents selon que l'on fait du poète un être normal ou un être anormal (et on peut le faire l'un ou l'autre aussi bien pour l'absoudre que pour le condamner! C'est le grand attrait de la méthode!) On peut, accumulant les faits au service de chacune des thèses, conclure d'autant plus facilement dans le sens désiré, que l'on raisonne à la façon de ces malades, imaginaires ou non, plongés dans la lecture d'un dictionnaire médical et qui se découvrent successivement toutes les maladies.

Une opinion assez soutenue, et qui subsiste souvent en marge des explications médicales, consiste à dire :

oui, Musset fut un libertin et un alcoolique, et ses maux viennent tous de là; mais il le fut sciemment, volontairement, par nécessité d'inspiration, pour la sublimation de sa pensée et de sa sensibilité. Le poète apparaît alors comme un martyr de l'art, immolé humblement et de son propre chef sur l'autel de la poésie. Le décor des *Nuits* prend valeur de symbole avec son petit souper aux flambeaux. Pauvre Musset, pauvre poète souffrant la déchéance et les misères mortelles, s'offrant en holocauste dans son amour sublime, comme le pélican se déchire le cœur. C'est ainsi que l'a vu Arsène Houssaye, toujours soucieux d'excuser le libertinage de Musset par l'impérieuse nécessité, pour un auteur, de faire des études de mœurs; et son alcoolisme, par le besoin de chercher une exaltation supérieure, indispensable au poète. Idée qui sent bien son époque, pénétrée du souci de l'art pour l'art. Ce sacrifice presque divin à une divinité exigeante n'est au reste pas sans quelques agréments, convenons-en; et cette théorie cache assez souvent une justification plutôt gratuite d'une vie amorale ou libertine, et d'un égoïsme étroit. Mais la question ne se pose même pas pour Musset. Il ne s'est pas anéanti dans le vice, il n'a pas sombré dans la débauche sous le couvert facile d'une idolâtrie complaisante. Il fut plus grand que cela, il fut plus malheureux que cela.

Depuis que les critiques, les médecins et les psychiatres se sont penchés sur la biographie du poète, le caractère nettement pathologique de certains états d'Alfred de Musset ne fait plus de doute pour personne. L'étude de son alcoolisme — absolument certain — a révélé qu'il était de forme dipsomaniaque. La dipsomanie, c'est l'impulsion à boire. On utilise couramment le mot en parlant de Musset, mais on sent bien que pour beaucoup le terme scientifique n'est employé que dans un sentiment de pudeur, là où l'auteur pense ivrognerie. Même chez certains médecins qui montrent, comme le Dr Cabanès, le caractère impulsif de cette recherche de l'ivresse, on sent une restriction, le souci de ne pas décharger pleinement Musset de sa responsabilité.

Les partisans de cette explication de l'alcoolisme de Musset par la dipsomanie ont très souvent pour adversaires les défenseurs de la thèse de l'épilepsie. Musset buvait pour cacher ses attaques de haut mal. Cette dernière hypothèse, soutenue notamment par MM. Charles Maurras et Emile Henriot, ne satisfait pas pleinement nombre de biographes pour qui les faits invoqués ne sont pas probants. Parfois même, ils nient l'exactitude des preuves rapportées relativement aux symptômes du mal comitial, et ne les trouvent point suffisantes pour expliquer certains dérèglements de Musset. C'est alors qu'on parle d'hystérie, de mythomanie, de folie quand on ose prononcer le mot, sans chercher à définir celle-ci, faute de pouvoir en déterminer le type; ou bien c'est une névrose d'origine sentimentale et sexuelle datant des premières années de collège de l'enfant, et même de plus loin, pour la plus grande joie des psychanalystes.

Aucune de ces théories ne permet cependant d'expliquer intégralement les différents comportements du poète, en même temps que sa dipsomanie. Certains accidents de maladie, très importants, n'apparaissent qu'en marge, alors qu'on les soupçonne en étroite corrélation. Bien des livres ont été consacrés à Musset, bien des études médicales et en particulier des thèses de doctorat, mais pas un de ces ouvrages ne prononce au sujet de Musset le diagnostic de cyclothymie. Le tempérament cyclothymique de Musset ne nous paraît pourtant pas douteux. Les ouvrages spécialisés sur cette diathèse citent le poète en exemple, sans établir ce qu'on appelle en médecine le diagnostic différentiel, sans insister longuement sur ce qui leur semble certain. N'accusons point les ouvrages médicaux anciens — ils ne le sont pas tous — consacrés à Musset, de ne pas faire état d'un tempérament dont l'étude est relativement récente, mais il nous est bien difficile à présent de voir Musset autrement que comme un cyclothymique, sa cyclothymie ayant forme dipsomaniaque.

Que l'on veuille bien excuser cette terminologie par trop scientifique, il en faut bien user — quoique aussi

modérément que possible — pour éviter de retomber justement dans l'à peu près dont on s'est trop souvent contenté jusqu'à maintenant. Rien n'est plus simple à saisir, ce diagnostic étant fait, que l'enchaînement des maux dont Musset a souffert, en même temps que s'éclairent les différentes explications de ses parents et amis.

Nous avons un tempérament psychique comme un tempérament physique. Nul ne s'émeut d'être hépatique, ou arthritique (c'est un petit travers humain, il nous apparaît même qu'on en est fier). Il n'y a pas lieu de s'émouvoir davantage lorsqu'on dit que Musset est un cycloïde. Le mot ne désigne rien de morbide, rien de pathologique : c'est son tempérament. Ce tempérament montre, en gros, une prédisposition à des alternatives de grande activité et de fatigue, de calme et d'emportement. On peut utiliser le mot « périodique », et déjà celui-ci fait image. Il nous montre une succession d'états d'excitation et de dépression, correspondant à des attitudes de bonne humeur ou de tristesse, de force ou de lassitude, de confiance ou de découragement. Nous connaissons tous des cycloïdes, ce ne sont pas des malades. On dit tout bonnement que leur caractère est « comme ça » ! qu'ils sont d'humeur mobile ou changeante. Mais une telle disposition de l'humeur affective, davantage encore chez un être d'une sensibilité délicate, est toujours menacée par la maladie et les grands chocs émotifs. L'équilibre du caractère d'un tel sujet est précaire. Instable constitutionnellement, le cyclothymique est à la merci d'une sensibilisation par infection, par tous les troubles somatiques qui viendront changer la régularité de sa vie physiologique et mentale. Sensibilisation qui peut se faire aussi à la suite d'un choc émotionnel puissant, ou plus lentement par la répétition d'émotions fréquentes. Les êtres doués d'une sensibilité affinée et de tendances émotives développées peuvent acquérir une véritable anaphylaxie émotive. Ainsi sensibilisé, notre cycloïde du début n'est plus seulement ce lunatique, cet homme excentrique, d'humeur capricieuse. A présent ses dépres-

sions et ses excitations ont pris une exagération énorme, et sa volonté n'y est pour rien, bien qu'il ait gardé en toute intégrité les qualités de son jugement et ses capacités d'analyse. Enfin, à un stade encore plus avancé, celui qu'on rencontre dans les maisons de santé, on trouve des formes pathologiques graves, telles que la dépression mélancolique et l'excitation maniaque. Mais ces cas relèvent de la clinique, on ne les voit pas dans la rue, comme ces hommes qui surprennent par leur vie déréglée, excessive, dont on sourit ou que l'on moque, que l'on admire ou que l'on critique sans ménagement, oubliant ou ignorant que ce sont des malades.

Musset a été un cyclothymique, présentant les caractères les plus évidents de cette diathèse. Cycloïde type sans aucune manifestation exagérée dans le morbide, sa maladie de Venise lui a été fatale. Elle lui a laissé des troubles physiologiques graves, tels que cette aortite qui très tôt l'affectera et l'emportera. Elle l'a atteint aussi dans sa vie psychique. Affaibli, sensibilisé par une grave infection, il l'est encore par la violence de son aventure passionnelle, survenant au moment où il est physiquement le plus débilité. Et si l'anaphylaxie émotive peut s'acquérir, c'est bien chez Musset, chez qui les alternatives de joie et de peine prennent par surcroît les formes romantiques, inspirées à la fois par sa sensibilité propre et par celle de l'époque.

A vingt-trois ans il est donc irrémédiablement sensibilisé. La maladie et le choc passionnel ont détruit l'équilibre déjà très menacé de son caractère, rendant pathologique sa constitution cyclothymique. Ses excitations prendront souvent la forme dipsomaniaque, d'où son éthylisme avec ses accidents propres qui viennent s'ajouter aux autres; avec ses délires toxi-alcooliques, ses illusions, ses états particuliers qui feront faussement imaginer d'autres états mentaux morbides. Enfin la similitude de certaines manifestations cyclothymiques et épileptiques, le caractère épileptiforme de certaines ivresses dues à l'absinthe, expliquent la naissance et l'erreur de l'hypothèse du mal comitial de Musset.

§

Les témoignages des textes et de la vie anecdotique du poète nous apparaissent absolument probants, et leur quantité n'a d'égale que leur qualité. Qui ne se souvient de l'hypersensibilité de Musset enfant, si délicate qu'on n'osait le froisser? C'est, par exemple, la touchante histoire de l'enfant de quatre ans amoureux de la cousine Clélie, et l'exaltation de cette « passion violente » est bien caractéristique. Son émotivité était aussi très grande, comme en fait foi sa première aventure de chasse aux lapins, lorsque, le coup de fusil étant parti accidentellement au risque de tuer son frère, il avait eu « une attaque de nerfs suivie d'un accès de fièvre ». On peut remarquer avec quelle merveilleuse intuition sa mère évitait de le brusquer et s'ingéniait à lui épargner les brutalités de la vie. Nulle semonce, pas la moindre réprimande le jour où il brisa la glace du salon, coupa les rideaux neufs et colla un pain à cacheter rouge sur une grande carte d'Europe, au beau milieu de la mer Méditerranée. Mais, à ce propos, Paul de Musset est bien obligé d'écrire que son frère a eu « des accès de manie »; peu nous importe l'explication, qu'ils aient été causés « par le manque d'air et d'espace ». On a bien vu dans la famille que ce n'était pas là le fait d'un enfant insupportable, mais qu'il s'agissait d'une véritable impulsion sans grande responsabilité. Paul de Musset a toujours insisté, aussi bien dans la *Biographie,* que dans *Lui et Elle,* sur la « constitution excellente » de son frère et sa « grande réserve de force ». On ignorait à ce moment-là la question des tempéraments psychiques et ce que pouvait être un cyclothymique. En voulant nous montrer le ressort du poète et en accumulant les exemples à cette intention, Paul de Musset nous a donné des renseignements précieux. Comment imaginer d'ailleurs, quand un homme est en pleine manifestation de force, en hypertonus affectif et intellectuel, brillant, gai, infatigable, qu'il est dans un état pathologique? Cela est si vrai que les médecins voient très rarement les cyclothymiques en

période d'excitation. Quant aux parents, il faut bien se garder, dans ces cas-là, de vouloir leur montrer que le sujet ne va pas bien! Paul de Musset note donc avec fierté tout ce qui lui semble apporter la preuve de l'extrême vitalité du poète. Par exemple, la façon dont fut écrite *La Nuit de Mai*. Le poète a composé les deux premières strophes en flânant sous les marronniers. Il rentre chez lui, travaille sans interruption jusqu'au matin. « Lorsqu'il parut à déjeuner, je ne remarquai sur son visage aucun signe de fatigue. » Pendant la journée, il mène de front la conversation et le travail; le soir il retourne à sa tâche « comme à un rendez-vous d'amour ». Il passe encore la nuit, et ce n'est qu'au matin du *second* jour, qu'il se couche. Il dort alors jusqu'au soir. Quelle vitalité, quelle réserve de force en effet! A son réveil, il lit ses vers et n'y trouve rien à retoucher, tant ils sont parfaits.

Alors, du monde idéal où il avait vécu pendant deux jours, l'homme retomba brusquement sur la terre, en soupirant comme si on l'eût tiré violemment d'un rêve délicieux et féerique. A l'enthousiasme succédait tout à coup un ennui, un dégoût de la vie ordinaire et de ses petites misères, une mélancolie profonde... Aux yeux de bien des gens, ces alternatives de surexcitation et de prostration ne sont que des faiblesses. C'est une erreur...

Pourtant il n'est pas besoin d'être grand clinicien pour distinguer dans ce témoignage deux phases cyclothymiques, avec leurs caractéristiques, telles que l'absence de signes physiques de fatigue malgré le travail et l'insomnie. Toujours suivant le biographe, on observe la même dépression après *La Nuit d'août*.

D'autres remarques témoignent dans le même sens. Ainsi celle du vieux carrick jaune.

De temps à autre, il avait, en effet, des lendemains mélancoliques, des matinées de regrets superflus... Ainsi affublé, il se couchait sur le tapis de sa chambre et fredonnait d'un ton lamentable quelque vieil air contemporain de son carrick.

Ailleurs :

Quand je lui demandai ce qu'il avait : « Le poisson, me répondit-il, a passé quelques jours dans l'eau, par faveur extraordinaire; aujourd'hui le voilà retombé dans un champ de blé. »

Dans une autre circonstance, son frère le trouve un beau matin, lui qui était la veille encore sous le charme de l'ivresse poétique, « essayant de lire je ne sais quel chapitre d'un roman nouveau, sans pouvoir en venir à bout ». Tout, dans la *Biographie*, montre le caractère périodique de ses actions :

Quand il lui prenait envie de se distraire et de rompre ses habitudes, il passait d'un extrême à l'autre. Il allait dix fois de suite au Théâtre-Italien, à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique; et puis il rentrait rassasié pour longtemps. Quand il s'embarquait dans quelque partie de plaisir, c'était avec le même emportement. Tout cela était excessif et souvent nuisible à sa santé...

Cette succession de hauts et de bas était bien évidente, mais, loin de s'en inquiéter, Paul de Musset s'émerveillait :

Sa constitution avait tant de ressort qu'il se rétablissait en quelques heures.

Alfred de Musset se rendait parfaitement compte de ses états paroxystiques. « Je suis excessif », écrivait-il dans une lettre à sa marraine. Certes, nous savons bien qu'une identité perpétuelle de caractère ne se rencontre pas et que chacun a ses heures de joie et de tristesse; mais il n'échappe à personne qu'il dépassait la commune mesure dans les extrêmes, dans les outrances du désespoir ou de l'optimisme.

C'est surtout la forme de ces paroxysmes qui est caractéristique. Nous avons souligné l'absence des signes physiques de la fatigue, toutes les manifestations d'un tonus très élevé pendant les périodes d'exaltation. Inversement, nous voyons dans ces extrêmes abattements,

dans cette lassitude accablante, des signes mentaux : découragement, mélancolie, dégoût; et physiques : besoin de s'étendre, de rester chez soi, sans faire d'effort, impossibilité de s'attacher à une lecture, véritables signes cliniques. La correspondance nous montre elle aussi cette succession d'états opposés; et nous pouvons parfois, grâce à elle, suivre la courbe de ces variations d'humeur. Ainsi, dans la tendre idylle avec Aimée d'Alton, en feuilletant ces pages au ton charmant, où Musset demeure presque toujours gai, même lorsqu'il se raille et se plaint, trouve-t-on manifestement deux époques de dépression, en janvier et mars 1938.

On ne remarque pas chez Musset de tendance morbide au suicide. Pourtant il y a songé. Il y a l'histoire de la boîte de pistolets dont Paul avait enlevé les capsules et la poudrière et qu'une nuit Alfred vint prendre dans la chambre de son frère, en marchant sur la pointe des pieds. C'était une nuit de tristesse et de mélancolie, mais il ne fallait pas grand'chose pour le décourager dans cet ordre d'idées. Une lettre de Rachel, le lendemain, lui faisait oublier la boîte de pistolets. Il a pu songer à la mort sans être attiré vraiment par elle, un soir de dépression. Ceci encore répond bien à l'idée de suicide du cyclothymique, issue de sa lassitude, mais qui ne prend pas vraiment corps et passe rarement au stade de la réalisation.

Le côté nerveux de sa maladie ne lui échappait pas. « J'ai été pris d'une fièvre nerveuse, fort sot mal que je ne souhaite à personne, et je ne fais que revenir à la clarté du jour. » Ses différents accidents révèlent toujours les réactions particulières de sa constitution, et cela aussi bien pour sa maladie de Venise à vingt-trois ans, pour sa fluxion de poitrine à trente ans, que l'on prend pour une fièvre cérébrale, que pour les maux des dernières années, lorsque les conséquences funestes de son intoxication alcoolique exagéreront ses troubles psychiques.

Ses amis, à plus forte raison ses confidents, connaissaient bien ces accès nerveux, dont il ne dissimulait guère

l'étrangeté, lorsqu'il parlait de *son* mal, de *sa* maladie. En 1843, la marraine inquiète écrivait à Paul de Musset :

Il est malade des nerfs : un peu de fièvre, je crois, et puis cette sorte d'hallucination qu'il a déjà éprouvée. Il entend des voix qui conversent à son oreille, et il se sent toucher; mais pas de visions.

En août 1844, la marraine voulut sermonner le poète sur son intempérance. Elle sortit de l'entretien péniblement impressionnée par la réponse du « fieux », véritable aveu de ses maux.

Dans cette lettre à Mme Jaubert où il définit le sentiment sans nom qui les unit, Musset se confesse spirituellement comme toujours, sur un ton de parfaite franchise. Il explique le désagrément de son abord dans un salon par son orgueil et sa timidité, mais à ces deux causes premières il ajoute la révélation d'un effet difficile à vaincre :

Il y a de certains jours où je me lève (le mot a beau être ridicule, il est vrai) dans un certain état nerveux. J'ai beau aller, vouloir, essayer... Une comparaison vous expliquera ces choses. Vous vous souvenez d'un soir où une belle malade, très bien portante et à demi-pâmée, attendait de moi quelques secours indispensables à sa santé dans une voiture fort douce, mais très froide, vu la température du moment; vous vous souvenez que j'ai compris, senti et même raisonné la nécessité urgente où je me trouvais de passer le pont des Arts, et vous vous souvenez que je n'ai pu rien trouver dans ma poche, dans cette poche de côté, qui fut le sujet d'une de vos plus charmantes plaisanteries. Eh bien, Madame, je suis souvent au moral, en fait de politesses, de saluts et de poignées de main, exactement dans l'état où j'étais ce soir-là au physique. C'est la même bonne volonté, la même nécessité, la même impossibilité.

L'aventure de la dame du pont des Arts est aussi instructive que plaisante. La sincérité du poète est évidente, et nous le croyons aisément lorsqu'il explique qu'il a beau aller, essayer, vouloir, sans résultat. Sa volition

est diminuée à ce moment-là, comme se trouve également atteinte en d'autres cas semblables sa sensibilité génitale, symptôme physique également révélateur. Ce sont là des signes caractéristiques, aussi nets que ceux des périodes opposées où il se montre fringant, coquet, plein de charme et d'entrain, doué d'une hyperaffectivité à toute épreuve.

Il y a surabondance de témoignages absolument probants, et point n'est besoin d'en faire une nomenclature plus complète qui s'avérerait fastidieuse. La cyclothymie d'Alfred de Musset est certaine. Mais des constitutions mentales différentes peuvent coexister et se combiner; les manifestations cyclothymiques peuvent se surajouter aux accidents comitiaux ou aux équivalents épileptiques. La ressemblance de certains états épileptiques et cyclothymiques pourrait même nous induire à les confondre et à porter un diagnostic erroné sur la maladie de Musset. Cependant la thèse de l'épilepsie ne résiste guère à l'examen.

A vrai dire, elle n'a guère été proposée que sous forme d'hypothèse, suggérée pour expliquer par exemple le mystère de ce mal que le poète ne définit pas dans son sonnet, ou bien encore l'impulsion de l'enfant brisant la glace; mais jamais elle n'a été tentée sous forme de démonstration solide, appuyée sur la discussion des faits. Des faits précis, il n'y en a pas. Et si nous citons l'anecdote relatée par Bergerat dans ses *Souvenirs d'un enfant de Paris*, c'est sans y attacher la moindre créance. Il s'agit là d'un témoignage indirect, rapporté, de Robelin, un ami de Victor Hugo, lequel aurait vu un soir, sur le pont des Arts, un convulsionnaire « qui, l'écume aux lèvres et renversé, se roulait dans le cercle des badauds ». C'était Musset, paraît-il. Robelin le fit transporter en fiacre, chez lui, rue du Mont-Thabor — ceci se passait donc dans les dernières années de sa vie — après quoi il courut prévenir le frère du poète. Aucun autre renseignement plus précis sur cet accès, à une époque où bien des maux, et en particulier des étouffements, des syncopes, accablaient le poète. Si le fait est cependant

exact, si Musset était à terre comme il a été dit, nous avons tout lieu de croire que Robelin a confondu une crise toxi-alcoolique avec un accès de haut mal, et nous aurons à reparler de cela un peu plus tard.

La famille du poète n'a jamais soufflé mot de cette maladie. On pourrait à la rigueur concevoir son dessein de cacher ce qu'elle considérait comme une tare, mais on comprendrait mal la maladresse de Paul insistant sur la vitalité de son frère, ou l'attitude de sa sœur opposant une dénégation absolue à cette accusation de haut mal. Taré pour taré, l'alcoolisme dont on a chargé le poète, avec ses hallucinations et autres troubles psychiques, était aussi infamant. Mme Lardin de Musset qui jusqu'à son mariage, et Musset avait alors trente-six ans, est restée dans la maison familiale, près de son frère, a formellement démenti qu'il eût souffert du mal comital. Ces déclarations familiales paraissent de bonne foi; et la preuve en est dans cette lettre de Mme de Musset à son fils, en mars 1834, après la grave maladie de Venise : « Pour moi je me perds dans les conjectures les plus sinistres pour deviner quelle complication de maladie a pu t'assaillir, toi si sain, si fort jusque-là et qui n'as jamais fait sous mes yeux ce qu'on peut appeler une maladie. » Cette lettre n'était pas destinée à la postérité, bien entendu. C'est la lettre d'une mère qui n'eût pas manqué de rappeler à son fils les antécédents inquiétants s'il y en avait eu à sa connaissance.

Mme Allan, dans sa correspondance toute de franchise avec Mme Samson-Toussaint, ne révèle rien qui puisse faire penser à cette hypothèse du mal comital. George Sand si appliquée à révéler les ravages de la maladie chez son ancien amant, et l'étrangeté de ses crises, n'apporte absolument rien, elle non plus, dans ce sens-là. On peut dire que chez ses contemporains appliqués à faire l'analyse de son caractère et la peinture de ses maux, nul n'a vu ou décrit à son insu un symptôme net d'épilepsie. Et pourtant que de témoignages, de faits, d'anecdotes sur la vie du poète, ses bizarreries, ses misères physiques — et pas toujours dans une intention

sympathique. On dit alors, il est vrai, que Musset a bu pour dissimuler ses accès, mais l'explication est puérile. On ne dissimule pas si aisément des crises d'épilepsie. On peut dire au contraire qu'un épileptique ne passe pas inaperçu. A plus forte raison quand la vie intime du malade est aussi étalée dans le monde des amis, et même au grand jour. D'ailleurs, Musset faisait-il tout pour cacher son état physique? On peut en douter. Au début d'une de ses crises, il se laissa bel et bien enlever par Mme Allan qui voulait le soigner. Il ne se serait pas laissé faire s'il avait voulu cacher la nature de son mal. Dans la lettre déjà citée de Mme Jaubert à Paul de Musset, on trouve ces lignes : « Il m'a recommandé le silence, parce que, a-t-il ajouté, on me croirait fou. Je trouve effectivement le silence indiqué, mais lui le dit à tout le monde, suivant sa coutume. » Musset se préoccupait toujours de ne pas inquiéter sa mère, ni son frère lorsque celui-ci était en voyage. C'était tendresse et affection, et non esprit de dissimulation.

Ces conclusions d'ordre psychologique sont confirmées par celles des médecins, d'ordre scientifique par conséquent.

C'est d'abord Pagello, nettement affirmatif à cet égard, et pourtant il avait été intrigué par l'aspect nerveux de la maladie à Venise, par les accès de délire. Si la connaissance des tempéraments, des diathèses mentales, telle que nous l'utilisons ici est assez récente, il n'en est pas de même de celle de l'épilepsie, fort bien connue depuis longtemps; les médecins qui ont étudié sérieusement Musset ont discuté et repoussé l'affirmation de M. Maurras, ainsi le Docteur Cabanès, et le Docteur Odinot. Celui-ci dans une thèse minutieuse, après avoir mis en doute les soi-disant crises d'épilepsie dans l'enfance de Musset, conclut fermement, en tout cas, qu'une fois la période d'enfance passée, on ne trouve plus chez Musset de symptômes se rapportant à l'épilepsie. (Dans la période d'enfance, le Docteur Odinot se trouvait gêné par ces faits que nous avons rattachés avec évidence aux manifestations d'une diathèse cyclothomique.)

L'accès le plus curieux, celui qui a éveillé l'attention de tous, est assurément celui de Franchard, à l'époque de la lune de miel de Sand et de Musset. On se souvient de l'aventure, de cette promenade nocturne dans les bois et les rochers, et cette querelle au clair de lune après une scène pénible où Musset, la tête troublée, aurait eu — d'après George Sand — une sorte d'hallucination, et aurait entendu l'écho chanter tout seul un refrain obscène. Le récit de Sand parle d'un cri poussé par le poète : « Un cri d'inexprimable détresse monta jusqu'à elle, un cri rauque, affreux, désespéré, qui lui fit dresser les cheveux sur la tête. » Il faut bien nous y arrêter un instant. Ce cri, est-ce celui que pousse en tombant le malade épileptique?

Que vaut d'abord le témoignage de George Sand? Bien qu'on l'ait niée un certain temps, la réalité de l'épisode de Franchard est indiscutable. Que Sand en ait vu l'importance après coup, c'est probable. Qu'elle l'ait romancé à sa façon, c'est bien possible; et que les détails d'un événement raconté une vingtaine d'années après puissent être altérés, c'est certain. Mais la lettre par laquelle Sand appelle Pagello au chevet de Musset pour la première fois, c'est-à-dire avant toutes raisons de dénaturer les faits, nous montre que son auteur n'avait pas oublié l'inquiétude de cette nuit-là :

... Je veux vous dire auparavant que je crains pour sa raison plus que pour sa vie... Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou, toute une nuit, à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait comme des fantômes autour de lui, et criait de peur et d'horrenr. A présent, il est toujours inquiet, et, ce matin, il ne sait presque ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait... Je ne sais si c'est le résultat de la fièvre, ou de la surexcitation des nerfs, ou d'un principe de folie.

Telles sont les observations qu'une femme angoissée croit devoir faire au médecin appelé auprès de la personne qu'elle « aime le plus au monde ». L'événement de Franchard, toujours tenace dans sa mémoire, l'a donc certainement frappée.

Comment s'est-il passé au juste? Les deux récits de Sand, dans *Elle et Lui,* de Louise Colet dans *Lui,* diffèrent par maints détails, mais en aucun cas ne peuvent faire penser à une crise d'épilepsie. Naturellement aucun des signes caractéristiques : morsure de la langue, perte de conscience pendant l'accès, besoin de sommeil après, amnésie, obnubilation, etc... Ceux-là, on ne les trouve jamais dans aucun témoignage. On cherche quelque indice qui puisse se raccrocher à une période quelconque de la crise, aux prodromes, aux auras; quelques observations qui puissent nous faire induire en faveur des équivalences épileptiques, mais en vain. Après quoi, en l'absence de caractères précis, dans l'hypothèse de l'épilepsie, force nous serait de conclure à une épilepsie larvée, pour autant que l'on veuille justement voir en celle-ci une psychose périodique. Ce qui est, autrement dit, absolument vain, puisque l'on sait que Musset est justement un périodique.

En effet nous sommes, à Franchard, en pleine période d'excitation cyclothymique. Elle dure la nuit entière d'après le récit de Sand, trente-six heures environ d'après Louise Colet (après quoi il n'en peut plus, ce qui n'a rien de curieux!) Cette exaltation se traduit dans la parole et dans les actions, dans l'irritabilité, dans le besoin de marcher sans arrêt toute la nuit, au point que Sand est rompue en arrivant à l'hôtel, alors que lui, enfiévré, semble emporté par un débordement de vitalité. Nous voici loin d'une crise d'épilepsie, dont la durée est très courte, de l'ordre de quelques minutes, à laquelle succède un épuisement. Après ce cri, qui un instant aurait pu nous mettre sur une fausse piste, après cette hallucination allégorique et d'un symbolisme trop nettement littéraire pour n'être pas romancée, aucun abattement, aucune amnésie, pas d'état crépusculaire, de sensations ou de souvenirs vagues, aucun besoin de dormir, au contraire un surcroît de force et un besoin de la dépenser.

Ce que vaut cette histoire de fantômes et d'hallucinations, nous n'en savons absolument rien. Il faut noter que Musset n'était pas ivre et que l'alcool n'était pour rien

dans son état anormal de Franchard; et d'autre part, qu'il est difficile de faire la part de la réalité et de l'imaginé dans le récit des manifestations hallucinatoires de Musset. George Sand l'a observé elle-même :

Il était difficile de savoir... s'il racontait une chose qu'il avait réellement éprouvée, ou s'il avait mêlé ensemble, dans son cerveau, une allégorie née de ses réflexions amères et une image entrevue dans un demi-sommeil. Il jura cependant à Thérèse (c'est-à-dire à George Sand) qu'il ne s'était pas endormi sur l'herbe, et qu'il s'était toujours rendu compte du lieu où il était et du temps qui s'écoulait; mais cela même était difficile à constater.

Le livre de Sand est certainement très fardé, très embrumé de littérature. Evidemment, Thérèse se donne le beau rôle; et Laurent, l'être génial qui n'a pas su aimer, apparaît esclave, par sa faute, de ses vices et de ses habitudes de dissipation. Il y a certainement des récits d'hallucinations sans objectivité où l'on sent l'affabulation; des observations de changement d'humeur qui peuvent se justifier par la seule instabilité amoureuse. Mais à côté de cela, sans intérêt pour nous, on est frappé par ce fait que, dans l'essentiel, lorsqu'il s'agit des véritables accès de Laurent, sous les scories et les fioritures du romanesque, on trouve des observations très justes, de véritables remarques médicales, de valeur clinique. Sand voulait montrer les influences de la maladie chez Musset, elle insistait avec outrance sur l'importance de sa débauche, prête à exagérer le déséquilibre mental du poète. En dépit de cela, toutes ses notations sont concordantes, et dans le même sens, celui de notre hypothèse. Dans l'ignorance où elle était de la constitution humorale de Musset, en le chargeant elle aurait pu exagérer de différentes façons et grouper, sans s'en rendre compte, des faits contradictoires. Il n'en est rien, et le livre de George Sand apparaît souvent comme l'observation d'un cyclothymique bien défini, avec le caractère cyclique établi, l'identité des accès, l'aspect nettement impulsif de certains comportements. Elle se trompe dans ses jugements,

dans ses interprétations des faits, mais les faits sont bien vrais. Ainsi quand elle dit : « Il s'était fait une vie de hauts et de bas perpétuels », elle ne se doute pas que la volonté de Musset n'est pas en cause, et que ce sont ces hauts et ces bas qui s'imposent à lui. Elle s'étonne que le travail, lorsqu'il s'y met, l'excite au lieu de l'apaiser; c'est bien naturel pour nous, puisqu'il d'agit d'un état d'exaltation avec un tonus maximum. Elle remarque qu'après ces discussions d'où elle sort brisée, après ces marches comme à Franchard d'où elle revient rompue, il n'a pas l'air de sentir la fatigue, et ceci n'a rien d'extraordinaire pour qui sait que Musset est en période d'excitation.

Qu'on se souvienne parallèlement des remarques de Paul de Musset séduit par la vitalité de son frère, insensible au sommeil et à la fatigue lorsqu'il écrit ses *Nuits*. Ailleurs la similitude apparaît encore, des « impuissances momentanées » à se mettre au travail, dont parle Sand, à l'impossibilité pour le poète de fixer son attention sur un roman qu'il essaie de lire « sans pouvoir en venir à bout », dénoncée par Paul de Musset.

Les hauts et les bas, comme dit Thérèse, les grandes périodes d'exaltation dans *Elle et Lui*, semblent se présenter toujours ainsi : d'abord une véritable crise paroxystique, qui se continue par une grande excitation d'une assez longue durée; et enfin une détente — sorte d'intervalle libre, transitoire — généralement après un sommeil ou bien une dépression. On en pourrait dessiner le graphique.

Pourquoi insister davantage? Cycloïde dont les premières manifestations sont attestées dès le jeune âge; à la merci des accidents qui pourraient exagérer l'instabilité constitutionnelle de son caractère; poète doué par surcroît d'une sensibilité délicate et d'une vie émotive très riche, prompt à s'émouvoir, Musset devait être fatalement sensibilisé par la répétition des chocs émotifs, par la maladie infectieuse, par la brutalité d'une épreuve passionnelle grave. La nuit de Franchard est là pour nous dire qu'il était capable de subir de sérieux accès avant

le voyage en Italie, mais c'est à Venise que Musset eut le malheur de recevoir en même temps la secousse fatale de l'infection et du choc émotif.

Musset a vingt-trois ans lorsque survient l'accident. Il n'est pas opiomane, comme une interprétation tendancieuse et erronée d'une œuvre de jeunesse l'a fait dire sans preuves. Il n'est pas avili par l'abus des rapports sexuels, bien que l'on ait prétendu, en toute méconnaissance de la réalité, qu'il l'était dès l'âge de seize ans (1). Il n'est pas davantage alcoolique depuis sa vingtième année, comme l'a dit M. Charles Maurras, dans *Les Amants de Venise* qui se contredit dans le même ouvrage quand il écrit beaucoup plus justement que :

Ce jeune homme n'avait point abusé de la vie autant que George le lui faisait dire. C'était beaucoup de bruit pour quelques soupers sans façon. Nous connaissons de lui des gamineries, des bravades. La débauche des romantiques était volontiers en figure.

A Venise, le choc a été rude. Des études médicales postérieures ont établi que Musset, soigné pour une typhoïdette compliquée de délires alcooliques, avait été en réalité victime d'une fièvre palustre à forme pernicieuse. Il a semblé en effet aux médecins que la maladie avait été de trop courte durée pour qu'on puisse admettre la typhoïde, que, d'autre part, les signes habituels de cette maladie manquaient, alors que les fièvres paludéennes revêtaient assez bien dans ce pays cette forme de fièvre continue avec délires et hallucinations. Enfin, l'insuffisance aortique dont Musset a souffert et qui l'a emporté, est un accident normal à longue échéance dû au poison palustre. Typhoïde ou malaria, ceci ne nous importe guère. L'essentiel est que nous sachions qu'une infection sérieuse a éprouvé Musset.

Après Venise, l'amplitude de ses périodes d'excitation ou de dépression ne peut que s'accroître. Elles ne revêtiront jamais les formes particulièrement graves qui

(1) Docteur Viguier : *Du sentiment de la solitude morale et de quelques états névropathiques chez Alfred de Musset.*

mènent à la maison de santé, mais elles seront assez sérieuses pour que le poète en souffre. Elles nous font comprendre la plupart de ses actions. Cela ne veut pas dire que nous négligions les influences morales, psychologiques, tous les éléments d'école, d'époque, de l'éducation, de la méditation personnelle, et enfin tout ce qui contribue à donner justement leur couleur, leur ton affectif et spirituel aux actions d'Alfred de Musset. Nous ne faisons pas de lui une mécanique, une sorte de pendule oscillant à son insu. Bien au contraire, lucide et sensible, dans ce balancement d'un extrême à l'autre, il s'emparait de tout ce qu'il recherchait pour le porter au maximum de l'amplitude. Mais il n'est désormais plus étonnant de rencontrer partout l'influence de ce caractère cyclique. Rien de surprenant par exemple dans cette succession de reprises et de séparations amoureuses, au retour de Venise; dans le jeu de bascule des amours avec la princesse Belgiojoso. Les hauts et les bas de Musset n'expliquent pas tout dans le détail, mais nous font comprendre bien des choses. Il est difficile de concevoir le succès durable d'un amour passionné, raffiné, tel que Musset le rêve, dans l'état de santé où il se trouve. Ses excitations pendant lesquelles il est irritable et irritant, ses impulsions dipsomaniaques, font de lui un amant impossible, il faut bien le reconnaître; et cela d'autant plus que la passion est exaltée et romantique. Il faudrait, pour qu'elle puisse durer, une affection douce, une tendresse plus qu'une passion, celle d'Aimée d'Alton par exemple; mais ce n'est pas là justement le grand amour idéal de Musset, ni celui qui répond à son tempérament.

Cette excitation, dont la durée pouvait être très longue, de plusieurs jours et plusieurs nuits, se traduisait chez Musset de trois façons essentielles, qui pouvaient au reste coexister, se pénétrer dans une certaine mesure.

C'était d'abord une sorte de besoin d'exubérance motrice. Il lui fallait marcher, se dépenser, parler, discuter. Il était querelleur, emporté, et, quelle que fût sa dépense physique, il avait besoin de peu de repos. C'était, par exemple, la nuit de Franchard.

Dans d'autres cas, sa nature de poète l'emportant, sa fièvre se confondait avec celle de l'inspiration; il avait besoin d'un décor, d'une mise en scène, de tout ce qui rendait brillante la situation.

Enfin d'autres fois — et c'était la plus pénible des conséquences — il lui fallait boire. C'était l'impulsion dipsomaniaque; et nous connaissons à présent la signification de cette expression, à tort employée souvent encore, quand on parle de Musset, dans le sens de l'ivrognerie.

Dans ce débat qui continue — bien inutilement — sur l'alcoolisme de Musset, ce contresens est courant. Lorsque cependant on utilise le mot dipsomanie à la décharge du poète, on sent la volonté de diminuer sa responsabilité; avec cette idée qu'une habitude prise, un vice dont on ne peut plus se détacher, est un mal. Mais c'est encore un vice. Il en est tout autrement si l'on considère que ce cas de dipsomanie est de nature cyclothymique. L'irresponsabilité du malade est alors évidente. Si l'impulsion s'était traduite par un besoin de manger, parlerait-on, sous cette forme voilée et mélancolique, des excès de Musset? Or la sitiomanie existe aussi bien que la dipsomanie. Bien sûr, il est arrivé à Musset de se griser en compagnie de ses amis, surtout dans sa jeunesse, sans être vraiment en crise d'excitation; il a pu, comme les autres, subir les effets de l'habitude prise, et chercher, certains jours, de son propre chef, un peu de joie dans un flacon pour chasser sa tristesse. Ce seraient là des écarts bien peu graves, si l'excitation alcoolique ne venait encore flatter, rechercher, l'excitation cyclothymique et s'ajouter à elle. Celle-ci cherchait celle-là. Les médecins ont ce danger à l'esprit lorsqu'ils hésitent à faire une piqûre de morphine. Ils connaissent le malade, sa grande valeur morale, sa volonté à toute épreuve, mais c'est peut-être un cyclothymique pour qui la morphine agira dans le sens de son tempérament psychique et créera un besoin incoercible. Autrement dit, c'est peut-être un morphinomane qui s'ignore. Il peut en être de même pour l'alcool. S'il s'était retiré du monde, s'il s'était

fait moine, Musset n'aurait peut-être jamais connu l'alcool, il n'aurait pas été dipsomane! En ce sens, on peut dire que Musset est responsable de son mal; il aurait pu, de sa vie, ne jamais toucher un verre de vin! Avouons que sa responsabilité est bien restreinte, et, quoi qu'il ait pu faire, il ne pouvait échapper aux conséquences de son excitation périodique.

C'est vers sa vingt-huitième année que l'on commence à parler de la terrible liqueur verte, et peu à peu parviendront les échos de son intempérance. Ce qui ne laisse pas de surprendre, ce sont les précisions venues de part et d'autre, sur quelques-unes de ses habitudes. Musset buvait des mélanges : absinthe et bière, bière et cognac, champagne additionné de fine champagne. On a voulu voir dans cette aberration le comble de la déchéance. Un gourmet, devant une telle absence de goût, a proclamé la non-responsabilité du poète. L'indignité de ces mélanges, a-t-il prétendu, prouve assez que Musset ne buvait pas pour son plaisir. L'argument n'est pas si bête et l'intuition du fin viveur le faisait voir juste. Musset n'apparaît-il pas en tous points semblable au toxicomane qui, petit à petit, force la dose? Peu importe le goût, la saveur; ce qu'il lui faut, c'est la ration suffisante pour provoquer l'excitation alcoolique et avec elle cette impression de tonicité qui fait oublier les pénibles prostrations. On comprend maintenant les protestations de sa gouvernante, soutenant que son grand poète ne buvait que de l'eau rougie. C'est de l'eau rougie aussi qu'on lui voyait boire en dînant, à la Régence : il n'avait pas besoin alors d'excitation alcoolique. Mais entre temps le pauvre malade s'intoxiquait délibérément.

A partir de trente ans, Musset sombre dans l'avilissement contre lequel il ne peut rien, il livre à la maladie un organisme de plus en plus débilité, ruiné par l'alcool et les séquelles de sa lointaine maladie de Venise. Il a trente-deux ans quand son frère remarque son hochement de tête, signe d'insuffisance aortique, auquel la médecine a donné le nom de signe de Musset; mais il y a déjà un certain temps que le malade s'en est aperçu.

A cet âge il est donc sérieusement touché par le mal auquel il va succomber. Plus tard, les médecins seront même surpris du degré avancé de la maladie où il sera parvenu sans montrer de plus grands symptômes. De nombreuses complications pulmonaires, pleurésie, fluxion de poitrine, s'ajouteront aux complications cardiaques. Sur ce terrain affaibli les périodes cyclothymiques et les accidents toxi-alcooliques évoluent sans rencontrer de résistance.

Les hallucinations, les illusions des sens, les délires, chez Musset, sont d'origine nettement éthylique; quand, naturellement, ils ne sont pas le simple résultat de la fièvre, comme à Venise par exemple. Ces troubles psychiques sur lesquels on s'est complaisamment appuyé, sans grand succès d'ailleurs, pour dénicher quelques symptômes de folie, ressortissent clairement au délire toxi-alcoolique. Ses crises se ressentaient aussi de la boisson employée, l'absinthe, ce terrible toxique qui provoque l'ivresse convulsive avec des accès épileptiformes. C'est sans doute à ce dernier état, si l'anecdote du convulsionnaire rapportée par Bergerat est exacte, qu'il faut en ce cas ramener celui de Musset. Cyclothymique à forme dipsomaniaque, buveur d'absinthe, le poète a pu dans quelques occasions présenter certains états épileptiformes. Epileptiforme, c'est-à-dire à forme d'épilepsie. Ce qui ne signifie pas que Musset ait été atteint du mal comital. Les formes de l'ivresse convulsive, comme certains états cyclothymiques, peuvent faire penser à l'épilepsie. Mais dans tous ces cas, et dans les conjonctures les plus favorables, il s'agit toujours de manifestations épileptiformes incomplètes; et la seule hypothèse acceptable serait alors celle de crises larvées de haut mal. Mais, répétons-le : alors que le diagnostic de la cyclotymie du poète est posé d'une façon certaine dès sa jeunesse, nous ne trouvons jamais trace évidente d'épilepsie. Et cependant les témoignages ne manquent pas, en particulier pour les dernières années où nous avons une abondante moisson de renseignements sur les accès, sur les fièvres du poète, leur durée et leur traitement, sur

ses hallucinations, ses syncopes, ses saignées, toutes ses misères enfin.

La discussion des hallucinations et des illusions de Musset, aux fins de connaître l'intégrité de sa conscience, apparaît maintenant bien vaine. Ses délires sont des délires toxi-alcooliques tout simplement; ou bien des délires oniriques, des rêves éveillés, influencés par l'alcool. De là le caractère de certaines de ses manifestations, qu'on appelait ses hallucinations, alors qu'il était parfaitement conscient, et régissant le rêve à sa guise, dans le symbolisme voulu par son imagination. L'homme normal peut connaître ces ébats oniroïdes, plus ou moins intensément. Nul doute que Musset, même sans être sous l'influence de la boisson, mais en période d'excitation cyclothymique, ait pu faire penser à son entourage qu'il était victime d'une vraie hallucination. Peut-être pourrait-on expliquer ainsi ces visions de Franchard, dans lesquelles George Sand n'arrivait pas à faire la part de ce qui était vrai ou bien inventé par son amant.

Naturellement on n'a trouvé nulle trace, chez Musset, de dislocation de la personnalité, de désintégration de la conscience. On a été frappé au contraire par la merveilleuse lucidité de sa pensée. Cela n'a rien d'étonnant lorsqu'on connaît l'origine de ses délires; et si la cyclothymie atteint l'humeur affective, elle n'entraîne pas d'affaiblissement et de troubles intellectuels. Ceux-là mêmes qui ont voulu, à tout prix, trouver une tare mentale au poète, sont obligés de parler de son fétichisme, parce qu'il a conservé pieusement le peigne cassé de George Sand, la plume brodée par sœur Marcelline! Ou bien, ignorant le symbole poétique, ils sont contraints de voir dans la *Nuit de Décembre* le récit versifié d'une hallucination, d'un phénomène morbide, d'un « état second de désintégration mentale ». Pauvre poète! L'incompréhension, n'est-ce pas là encore un aspect de la solitude chantée dans la *Nuit de Décembre?*

Il est aisé de retrouver les résonances de la vie de Musset dans son œuvre. Toute romantique qu'elle soit, et pleine du « moi » du poète, elle obéit cependant aux

lois de l'expression artistique. Elle est pensée, symbole, poésie enfin; et si l'allégresse alterne avec la mélancolie, c'est comme l'andante succède à l'allegro, en suivant les règles de la composition. Musset, c'est Octave, c'est Cœlio; deux êtres opposés certes, et tous deux à son image, mais parce qu'ils ne sont justement que deux aspects d'un seul être immensément riche.

Que faire de tant de richesses quand la maladie vous mine et vous laisse sans force? On peut triompher des peines d'ordre moral, des influences psychologiques, de tout ce qui reste sous le contrôle de la volonté. Mais que faire quand s'abat la dépression, l'impuissance totale, ou bien l'impulsion qui fait rechercher l'excitation alcoolique? Les dix-sept dernières années de sa vie, Musset est dans un état physique de moindre résistance, de moindre effort. Dans les dix dernières, il est réellement le malade, l'homme vieilli trop vite, incapable la plupart du temps de l'effort qu'il voudrait faire, de celui qu'on lui demande. L'accuser de paresse, ne serait-ce pas alors d'une inhumanité absolue, sans l'excuse de l'ignorance?

Lui seul sait, ou plutôt devine. Comme tous les gens de son temps, il ne peut connaître la nature de son mal. Il en perçoit seulement le côté déterminant, impérieux, c'est tout. Peut-être même, dans son ignorance, imagine-t-il le pire, a-t-il peur lui aussi de quelque chose ressemblant à l'épilepsie, ou à un principe de folie? Que confesse-t-il à la marraine, si troublée et peinée qu'elle ne veut rien en dire à Paul de Musset? Il sait pourtant qu'il est malade, et que son mal, on ne le comprend pas. Il lui faut l'endurer en patience, souffrir dans son corps durement éprouvé, cruellement même dans les dernières années de sa vie; et souffrir aussi dans son orgueil et sa sensibilité. Il lui faut supporter cet avilissement, cette déchéance contre laquelle il ne peut rien, pas même une justification.

Quand on sait, la tristesse vous saisit à la lecture du sonnet écrit pour la marraine au lendemain du pénible aveu de son mal, et que son frère ne connut qu'après sa mort, treize ans plus tard. On l'a souvent cité, surtout

lorsqu'on cherchait la nature du supplice que le poète voulait noyer dans son verre de vin; sans penser que ce verre de vin était le propre objet de sa misère, à la fois cause et effet, poison exigé par un organisme qui en meurt, auquel il devait impérieusement retourner, comme l'esclave enchaîné à l'instrument de sa torture :

. . . .
Ah! ce qui n'est qu'un mal, n'en faites pas un vice.

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié
Qu'à d'anciens souvenirs devrait votre amitié!

ANDRÉ VILLIERS.

SOUVENIRS SUR POL NEVEUX

—

Si l'on voulait, d'un seul mot, résumer l'existence de Pol Neveux, on pourrait très justement qualifier sa vie d'exemplaire. Je le dis tout de suite — on excusera cette forme haïssable, mais comment éviter la première personne quand on rapporte ses propres souvenirs? — je l'ai beaucoup connu; j'ai eu l'honneur d'être son ami, et si j'ai mémoire, c'est à la fin de 1905 ou dès le début de 1906 que je le rencontrai pour la première fois. Une amitié de trente-cinq ans que n'obscurcit jamais aucun nuage et que ne troubla nul désaccord, c'est déjà chose assez rare; mais ce qui l'est plus, et ce qui fait mieux l'éloge de l'homme, c'est qu'il me serait impossible de citer une seule action ou un seul mot de Pol Neveux inspirés par l'intérêt personnel. Et cela est si vrai que, toute sa vie, il a passé près de ceux qui le connaissaient mal pour insoucieux et nonchalant, car il n'écrivit que deux livres et s'occupa fort peu de sa propre gloire; mais on ignorait, tant il le cachait soigneusement, le temps « perdu » par cet homme dont l'activité prenait le visage de la flânerie, et qui usait tant d'heures en démarches, en courses, en correspondance pour obliger autrui. J'ai eu pour intimes amis deux de ses amis intimes, Henry Céard et Gabriel Thyébaut, ses compatriotes, ses camarades aînés. Et jamais je ne les ai entendus dire autre chose que ce que je rapporte ici : on ignore, on ignorera toujours sans doute quels services Pol Neveux a su rendre, discrètement, dans le monde des lettres et des arts. Et on admire tout autant son humanisme et son humanité.

§

Son aspect extérieur l'aidait à cacher cette activité : il aimait les longues courses à pied, seul ou bien en compagnie d'un ami. Il semblait infatigable, ne s'arrêtait que pour allumer une cigarette, emmanchée au bout d'un long tuyau d'onyx. Il aimait ces interminables marches parce qu'il chérissait Paris de cet amour que les gens de province exilés dans la capitale réservent le plus souvent pour le coin de terre où ils ont grandi. Pol Neveux était Rémois. Il a laissé à la gloire de sa ville natale un livre tout rempli de filiale tendresse. Mais il aurait pu écrire sur Paris, sur la Rive Gauche qui pour lui fut toujours aussi « du côté du cœur », des pages pareillement émues. Il en connaissait, autant dire, toutes les maisons, tous les pavés. Il avait le goût et le sens de l'histoire. Et quand la guerre vint, quand ses hautes fonctions administratives l'obligèrent à se faire le curateur des trésors d'art sauvés par ses soins et rassemblés sous sa garde à Toulouse, il se prit d'un même amour pour Saint-Sernin, l'église du Taur et l'hôtel d'Assézat. Je le rencontrai, je me souviens, le jour où l'on apprit l'écroulement du clocher de la Dalbade. Il avait, en m'en parlant, des larmes dans les yeux. On se fût, cependant, bien lourdement trompé si l'on avait pris pour de la mollesse tout ce qu'il y avait d'exquis et de délicat dans cette sensibilité : elle restait virile. Mais elle avait le pouvoir de découvrir en toutes choses des sources latentes d'émotion, le don si rare et merveilleux (lisez pour vous en convaincre *Thierry Seneuse*) de traduire avec une simplicité toute poétique ce que nous n'apercevons point d'ordinaire, cette âme des choses, ces mystères que devinent seuls les privilégiés qui ont gardé un cœur ingénu tout en laissant leur esprit se charger des expériences de la vie.

§

Il allait d'un pas égal; son long corps, dans les dernières années, s'était un peu courbé et l'allure s'était ralentie; mais le visage demeurait jeune, éclairé par le

même sourire; la mèche de cheveux encore bruns barrait le front pour se joindre obstinément au sourcil droit. Les lèvres rasées accentuaient d'une moue expressive le sens des paroles. Le regard était limpide et doux, et l'on sentait que ces yeux-là n'eussent jamais pu se faire complices d'un mensonge. De son maintien, de sa personne tout entière émanait un air d'honnêteté souveraine, que sa voix lente, assez grave, accentuait : elle était bien le complément du regard, cette voix, et pas plus que la limpidité des yeux, son timbre, ses inflexions ne se laissaient oublier — musique un peu voilée, mais en si parfait accord avec la clarté profonde du regard, et qui exprimait si bien le secret transparent de l'âme en donnant leur forme aux pensées. Et sa mise aussi, pareillement discrète mais pareillement élégante, achevait l'harmonie de son être.

L'égalité de son humeur ne s'altérait guère, encore qu'il sentît au vif les épines du chemin. Il savait manier l'ironie comme une arme défensive, autant contre les dangers du dehors que contre le péril venu de soi-même. Il était nuancé dans ses jugements, et il aimait varier les points de vue d'où l'on regarde et l'on compare. Mais il était ferme en ses convictions et parfaitement sûr en amitié.

§

Son autorité, sa situation littéraire — avant même qu'il succédât à Henry Céard, à l'Académie Goncourt, en 1924 — étaient considérables, et il ne publia pourtant que deux livres, *Golo, roman de campagne,* en 1897 et *La douce Enfance de Thierry Seneuse,* en 1917. Vingt ans séparent ces deux volumes; dans l'intervalle, Pol Neveux avait écrit une longue étude sur *Guy de Maupassant,* placée en tête de l'édition Conard des Œuvres Complètes, une étude sur Emile Pouvillon. Il devait, à la mort de Forain, publier sur son ami disparu quelques pages pénétrantes. Ajoutons encore quelques rapports rédigés par l'Inspecteur général des Bibliothèques (c'est la fonction qu'il remplit jusqu'à ces dernières années) et c'est toute

son œuvre. Il est vrai qu'un des Ministres — M. de Monzie — dit d'un de ces rapports qu'il était un chef-d'œuvre. Il est vrai encore que l'étude sur Maupassant est aussi un chef-d'œuvre de critique et de sensibilité; il est vrai que *Golo* et *Thierry Seneuse* sont eux aussi des ouvrages parfaits, émouvants, sobres, et de cette rare qualité qui, d'emblée, dès leur publication, les a fait ranger auprès des livres que les dévots de lettres regardent comme leurs bréviaires parce qu'ils y trouvent non seulement des modèles de style, mais encore des trésors d'observation et d'humanité.

Situation paradoxale en un temps où l'on se hâte de publier comme on se hâte de vivre : Pol Neveux ne se pressait point. On eût dit qu'il gardait pour règle de vie la phrase de son maître Flaubert : « Etre connu n'est pas ma principale affaire; je vise à mieux : à me plaire, et le succès me paraît être un résultat, non pas le but. »

A qui l'aurait pressé, il eût sans doute répondu — comme Flaubert à Maxime Du Camp : « J'ai en tête une manière d'écrire et gentillesse de langage à quoi je veux atteindre. Que je crève comme un chien plutôt que de hâter la phrase qui n'est pas mûre »...

Cette gentillesse de langage, elle embaume les pages de *Golo* et de *La douce enfance de Thierry Seneuse.* Gentillesse de langage, et noblesse de pensée. Pol Neveux fut un réaliste, un naturaliste, issu directement du groupe de Médan, mais — comme Maupassant et comme Céard — disciple de Flaubert plus que de Zola. Il savait par cœur *l'Education Sentimentale* et ce n'est point par métaphore qu'on dit cela : Thyébaut, Céard et lui se plaisaient à en échanger des citations comme les gens d'église font des textes sacrés. Ils les trouvaient dans leurs mémoires, adaptées à toutes les circonstances. C'était un jeu, mais c'était aussi quelque chose comme un acte de foi, comme la confession d'une croyance. Ah! ces heures de confiant abandon, ces fins d'après-midi, vouées à la littérature!... Nous en avions pris l'habitude auprès de Huysmans, dont elles furent les dernières joies. Lui parti, nous continuâmes. Le guerre vint, qui nous sépara, mais sans

briser des liens si bien noués. Et puis Lucien Descaves eut l'idée de grouper en « société » littéraire les amis anciens et nouveaux de J.-K. Huysmans. Pol Neveux et Forain, notre cher abbé Mugnier, Léon Hennique — les survivants de ceux qui, quinze ans plus tôt, se rencontraient rue Saint-Placide — répondirent à son appel. Des huysmansiens de la génération suivante, André Thérive, Léon Deffoux, Henri Martineau, Edmond Jaloux, remplacèrent les disparus, Henry Céard, Gabriel Thyébaut. Jamais Pol Neveux ne manquait ces réunions. Il avait le culte du souvenir et il était un causeur exquis — un causeur qui savait écouter, aussi, et comprendre...

§

J'ai relu ses livres, et j'ai été repris par eux, je l'ai retrouvé tout entier dans ces pages, comme on retrouve un visage en contemplant un portrait fidèle. *Golo* et *Thierry Seneuse*, deux chants sur deux modes différents, mais l'un et l'autre en hommage à la terre natale, à la Champagne, au pays d'entre la Vesles et l'Aube. Il n'y a pas de livres qui soient plus parfumés des saines odeurs du terroir que ces deux livres-là. Et l'on comprend quelles affinités existaient entre Emile Pouvillon, auteur de *Césette* et des *Antibel*, dédicataire de *Golo*, et Pol Neveux. Il y a chez l'un et chez l'autre même aptitude à fixer les traits essentiels et les couleurs vraies, à faire voir et entendre la nature et les hommes. Mais il faut retenir, auprès de cette dédicace de *Golo* à Emile Pouvillon « en témoignage de fervente affection », celle de *La Douce Enfance de Thierry Seneuse :* « Je donne ce livre à Toinon, comme gage de ma reconnaissance et de mon infinie tendresse ». Les amis de Pol Neveux savent, en effet, que cette tendresse si méritée fut infinie, et ils joignent leur admiration à la reconnaissance que celui qu'ils pleurent marquait à la compagne de sa vie.

Ces deux grandes amours fondues en un livre, donnent à ce livre une résonance profonde, intime, et qui émouvra toujours. Je n'en trouve guère l'équivalent dans la littérature, et c'est plutôt dans la musique que je l'irais

chercher, dans les duos de l'*opus* 34 de Schumann, et surtout le *Liebesgarten*. Remarquons en passant qu'il a parlé de Schumann dans ce livre comme bien peu ont su le faire. Curieux rapprochement : le titre même de *Golo* ne marquait-il pas déjà ce penchant du romancier vers le musicien de *Genoveva?*

Mais bien révélatrice aussi est l'épigraphe de *Thierry Seneuse*, cette strophe de la *Ballade* CCCCLXXXIX d'Eustache Deschamps, qui naquit à Vertus, et adressa, partant en guerre, ses adieux à sa bonne ville de Reims aperçue de la Chapelle Saint-Lié dominant les vignes étagées jusqu'aux faubourgs :

> On mayne en toi très noble et bonne vie;
> Du royaume es le droit chief et l'onnour.
> Si me fait mal de toy la départie,
> Et n'aray bien jusques à mon retour;
> Devers Saint-Lié me suis mis en destour
> Et tant com j'ay pu véir tes clochiers
> T'ay regardé, et par agenouilliers
> Piteusement fu de dire contrains :
> Adieu te dy, noble cité de Rains.

L'adieu pour lui ne fut jamais définitif : Reims demeura pour le Rémois Pol Neveux la « noble cité », et d'autant mieux aimée qu'elle avait été plus meurtrie et qu'elle portait d'inguérissables blessures.

Golo a pour cadre un village de l'arrondissement d'Epernay, Mécringes, qui est en aval de Montmirail, sur le Petit Morin. Ce pays-là, c'est celui d'Henry Céard et de Thyébaut, c'est à peu près le pays des Flaubert dont la famille s'étendait de Mézières-la-Grande-Paroisse, au confluent de l'Aube et de la Seine, jusqu'à Villenauxe, Anglure et Fère-Champenoise. C'est le pays de Mme Roger des Genettes, l'une des plus anciennes et des plus chères amies de Flaubert, et qui reçut à la mort du romancier le pupitre sur lequel il avait écrit *l'Education Sentimentale*. Ce pupitre est aujourd'hui au musée de Croisset, mais il est demeuré longtemps entre les mains de Pol Neveux auquel Mme Roger des Genettes, en mourant,

avait légué cette relique. Tout, dans la vie de Pol Neveux, se concentre autour de quelques points, eux-mêmes définis par un seul mot : la fidélité aux souvenirs.

La fidélité, c'est elle qui fait mourir l'humble héros de *Golo* : comme Eustache Deschamps et comme Joinville, il est parti pour la guerre lointaine. Sur les mers de Chine et à travers les rizières du Tonkin, il a gardé la nostalgie du pays, l'amour promis à la Cendrine qui ne l'attend pas, elle, et se marie. Il revient au village, essaie de vivre, souffre, veut repartir, n'en a pas la force, et la rivière l'attire. Elle le garde.

Je ne sais rien de plus simple que ce livre, si ce n'est *Un Cœur simple*. Au chef-d'œuvre de Flaubert, *Golo* s'apparente étroitement; mais il n'y a point imitation. L'esthétique est la même, mais l'art de Pol Neveux est personnel. Une phrase de Thierry Seneuse semble assez bien définir ce pessimisme tempéré par la bonté : « Par tendresse pour les champs, il pardonnait aux hommes... » Il y a dans son style comme un reflet de ces ciels si fins, si nuancés, de la Champagne rémoise. Il y a toutes les rigueurs d'un puriste exigeant, mais qui ne se remarquent point, tant elles semblent naturelles.

Thierry Seneuse est une œuvre de pleine maturité, longuement, amoureusement menée jusqu'à cette perfection dont le dernier soin est précisément d'effacer si bien la trace de tout effort qu'on la dirait spontanée. Le récit coule, tout lisse, tout uni — et pourtant cette douce enfance orpheline est variée comme le cours d'un fleuve aux rives changeantes : les premières années, aux souvenirs confus, près des parents qui bientôt vont partir pour le pays d'où l'on ne revient pas; l'existence auprès du grand-oncle, une sorte de Sylvestre Bonnard, mais que ses collections passionnément chéries n'ont point détourné de vivre ni d'aimer — les premières révélations de la beauté, l'éveil d'une jeune intelligence, son épanouissement, et puis le premier appel de l'amour... Ce n'est pas la nature g[illegible]isante d'un Paradou qui sert de cadre à l'idylle, mais le paysage de Champagne où « les heures coulent, légères, dans la paix sommeillante des

champs, bercées par le ronron d'une batteuse, la plainte du barrage ou le bruit amorti de la forge distante ». Des fortes senteurs du naturalisme de Zola à ce parfum discret du réalisme de Pol Neveux, il y a très loin.

§

Un bel hommage au pays natal se trouve bien dans ces pages où Pol Neveux décrit en poète la cave d'un bon Champenois. Elles eussent réjoui Huysmans. Il eût aimé « ce coup d'œil orgueilleux et tendre vers les Bouzy centenaires qui, par un singulier privilège, conservent sous les arceaux les vertus de leur enfance ».

> Bien met l'argent qui en bon vin l'emploie :
> Qui bon l'achète, bon le boit.

C'est le meilleur adage du vignoble; c'est un précepte d'honnête homme, qui traite sa cave comme il traite ses livres.

§

Je ne connais rien de plus émouvant que la *Préface* mise par Pol Neveux en tête de l'édition Conard des *Œuvres complètes de Maupassant*. Il faut d'abord lui rendre hommage pour l'honnêteté de sa critique : mêlé de très près, par ses amitiés, au mouvement littéraire qui avait, de quelques années, devancé sa propre génération, Pol Neveux eut le double avantage d'être tout ensemble un témoin direct et, pourtant, grâce à ce recul, un juge soustrait aux passions. Quand il écrivit cette préface, en 1908, on parlait beaucoup et souvent mal à propos de la folie de Maupassant. Il semblait que la pathologie expliquât, à elle seule, et la biographie et l'œuvre du conteur. On s'appliquait à chercher minutieusement les traces du mal dans ses écrits, et depuis les premiers jusqu'aux dernières lignes tracées par sa main défaillante. Des livres avaient paru, donnant pêle-mêle des documents et, de leur juxtaposition, tirant des conclusions hâtives, mais de ton péremptoire. Et Pol Neveux osa montrer un Maupassant qui n'était pas l'épais maté-

rialiste enfoncé dans les plaisirs offerts à ses instincts grossiers par les tenancières de Maisons Tellier. Il le montra tel qu'il fut, ni meilleur ni pire, mais en vérité non pas cette créature énigmatique qui aurait, sans esprit, sans peine et sans mérite, et comme un arbre donne ses fruits, créé des chefs-d'œuvre. Il le fit voir inquiet, cherchant un refuge dans le travail acharné, et puis aussi s'abritant dans la tendresse et dans les souvenirs. Il le montra non point impassible et indifférent, mais pitoyable. Et il cita des textes, appuya de preuves tirées d'une correspondance inédite ses assertions désormais irréfutables. Au « faune lascif » de la légende, il substitua l'homme véritable, l'artiste douloureux et secret qui ne fit de confidences qu'à celle dont il savait bien qu'elle ne parlerait pas. Mais les lettres qu'il lui écrivit sont venues par un bienheureux hasard jusqu'aux mains assez respectueuses pour en tirer, avant de les détruire, ce qui pouvait nous donner la vérité sans révéler rien de ce qui devait rester ignoré. Ces mains, ce furent celles de Pol Neveux.

Cette *Préface*, c'est, dans le domaine de la critique littéraire, ce que *Golo* et *Thierry Seneuse* sont dans le roman : un ouvrage d'une rare perfection et d'une élégance supérieure.

Et c'est une œuvre de justice.

§

L'étude sur *Forain* fut publiée par la *Revue de Paris* du 15 août 1931. Entre Pol Neveux et Forain, il y avait plus d'une raison d'estime réciproque, plus d'une raison d'amitié. Mais il y avait aussi leur commune origine rémoise. C'était le premier et le plus fort des liens, entre deux êtres très différents certes, mais d'esprit aussi clair et de finesse pareille. Et puis Forain, comme Pol Neveux, avait été l'ami de Huysmans : deux raisons qui donnaient bien plus de force à toutes les autres. Forain n'a-t-il pas dit : « Si je suis devenu un artiste, c'est aux statues de Reims que je le dois »? — C'est à ses échappées d'enfant dénicheur de corneilles dans les combles de la cathé-

drale que Forain doit, en effet, ses premières rencontres avec l'art. Il est enjôlé par le sourire de la prophétesse Anne, par le surprenant visage de saint Joseph, il est troublé par les personnages du groupe de la Visitation. A Paris, c'est une autre rencontre, un autre coup de foudre : Rembrandt devient son dieu... Je voudrais tout citer de cette étude de Pol Neveux, car elle fait positivement revivre Forain auprès de Joris-Karl Huysmans, et aussi devant Reims. En voici quelques lignes :

Le jour où Lucien Descaves fonda la Société des Amis d'Huysmans, Forain éprouva une des grandes joies de sa vie. Il ne manqua pas une de ses assemblées, pas une de ses commémorations. Depuis un quart de siècle bientôt qu'Huysmans nous a quittés, je n'ai jamais vu Forain sans qu'il ne m'entretînt pieusement de son Joris-Karl. Je souhaite à tous ceux qui me sont chers qu'après leur mort quelqu'un pense à eux de cette façon. Dans ce Paris où il connut tout le monde, Forain ne s'est pas galvaudé; et ceux qu'il a aimés suffisent comme garants de sa dignité et de sa noblesse! Degas, Huysmans, l'illustre chef dont j'ai parlé [le maréchal Pétain] furent successivement les trois éminentes affections de sa vie. Bien différentes, mais égales en ferveur, elles l'éclairent tout entier.

J'ai fort bien compris pourquoi, surtout après la mort de notre compatriote le sculpteur René de Saint-Marceaux, Forain m'accueillait d'un tel empressement : c'est qu'avec moi, il pouvait parler de sa ville natale, interminablement. J'en étais très flatté. Les souvenirs d'enfance sont les seules vraies richesses d'une arrière-saison, même comblée. En me permettant d'aider les siens, de les ressusciter, le grand Rémois me donnait la marque de sympathie la plus honorable et la plus poétique. Durant des heures, il prolongeait les entretiens. Et les inflexions, les vieux vocables du terroir par lui retrouvés, me faisaient attacher plus de prix encore à ses paroles.

Il y a dans cette étude des pages qui s'intercaleraient sans peine dans *Thierry Seneuse*. Elles rendent le même son, très doux et lointain, de sincérité. Et je m'en voudrais de ne pas citer les dernières lignes :

Je l'ai aimé pour son génie, pour son caractère et pour son magnifique amour de la patrie. Je l'ai aimé parce qu'il incarnait à mes yeux, depuis la guerre, notre ville d'autrefois, notre Reims que nul ne reverra et où, lui et moi, à quinze ans de distance, entendîmes des choses qui ne seront plus jamais dites.

§

Un autre aspect de Pol Neveux : le critique d'art. Et cet amateur sensible, ce pèlerin passionné trouve pour parler des choses qui l'ont ému des accents qu'on dirait lyriques si leur sobriété et leur objectivisme ne s'y opposaient. Ainsi son émoi devant les briques de l'architecture toulousaine :

Je m'étais enchanté de ces lithographies de Dauzats et de Chapuy, qui illustrent de leurs transpositions délicieuses les *Voyages en France* de Taylor. Et je m'étais ainsi imaginé une Toulouse troubadour, une Toulouse aimable, ingénue et doucement parfumée d'histoire où sur des parvis sommeillants, à l'ombre des porches ajourés, de belles dames attifées selon les modes de 1830, suivies de grooms et de roquets, se mêlaient familièrement à toute une populace sympathique, en costumes traditionnels, coiffée du béret et du mouchoir d'indienne.

Quelle ne fut pas ma stupeur lorsque, le lendemain de mon arrivée, j'eus la révélation formidable de la brique, de cette brique que j'avais accoutumé de voir sombre et sordide et réservée aux tristes usines, transfigurant ici les architectures, leur conférant une simplicité et une noblesse pathétiques, et vêtant toute une ville immense de pourpres profondes, ardentes de la lumière de tant de jours écoulés et qu'harmonieusement les siècles variaient et nuançaient à l'infini. Là où j'étais venu chercher l'élégie, je rencontrais l'épopée. Et je demeurais recru d'admiration, écrasé de sublime, devant ces édifices religieux, enfants de siècles fratricides, devant ces monuments volontaires, tantôt pareils à des forteresses farouches et tantôt à des monstres échoués, devant ces géants trapus et musclés, détachant leurs fronts durs et couleur de sang sur le bleu profond du ciel. Avec ces lignes implacables, avec ces surfaces

presque sans vides, j'étais bien loin de mon gothique du Nord, aérien, immatériel, bien loin de mes ascensions mystiques.

Pour la première fois, je comprenais tout ce que la muraille nue, dépouillée comme une phrase classique, peut exprimer de noblesse et de beauté. Et tandis que les carillons égrenaient leurs cantiques, chantaient l'*Ave Maris stella* — et aussi la *Marche de Simon de Montfort* et l'air des *Albigeois* — je passais mes premiers jours à regarder ces parois colossales, nerveuses et impressionnables, changer de visage, d'expression et de teintes, obéir à la féerie des heures, du soleil, de la pluie et de l'orage. Puis je me lançais à la découverte, et ce furent des surprises merveilleuses... (1).

§

Deux romans et quelques articles, il ne nous a pas laissé davantage. Mais, le soir où il apprit la mort de Pol Neveux, André Thérive remarquait très justement (dans le *Temps*) : « Les écrivains qui laissent juste deux ou trois livres dont le titre est très connu, presque légendaire, ont choisi, au fond, la meilleure part. *Golo* et *Thierry Seneuse* accompagnent Pol Neveux dans l'histoire plus sûrement que s'ils étaient perdus au fond d'une énorme bibliographie. » Rien de plus juste : que gardons-nous de tant d'auteurs prolixes d'ouvrages inutiles? Et sans doute ceux qui prennent seulement la plume lorsqu'ils ont à dire ce que d'autres avant eux n'ont pas dit, ce que d'autres après eux ne sauront plus dire, sont-ils des sages. Mais à leur sagesse, pour qu'elle soit efficace, et ne les mène pas simplement à la stérilité, ne suffit point la sévérité envers soi-même qui est déjà la vertu la plus rare. Il faut y joindre le jugement le plus clair et le goût le plus sûr.

RENÉ DUMESNIL.

(1) *Tolosa Turrita*, Revue universelle, 1er juin 1926.

JEAN-RENÉ SUR LES TOITS

—

Jean-René Malvant nous parla ainsi :

Je suis d'une grande timidité auprès de tous les hommes. J'attends d'eux toujours quelque chose de surprenant.

J'aime étudier leurs mœurs et leurs villages, les révoltes des femmes dans les lavoirs, les enfants châtiés au fond des jardins, et les ivrognes qui s'en vont doucement à la pêche.

Moi-même j'ai le bonheur de ne pas me connaître, et je puis marcher sans fin à travers les labours de novembre, bouleversé par l'odeur des flores qui fermentent, me rappelant des faits que personne n'a divulgués. Je sens quelque étrangeté dans ces comédies que j'ai vécues ou auxquelles j'ai assisté, comme si parmi la foule des gens qui y ont participé naissait une aurore ignorée jusqu'à présent.

Q'importe tout cela, puisque d'abord je veux seulement faire le récit du crime de ma jeunesse!

*

J'avais quitté le lycée de Reims le jour où j'eus seize ans. Après être resté quelques semaines auprès de ma mère, dans notre maison de Terron, j'entrai comme apprenti chez un mécanicien de Vouziers. Je revenais tous les soirs au village par le train de sept heures. Je faisais à pied le chemin qui, de la gare de Vrizy, menait à Vandy, puis longeait la vallée de l'Aisne, encore emplie de soleil pendant l'été, mais si obscure dans les nuits d'hiver que souvent je fermais les yeux jusqu'au moment où j'entrais dans la haie du presbytère.

Si le temps était beau, je m'amusais à étudier les plan-

tes. Quelquefois je m'arrêtais à Vandy pour écouter aux portes, ou pour boire à l'auberge.

Lorsque ma mère n'avait pas besoin de mon aide, je consacrais les dimanches à visiter les pays des environs et j'allais jusque dans les forêts de Belgique.

Cette curiosité m'avait déjà coûté bien de l'argent au temps où de Reims je partais vers les agglomérations qui semblaient à mes yeux d'enfant dignes d'être visitées : Epernay, Laon, Souain ou Sommesous.

Pour payer les frais de ces déplacements, j'avais imaginé un système qui causa mon malheur. J'empruntais de petites sommes à des camarades et je les remboursais au moyen d'autres emprunts. Je ne faisais que déplacer l'argent, mais j'en avais toujours à ma disposition, étant obligé seulement de contracter des dettes de plus en plus importantes, puisque je dépensais à mesure, quoique avec parcimonie. Cela ne m'inquiétait pas, car mon crédit augmentait sans cesse. J'étais devenu le prodigue au grand cœur qui savait secourir les amis tombés dans l'embarras.

Ces sommes échangées étaient si dérisoires que mon salaire d'apprenti les aurait remboursées en quelques semaines. Je n'y songeai pas cependant : aussitôt que j'eus quelques relations à Vouziers, j'y transportai mes dettes et mon système.

Les dépenses d'un voyage sur les bords du Rhin et que je fis à Pâques, trois ans plus tard, rompit l'équilibre que je maintenais entre mes divers créanciers. Ceux-ci, avec mon consentement, allèrent trouver le garagiste qui m'employait, et il leur remit chaque semaine la plus grande partie de mon gain.

Je vécus alors des journées d'économie. Je n'avais rien à vendre. Bien au contraire ma mère me pressait d'acheter des chemises et des habits pour ma splendeur du dimanche. Un pourboire inespéré me permit seulement de faire l'emplette d'une cravate. A cette époque j'aperçus soudain toutes les richesses répandues à travers les cantons, jetées partout comme superflues : pavés de la ville et pierres de taille, de quoi reconstituer une énorme

carrière, les fils du télégraphe jusqu'à l'infini, les rails et les aciers des locomotives. Une infime partie de ces choses m'aurait délivré de la misère.

C'était avec une joie de spectateur que je contemplais cette profusion. Du haut de Vrizy, que je gagnais parfois à pied, je calculais l'inoubliable amoncellement des blés ou des arbres dans la vallée de l'Aisne. En vérité ce fut aussi le moment où je connus les premières craintes de l'amour. En passant à Vandy, je parlais presque tous les soirs à Marie-Jeanne à travers un grillage.

Marie-Jeanne et Jean-René... Je voyais déjà nos deux ombres rapprochées sur la route de Terron. Nous étions à la mi-juin.

Un jour que je me trouvais seul pour garder l'atelier et le magasin, un client voulut me payer le prix d'une motocyclette, que nous lui avions livrée la semaine précédente : cinq mille trois cents francs. Très exactement le chiffre de mes dettes. Je refusai. Il insista. Le soir, mon patron n'étant pas rentré, je partis en hâte, après avoir fermé le magasin, et me voilà, planté au milieu de la Grand'Place de Vouziers, à rêver comme un homme frappé de désespoir.

Rencontrer au Café du Commerce ces gens qui ne craignent pas de jouer gros jeu au poker, gagner éperdûment, racheter mes dettes : richesse, voyage sur les confins du Zuyderzée.

J'avais eu parfois assez d'aplomb pour forcer la chance dans les parties pacifiques que je faisais avec mes camarades, mais je refusais de me mêler à certains groupes qui, dans l'arrière-salle du café, risquaient des sommes assez importantes.

Je pris le train pour Vrizy. Je gagnai Terron, et je revins à pied à Vouziers, après avoir changé de vêtements.

Je perdis.

*

Nouvel avenir d'économies. Usure définitive de ma cravate. Habits rongés. Je n'irai peut-être jamais en Hollande.

Mais je dissimulai mon larcin du mieux que je pus et je continuai à vivre avec autant de confiance que si j'avais été pardonné, secouru, et que si j'avais épousé Marie-Jeanne.

Nécessairement mon patron finirait par réclamer à son client le prix de la motocyclette. Vers la fin de la semaine ce client passa devant le magasin. Il n'y entra pas. Mais un refrain s'installa dans ma tête :

« Il me faut cinq mille francs. »

Il faut. C'était une volonté d'enfant. Rien de plus bête, de plus sacré, de plus maudit qu'une volonté d'enfant.

J'avais confié mon embarras à mon ami Bernard qui travaillait chez son père, le forgeron de Quatre-Champs.

— Tu auras tes cinq mille francs, m'avait-il répondu. Je les demanderai à mon père. Demain je serai au train de neuf heures pour te donner l'argent. Si tu ne me vois pas, c'est que je n'aurai pas réussi.

Je me rappelle la pluie d'été de ce *demain*, la lumière qui suivit l'averse et traça sur le quai un chemin blanc. Puis l'obscurité tomba.

Bernard n'était pas dans le train.

Je parcourus deux fois les couloirs des wagons. Il y avait peu de monde. Quelques enfants dormaient contre les vitres. Je descendis sur le quai et je marchai le long de ce train vide.

J'ai trébuché dans les colis qu'on avait déchargés sur le trottoir sombre. De cette minute je n'ai perçu que le silence particulier aux gares de la nuit, et qui sort de la profondeur du ciment. Pendant quelques secondes, j'ai cru entendre la cascade extrêmement lointaine des écluses de Semuy. Je tendis tout mon esprit pour parvenir à capter ce bruit.

Au dernier moment, je me jetai dans un compartiment de seconde classe.

Là, deux hommes, assis entre les accoudoirs, se parlaient en confidence. Je tournai la tête vers la vitre.

— Quelle sottise! s'écria soudain l'un des voyageurs. Il se tourna vers moi :

— N'es-tu pas Jean-René de Terron?

— Monsieur Daniel!

C'était le maire de Neuville, dont la bonne humeur restera célèbre dans notre canton. J'avais fait sa connaissance à l'occasion du mariage de mon cousin Christophe avec la fille du tonnelier de Jonval.

Ce soir-là il était complètement ivre.

— Imagines-tu, Jean-René, me dit-il, que Monsieur Garnier (que je te présente) craint d'aller seul à pied jusqu'à Voncq, cette nuit, parce qu'il a dans son portefeuille une somme importante? C'est un homme de la ville qui ne croit pas à l'honnêteté des campagnes.

Le train franchit en dix minutes la distance qui sépare Vouziers de Vrizy-Vandy. Cela me suffit pour arrêter les détails de la plus sotte des entreprises.

L'homme avait protesté qu'il ne craignait rien, mais Monsieur Daniel m'avait prié cependant de l'accompagner jusqu'à Voncq :

— Ce ne sera pas pour toi un grand détour.

— Je suis attendu ce soir, répondis-je. Il faut que je descende à Vrizy.

Je ne sais plus si d'autres paroles furent échangées.

*

Je quittai le train à Vrizy, comme je l'avais dit. Mais aussitôt sorti de la gare, je courus le long de la haie qui borde la voie, et je me cachai dans les branches.

Le ciel était obscur. Jamais je n'avais si bien compris la solitude. Un effroi nouveau me pénétrait. Je me sentais le frère des lièvres dans les prés et des corbeaux.

Lorsque le train passa devant moi, dans un faible élan, avec ce murmure très doux des aciers, je m'avançai sur le ballast, et je réussis à sauter dans un compartiment vide. J'y passai quelques minutes de recueillement :

— Non, je ne veux pas voler. Si je parviens à prendre l'argent de cet homme, je le rembourserai l'an prochain. Il peut attendre. N'est-il pas riche?

J'ouvris la portière, et je guettai dans le vent chaud les lumières de la gare de Voncq. Je me laissai rouler dans le fossé juste à la limite des quais.

Je perdis connaissance et je demeurai étendu, comme un enfant endormi, dans l'herbe déjà séchée. Lorsque je m'éveillai je ne pouvais savoir combien de temps s'était écoulé, mais je n'abandonnai pas pour cela mon entreprise. C'était une résolution inébranlable. Les plantes de marais, que je dus écarter dans l'obscurité pour rejoindre la route, bruissaient singulièrement. La menace d'un bel orage nocturne accentua mon enthousiasme. Je croyais que tout m'était permis.

Lorsque j'eus traversé le pont du canal et celui de la rivière, je m'arrêtai et j'entendis devant moi les conversations des derniers voyageurs qui s'en allaient à Voncq. A cet endroit la route forme deux longs lacets pour joindre le village, qui est bâti sur une colline assez abrupte. Je coupai à travers les vergers en pente, et je me postai au tournant le plus haut près du village.

Je croyais fermement que l'homme que j'attendais marcherait seul, car il se serait hâté dans une crainte mal avouée, ayant, par orgueil, dédaigné la compagnie des lentes commères qui étaient descendues du même train que lui.

La campagne était plongée dans l'ombre spéciale que répand un ciel couvert de nuées, derrière lesquelles la lune est errante. Des masses apparaissaient au fond d'une sorte d'aube, qui ne permettait pas de distinguer séparément le tronc de chacun des arbres. Je me rappelle la rivière grise et blanche, que je vis au-dessous de moi lorsque je me dressai.

J'avais entendu des pas. Je m'avançai jusqu'au bord de la route, et je restai immobile, tout droit, confondu dans l'arrière-plan du talus. Je sentis l'homme approcher, mais sans rien apercevoir de lui, malgré la lueur immense mêlée à l'obscurité. Il apparut peut-être à deux mètres de moi. Je reconnus sur sa tête le dessin de son chapeau melon.

Au moment où j'allais m'élancer, il s'arrêta, ayant eu quelque nouvelle de ma présence. Il devait me voir sans être capable de rien affirmer. Nous restâmes immobiles pendant de longs instants. J'ai beaucoup songé

depuis lors à ce pouvoir de silence que peut tenir un être vivant. Nous aurions entendu tinter une pièce de monnaie sur le quai de la gare, au fond de la vallée.

Il me fallut faire un effort aussi pénible que ceux par lesquels on se délivre parfois soudain d'un sommeil profond. Je me jetai sur l'homme sans savoir comment je le renverserais.

Après une lutte extrêmement brutale, il me saisit les bras et il appela à l'aide.

Le silence était rompu, le drame fini. Dès lors, je devenais un petit chenapan, et les phrases écœurantes, que les journaux impriment au sujet des attentats, surgirent dans mon esprit. Je luttai avec une force nouvelle.

Par miracle je réussis à me dégager, et je courus, non dans la campagne, mais à travers les ruelles du village. Mon intention était de regagner Terron, mon pays. Làbas ç'avait toujours été pour moi le lieu de la confiance. Sans exposer des sentiments qui atténuent avec complaisance la faute pour laquelle je reconnais qu'on doit expier, je rappelle, pour moi seulement, que même à cette minute d'angoisse, je ne cessai pas de considérer ma misérable vie comme un jeu. J'avais foi en des protections impossibles.

Je traînais à mes trousses une dizaine de villageois. Poursuite naïve, malgré sa cruauté. Je connaissais tous ces gens. Il y avait Ovide, le forgeron, avec son marteau, Virgile portant un fouet et une lanterne, autour de laquelle s'aveuglaient trois petits enfants, le père Bertrand, Pierre le chiffonnier, et, très loin derrière eux, la bonne Eudoxie qui avait perdu ses pantoufles. Cela me sembla moins terrible d'être chassé par eux, bien que chacun criât tour à tour à tous les échos : « C'est Jean-René de Terron ! »

J'avais de bonnes jambes, et je continuai à courir bravement jusqu'à me perdre dans les blés. Mon dos était meurtri par les pierres qu'on m'avait lancées. Je tombai à genoux sous l'abri d'un pommier, et je demeurai très longtemps le front contre l'écorce.

J'entendis ceux qui me poursuivaient appeler à différentes hauteurs sur la côte. Je compris qu'ils avaient perdu ma trace. Comme je m'étais glissé entre deux champs, avant de me jeter au milieu des épis, il était difficile de déceler mon passage dans l'obscurité.

Lorsque je levai la tête, la lune éclairait la vallée. Les fruits de l'arbre pendaient au milieu d'un ciel sans tache. Il me restait quelques heures de liberté avant le petit jour, où l'on devait me prendre, et je m'occupai à penser intensément à ce que je voyais. Autrefois j'ignorais ce que c'était qu'une vraie pensée. Mes yeux prirent alors en eux les contours de l'horizon noir et le moindre relief des épis éclairés.

Vers le matin, je m'étonnai de n'être inquiété par personne. Je n'osais faire un mouvement, de crainte de briser cette tranquillité, et je fumai une cigarette. Plus tard, la peur me saisit à tel point que je dus lutter contre le désir obsédant de me rendre à la gendarmerie de Voncq. Il me semblait qu'on me trompait et que je jouais un rôle ridicule. On ne se pressait pas de m'arrêter parce qu'on pouvait le faire sans hâte avec la certitude que je n'échapperais pas. Où serais-je allé?

Cependant la journée s'écoula. Des cultivateurs sortirent des villages avec leurs voitures, pour charger les derniers foins. Tout était fini. Aucune nouvelle de mon méfait ne devait me parvenir.

Le lendemain, saisi d'un doute, j'allai à travers champs mais sans me dissimuler, jusqu'à la maison de ma vieille tante qui habitait Vandy, pour lui demander si vraiment quelqu'un avait porté plainte contre moi.

J'entrai par le jardin et je frappai à la porte de la cuisine. Quand on vint m'ouvrir, toutes mes espérances tombèrent. C'était comme si, d'un seul coup et pour toujours, je perdais, avec la confiance, une partie de ma raison.

Ma tante me regarda avec effroi. J'étais couvert de terre. Elle me dit :

— Certainement, les gendarmes te recherchent.

— Pourquoi ne m'ont-il pas pris déjà?

Elle me regarda avec mépris, mais sans me faire aucun reproche. Elle prétendit simplement que je n'étais pas digne des soins de ma mère. Et elle parlait avec si peu d'emphase que je la crus sans discuter.

Son attitude me fit comprendre qu'il n'existe aucun moyen pour un voleur de retrouver l'estime des gens.

— Je ne te chasse pas. Mais je me demande ce que tu viens faire ici.

Je ne suscitais même aucune colère. Je n'existais plus. Je tentai de m'expliquer. Ma tante ne prêta aucune attention à mes paroles. Je ne peux pas exprimer le sentiment que j'eus de mon entier effacement. Aucun homme normal ne peut me comprendre. Je me demande si jamais quelqu'un a eu à ce point la conviction d'être irrémédiablement indigne de foi.

Ma tante rentra chez elle et revint m'offrir de la soupe dans une assiette.

— Ce n'est pas pour toi que je le fais. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'on te laisse mourir de faim.

Je n'osai pas remercier.

— Ne t'avise pas de te faire prendre, reprit-elle. Ne quitte pas le terroir de Terron et de Vandy. Si tu ne vas pas en prison, ta mère aura moins de déshonneur.

Il y avait là une chose inexplicable. Pourquoi ne m'inquiéterait-on pas si je restais auprès de mon village? Je n'avais plus le cœur de croire à une protection. J'évitai d'y songer, quoique ce fût vraiment ce faible nœud des choses qui liait mon destin.

Tous les deux jours je devais trouver quelques provisions sur une fenêtre, au fond du jardin de ma tante. Le reste du temps, je n'avais plus qu'à errer n'importe où. Je ne pensais pas à revoir Marie-Jeanne, ni ma mère. Je me sentais indigne de les apercevoir, même de loin. Je me permettais tout juste de compter avec patience les toits de Terron du haut de la colline, afin de distinguer sans erreur la branche extrême de l'acacia, qui, dans notre cour, s'élançait jusqu'à notre grenier.

Je n'eus d'ailleurs que deux mois de repos relatif, après lesquels ma tante m'apprit que ma mère avait

quitté le village pour habiter un faubourg de Reims.

Je fus saisi par une sorte de maladie qu'aucun sommeil n'effaçait et que je retrouvais partout où je me traînais. Octobre passa.

Je ne comprenais plus la fuite des jours, et je n'en repris conscience qu'un matin où, le long de la voie ferrée, je remarquai la disparition de certaines dernières fleurs, que nous aimions autrefois et que nous appelions l'herbe de Jacob.

J'échappais à tous les regards. Ma condition nouvelle m'avait transformé en une bête silencieuse et invisible. Je me souviens à peine maintenant où je couchais. Quelquefois à l'entrée des bois, mais la plupart du temps sous une meule éloignée des habitations.

L'hiver ne fut pas rigoureux cette année-là. Il me parut néanmoins très long. Pendant une semaine je pouvais marcher sans beaucoup de peine, la suivante je retrouvais ma fièvre.

La fin mars arriva. Qui peut savoir ce que cela signifie pour un abruti qui couche dehors? Quelque chose trembla et hésita dans la nature. Les herbes desséchées remuèrent insensiblement, comme si ce n'était pas le vent qui les soulevait.

Malgré cette fête timide de partout je restais comme un aveugle dans la campagne. Je gardais des préoccupations très étroites. La honte me prenait d'avoir des vêtements décolorés, des cheveux trop longs. Je me penchais sur les flaques d'eau pour regarder ma cravate disloquée. Je tentai de reclouer mes chaussures.

Je me débattais lourdement dans une sorte de vie tâtonnante. Je déambulais le long des talus, répétant des lambeaux de phrases.

Une nuit fut décisive pour moi, celle du 28 mars. Il ne se passa aucun événement, et cependant mon cœur se trouva changé.

J'étais resté, une partie du jour, couché au fond d'un champ labouré, par dégoût de tout geste. Un soir précoce avait éteint la campagne, imbibée par l'humidité de la saison. Plongeant les coudes dans une motte de terre,

je regardais sans rien voir vers la route de Terron à Vandy.

Puis la nuit monta dans le ciel. Ce fut une nuit limpide, dégagée des brumes qui traînaient sur les marais de l'Aisne. Je m'occupai à compter, comme je le faisais souvent, les étoiles situées près de l'horizon, et à assembler, en lettres de dimensions variées, les astres les plus brillants, afin de former des mots.

Perdant une minute, sans comprendre quelle transformation avait pu se produire en moi ou en dehors de moi, par un renversement de la pensée, il me sembla que je voyais le ciel pour la première fois. Je ne saurais donner une idée de cette apparition. C'était comme le lever d'un rideau de théâtre. Des creux, des ravins se formaient dans le firmament et, par delà, se développaient d'autres perspectives avec encore du ciel au fond, et assez semblables aux rayons d'une ruche. La plus lointaine des alvéoles aurait eu l'ampleur d'une gare avec ses rails et ses fanaux. Chacune des étoiles devenait insensiblement plus blanche. Comme doué d'une vue très perçante, je vis monter avec lenteur l'horizon entier des champs, et j'ai répété plusieurs fois les mots avec lesquels j'avais pris l'habitude de m'endormir : « Ne crains rien, Jean-René. »

Mais le sommeil ne vint pas, et je restai devant ces millions de choses avec, dans la poitrine, une sécurité violente comme une passion.

*

Peu de temps après j'entrepris, le long du canal entre Voncq et Vouziers, cette promenade que j'avais faite le soir où j'ai parlé à Marie-Jeanne pour la première fois. Au bout de quelques kilomètres, je me sentis épuisé, plein de sueur, avec un mal étrange dans le ventre.

Je passai une partie de la nuit à retrouver la meule où je couchais, et j'y arrivai grelottant. Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels rien ne surnagea dans mes pensées. Mon corps se roulait au hasard dans la paille que mes mains arrachaient. Parfois, sentant que je m'étais

traîné jusqu'au milieu du champ, je revenais, la tête rompue, pour creuser de nouveau sous la meule. Il me semblait que je creusais sans fin.

Une autre nuit, je ne sais laquelle, je m'éveillai. C'était la même nuit qu'avant ma fièvre, exactement la même puissance du relief. Je me soulevai contre une gerbe, et j'éprouvai une véritable satisfaction à regarder chaque chose : les silex qui sortaient de la boue, les ombelles desséchées de la saison dernière, les toits de Terron amoncelés dans l'obscurité.

Quand l'aube s'annonça, deux lièvres vinrent jouer près de moi. Ils se dressaient comme s'ils voulaient regarder par-dessus toute la plaine. Les premiers rayons du jour parurent sur leurs oreilles.

Je surveillai mon haleine, afin de ne pas troubler leurs sentiments, et j'attendis qu'ils fussent partis pour me lever. Moi aussi, je devais aller sans amertume désormais.

Je parvins à grand'peine jusqu'au jardin de ma tante. Quelques provisions se trouvaient sur la fenêtre. Comme j'étais sur le point de partir, ma tante sortit pour m'offrir un bol de soupe chaude. Elle me trouva très amaigri. Je lui affirmai que je me sentais tout à fait bien.

Je ne me trompais pas. Une santé inébranlable devait s'établir en moi.

J'ai occupé ma convalescence à élever de jeunes chats, que j'allais prendre au point du jour, lorsqu'ils chassaient dans les arbres, aux abords des villages.

J'en ai possédé une dizaine. Je les logeais à la lisière du bois, dans des cages d'osier. Pour eux j'étais toujours en quête de lait, et j'appris à traire les vaches qui paissaient dans les pâtures éloignées.

Je me voyais privé de beaucoup de commodités. Mais le gazon était doux sous mes souliers. Il ne pleuvait pas.

Longs repos. Don d'un vêtement acheté par ma tante. Cette vieille mégère, qui se querellait avec tout Vandy, était sentimentale comme une enfant.

Elle me dit un jour :

— Jean-René, il y a une farce dans l'air à Terron.

Elle ne me parlait pas souvent et je méditais toujours ses paroles, tandis que mes pieds me balançaient sur les chemins et que je respirais les versants. Quelle différence y avait-il entre elle et moi. N'était-elle pas, aussi bien que moi, séparée du monde, détestée à tort ou à raison, mais solitaire?

« Il y a une farce dans l'air à Terron. »

Cela ne m'apprenait rien, mais je n'avais pas besoin d'explications. J'ai répété ces mots à haute voix dans les friches, et je les ai confiés aux plantes, comme faisait le barbier du roi Midas.

Ce soir-là un vent fort se leva du fond de l'est, et je m'amusai à suivre le débris d'une feuille morte, qui était passée devant mes yeux. Elle glissa le long du coteau, suivant les vignes, et, après un bond de deux cents mètres, elle retrouva la terre où elle se blottit.

Je m'allongeai contre la pente pour la regarder de près. Le vent faisait vibrer les troncs. Les peupliers voisins tour à tour se creusaient comme des vagues et se relevaient contre les corbeaux en déroute. Ce n'était pas assez pour emporter une faible chose. Je suppose que les remous de l'air s'amortissaient juste au-dessus d'elle. Pendant une heure j'ai surveillé ses soubresauts, et enfin elle dégringola dans la vallée.

La nuit tombait. J'accompagnai la feuille de la vigne au lavoir, du lavoir aux jardins de Terron, et je la vis sauter dans une grange.

Je n'étais pas encore venu si près des maisons de mon village depuis le jour de mon crime. Les murs me semblèrent chauds, les fenêtres claires dans la soirée, et je devins si timide en cette présence que je demeurai une demi-heure sans bouger au milieu d'une touffe d'orties. Quand l'ombre fut tout à fait venue, je m'accrochai à une gargouille, et je montai sur un toit.

C'était la maison de Mahieu, le maire. La mousse recouvrait les tuiles, et je fus enchanté d'être là-haut, silencieux, dominant les éclairs d'eau du terroir. J'avais tenté cette escalade sans autre but que de faire un peu de gymnastique avant de dormir, et je trouvai soudain un

jeu patient qui devait me distraire bien des soirs.

Je m'approchai d'une cheminée. C'était une antique et immense cheminée, comme toutes celles de Terron, et d'où sortait la fumée économe d'un feu de printemps. Je me plaçai de façon à me confondre avec l'ombre de la maçonnerie. J'écoutai.

Je ne pus rien comprendre d'abord. C'était un concert de voix graves, où je ne distinguais rien que ma joie de surprendre des accents humains. Puis je reconnus le timbre particulier de chacun. Il y avait Mahieu le maire, Ferdon son ami, Antoine Marchand et Jeannot de Voncq.

— La Victoire, disait justement Antoine, est une femme bien ambitieuse.

— Une vieille garce, murmurait Jeannot.

Mahieu approuva, et prétendit qu'elle voulait marier sa fille Marie-Jeanne au plus riche des benêts de Terron.

Je ne pus distinguer dans la discussion quel était le benêt qui deviendrait le mari.

Je le sus trois jours plus tard. La cheminée de Ferdon me l'apprit. Il s'agissait de Brandard, le fils du marchand de chevaux. Les premières négociations avaient été entamées. La Victoire faisait la lessive de la maison, et le jeune sot suppliait son père de consentir au mariage, attendu qu'il se mourait d'amour.

Ainsi du moins Ferdon l'assura à sa servante Eulalie. Pour lui la Victoire et Marie-Jeanne (ma bien-aimée) étaient sans aucun doute les dernières chipies du village. La Victoire devait à Ferdon trois ans de location pour un champ de légumes situé au bord de l'Aisne, en tout une centaine de francs qu'il n'osait réclamer, craignant les hauts cris de la vieille.

Quel charme de surprendre ces passions pacifiques qui remuaient des cœurs semblables au mien. La nuit, quand j'avais regagné l'abri de la meule, j'approfondissais les histoires et je revoyais les personnages : Ferdon usant d'une diplomatie hypocrite pour rattraper ses cent francs, la vieille lavandière parée pour un festin de noces, Marie-Jeanne silencieuse dans une robe paysanne d'une grâce incroyable.

J'avais oublié la voix de Marie-Jeanne.

J'aurais pu aussi bien aller écouter aux portes. Mais je me sentais mieux en sécurité sur les toits. Je passais sans difficulté de l'un à l'autre. C'étaient d'humbles toits, faits pour la promenade, où les graminées d'avril s'élevaient par endroits.

Je ne me souciais plus de savoir si je reviendrais un jour à la vie normale. Ma tante se serait passée difficilement de me nourrir en grand mystère. Très heureux d'étudier les cœurs, j'allais sans préoccupations recueillir les propos du village.

Un soir, comme je me penchais sur une gouttière, la porte de Mahieu s'ouvrit lentement. Celui-ci sortit avec Ferdon, et, en lui souhaitant une bonne nuit, il lui confia :

— Mon neveu (tu ne le connais pas) viendra bientôt habiter avec moi. Comme ses parents sont pauvres, j'ai décidé de m'occuper de son avenir. Mais il vaut mieux que personne ne le sache maintenant.

Les voix étaient si basses que j'eus de la peine à capter la nouvelle. Ceux qui savent avec quelle douceur le vent s'éveille dans un épi d'avoine peuvent seuls concevoir la subtilité de cette confidence.

Le lendemain, autour de toutes les tables du village, les femmes murmuraient :

— Le neveu de Mahieu viendra bientôt. Ce sera l'occasion d'une fête.

Pourquoi fêter l'arrivée d'un inconnu? Je ne m'en inquiétai nullement. De cet épisode je retins seulement le mot *fête,* que je redis cent fois dans les champs, tant il me semblait agréable. Avec l'impossible espoir que je prendrais part à ces réjouissances, j'entrepris de m'accommoder. Je dérobai une paire de ciseaux qui séchaient sur une fenêtre, et je m'ingéniai, pendant toute une matinée, à me couper les cheveux. Je taillai aussi ma barbe. Puis j'allai prendre un bain, la nuit, dans l'eau d'un gué.

Je me tins deux jours éloigné du village. Dans le troisième après-midi, j'entendis non sans un certain déchi-

rement les cloches de Terron qui répondaient à celles de Vôncq et de Vandy.

Dès le crépuscule je grimpai en haut des toits pour m'instruire du train du monde.

La tête et les épaules enfouies dans la cheminée de Ferdon, j'ai écouté. Un scandale avait bouleversé tous les rapports entre mes gens. Ferdon était brouillé avec la Victoire, et la Victoire avait jeté sa lessive et son savon au nez de Brandard. Tout près de moi, dans l'âtre, Ferdon racontait les événements à Mahieu, et celui-ci l'approuvait.

La Victoire avait emporté, l'avant-veille, au lavoir, tout le linge de la maison Brandard. Le lendemain, lorsqu'elle vint étendre sa lessive dans la cour de Brandard, celui-ci remarqua que deux chemises manquaient. Il tança la vieille sans ménagements. La Victoire, fière d'une innocence exceptionnelle, fit sonner très haut sa probité. Les chats montés sur les fenêtres se hérissèrent. Les maisons de la rue ouvrirent leurs portes.

Le fils Brandard, le benêt, tenta vainement de réconcilier les furieux, car des voisines vinrent semer de réticentes paroles de paix qui animèrent la dispute. Les querelles sont fréquentes à Terron. Elles s'oublient le plus souvent dans les malheurs communs et dans la simplicité des jours. Mais cette fois la comédie s'éleva au ton du drame.

Ferdon, qui était accouru comme tout le monde, soutint la cause de la vieille, ayant sans doute l'espoir de parvenir à recouvrer sa créance, grâce à son attitude généreuse. Il réussit à interrompre la dispute en rangeant à ses côtés deux des plus âpres femmes qui forcèrent par leurs voix Brandard à la retraite.

Mais une heure plus tard, un coup de théâtre changea la situation. On retrouva les deux chemises accrochées au grillage du jardin de Ferdon et pendant au dehors sur le champ de blé. Un gamin, heureux de porter la nouvelle extraordinaire, courut avertir la Victoire. Pour elle, tout s'expliqua immédiatement : Ferdon, aigri par la vaine attente de son argent, avait imaginé cette vengeance et

dérobé, Dieu sait comment, les chemises. Son astuce triomphait. La pauvre femme voyait lui échapper tout espoir de marier sa fille avec un honnête garçon.

Par chance, Ferdon connut l'affaire assez tôt pour s'enfermer chez lui. Mais il put entendre derrière sa porte les plus ignominieuses vérités. La mégère lui apprit que sa femme l'avait autrefois trompé avec le boulanger, et il envisagea la vie d'une façon nouvelle.

Là-haut, sur ma cheminée, je plaignais Ferdon, et je savais qu'il traçait avec sa canne des ronds dans les cendres en racontant ses déboires à Mahieu. Celui-ci lui assura que la Victoire était une mauvaise langue.

— Que crains-tu d'elle? Ne peux-tu l'assigner devant le juge de paix?

Les voix me parvenaient un peu creuses, comme si les gens avaient parlé dans des boîtes de conserves, mais j'en distinguais toutes les inflexions. Elles se turent, puis elles reprirent après un silence profond.

J'appris encore que Mahieu attendait son neveu d'une semaine à l'autre. Il le répéta plusieurs fois d'un ton mêlé d'ironie.

Cet écho de moquerie dans le lointain d'une phrase banale résonna longuement en moi. Il me semblait que j'allais découvrir quelque chose d'inconnu. Je me souvenais des paroles de ma tante : « Il y a une farce dans l'air à Terron. » Etait-ce Ferdon, Brandard ou la Victoire qui tenait les fils?

Un point me paraissait indiscutable. Mahieu avait deviné le secret de l'intrigue, impénétrable peut-être pour les acteurs eux-mêmes.

En regagnant ma meule, je me sentais prendre de passion pour cet homme qu'autrefois je rencontrais sur la route de Vandy, et qui me posait des questions sur les voyages que j'espérais faire dans mes lendemains. Depuis que j'étais seul, mes amitiés me remontaient ainsi au cœur et m'emplissaient la poitrine pendant des jours où je marchais sans trêve au fond des chemins.

Le lendemain, je me retrouvai sur les toits à l'heure où les pigeons les ont quittés.

La lune, qui éclairait avec exactitude les constructions, me permit de surprendre une scène baroque. Dans la ruelle au-dessous de moi passèrent la Victoire et Ferdon qui parlaient avec courtoisie du beau temps qu'il faisait, qu'il ferait peut-être. Cette invraisemblance me fit oublier ma situation, et je rampai tout le long de la gouttière pour les suivre. Mes gestes furent si imprudents que j'arrachai un débris de tuile qui tomba juste derrière Ferdon.

J'eus tant de peur d'être dénoncé que j'oubliais tout pour ne plus penser qu'à mes propres embarras. Aussitôt que le couple incohérent se fut éloigné, non sans avoir soupçonné ma présence, je courus me réfugier au fond des bois. Je croyais que le silence entre moi et les hommes allait se briser. Tout rentrerait dans l'ordre. Ces gens deviendraient mes ennemis. Je serais livré à la justice et méprisé par Mahieu.

Je m'étais blotti dans un fourré au milieu d'une clairière lointaine. Avril finissait. Les feuilles se dépliaient à chaque branche. Des odeurs vives entraient dans mes poumons. Pendant un instant je crus qu'une main, la main de Marie-Jeanne, avait soulevé mes cheveux pour découvrir mon front. Hallucination. Une faible tige de peuplier regingla au-dessus de ma tête.

J'ai marché toute la nuit. Je gagnai la forêt de Voncq, et je parvins seulement vers le matin aux abords du village des Alleux, car j'avais voulu me frayer passage dans les taillis, afin que la fatigue abattît plus vite tout ce qui, dans mes pensées, s'obstinait à s'élever au-dessus du réel. Cependant mes muscles étaient désormais trop rudes pour être rompus par cet exercice. Je me trouvai soudain, avec des poumons haletants et magnifiques, sur le chantier d'une scierie, au moment où des ouvriers arrivaient à leur travail.

Aveuglé par le soleil, je restai d'abord confondu, au milieu des tas de planches. M'étant remis peu à peu, j'examinai les choses autour de moi, au lieu de m'enfuir comme je l'aurais fait la veille encore en pareille circonstance. Ce n'était pas là seulement une scierie, mais une fabrique de caisses.

Personne ne prit garde à ma présence. J'allai droit vers un homme qui surveillait le chargement d'un camion :

— Je cherche du travail, lui dis-je.

— D'où viens-tu?

— De Vouziers?

— Montre-moi tes papiers.

Je lui présentai un vieux certificat de mon patron, et le passeport qui m'avait servi pour me rendre en Allemagne l'année précédente.

Je me livrais, mais je m'en souciais si peu que le contremaître, en fixant mes yeux, n'y put rien voir qu'un peu de méchanceté.

Je lui expliquai que j'avais été malade, qu'on ne m'avait pas gardé ma place, que je ne demandais qu'à prouver ma bonne volonté.

Le contremaître me crut, ou il fit semblant de me croire. Il avait justement besoin d'un manœuvre pour hâter des expéditions, et il jugea sans doute qu'il pourrait plus tard prendre des renseignements supplémentaires.

Je me mis le matin même à mon travail. Cela consista d'abord à transporter des planches, des hangars aux camions qui stationnaient sur la route.

Au cours des journées suivantes, les autres ouvriers me mêlèrent peu à peu à leurs entretiens. Deux d'entre eux devinèrent mes ennuis, et, sans solliciter mes confidences, ils m'assurèrent qu'ils m'aideraient à me débrouiller.

Ils n'en eurent pas l'occasion. Je n'avais pas d'engagement ferme dans l'entreprise. On me payait peu et on ne se souciait pas d'aller au fond des choses.

Un matin, je trouvai le chantier désert. C'était dimanche. J'avais perdu la notion de la semaine, marquée de lunes sur les calendriers que ma mère accrochait près de sa fenêtre. Après avoir fait le tour des hangars, je pris un chemin de bois qui menait à Terron. Je demanderais à ma tante de m'acheter du linge et une casquette.

Elle me reçut comme d'habitude, me reprochant simplement mon imprudence :

— Ne t'avais-je pas dit de rester caché dans nos environs?

Elle me fit entrer dans sa cuisine. Après quelques minutes de silence, elle me donna spontanément des nouvelles de Terron. Ferdon était en paix avec la Victoire, qui lui avait enfin payé sa dette. Il avait intrigué auprès de Mahieu pour lui suggérer la possibilité d'un mariage entre son neveu et Marie-Jeanne. Mahieu avait consenti à favoriser cette union, déclarant que Marie-Jeanne était la fille la plus accomplie des trois villages : Voncq, Terron et Vandy. On n'attendait plus que l'arrivée du neveu.

Ma tante m'expliqua combien de tels projets étaient exorbitants. Je ne lui répondis rien.

Je suis revenu vers ma scierie, où j'ai pu travailler presque tous les jours. Je logeais à l'auberge. Je m'accoudais le soir à ma fenêtre devant le pot de géraniums, à travers lesquels me venait la brise des champs, et je ne comprenais pas pourquoi on me laissait dans une paix si grande.

Une nuit, je me rendis à Terron, ne pouvant plus supporter d'ignorer l'évolution des faits divers.

Le neveu de Mahieu était-il arrivé? Il épouserait peut-être Marie-Jeanne si tous deux se convenaient. Mais il y avait par delà ces probabilités quelque chose de subtil qui m'échappait.

Parfois, dans la campagne, je regarde les plantes, et je respire avec le sentiment qu'on pourrait distinguer l'imperceptible humour qui équilibre le monde que j'aime. C'était ce frisson que j'aurais voulu surprendre dans les comédies du village. Si je croyais savoir maintenant qui tenait les fils, je ne saisissais pas l'esprit qui les animait. Car il circulait parmi ces démêlés une douceur émouvante que j'avais perçue dans la voix de Mahieu.

Lorsque j'entrai dans les rues de Terron, d'assez grands nuages serraient la nuit contre les maisons. Je parcourus d'abord tout le village sans rencontrer personne. Enfin je tombai sur Mahieu qui examinait le ciel par-dessus les toits, comme le font les bergers chaque soir avant de gagner leur lit. Il me regarda à peine et rentra chez

lui. J'avais caché mon visage d'un geste de mes bras.

J'écoutai à la porte de Mahieu. Un homme fort silencieux lui tenait compagnie. Cet homme ne prononça pas une parole, tandis que Mahieu fit d'assez longs discours qui se perdaient souvent tout au fond de la maison.

J'étais agenouillé si près de la porte que je devais me cramponner d'une main au décrottoir pour ne point choir en arrière. Soirée maussade. Une pluie d'orage tomba. Il ne passait personne dans les rues. Le village était dans une chaleur lourde.

Absolument rien à retenir d'ailleurs de cet espionnage, sinon une date que Mahieu répétait souvent sans qu'il fût possible de discerner à quoi elle se rapportait : *le premier juin*. Quelques lambeaux de phrases me confirmèrent dans l'idée que ce jour devait amener un changement dans le village.

Mahieu n'avait pas ce soir-là son entrain habituel. Il semblait dissimuler une inquiétude que le mutisme obstiné de son compagnon me permettait de mieux percevoir. A un moment où il s'était approché de la porte je l'entendis encore murmurer très bas comme pour lui seul :

— Le premier juin.

Je revins aux Alleux à travers la pluie.

Rendez-vous le premier juin ! Tandis que je me hâtais mes mains rencontraient de hautes herbes gonflées d'eau. Des éclairs pleins de fraîcheur me dévoilaient les bois. C'était bientôt l'été.

*

Je repris mon travail. On parlait de me donner un emploi durable.

J'allais très rarement me promener dans la forêt. J'aimais surtout rester dans ma chambre, le soir, pendant qu'il faisait encore jour. Le reflet de la route était si éclatant qu'il n'y avait pas une ombre au fond de la petite pièce que j'occupais. Je lisais des romans policiers que me prêtait le contremaître.

Le premier juin, je devais justement travailler au

chantier, mais, de grand matin, je partis pour Terron sans prévenir personne.

Dès que je fus sur la grand'route je ralentis mon allure. J'arriverais trop tôt. Trop tôt pour quelle chose? Ne serait-ce pas le mariage de Marie-Jeanne? Que ferais-je? Je n'avais aucune intention précise. Je voulais savoir et peut-être aller me livrer à la gendarmerie.

J'avais mis un costume neuf, ma cravate, et, traînant les pieds, je m'en allais dans ma splendeur vers mon village. Je flânai si bien que je n'y parvins guère avant onze heures.

Cela me troubla de marcher en plein jour dans les rues. Dès les premiers pas je rencontrai des groupes qui se resserrèrent lorsque je passai. Ma barbe blonde transformait assez mon visage pour qu'on ne me reconnût pas sur le champ. Mais les gens me regardèrent avec une telle curiosité que je fus saisi par la peur et que je me décidai à traverser le village le plus vite que je pourrais sans faire mine de fuir et à ne plus m'arrêter qu'au bout du monde.

J'avais dix-neuf ans.

Personne sur la place de l'église. Mais, non loin de la maison de Mahieu, quelques femmes discutaient avec Ferdon. Mahieu lui-même était au milieu de la rue. J'allais la tête haute, comme un étranger. Puis je sentis qu'il se faisait un silence parmi les commères que j'avais dépassées, et Mahieu accourut vers moi comme pour me saisir dans ses bras.

Il me serra les mains. J'étais ébahi comme un chathuant surpris par les feux de l'aurore. Je serrai aussi ses mains. N'était-il pas un vieil ami que je rencontrais dans le temps où j'étais en paix avec tous?

J'avais tout de suite pensé qu'il me prenait pour son neveu dont il attendait la venue. C'était, en effet, l'heure où passait le train de Vandy.

Toute énergie m'abandonna pendant quelques instants, et j'entrai.

Lorsque Mahieu me pressa de m'asseoir et pesa sur mes épaules de ses mains puissantes. il me sembla que je

reprenais mes sens. Une sorte de colère me saisit et je le repoussai brusquement.

En vérité, il n'était responsable que d'une méprise. Mais avoir éprouvé la chaleur de cette amitié impossible me révoltait.

J'avais à peine franchi à grandes enjambées l'espace de trois maisons qu'une voix m'appela :

— Jean-René!

Je vis Marie-Jeanne tout près de moi.

— N'es-tu pas allé chez Mahieu?

Je ne pus répondre.

— Jean-René! reprit-elle.

Elle me prit la main, et me conduisit chez Mahieu. De tout cela, que je ne comprenais pas, il ne pouvait résulter pour moi que certains désagréments. J'avais cette main dans la mienne. Quand on a peu de fortune, on sait payer cher la moindre chose.

Nous entrâmes dans la maison.

*

Je me laissai envahir par la joie, bien que ce bonheur ne dût se prolonger que le temps où aucun de nous n'aurait commencé de parler.

En vérité, personne n'est capable de mesurer le bonheur. On peut en être comblé presque au delà des forces humaines. Evidemment cela n'arrive pas tous les jours.

Mahieu posa sa main sur ma tête et tira mes cheveux en tous sens.

— Jean-René, c'est toi qui remplaceras pour moi ce neveu qui n'a jamais existé, et dont tu as entendu parler quand tu te penchais sur ma cheminée.

Il me sembla pendant une seconde que tout s'éclairait, puis je retombai dans ma ténébreuse misère.

Il fallut m'expliquer toutes choses avec patience, car je m'insurgeais contre un dénouement absurde et paisible, où je devinais un piège grossier.

Je voulus demeurer près de la porte.

Et voici le résumé des nombreux commentaires dont on me combla.

Mahieu avait de l'estime pour moi, Jean-René Malvant! Lorsqu'il apprit la tentative de vol, il se mit d'accord avec l'unique employé qui fait fonctions de chef de gare à Semuy. Cet employé certifia à la gendarmerie que j'avais pris un billet pour Charleroi, et que j'étais monté dans l'omnibus du matin. Son témoignage détourna les recherches pendant quelques jours. Mahieu paya sans tarder mes dettes à mon patron et à mes amis. Il offrit au voyageur que j'avais attaqué l'occasion de réussir de bonnes affaires dans la contrée, et il lui demanda de retirer sa plainte.

L'homme s'y refusa. Par chance, son attitude déplut aux gendarmes de Voncq qui avaient connu mes parents et qui ne me croyaient pas incorrigible. Ils m'ignorèrent. Ceux qui m'avaient poursuivi le premier soir priaient le ciel pour que je ne fusse point arrêté. J'étais hors de danger du moment que je ne quittais pas les environs et que je restais caché. Ma tante était bien informée.

Récemment, Mahieu avait rencontré de nouveau le voyageur, et, en échange de quelques recommandations avantageuses, il obtint pour moi miséricorde. Toutes les poursuites furent arrêtées. Cela m'a toujours paru une procédure bien bizarre. Mais je rapporte simplement des faits. Les faits administratifs sont bizarres.

Ma mère m'attendait à Reims.

Depuis deux ou trois semaines, j'aurais pu circuler librement dans le monde entier, s'il ne s'était agi de dénouer, en outre, la comédie qu'on m'avait jouée, et de persuader à la Victoire de me donner sa fille Marie-Jeanne.

Mahieu avait surpris dès le premier soir le secret de mes promenades sur les toits de Terron, et il conçut l'idée d'un invraisemblable imbroglio.

Lui-même vola les chemises de Brandard. Il s'en empara tandis que la Victoire bavardait avec d'autres femmes, puis il courut entre les blés suspendre son butin à la haie de Ferdon.

Du même coup, il avait rendues vaines les prétentions du fils Brandard, et il brouillait la Victoire et Ferdon.

Celui-ci, avide de tranquillité et d'argent, devait chercher un moyen de négocier. Il le trouva en affirmant à Mahieu, qui lui tendit l'appât, que Marie-Jeanne serait un parti convenable pour ce neveu dont il parlait d'assurer l'avenir.

Pourquoi toutes ces histoires?

Pour me garder Marie-Jeanne. Il était nécessaire que la Victoire renonçât à livrer ma belle au fils Brandard, et qu'elle s'engageât, par ambition, à la marier avec le protégé de Mahieu, sans savoir à l'avance qu'il s'agissait d'un voyou comme moi.

Pourquoi ne m'avoir pas averti dès le début que je pouvais nourrir une espérance?

Hélas! on avait craint qu'il fût impossible de me délivrer des formalités judiciaires et de convaincre la mère de Marie-Jeanne. Cette matoise avait fini par flairer une farce. Pour l'apprivoiser, il n'avait pas fallu moins de l'intervalle qui séparait le premier juin de la soirée où Mahieu, à travers sa porte, me suggéra ce rendez-vous.

Si pourtant je n'étais pas venu au rendez-vous du premier juin? On comptait beaucoup sur ma curiosité, quoiqu'on ne m'attendît vraiment que le soir.

— Nous serions allés te chercher, me dit Marie-Jeanne, mais c'est bien mieux ainsi.

J'avais été berné comme les enfants, pour qui au charme du bonheur on ajoute la naïveté des miracles.

Quand on m'eut fourni toutes ces explications, je restai longtemps sans prononcer une parole. Je regardais tour à tour Mahieu et Marie-Jeanne.

Il me semblait que je guérissais d'une maladie irrémédiable. Je songeais à des livres que j'avais lus au collège, et le village m'apparaissait avec des couleurs que je n'oublierai jamais.

Mahieu reprit :

— Il n'y a rien de plus beau que le cœur des enfants criminels. Mais il faut te repentir, Jean-René.

Il haussa les épaules, et, avec cet accent de tristesse ardente que je n'ai connu qu'à lui, il me certifia que désormais je n'avais plus qu'à me laisser vivre.

ANDRÉ DHOTEL.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Les Carnets de Joseph Joubert. Textes recueillis sur les manuscrits autographes par André Beaunier. Préfaces de Mme André Beaunier et André Bellessort, Libr. Gallimard, 2 volumes. — Revues.

En marge de sa tâche de romancier, André Beaunier consacrait beaucoup de ses loisirs à l'histoire littéraire. Volontiers il s'intéressait à des personnages dont le pittoresque ou l'austérité l'attirait, et il écrivait sur eux des livres plaisants, mais, il faut bien le dire, un peu superficiels, car il ne conduisait pas ses recherches au delà de certaines limites. De Marie-Sidonie de Lenoncourt, marquise de Courcelles, femme délibérée, auteur de *Mémoires*, il a laissé un portrait peint de vives couleurs; à Mme de Lafayette, d'autre part, il a consacré plusieurs volumes.

Vers la fin de sa vie il s'était attaché à l'étude du moraliste Joseph Joubert. L'homme lui paraissait injustement oublié. Il voulait le remettre en sa place, l'une des premières, dans notre littérature. Ainsi fut-il amené à écrire ces brillants volumes : *La Jeunesse de Joseph Joubert, Joubert et la Révolution, le Roman d'une amitié* qui retracent la carrière de son héros de prédilection et fournissent de si précieux renseignements sur l'évolution de ses idées. En même temps, il avait entrepris de colliger les **Carnets de Joseph Joubert** et d'en donner le texte intégral. Il disparut de ce monde ce délicat travail de transcription achevé, enrichi de ses notes, mais non de la préface significative dont il souhaitait l'accompagner.

Grâce à lui la pensée du moraliste revit tout entière alors que, jusqu'à l'heure présente, le public n'en avait connu que

des extraits plus ou moins tronqués, accommodés et, pour tout dire, falsifiés par Chateaubriand (1838) et Paul de Raynal (1842), éditeurs primitifs des *Carnets.* Mme Jeanne-André Beaunier s'est chargée, avec un soin digne d'éloges, de la publication de ces textes; elle y a joint une biographie de Joubert succincte, mais de tous points excellente et un index alphabétique qui en rend aisée la consultation.

Les mânes de Joseph Joubert doivent être satisfaits. L'homme souhaitait cette publication posthume; il la croyait utile, et pour sa mémoire, et pour ses lecteurs futurs, mais il craignait l'infidélité de ses transcripteurs. Il écrivait : « Si je meurs et que je laisse quelques pensées éparses sur des objets importants, je conjure, au nom de l'humanité, ceux qui s'en verront les dépositaires de ne rien supprimer de ce qui paraîtra s'éloigner des idées reçues. Je n'aimai, pendant ma vie, que la vérité ». Et, en 1815, quelques années avant sa mort, il semblait moins assuré d'avoir fait œuvre nécessaire et il s'était résigné à sombrer dans l'oubli : « Le ver à soie file ses coques, disait-il, et je file les miennes. Mais on ne les dévidera pas. Comme il plaira à Dieu. »

Il ressemblait, par certaines tendances de tempérament, à Montaigne dont il était le compatriote. Il était né en 1754 à Montignac, charmante et pittoresque bourgade du Périgord où son père exerçait les fonctions, alors plus lucratives qu'honorifiques, de « maître-chirurgien ». Il connut une enfance heureuse. Il fit ses premières études aux petites écoles de sa cité natale, et ses humanités à Toulouse, au collège de l'Esquille, sous la gouverne des Doctrinaires ou prêtres de la Doctrine. Ses classes terminées, faute de vocation, il prit la soutane sans prononcer de vœu et professa à son tour dans les établissements de la congrégation, en qualité de « frère laïc ».

Quoique pénétré d'un profond sentiment religieux qui ne l'abandonnera jamais tout à fait, il n'avait aucun goût pour le renoncement. Dès la période de son professorat qui dura, croyons-nous, quatre années, il témoignait beaucoup de goût pour la fréquentation du monde. En 1776, il abandonna la robe et l'enseignement, revint à Montignac auprès de sa mère. De ce temps, passé en lectures profitables pour la forma-

tion de son esprit, datent ses premières tentatives litéraires. Selon André Beaunier, il aurait ébauché, puis abandonné un petit roman. Il avait, d'autre part, commencé à tenir le journal, assez médiocre à l'origine, de ses pensées et de ses sentiments.

En 1778, il fut tenté par l'aventure et partit pour Paris. Il était « curieux des idées nouvelles » qui fermentaient dans la capitale, bien qu'il eût très probablement déjà connu la plupart d'entre elles par la lecture des philosophes. Il s'installa dans un petit hôtel. Il était fort sociable, quelque peu bavard, pas du tout provincial, déterminé à tout voir, tout connaître. Il disposait, sans nul doute, de quelque aisance, car on ne le voit rechercher ni remplir aucun emploi. Il se lia, pense-t-on, en premier lieu, avec Diderot qui exerça quelque influence sur lui, faillit l'embarquer à écrire un *Essai sur la bienveillance universelle.* Il fut ensuite l'ami de Fontanes, de Sébastien Mercier, de Restif de La Bretonne dont la femme devint sa maîtresse. Il s'intéressait à tout, aux arts en particulier. Il rêvait, sous l'instigation de Fontanes, de faire du journalisme. Il commença vers ce temps toutes sortes d'écrits, d'études, d'éloges, de dissertations qu'il n'acheva point. Il était, la plume à la main, un velléitaire, incapable de s'attarder longtemps sur une prose, mieux fait pour condenser que pour développer sa pensée.

Les idées révolutionnaires avaient fait grand progrès dans son esprit. Quand la grande tourmente éclatera, il lui sera plutôt favorable, mais il s'éloignera d'elle, troublé par ses excès. Il n'en souffrira d'aucune façon et, bien qu'oisif en définitive à cette époque, il ne se rendra jamais suspect aux sans-culottes. En 1791 et 1792, il occupera, à Montignac, les fonctions de juge de paix et de président du Tribunal de conciliation.

Entre temps, il avait connu à Villeneuve-le-Roy, au cours de séjours en Bourgogne, Adélaïde-Victoire Thérèse Moreau de Bussy, dont il s'était épris et avec laquelle il échangeait des lettres dont Mme André Beaunier nous donne des extraits plus que pittoresques. Il épousa cette jouvencelle le 8 juin 1793. Elle lui apportait, semble-t-il, une fortune qui le mettait à l'abri des incertitudes du sort et lui procurait, à Paris d'une

part, et en province de l'autre, des maisons confortables où il se pouvait livrer, sans souci, à la rêverie et aux spéculations d'esprit.

Il fut, en définitive, un homme singulièrement favorisé par le destin. La maturité venue, il jouissait d'illustres amitiés, de celles en particulier de Chateaubriand et de Pauline de Beaumont. En 1808, par la grâce de Fontanes, il devint inspecteur de l'Université impériale. On peut lui reprocher de n'avoir pas témoigné beaucoup de constance à son épouse. Il laissa, en effet, maintes fois, son cœur trop sensible s'émouvoir hors de son foyer, spécialement pour Mme de Vintimille. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans.

C'était un petit être chétif, douillet, frileux, toujours enveloppé dans des châles, foulards, gilets de laine. La vieillesse venue, il passait beaucoup de temps dans son lit autour duquel s'assemblaient, pour le distraire, de belles dames. Son existence entière fut remplie par les visites, les conversations, les rêveries, les méditations, les lectures. Avec passion il meubla son cerveau des connaissances les plus diverses, empruntées aux écrivains antiques aussi bien qu'aux écrivains modernes, français ou étrangers, de toutes les connaissances qui ne se peuvent point tirer de l'observation des hommes et de leurs mœurs.

Il confiait à ses carnets, commencés en 1774, achevés à l'article de la mort (1824), les résultats de ses cogitations quotidiennes. Il était, ce semble, fortement idéaliste, imprégné de Platon dont il s'inspirait souvent, citait le nom et les écrits. Son avidité de savoir l'a porté cependant sur des terrains fort divers. Il ne se désintéressait d'aucune doctrine philosophique et on le voit, en particulier, méditer sur celles de Locke et de Kant, parler avec admiration de Descartes et de cent autres spéculatifs dont il s'était nourri. La vie, la nature, les arts, la poésie, celle de Delille notamment, lui ont fourni ample matière de maximes et de jugements. Parfois une pauvresse, rencontrée au cours d'une promenade, faisait le sujet d'une de ses méditations.

Ses pensées sont écrites dans une langue aisée, ferme, limpide, toujours attrayante. Elles sont pleines de logique et de raison, rarement pessimistes; c'est en elles, semble-t-il,

qu'il a versé la substance de cet Essai sur la bienveillance universelle qu'il n'a point écrit. Citons-en quelques-unes; elles se rapportent sans nul doute aux gens de plume :

L'Ecriture tient de plus près à la pensée qu'à la parole.

Souviens-toi de cuver ton encre.

Ce que le déclamateur est à l'éloquence, le sophiste l'est à la philosophie. Les sophistes apprennent à philosopher, c'est-à-dire à parler et non à penser en philosophes.

Auteur et sujet. Au lieu de le traiter il s'amuse à le caresser (1).

Voici, sortie d'un de ses cahiers, une jolie image conçue, sans doute dans la campagne de Montignac ou de Villeneuve :

L'insecte appelé demoiselle — son corsage menu et long — a l'air d'une paille vivante, quand il vole un peu loin des yeux.

Ailleurs, il dédie ce charmant passage à la jeune fille :

Rien de trop terrestre et de trop matériel ne doit occuper les jeunes filles. Il ne faut entre leurs mains que des matières légères. Comme la nature les dégage, en quelque sorte, de la terre et les forme élancées pour les faire belles, il faut que l'éducation fasse pour leur âme ce que la nature fait pour leur corps. Tout ce qui exerce pleinement le tact, principalement sur les choses qui ont de la vie, est peu convenable à leur pureté et la détruirait. Elles le sentent si bien par instinct qu'elles regardent beaucoup et touchent peu; elles ne touchent, même les choses les plus délicates, que de l'extrémité de leurs doigts. Elles ressemblent à l'imagination et ne doivent qu'effleurer comme elle. Ce qu'il y a de moins virginal entre nos sens, c'est le tact. Aussi remarquez qu'une jeune fille ne touche rien comme une femme, ni une femme chaste en son âme comme celle qui ne l'est pas. On pourrait à ce seul indice connaître le tempérament moral des femmes. Du moins, soyez certain, quand vous en voyez qui prennent tout à poignée qu'il n'est rien au monde qu'elles refusassent d'empoigner.

Les questions économiques et sociales n'ont pas laissé indifférent le moraliste mêlé à la Révolution. Témoin ces paragraphes :

(1) Cette phrase s'applique admirablement à Joseph Joubert lui-même.

Les châteaux forts étaient alors ce que sont aujourd'hui les coffres-forts. Quand un seigneur avait mis ses hommes en sûreté derrière de forts murs, il y avait enfermé toutes ses richesses.

Le peuple est vil? C'est qu'il est peuple. Plaignez-le donc d'être peuple et désirez un autre état de choses où il ne se trouve ni grands ni petits.

Le peuple a pour le pain un grand respect et une sorte de vénération religieuse. Je ne sais si l'on ne l'obligerait pas plutôt à tout autre sacrilège qu'à fouler du pain aux pieds. Je suis persuadé que si quelque souverain s'avisait de cette action folle, il exciterait une horreur que rien ne diminuerait jamais et qui aboutirait à soulever dans ses états une sédition épouvantable. Rois du monde, mangez des enfants et dormez tranquilles, mais n'outragez pas le pain que mange le peuple, car vous mourriez de mille morts. Peut-être ce n'est pas seulement parce que le pain nourrit que le peuple le révère ainsi, mais parce qu'il l'a semé, l'a cultivé, l'a recueilli, l'a vanné, trié, moulu, pétri, et surtout parce qu'il est rare. La religion qui cacha Jésus-Christ sous les apparences du pain ne pouvait choisir un symbole plus touchant. Elle était digne par cela seul d'être la religion des infortunés.

Ajoutons, à ces phrases si profondes, celles-ci que les jeunes gens trop arrivistes d'aujourd'hui méditeraient avec profit :

La vie est un pays que les vieillards ont vu et habité. Ceux qui doivent le parcourir ne peuvent s'adresser qu'à eux pour leur en demander les routes.

Nous avons pris au hasard de la lecture les citations faites ci-dessus. Les deux in-octavo des *Carnets de Joseph Joubert* (950 pages) fourmillent de sentences, maximes, réflexions, aphorismes de qualité égale et souvent même bien supérieure, révélant la grande intelligence et la belle noblesse morale de l'homme qui les a écrits.

André Beaunier n'a voulu éliminer, d'un texte qu'il souhaitait définitif, ni une ligne, ni un iota. Il nous paraît être tombé ainsi dans un excès auquel conduit inévitablement la vénération pour un auteur, car, dans l'œuvre qu'il a de la sorte reconstituée et mise en ordre, beaucoup de fatras est entré. Parfois, en effet, à côté d'une pensée pleine de signification,

d'accent, de nouveauté, figure un lieu commun que Joubert eût certainement proscrit de ce texte définitif. Maintes phrases restent d'autre part inachevées, réduites à quelques mots, ressemblent à des indications d'aide-mémoire; d'autres sont visiblement traduites d'auteurs grecs ou latins; d'autres enfin appartiennent sans nul doute à des ouvrages lus le crayon à la main, celle-ci, par exemple : « Effronterie des yeux... pire que celle des oreilles » dont Joubert indique honnêtement l'origine (Vid. Bayle).

Quoi qu'il en soit, le monument littéraire élevé par André Beaunier à la gloire de son ami d'outre-tombe servira singulièrement la mémoire de ce dernier, mais il ne lui procurera pas le prestige que l'on accorde à celle de La Rochefoucault ou de Vauvenargues. La raison en est simple : trop d'abondance nuit. Joubert lui-même, parlant des moralistes qui le précédèrent, précise (I. p. 386) que les « petits volumes » sont les meilleurs. « Les très bons écrivains, ajoute-t-il, écrivent peu parce qu'il faut beaucoup de temps pour réduire en beauté... leur richesse ».

Revues. — *Humanisme et Renaissance,* avril-juin 1939. De Mlle E. Droz : Salomon Certon et ses amis; de M. L. Scheler : *Rabelaisiana;* de M. G. Thomas : *Papire Masson.* — *Revue des Cours et Conférences,* 15 mars 1939. De M. Jean Nogué : *La physique contemporaine et la philosophie;* de M. Emile Bouvier : *L'actualité de la profession de foi du Vicaire Savoyard.* — 30 mars 1939. De M. Louis Rougier : *Le génie grec;* de M. James Février : *La genèse de l'alphabet.* — 15 avril 1939. De M. H. Contamine : *France, Allemagne, Italie* (1859-1903). *Rêves et hésitations d'un dictateur;* de M. René Guignard : *Le roman de Goethe et le roman romantique, Wilhelm Meister et Henri d'Ofterdingen;* de M. Bernard Latzarus : *Un pythagoricien thaumarturge, Appollonios de Thyane, Appolonios et son biographe, l'œuvre mêlée de Flavius Philostrate.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux,* 15 mars 1939. De MM. B. de Kergorlay et G. J. P. : *Compagnie des aérostiers pendant la Révolution;* de M. G. J. P. : *La flotte batave et la convention franco-batave;* du Chasseur Cantabre; *Louis Bonaparte, colonel des Hussards volontaires;* de Soleil Effetum :

Le premier billet de banque. — 30 mars 1939. De M. Jean de Pavilly : *Villages français huguenots;* de M. Orfrémont : *Les artistes et leurs œuvres dans l'île Saint-Louis.* — *Revue du Tarn* du 15 mars 1939. De M. Emile Appolis; *La construction de la route de Toulouse à Gaillac* (1727-1743); de M. Hubert Arvengas : *Le couvent des Augustins de Lisle au* XIV*e* *siècle;* de M. J. Eggen von Terlon : *Une princesse allemande en Albigeois* (*Anne-Marie de Hohenzollern-Hechingen*)*;* de Mme Marie-Louise Puech-Milhou : *La Révolution et le Directoire en Languedoc d'après une correspondance inédite entre le philosophe Azaïs et la baronne de Rivières.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jeanne Perdriel-Vaissière : *Fumée du Soir,* éditions Marsyas. — Yvonne Ferrand-Weyher : *Mythologies,* « éditions du Trident. — Lucie Rondeau-Luzeau : *Les Chants de la Nature,* René Helleu. — Ida Faubert : *Cœur des Iles,* René Debresse. — Suzanne Buchot : *Près de la Fontaine Sonore,* Revue des Poètes. — Christine de Burgat : *Au Soleil de la Splendeur Française,* Fr. Bernouard. — Lyse Marval : *L'Ombre d'un Rêve,* « La Caravelle ». — Marie-Madeleine Machet : *Poèmes,* Cahiers du Journal des Poètes. — Yvonne Gautier : *Fresques,* A. Messein. — Alla Baud : *Java en Poèmes,* A. Messein.

Sans s'arrêter à la légion innombrable des femmes qui communiquent au public le cri banal de leurs déceptions amoureuses ou les illusions de leur amour non moins banal, on ne peut que s'émerveiller si l'on songe à toutes les femmes poètes dont la production n'est pas absolument indifférente. On les peut ranger, il me semble, en deux catégories, les femmes qui obéissent à leur impulsion première, à leurs nerfs, si l'on veut, à leur primordial besoin de pleurer, de crier, d'implorer, et les femmes qui, studieuses et appliquées, s'efforcent d'égaler, en imitant leurs procédés, les poètes qu'elles admirent. En tout art, nativement les femmes sont ou des disciples assidus qui observent et suivent des méthodes avec plus ou moins de souplesse intelligente, ou des spontanées qui n'ont aucun souci de la discipline et ne se plient à nulle contrainte, fût-elle d'ordre technique, fût-elle d'ordre moral.

Au-dessus de ces deux classes, nous honorerons bien haut celles qui se sont créé un art original par la fusion plus ou moins exacte et réfléchie de cette double attitude, maîtrisée ou, du moins, utilisée selon les besoins particuliers de leur

originalité foncière. La grande Marceline, comme plus anciennement, en France, l'admirable Louise Labé, réalisent cette grandeur, à laquelle ne fut pas loin d'atteindre souvent la fougueuse et parfois trop abandonnée Anna de Noailles, de même que parfois aussi, mais avec plus de roideur, la muse aux violettes, Renée Vivien. Parmi les femmes actuellement vivantes, je pourrais aisément citer plusieurs noms, mais je craindrais d'en contrister d'autres injustement, soit par un oubli involontaire, soit en émettant, sans motif actuel et sans preuve fournie, une sorte de condamnation, pour le moins, injustifiée. Toutefois, je ne puis pas laisser échapper l'occasion de rendre hommage à Gérard d'Houville (Marie de Régnier), puisqu'il semble qu'elle ne songe plus à publier de vers, alors qu'elle est assurément un des meilleurs, des plus authentiques et sûrs poètes de notre temps. C'est autour d'elle, et aussi de Lucie Delarue-Mardrus, qui, dans ses moments les meilleurs, sait faire montre d'une maîtrise délicieuse et ardente, que j'aimerais voir se grouper leurs sœurs vouées à l'expression lyrique, et, comme il existe des salons de femmes peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, nous présenter l'ensemble ou un choix de leurs travaux comparés; on y trouverait la possibilité de mieux se rendre compte comment par sa nature propre leur talent diffère du talent des poètes hommes, et quelles sont les causes de leurs défaillances ou les raisons d'être de leur mérite? dirai-je d'un vilain mot spécifique.

Jeanne Perdriel-Vaissière serait des premières à élire dans un groupement sincère tel que celui que je préconise. Sept recueils déjà caractérisent son talent qui, de l'un à l'autre, gagne en éclat comme en sûreté, en souplesse, en originalité véritable. Dans **Fumée du Soir,** les poèmes, comme aux livres qui ont précédé, s'inspirent d'impressions de nature; ils semblent viser à la plus simple des descriptions, en quelque sorte, réalistes, et précisément, par cette raison de sincérité et d'exactitude, ils suggèrent d'autant mieux l'état d'âme du poète qui observe et ne songe, quand il chante, ni à se décrire soi-même ni à s'exalter. Il s'en rend compte parfois, et sa constatation heureuse s'ajoute à la sérénité des atmosphères respirées :

Ne te plains pas du jour qui passe,
Ne dis pas au temps de surseoir;
Chaque heure est un profit : amasse
Et sois plus riche chaque soir...

Les frêles paysages de mer ou frôlés par les souffles de l'air :

Que chantent ces pins tout traversés d'ondes?
Que chantent ces flots pavoisés d'argent?
. . . .
Ah! mêle, pétri de trouble et de joie,
La douleur secrète aiguisant l'amour,
Et ce bruit de fuite et ce bruit de soie
Dont la volupté déchire le jour!
Encore une fois la grâce exultante,
L'être qui frémit d'un vouloir confus,
La pointe, la cime extrême et ployante
Qui n'attend qu'un souffle...
un souffle de plus...

Yvonne Ferrand-Weyher, dans **Mythologies**, comme dans ses premiers poèmes, nourrit des ambitions de savoir et de grandeur. On n'ignore pas qu'elle se plaisait naguère à composer des ballades selon la tradition; je la préfère lorsque, plus simple, elle entonne quelque *Petite Cantate Marine*. Lorsque *Antigone, sachant qu'elle encourt la peine de mort, ensevelit Polynice*, s'adresse à la « fontaine qui répand les plus amères eaux », à la Source Dircé, et s'ouvre à elle en ces termes :

Pleure sur moi, ta fille Antigone éplorée,
Contrainte par l'injuste loi
Et par mon juste cœur d'en appeler, du roi
Aux dieux et à leur loi sacrée...

on peut supposer que la perspective du supplice brouille un peu l'expression de ses pensées. Je ne conçois pas nettement, non plus, cette « émeraude » *brûlant*, dans les forêts où rôde du poète la « faune ancestrale », *sous son crâne...*

Joyau profond, secrète joie!
Ils viennent fondre dans tes eaux,
Des noires forêts les rameaux
Chargés d'une glissante proie...

Il est heureux que des tournures de phrases moins cahotées fassent, dans ce recueil, contraste à ces vaines et hasardeuses complications. Je m'incline avec respect devant tout ce que l'art de Mme Ferrand-Weyher révèle de dignité, de désir de faire solide et grand, mais elle ne parvient pas toujours à rejoindre son desscin; elle est trop haut placée pour que je dissimule les déceptions que j'éprouve souvent à la lire. (Depuis que cette chronique a été écrite, j'ai reçu un nouveau livre de Mme Ferrand-Weyher, *Songes et Divertissements,* qui me sera l'occasion de revenir avec plus de détails sur son cas.)

Lucie Rondeau-Luzeau, docteur ès-sciences, nous présente un beau recueil de poèmes, **les Chants de la Nature.** C'est déjà par les soins du maître éditeur René Helleu que son premier recueil, *les Voix du Mystère,* avait paru, en 1935. L'auteur, en tête du volume, déclare : « J'ai observé la nature avec ma raison, je l'ai chantée avec mon cœur et parfois j'ai cru sentir son âme. » Cette constatation ne manque pas d'une certaine fierté, mais je crains que, par endroits, le docteur ès sciences ait régi de ses conquêtes et de ses notions froides les élans du poète. Je ne fais pas allusion à ce « Voyage en Galaxie » où, forcément, le conflit entre les deux manières d'envisager l'univers devait se produire, mais si je prends un poème de nature fort différente, *Passe-Temps*, et qui est d'un rythme souple, d'une imagerie plus spontanée et indépendante, une sécheresse se décèle dans la succession un peu brusque des images, un manque d'ondulation, de liaison qui étonnerait si on n'y retrouvait pas quelque chose de ce besoin des savants d'affirmer une notion nette, quitte plus tard à l'expliquer; l'intelligence est plus saisie que séduite ou enveloppée. Je dis cela non pour diminuer l'art de l'auteur, mais pour chercher à me convaincre de motifs plausibles qui font que je la regarde comme possédant des qualités autres que celles d'un artiste, et parfois contradictoires. Le chant se subordonne, sinon au raisonnement formel, à ce qui est, plus volontiers qu'à ce qu'on sent.

Dans sa préface au livre de poèmes intitulé **Cœur des Iles,** Jean Vignaud dit de l'art de l'auteur, Ida Faubert, que, « comme celui de Léon Laleau, il est bien dans la tradition

de tous les grands lettrés haïtiens qui ont été marqués par notre langue et par notre civilisation. » Dans cette enchanteresse contrée tout le monde, semble-t-il, est marqué délicieusement, à des degrés variés, du don de poésie. De même que j'ai eu la joie de voir convertir mon admiration pour Léon Laleau en réciproques et profonds sentiments d'amitié, Ida Faubert depuis longtemps a attaché à son art mon admiration réelle la plus sincère. Je suis sensible à un talent de cette sorte, que n'embarrasse pas le vestige de l'effort et de l'étude, mais qui, pur, tendre et raffiné, apparaît toujours nécessaire et jailli, pour ainsi parler, de la plus pure des sources. C'est si simple, dépourvu d'apparat, pénétrant aussi, et émouvant quand il sied.

Arrêtez donc ce bruit de cloche...
J'entends crier les désespoirs.
Il semble que le Ciel reproche
Tous les bonheurs des autres soirs.

Arrêtez donc ce bruit de cloche...
J'ai reconnu le son du glas.
Dans la chapelle toute proche
Des femmes gémissent tout bas...

Arrêtez donc ce bruit de cloche...
La pâle lueur des flambeaux
Aux plis noirs des robes s'accroche...

Cela a un ton presque populaire et facile, qui a tenté, je ne m'en étonne guère, maint musicien.

J'aurais aimé m'arrêter à d'autres recueils intéressants à plus d'un titre, dont les auteurs sont des femmes. La place, le loisir me sont insuffisants. Je signalerai du moins les bons vers, un peu à la manière de Noailles, bondissants mais parnassiens, de Suzanne Buchot, **Près de la Fontaine sonore,** les poèmes dédiés **Au Soleil de la Splendeur française** où sont célébrés la gloire et les somptuosités de la Cour de Louis XIV par Christiane de Burgat; **l'Ombre d'un Rêve** où Lyse Marval confesse son désir d'aimer pour aimer; les **poèmes** en vers libres d'un rythme décidé et souple de Marie-Madeleine Machet, présentés avec grande sympathie par An-

dré Spire; les **Fresques,** sonnets de facture plus habile que savante ou que variée par Yvonne Gautier; et les vers fluets où, sous le titre **Java en Poèmes,** Alla Baud nous présente ses « souvenirs de beauté, de joie et de souffrance ».

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J.-H. Rosny, jeune : *La pharmacie des prés,* Albin Michel. — André Chamson : *La galère,* Gallimard. — Binet-Valmer : *Ces dames de Châtillon,* Flammarion. — Léon Paschal : *Les courtisanes et les amoureuses,* Gallimard. — Marcelle Vioux : *Louise de La Vallière;* Pierre Audiat : *Madame de Montespan;* Jean Gallotti : *Mademoiselle de Fontanges,* Fasquelle. — Robert Goffin : *Chère espionne!* Les Editions de France. — Mémento.

Il va de soi — M. J.-H. Rosny jeune est trop bon romancier pour ne pas connaître la règle du jeu — les personnages de **La Pharmacie des Prés** ne sont pas des gens ayant existé, en chair en os. « Je les ai bâtis pièce à pièce dans mon esprit, dit l'auteur, en tâchant de rester dans la vérité comme fait un sculpteur quand il modèle, par exemple, une statue de Jupiter. » Le principal d'entre eux, cependant, Pache (le directeur de la prestigieuse « Pharmacie des Prés »), ne laisse pas de rappeler, par ses prétentions, certain parfumeur qui eut son temps de célébrité, ambitionna d'être une sorte de dictateur philanthropique, de gouverneur moral de la France, par la publicité, les journaux, avec l'aide de son immense fortune. Autour de lui, qui n'est pas un aigle, gravitent les représentants du monde de la politique, de la finance, des sciences, des arts, de la presse, qui se servent de lui, de son argent, plus qu'ils ne le servent, et finissent par provoquer sa déconfiture... Grâce aux dieux, ce qui pouvait être sauvé de sa pharmacie, c'est à la probité d'un collaborateur, au bon sens d'une charmante femme qu'il le doit. Roman de mœurs, comme on voit, et qui achève d'emprunter son caractère historique aux événements récents auxquels il fait allusion. Pache appartient à l'espèce des dictateurs sans vocation véritable. Et d'abord, il a fait ses classes, ce n'est pas un primaire comme les forgeurs de l'Axe. L'idée de dominer lui vient, comme est venue à Chauchard celle de collectionner, après fortune faite, parce qu'il éprouve le besoin de couronner sa réussite, ou de lui donner un sens social ou spirituel. Direc-

teurs d'un magasin de nouveautés ou d'une pharmacie, il est fatal que de tels gens se fassent rouler : qu'on leur passe les tableaux des artistes officiels les plus pompiers, qu'ils servent à entretenir un état de choses sans lequel ils ne seraient rien. Les « homélies » de Pache, autant en emporte le vent. La farce continue, au grand étonnement du naïf, qui donne dans tous les panneaux, et, pour commencer, entretient fastueusement une actrice de l'Odéon, laquelle le trompe avec un greluchon sans scrupules... M. J.-H. Rosny jeune est optimiste, mais il ne se fait pas d'illusion. Il est sage, et le philosophe Vetruve, qui semble bien être son truchement, ne nous cache pas qu'il doute des panacées ayant la prétention de purger les hommes de leurs vices On ne les rendra jamais meilleurs qu'ils sont. Mais il y a des époques où *ils sont* avec une impudeur, un cynisme particuliers, à cause de la facilité des moyens que certains régimes leur fournissent... On parle beaucoup dans *La Pharmacie des Prés;* on y échange des idées, des vues, qui nous renseignent amplement sur nos contemporains. Jamais on n'a autant menti, ni avec autant d'effronterie qu'à présent. C'est un fait sur lequel M. J.-H. Rosny insiste justement. Ce romancier n'est pas seulement un observateur des mœurs, c'est un moraliste, informé des ultimes découvertes de la science, des dernières données de la psychologie, et tels des chapitres de son livre ont valeur d'essais. Mais la vie circule à travers toutes les pages de ce livre où l'imagination transpose, exalte même les données de la réalité. Des portraits — non des photographies — l'illustrent; nous collaborons avec l'auteur pour reconnaître, en eux, certains personnages qui sont entrés, déjà, dans l'histoire de la troisième République : l'apôtre de la paix (hélas!) en particulier, à la fois gouailleur et rusé, vulgaire et doué de sensibilité, de finesse...

C'est aussi l'histoire, et la plus récente, qui inspire **La Galère,** le dernier roman de M. André Chamson, puisqu'il a pour sujet les événements de la nuit sanglante du 6 février 1934. Il faut le reconnaître en toute bonne foi : M. Chamson a fait un louable effort pour être objectif dans ce roman, sinon impartial. Mais l'impartialité réclamait, en l'occurence, un détachement que, pour deux raisons, il ne pouvait avoir. Il est

contemporain des faits qu'il relate, d'une part, et, de l'autre, il appartient à l'un des deux groupements politiques dont précipita l'agrégation l'émeute de cette nuit, déjà lointaine, car les événements vont vite, à présent, de par la volonté de chefs étrangers qui ne laissent pas de tirer parti de nos divisions. En vérité, les choses se sont-elles passées comme M. Chamson les raconte, et la police, en particulier, y a-t-elle joué un rôle décisif?... N'est-ce pas un mouvement de réprobation, d'indignation spontanée, presque unanime, qui poussa la foule à manifester devant le Palais-Bourbon, si même certains essayèrent d'en prendre avantage?... La scission d'où devait sortir « le front populaire » ne se produisit qu'ensuite. N'importe. Aussi bien, le moment est-il mal choisi pour allumer des brandons de discorde civile. Regrettons plutôt, avec M. Chamson lui-même, que des Français, des amis — comme Boullan et Rabaud — se soient trouvés séparés, jetés dans des camps adverses par la faute d'un demi-quarteron de fripouilles et l'habileté manœuvrière de certains politiciens. Il y a bien quelque candeur, une tendance aux sophismes, généreusement intentionnés, dans les propos que M. Chamson prête à ses personnages; mais l'action de son récit est menée avec entrain et concision; les couleurs en sont hautes; les incidents pittoresques. Le polémiste (qui ne se reconnaît pas tel, bien entendu) gâte, à mon humble avis, les qualités du romancier ou, plus exactement du conteur, en portant contre ses adversaires des accusations plus insidieuses que directes... On retrouve trop, ici, de ces éléments bâtards dont on a raison de faire reproche aux auteurs de « vies romancées ». Quand on n'est pas Shakespeare, ou Hugo, mêler la fiction à l'histoire n'est possible qu'une fois le sens des événements admis, leur portée fixée de façon quasi-définitive.

Dans un domaine — le XVIe siècle — cultivé par Mérimée (*La Chronique du rêve de Charles IX*) et par le comte de Gobineau (*Nicolas Belavoir*), sans parler d'Alexandre Dumas (*La reine Margot, Les quarante-cinq*), mais dont Maurice Maindron semblait avoir voulu faire son fief, M. Binet-Valmer se livre à une incursion brillante avec son nouveau roman, **Ces dames de Chatillon.** On n'ignore pas qu'il avait écrit, déjà, une biographie de l'amiral Coligny. On retrouve, d'ail-

leurs, le « Grand Français » dans ce récit où bouillonnent les courants idéologiques de la Renaissance. Les femmes (d'où le titre choisi par M. Binet-Valmer) ne jouent pas le moindre rôle dans la fermentation des esprits qui eut pour effet, de pair avec les progrès de l'humanisme, le développement de la réforme. C'est le début de ces guerres atroces qui dévastèrent le pays et favorisèrent les invasions étrangères qu'évoque M. Binet-Valmer. La sincérité des croyances ne lui fait pas oublier le jeu égoïste des ambitions. Mais il semble qu'au milieu des nombreuses figures, toutes caractéristiques, qu'il a animées dans sa fresque, il ait voué une prédilection particulière à Guyonne de Beaumont, la nièce bâtarde de l'Amiral. Toute la fougue, l'ardeur à vivre de la Renaissance, il les a incarnées dans cette jeune fille-femme, profondément mystique, cependant, et qui voue au héros une admiration passionnée : petite bacchante auréolée d'un nimbe au lieu d'une couronne de pampre. M. Binet-Valmer suit scrupuleusement la marche de l'histoire dans son récit, au langage avec art teinté d'archaïsme, à profusion chargé de détails précieux et pittoresques, dans le goût fastueux de l'époque qu'il ressuscite, mais où l'on retrouve cette chaleur, si caractéristique de son talent.

M. Léon Pachal aurait eu entre les mains pour composer le livre qu'il intitule **Les courtisanes et les amoureuses,** les mémoires d'un certain comte Casimir de X..., baptisé Casimir de Stenbach, pour des raisons de convenance. Il est possible; et que le personnage, qui guerroya du temps de Louis XIV, nommément en Espagne, ait couché sur le papier les aventures que nous lisons ici. Le ton, en tout cas, est d'époque, à n'en point douter. Certains détails portent la marque du siècle, et le tout est fort savoureux, d'une gaillardise souvent comique. Ce comique est celui de Molière et de Le Sage, mais aussi de Scarron, c'est-à-dire qu'il est, à la fois, d'un naturel franc, et d'un réalisme très picaresque, en même temps que burlesque. Avec ses moines complaisants, ses filles, ses écornifleurs ou ses parasites, l'Espagne du comte de Stenbach annonce déjà celle de *Gil Blas* et des pièces de Beaumarchais.

Dans une série, intitulée « Trois amours de Louis XIV »,

voici, par un brelan d'auteurs, la vie des trois favorites principales du Roi-Soleil : **Louise de la Vallière,** par Mme Marcelle Vioux, **Madame de Montespan,** par M. Pierre Audiat et **Mademoiselle de Fontanges,** par M. Jean Gallotti. L'histoire est à peine romancée dans ces aimables résurrections. N'étaient-ce les dialogues, les propos prêtés par les auteurs à leurs héroïnes, on se sentirait tout à fait en confiance.

Chère espionne, « roman de l'amitié franco-belge », par M. Robert Goffin, nous reporte à la guerre de 1914-1918. C'est au nord du Brabant wallon, durant l'occupation allemande en Belgique, qu'il se passe, en effet. Une jeune femme, une actrice, de l'espèce des Judith ou des Dalila, se dévoue, sacrifie même son honneur pour servir la cause de son pays, et en se faisant passer pour espionne, fournit de précieux renseignements à l'état-major des Alliés. L'intrigue romanesque déborde, jusqu'à l'étouffer, la documentation qui a pu servir à pareil récit; mais on le lit avec agrément.

Mémento. — Je signale — aux « Libertés françaises, qui ont l'insigne mérite de publier, à bon marché, outre des inédits, des ouvrages célèbres, *in extenso* — une édition des *Nouvelles de Jean Boccace par Mirabeau.* Vrai régal pour les lettrés. L'auteur de l'*Erotika Biblion* se fait, ici, la main, et son style alerte a toute la fermeté de celui du grand siècle. Mais les érudits s'amuseront de voir comment le fougueux provençal profite de cette « traduction libre » pour exprimer ses opinions révolutionnaires. — Voici, d'autre part, les admirables *Nouvelles asiatiques* de Gobineau (Gallimard). Méconnu de son temps, l'inventeur du « racisme » se révèle, à la fois, l'égal de Mérimée et de Stendhal dans ce chef-d'œuvre. M. Roger Pillet publie, de son côté, *Les Oraisons amoureuses de Jeanne-Aurélie Grivolin,* lyonnaise (Denoël) ; ouvrage ravissant, d'une fraîcheur digne de Longus, et qui mérite de prendre place parmi les témoignages les plus émouvants qu'aient laissé les femmes de leur pouvoir d'aimer.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Jardinier d'Ispahan, trois actes de M. J.-J. Bernard au théâtre de l'Œuvre.

L'évolution des mœurs est une chose. L'idée que les observateurs s'en font en est une autre. Ce qui m'a profondément

surpris dans la nouvelle pièce de M. J.-J. Bernard, c'est l'attitude que cet auteur intelligent, délicat et raffiné peut prendre à l'égard de ses personnages et l'approbation tacite dont il les couvre; le sérieux qu'il attache à des choses qui me semblent n'en pas avoir. En outre, la facilité avec laquelle certains êtres s'abandonnent à ce qu'ils devaient combattre me déconcerte. Qu'en en juge.

Une jeune fille qui regardait par la fenêtre aperçut dans la cour un ouvrier qui réparait une gouttière. Il était beau, il avait des bras puissants, il était agile. Elle fut émue.

Cet incident m'a fait songer à *Mademoiselle Irnois*, la prodigieuse nouvelle de Gobineau qui fut tirée de ses inédits il y a une vingtaine d'années :

Au cinquième étage, vis-à-vis les deux fenêtres de la chambre à coucher d'Emmelina, et par conséquent trois étages au-dessus d'elle, était une mansarde de fort méchant aspect, placée juste à la naissance du toit, qui n'était pas faite pour attirer longtemps le regard. Mais à cette triste fenêtre travaillait tout le jour un jeune ouvrier tourneur. On commence j'imagine à entrevoir où nous allons en venir. Et en vérité ce jeune ouvrier était remarquablement joli... C'était moins un garçon qu'un vrai moineau, tant il était haut niché, gai, chantant, agile et remuant.

Voilà la cause des émotions d'Emmelina.

Mais la pauvre Emmelina était une malheureuse créature arriérée et contrefaite, à peine consciente. Ce qu'elle éprouvait à la vue de son jeune voisin n'était qu'un *bien-être inanalysé* et elle n'avait en elle rien de ce qu'il faut pour que ses vagues impressions pussent devenir des réalités. Il suffit de dire que Madeleine Landier, l'héroïne M. J.-J. Bernard, est figurée par la belle Lucienne Bogaërt pour que chacun mesure l'intervalle qui la sépare de Mademoiselle Irnois. Le coup de chaleur, si je puis dire, qu'elle ressent à la vue de l'ouvrier qui travaille dans la cour est cependant d'une telle sorte que l'on ne peut sans malaise considérer les péripéties qu'il détermine. Sans doute l'auteur a-t-il masqué ce qu'il y a de déplaisant et de grossier dans son thème. Il a tiré son ouvrier d'une famille très convenable, il lui a donné une certaine instruction, faisant de lui un ancien marin (un quartier-maître si je ne me trompe) paré du prestige qui ne manque jamais

d'entourer l'homme qui a fait de longs voyages. Mais La Fontaine aussi a voulu que son muletier fût un peu supérieur au commun des muletiers :

> Ce muletier était homme de mine,
> Et démentait en tout son origine,
> Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
> Bien le montra...

Ce n'était cependant qu'un muletier et ce que je reproche à M. J.-J. Bernard, c'est de nous avoir précisément conté une histoire de muletier, non que je méprise les muletiers, — je me crois affranchi de tout préjugé de classe, — ni les histoires de muletiers : elles sont antiques comme le monde. Mais il me semble qu'elles doivent être pleines de gaillardise et ne pas virer au drame ni au mélodrame. Surtout, elles ne doivent pas introduire dans le domaine psychologique ce qui se localise ailleurs avec tant de précision. Enfin elles doivent se conclure avec promptitude et non pas durer des années. User du muletier pendant un quart d'heure, c'est triompher de l'ordre social; lui donner sa vie, c'est le renverser en se déclassant.

Peut-être objectera-t-on que je me contredis. Je viens d'annoncer que j'étais affffranchi de tous préjugés de classe et voici que je parle de déclassement.

Ce déclassement auquel je pense n'a point de rapport avec les catégories sociales, mais il en a avec les habitudes de l'esprit et de la sensibilité. Peu importe d'où sort la femme que l'on épouse, si le cœur, comme dit à peu près Camille à Perdican, ne vous lève pas au repas de noces et si l'on ne doit point, le soir de la fête, lui faire couper les mains et les pieds, comme dans tous les contes arabes, parce qu'elle sent le ragoût.

Les risques de ce genre sont bien plus grands encore pour la femme que pour l'homme, et c'est pourquoi elle doit se défendre de donner sa vie au muletier — non point parce qu'il est né muletier, on naît ce que l'on peut et l'égal de quiconque en droits, mais parce qu'il l'est demeuré.

On s'étonne que M. J.-J. Bernard n'ait point songé à tout cela en plaçant son héroïne dans une pareille situation. Assurément il lui a organisé des défenses : elle s'est mariée, elle a

marié le muletier. Mais ce ne sont là que défenses matérielles. Elle continue à vivre à proximité de cet homme, et c'est dans son âme qu'elle ne le combat point. Voilà ce qui fait qu'on ne peut l'excuser ni la plaindre de ses malheurs. Voyez comme la Silvia de Marivaux agit différemment. Elle est éperdue à l'idée d'avoir conçu un amour indigne. Si son malheur voulait que Dorante en effet ne fût qu'un muletier, elle y renoncerait assurément. Peut-être lui ferait-elle épouser Lisette; mais elle les laisserait à leur place et ne pousserait point la pauvre petite mariée au suicide.

C'est une précaution toute naturelle que de marier le muletier pour se délivrer du pouvoir dangereux qu'il exerce. Je dirai presque qu'elle est de style. Dans *le Cid,* l'Infante, aux yeux de qui Rodrigue n'est qu'un muletier, songe tout naturellement à lui faire épouser Chimène. Assurément, elle voit avec plaisir ce beau garçon s'élever au-dessus de lui-même, mais elle n'est pas sûre qu'il puisse approcher jamais d'elle. C'est que l'Infante comme Silvia sont des âmes fines. Elles ont autre chose que des sens et des appétits déréglés. Elles sont du monde, au sens où l'entend La Bruyère : « Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier et un maçon est un maçon. Pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint. »

La personne qui nous occupe ne craint pas la tentation; elle cherche l'occasion d'être tentée. Qu'on ne me dise point que la fatalité la poursuit; elle est d'une pâte commune, sinon grossière, tout à fait incapable de dire comme Sylvia : « Quand tu le posséderais (mon cœur) tu ne le saurais pas; et je ferais si bien que je ne le saurais pas moi-même »; et c'est là ce qui nous étonne; c'est où nous ne reconnaissons pas J.-J. Bernard, que nous aimons précisément pour sa finesse, sa retenue, sa distinction. Qu'il ait conçu un pareil personnage et agencé de telles aventures, voilà de l'inexplicable. A moins qu'il ne pense plus qu'en fonction du théâtre, des situations et de la scène à faire, en prenant ces expressions dans leur signification la plus vulgaire et la moins artiste.

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Il semble vraiment qu'il y ait quelque chose de changé dans notre vie cinématographique et ces vides que j'ai signalés depuis quelques mois dans des salles jadis toujours combles, quel que soit le spectacle, se sont encore accrus, et, vraiment, toutes les productions de cette quinzaine se sont déroulées devant des auditoires souvent plus que clairsemés. Evidemment, les circonstances actuelles et les préoccupations du public ne sont point sans y être un peu pour quelque chose : mais, cependant, en d'autres circonstances presque aussi graves, on a pu noter qu'au contraire, la faveur des amateurs pour les spectacles ne se ralentissait pas. Et pourtant, tous les films que j'ai pu voir ces temps-ci étaient d'une qualité fort acceptable, et on n'aperçoit pas que leur banalité ou leur insuffisance aient pu motiver ces réserves du public.

Le Moulin dans le Soleil, au Normandie, nous offrait de très belles images et avec Aquistapace, qui est un grand acteur, une interprétation plus qu'intéressante avec Orane Demazis, fort goûtée du public ordinairement.

Au César, *Compagnons d'Infortune* nous a ramené Wallace Beery, flanqué pour la circonstance d'un jeune garçon, Mickey Rooney, aussi goûté que son compagnon.

Echec à la Dame, à Lord Byron, fut un film agréable, très joliment joué par Warner Baxter et sa partenaire, Loretta Young.

Au Normandie, *Descente en Vrille* nous a montré les tours de force d'Alice Faye, Nancy Kelly et Constance Bennett, rivalisant d'audace dans des exercices d'avions admirablement présentés.

Le Veau Gras, au Paramount, fut une comédie agréable, supérieure même à la pièce donnée à la scène par Bernard Zimmer, et à laquelle une distribution tout à fait sensationnelle avec Elvire Popesco, Lefaur, Armand Bernard et Dorville, imprimait un mouvement tout à fait amusant. Et cependant, je le répète, toutes ces audiences se sont déroulées devant des auditoires très clairsemés, ce qui ne laisse pas d'être aussi inquiétant qu'imprévu. C'est à L'Olympia avec

Nord Atlantique que j'ai trouvé un auditoire nombreux, mais il m'a bien fallu constater que cette affluence imprévue était surtout due à Tino-Rossi, selon la nouvelle méthode imposée par l'Administration des Beaux-Arts d'intermèdes sous peine d'une aggravation de droits et de taxes, et que l'artiste était la vraie cause de cette affluence inusitée. Il est fort curieux d'observer ce cas d'hystérie collective qui pousse nos compagnes à l'audition du célèbre chanteur; il y en a même cinq ou six qui ont franchi la scène pour apporter des fleurs et embrasser l'idole. Il faut d'ailleurs reconnaître que Tino-Rossi est la modestie même, qu'il ne provoque en rien ces effusions et qu'il chante des choses imbéciles avec une voix fort agréable. Et l'on demande, lorsque notre Administration des Beaux-Arts mettra en exécution les réformes qu'elle prépare actuellement pour le Cinéma, si tout cela nous conduira à des impairs comme ceux qui ont illustré le malheureux Opéra-Comique ou le Théâtre National de Chaillot. Déjà la Radio est loin d'enchanter les auditeurs et on peut prévoir que bientôt toutes ces merveilleuses inventions du Cinéma et des Diffusions seront définitivement ramenées à la médiocrité courante.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Albert Bayet : *Qu'est-ce que le rationalisme?* Editions rationalistes, Ch. Rieder, 54, rue de Seine. — Emile Rideau : *Philosophie de la physique moderne*, Editions du Cerf. — Père M. Gorce et Père F. Bergounioux : *Science moderne et philosophie médiévale*, Préface de Sébastien Charléty, Alcan.

Le nouvel ouvrage d'Albert Bayet, **Qu'est-ce que le rationalisme?** rentre dans le cadre de cette rubrique par deux de ses six chapitres : *Le rationalisme scientifique* (pp. 117-163) et *Y a-t-il une crise du déterminisme?* (pp. 165-204).

Avouons tout de suite que le mot « rationalisme », de par son amphibologie même, ne nous paraît pas adéquat (1). Certes, nous admettons, avec l'auteur, que l'homme doit être dirigé par « un ensemble de principes nés de l'expérience » (p. 161), mais il est, semble-t-il, abusif d'appeler *cela* « Raison ». D'autre part, les trois principales divisions de l'exposé

(1) Nous l'avons complètement évité dans notre dernier livre paru aux *Editions rationalistes* (Cf. *Mercure de France*, 15 avril 1939, p. 394).

s'intitulent respectivement : « rationalisme religieux, rationalisme métaphysique, rationalisme scientifique », alors qu'il serait aussi simple d'écrire : *pensée religieuse, pensée métaphysique, pensée scientifique.* Plus brièvement, les deux premières constituent la théologie et l'idéologie, la troisième pouvant recevoir les noms d'expérimentalisme, d'objectivisme, voire de scientisme (2).

En ce qui concerne l'esprit scientifique, Bayet fait justice des déviations du positivisme, puisque Auguste Comte n'a pas craint d'affirmer (p. 129, note) :

La foi ne commence qu'envers les notions qui vous semblent douteuses et que vous admettez de confiance, en leur accordant autant d'influence qu'à celles qui vous sont démontrées.

Puis il décrit fort pertinemment la rénovation (3) des sciences du monde matériel par les géométries non-euclidiennes, la relativité et les quanta :

En présence de cette matière dématérialisée, les archéologues de la pensée songeront mélancoliquement à tant de beaux systèmes fondés sur le vieux dualisme esprit-matière, à tant de lances classiquement rompues pour ou contre le matérialisme et le spiritualisme. Mais, comme dit l'Ecriture, laissons les morts ensevelir leurs morts... (pp. 143-144).

Nous avons maintes fois entretenu nos lecteurs (4) de la prétendue « crise du déterminisme », à laquelle Bayet consacre des développements en tous points remarquables :

(2) Cf. *Mercure de France*, 15 juillet 1936, p. 382 (à propos de *Science et Scientisme*). Les désignations « Union rationaliste », « Bibliothèque rationaliste », etc. n'offrant d'ailleurs aucun inconvénient, car personne ne risque de nous prendre pour des disciples de saint Thomas d'Aquin, pour des émules d'Etienne Gilson ou de Sébastien Charléty.

(3) L'auteur reprend, dans sa conclusion (p. 209, et suiv.) l'opposition de la science et de la technique : « Quand les avions bombardent les villes, quand les obus se chargent de gaz toxiques, quand le cinéma, les linotypes, la T. S. F. se mettent au service de la sottise, l'opinion s'en prend à la science. » Illusions!... Des journaux, qui se déclarent serviteurs du progrès, vantent, à prix d'or, « la science » des fakirs, le spiritisme, la radiesthésie [l'astrologie] trouve des adeptes; la loi, les tribunaux tolèrent les trafics les plus éhontés... Dans le temps même où des millions d'êtres humains manquent de tout, nous venons de voir détruire le blé, le bétail, le café, le coton, la laine, le cuir. Le coup fait, ceux qui l'avaient ordonné se sont plaints gravement que l'on ne travaillât pas assez... Que l'on « utilise » la science *dans l'esprit qui est celui de la science*, et le monde nouveau entrevu par les grands utopistes des siècles passés deviendra une réalité. »

(4) Depuis les trois conférences de Paul Langevin, à l'Union rationaliste (*Ibid*, 15 juillet 1930, pp. 436-439).

Tout ce qui est prouvé jusqu'à présent, c'est qu'avec l'hypothèse corpuscule-onde, on ne va pas au fond des choses : mais cette preuve ne prouve pas qu'avec une autre hypothèse on n'irait pas plus avant (p. 187). Non seulement l'indéterminisme n'est pas une nouveauté analogue à la relativité ou aux quanta, mais ce n'est pas une nouveauté, et c'est en tant que vieillerie qu'il a séduit tant d'esprits (p. 177). Vive donc la théorie « jeune » qui ramène le vieux libre arbitre ! Vive la « nouveauté audacieuse » qui restaure les vieilleries rassurantes ! (p. 178).

Certes, Niels Bohr, Pascual Jordan, Paul Dirac, James Jeans, Arthur Eddington sont des savants authentiques, mais :

L'histoire est là qui nous rappelle que, souvent, les plus grands mêlent curieusement aux nouveautés hardies des vieilleries décrépites. Pythagore donne l'élan à la géométrie, mais il défend de manger des fèves. Roger Bacon définit la science expérimentale, mais il prêche le retour à Noë. Kepler annonce Newton, mais il tire des horoscopes. Descartes formule le mathématisme universel, mais il défend la transsubstantiation. Comte définit le positivisme, mais il propose l'utopie de la Vierge-Mère (p. 174).

On pourrait ajouter le « cas » de Philipp Lenard (né en 1862, lauréat Nobel 1905), qui, dans *Physique allemande,* s'exprime en ces termes :

Physique allemande? Qu'est-ce à dire? Je pourrais aussi bien l'appeler physique aryenne ou physique de l'homme de race nordique, ou physique basée sur la pureté de la race et du sang;

Et aussi le « cas » de Johannes Stark (né en 1874, lauréat Nobel 1919), qui conclut, dans *Les grands hommes de la science :*

Le moment est venu d'extirper de la physique aryenne les derniers vestiges de l'esprit sémite. L'atome allemand ne ressemble en rien à l'atome judéo-marxiste.

Quelle flagornerie à l'égard du maître de l'heure ! Quel acquiescement servile à sa pauvre marotte, à son pauvre délire d'interprétation !

§

Tout de même, dans son étude *Physique de croyant* (5), notre grand compatriote Pierre Duhem (1861-1916), n'allait

(5) *Archives de philosophie chrétienne,* octobre-novembre 1905.

pas jusque là : il se contentait de rejeter les théories corpusculaires, sous le prétexte baroque que, le jour où elles auraient triomphé, un conflit pourrait surgir entre elles et la théologie... Depuis un quart de siècle, l'atomistique n'est plus sérieusement contestée par personne (6), et la « neutralité religieuse » de la physique est hors de doute.

C'est surtout en pays étranger — nous venons de le voir — que l'on appelle la physique au secours de l'apologétique; cependant nous avons rencontré, dans cette rubrique (7), plusieurs échantillons de « science de croyants ». Deux nouveaux ouvrages rentrent dans la même catégorie.

Emile Rideau, docteur ès-lettres, a écrit **Philosophie de la physique moderne.** En dépit de ses prétentions (8), il est piquant de comparer sa documentation avec celle — toujours exacte — de cet autre « littéraire » qu'est Albert Bayet. Nous n'insisterons pas longuement sur les erreurs de détail, dont voici quelques exemples : croyance à l'introduction d'une quatrième dimension en relativité générale (p. 38, alors que cette dimension supplémentaire figure déjà en relativité restreinte); affirmation d'une « identité des structures mathématiques de la lumière et de l'électricité » (p. 62, alors que la lumière n'est qu'une forme *très particulière* de phénomènes électromagnétiques); confusion sensationnelle entre force et énergie (p. 18; c'est, non pas l'énergie, mais la force de gravitation qui se traduit par une courbure locale de l'espace-temps). L'auteur parle, à chaque instant, de « l'essence des choses » (9); il admet (p. 52) une incompréhensible « opposition de la technique expérimentale et des sens de l'homme »; il croit avoir découvert (p. 74) que « ni la nature, ni la pensée ne

(6) « La tentative hardie d'expliquer, par les atomes, les phénomènes de la nature, aboutit à un grand succès », écrit Maurice de Broglie, dans un livre tout récent (*Atomes, radioactivité, transmutations*, p. 69, Flammarion), sur lequel nous reviendrons bientôt.

(7) *Mercure de France*, 15 mars 1933, pp. 662-667; 15 novembre 1934, pp. 136-138.

(8) « Cette courte brochure... constitue *le seul* manuel de logique des sciences physiques parfaitement au point » (*in* prière d'insérer).

(9) Alors que les savants et philosophes scientifiques n'ont pas oublié d'Holbach, qui écrivait prophétiquement : « Quand on dit qu'il est de *l'essence* d'une pierre de tomber, c'est comme si l'on disait que sa chute est un effet nécessaire de son poids, de sa densité, de la liaison de ses parties, des éléments dont elle se compose. »

peuvent se séparer », sans s'apercevoir que c'est le programme de l'illustre savant Ernst Mach (1838-1916) et de tous ses successeurs; il cite (p. 72) une phrase *inattaquable* de Paul Valéry (10), mais c'est pour la contester; il ne craint pas de déclarer (p. 87) :

La science n'use pas de symboles et n'a que faire d'analogies,

juste au moment (11) où un des maîtres de la physique française, Léon Brillouin, consacre toute une conférence à la transposition des théories d'un domaine dans un autre et ne marchande pas son admiration à William Kelvin (1824-1908), qui « jonglait avec les analogies en véritable virtuose ». *Philosophie de la physique moderne* se borne à manier la gaffe...

Emile Rideau a grandement raison d'écrire (p. 6) :

Toute théorie est à la merci d'une découverte nouvelle : comme pour Claude Bernard, « le fait juge l'idée », c'est-à-dire en fait apparaître la vérité ou l'insuffisance;

mais il se garde bien de tirer, de ce précepte, les conséquences qu'il comporte (12). C'est, en réalité, impossible à qui reste prisonnier du double préjugé de la dualité et de « la chasse gardée » : le parti pris de couper l'être humain en deux tronçons (l'un corporel, l'autre spirituel) et celui de s'élancer à la recherche de la vérité, en étant convaincu qu'on la connaît déjà — immuable — dans certains domaines. Cela conduit à acquérir une connaissance exclusivement grammaticale des travaux de vulgarisation (tels que les livres faciles de Louis de Broglie), en ignorant les mémoires originaux, et à entasser inexactitudes sur incompréhensions.

(10) « L'infaillibilité dans la prévision est le seul caractère auquel le moderne reconnaisse une valeur non conventionnelle. » (*Revue de Paris*, 15 déc. 1937).

(11) Conférence du 25 janvier 1939, dans *La Technique moderne* (15 mars 1939, pp. I-XII).

(12) Comme l'avait indiqué d'Holbach: « L'homme se trompe chaque fois qu'il abandonne l'expérience objective pour des systèmes enfantés par l'imagination; son ignorance engendre les chimères, les puissances inconnues, sous lesquelles le genre humain a si longtemps tremblé, et ces cultes superstitieux, qui furent l'origine de tous ses maux. » Le R. P. Sertillanges n'a rien trouvé à répondre, lorsque nous lui rappelions ce *principe* de l'esprit scientifique : « Etant en dehors de l'expérience, le surnaturel est également en dehors de la technique (industrie, médecine, morale, politique), il n'apporte aucune donnée utilisable pour l'action » (*Mercure de France*, 15 nov. 1934, pp. 85-86).

§

Les mêmes préoccupations accessoires se font jour dans **Science moderne et philosophie médiévale.** Bien entendu, les auteurs prennent le contre-pied des définitions d'Albert Bayet (13), mais ils dressent un réquisitoire — assez faible — contre les philosophes scientifiques de l'Ecole de Vienne. En particulier, ils s'en prennent (14) à la phrase (p. 44) :

Un tel « inconnaissable », c'est-à-dire tout ce qui forme le fond de la métaphysique (théologie comprise), subsiste chez certains savants en tant que résidus de traditions enfantines, à la faveur d'idiosyncrasies affectives (15).

La signification en est suffisamment claire : il suffit de se reporter aux pages 33-40 (intitulées « Toute métaphysique est dénuée de sens ») de la brochure de Rudolf Carnap (16). Dès lors, le problème devient exclusivement d'ordre psychologique : lorsqu'un sujet donne son adhésion à des propositions non vérifiables expérimentalement (ou, à plus forte raison, simplement phraséologiques), il importe de rechercher celles de ses anomalies psychiques (cyclothymie, hyperémotivité,...) qui l'ont fait agir. Le premier des auteurs sus-nommés (17)

(13) Ils n'appellent pas *raison* « un ensemble de principes nés de l'expérience » (p. 161), ni *moyen âge* « une vague formidable de mentalité pré-logique » (p. 166).

(14) Peut-être approuveront-ils cet extrait du *Bulletin Paroissial de Notre-Dame de la Couture* (Le Mans), cité par Louis Perceau, dans *La Lumière* du 7 avril dernier :

« Ta libre pensée, c'est de l'idiotie en bâton... Dis-moi, en arithmétique, peux-tu *penser librement* que 4 et 4 font 9?

— Evidemment non...

— En histoire peux-tu *penser librement* que Louis XIV et Napoléon sont des personnages imaginaires?

— Non.

— Eh bien! ta pensée n'est pas plus libre devant la Vérité religieuse, qui s'impose à l'intelligence humaine au même titre que la vérité scientifique. »

C'est le cas — ou jamais — de répéter, avec les pères Gorce et Bergounioux (p. 44) : « On voit à nu le procédé... »

(15) Dans l'Introduction à : Moritz Schlick, *Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur* (n° 152 de la Collection des Actualités scientifiques et industrielles, Hermann, Paris, 1934, p. 4). Cf. *Mercure de France*, 15 juillet 1934, pp. 360-362.

(16) *La science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage* (n° 172 de la même collection) Cf *Mercure de France*, 15 novembre 1934, pp. 135-136.

(17) Le second, qui s'occupe de paléontologie, proposa il y a quelques années (pour la page scientifique des *Nouvelles Littéraires*) une violente diatribe, où il écrivait notamment : « L'attitude évolutionniste de

vient de publier un manuel de philosophie : ce n'est pas en l'étudiant que les nouvelles générations se débarrasseront de cette invraisemblance « mentalité antiscientifique », malheureusement si répandue, même parmi les cerveaux bien doués; ce n'est pas là qu'elles apprendront — suivant l'expression de Bertrand Russell — à « contrebattre la crédulité naturelle et la naturelle incrédulité » (18).

MARCEL BOLL.

ANTHROPOLOGIE

Georges Lakhowski : *La Civilisation et la folie raciste,* Paris, Editions S. A. C. L., 25, rue des Marronniers; in-18 carré, 140 p., XXIV pl. — H. Weinert, Directeur de l'Institut d'Anthropologie de Kiel : *L'Homme préhistorique; des préhumains aux races actuelles;* trad. George Montandon, Payot, 8°, 352 p., 26 cartes, plans et fig., XL pl.

En affirmant que la **Civilisation** a plus à perdre qu'à gagner de la **Folie raciste,** George Lakhovski n'exprime guère autre chose qu'une tautologie. Depuis deux cents ans au moins, il n'y a pas un anthropologiste qui, malgré les fausses interprétations données aux théories de Gobineau en partant de la Perse, et malgré les échafaudages d'hypothèses de Lapouge en France, d'Ammon et de Woltmann en Allemagne, s'imagine que les termes de race, de langue, de civilisation et de type social soient, à n'importe quel degré et dans n'importe quel pays de la terre, équivalents et interchangeables.

L'argumentation de Lakhowski porte surtout sur le problème juif. Il n'y a pas plus de race juive que de race française ou allemande; mais il y a un peuple juif disséminé et un peuple français aggloméré, un peuple allemand aggloméré aussi.

Ces peuples, et les autres aussi, sont des faits politiques et non pas raciaux; tous ont été constitués par la force; le cas allemand actuel, hitlérien, correspond à une norme

refuse à toute velléité d'explication... » (ce qui est, strictement, renverser les rôles). « En biologie, on est arrivé à se passer presque entièrement des faits... A la fin du XIX[e] siècle, il a fallu dire que l'évolutionnisme était une schématisation hâtive... La courbe du savoir, après être passée par un maximum, est revenue à son point de départ » (!) Encore une fois, « on voit à nu le procédé ».

(18) Le contexte indique que le philosophe anglais fait allusion respectivement à la propagande insidieuse et aux résultats scientifiques incontestés.

mille fois séculaire; seulement elle nous apparaît comme primitive, sauvage, barbare, parce que la notion de hiérarchie du haut en bas (tyrannie) a été remplacée peu à peu par une notion de hiérarchie du bas en haut (démocratie), après bien des tentatives en divers pays, à diverses époques.

L'oscillation continue et continuera; chacune des deux orientations aura toujours à sa disposition tout un jeu d'arguments et de justifications préalables ou après-coup. Les groupes nomades (Tsiganes) et les groupes disséminés (Juifs) sont coincés entre les deux pôles et jetés alternativement vers l'un ou l'autre comme des atomes bombardés. Mais ils ne peuvent devenir bombardeurs que s'ils sont regroupés, témoin les événements de Palestine où le regroupement non pas d'une race, mais d'un peuple métissé résiste comme entité nationale au groupe sémitique, lui aussi terriblement métissé. Dans les deux cas, le seul lien de cohésion est non pas la race anthropologique, mais la religion qui chez les Musulmans détermine aussi, comme chez nous au moyen âge, le droit (canon), l'économie politique (corporations) et l'attitude générale de l'individu à l'égard de la société.

Que, comme M. Lakhowski le répète après cent autres, les Juifs aient apporté leur quote-part à la civilisation européenne, comme artistes, mathématiciens et ingénieurs, savants de toute sorte, philosophes et mystiques, est l'évidence même. Mais si un tyran veut un tremplin, il doit se découvrir des ennemis à abattre; ce furent en Allemagne les communistes, puis les Juifs, puis les Tchèques; demain ce seront les Anglais, les Scandinaves, ou les hommes chauves, ou les culs-de-jatte. M. Lakhowski est certes un écrivain intéressant; il a trouvé, je crois, que les fourmis présagent des failles, qui présagent des rhumatismes; de sorte qu'il suffit d'éviter les fourmis pour bien se porter.

Que les Juifs éliminent les dictateurs et que dans les démocraties accueillantes ils ne deviennent pas eux-mêmes des tyrans par esprit de revanche, ils cesseront d'être regardés comme des fourmis annonciatrices de maladies et de malheurs. La type racial des individus, ou même des petits groupes agglomérés, ne joue dans l'affaire aucun rôle.

D'ailleurs, la mise au point que vient de nous donner

H. Weinert du problème de **l'Homme préhistorique** rejette de nouveau toutes ces distinctions de races très loin en arrière. Cette mise au point était nécessaire; car depuis une vingtaine d'années ont été faites plusieurs découvertes en Asie et en Afrique qui nous obligent à remanier nos conceptions et nos tableaux; ces jolis tableaux évolutifs qui étaient une grande consolation pour l'esprit et permettaient aux professeurs, de l'école primaire à l'école d'Anthropologie, d'affirmer aux élèves qu'en matière d'évolution raciale il y a des « lois ».

Je dirai dès le début que les photos et dessins sont excellents et que c'est eux qu'un lecteur profane fera bien d'étudier avant que de lire le texte explicatif. Car les questions à résoudre sont parmi les plus compliquées qui soient, mais aussi qui nous touchent de près plus que bien d'autres, transitoires. Chacun de nous appartient, par la majorité de ses caractères, à l'une ou à l'autre des races-types anciennes ou actuelles; si ça peut vous faire plaisir : Deniker et Manouvrier, mes maîtres, après mensurations m'ont mis dans la race *dinarique,* de la variété dinaro-nordique qui se rencontre en Albanie, dans les Cévennes, la vallée du Rhin jusqu'en Hollande et comme type grossier (ou primitif) à Helgoland et plus au nord. Je citerai à ce propos la formule de la p. 264 : « tous les obstacles qui s'opposent à notre connaissance de la formation d'un type (racial) ne sont pas une raison pour les nier ou les méconnaître ».

Ceci étant, et les critères modernes (groupes sanguins, caractères psychiques, formes culturelles, pigmentation) ne jouant pas quand il s'agit des races préhistoriques que nous ne connaissons que par leur squelette, il convient d'insister surtout ici sur les premiers chapitres de l'ouvrage; car à partir de l'étape néanderthalienne, tous les manuels antérieurs peuvent encore servir, du moins pour les généralités. Mais auparavant il y a eu l'étape protonéanderthalienne, qui est représentée par deux Hominidés, pas encore Hommes, celui de Mauer et celui de Steinheim sur la Murr, découvert en 1933; tous deux ne se raccordent directement ni au type néanderthalien, ni à l'Homo sapiens d'Europe et des autres continents actuels parce qu'ils n'ont pas la « coudure infraorbi-

taire » de la région de la joue que présentent tous les Hommes actuels (p. 107).

Antérieurement encore, on a l'étape du Pithécanthrope ou des Anthropiens, dont la carte II montre la répartition actuelle selon les dernières trouvailles, sporadiques évidemment. Dans les conditions actuelles des découvertes on peut dire qu' « il peut s'être passé plus de 100.000 ans et plus depuis la naissance de l'Humanité jusqu'à l'étape du Pithécanthrope » (p. 53) découvert à Java. Les individus qui appartiennent à cette série sont, en outre, l'Africanthrope, découvert en 1935 en Afrique orientale près du lac Niarasa; l'enfant de Modjokerto, trouvé dans la partie orientale de Java en 1936; un autre Pithécanthrope de Java trouvé en 1937; le Sinanthrope de Choukoutien près Pékin, fragments découverts en 1921, 1927, 1929 et 1936. Enfin peut-être, l'Eoanthropus de Piltdown dans le Sussex; et l'Homo heidelbergensis ou de Mauer, que certains savants préfèrent classer avec le Pithécanthrope plutôt qu'avec les Néanderthaliens. En somme, trois points d'émergence seulement sont bien certains et représentés par assez de fragments appartenant à divers individus pour qu'on ait une certitude scientifique : Afrique orientale moyenne, Java et région de Pékin.

Mais depuis peu on remonte encore plus haut. Les Anthropoïdes, comme on sait, n'appartiennent pas à la série humaine, même pas le Chimpanzé. Mais Broom a découvert en 1936, à Sterkfontein, Transvaal, un crâne, puis en 1938 d'autres fragments osseux, qui prouvent l'existence dans cette région d'une race dénommée maintenant *Australopithecus transvaalensis,* à caractères à la fois simiens (anthropoïdes) et humains (anthropiens), trouvés en place dans le Pléistocène moyen.

L'Homme du Tertiaire est encore loin; le découvrira-t-on? Mais enfin, les limites reculent déjà considérablement. Pour le moment, entre toutes ces races, dont les caractéristiques sont bien nettes, il est impossible de tracer une filiation.

Qu'on explique la formation de l'Humanité par la polygenèse, ou par la monogenèse, ou par l'ologenèse (Frassetti, Montandon), importe au fond assez peu actuellement car l'exploration de plus en plus facile du globe nous réserve encore

des surprises. Il est bon cependant de savoir que nous remontons tous rudement loin dans le temps et l'espace, sinon tels que nous sommes en tant qu'*Homines sapientes* (mais oui, sans rire), du moins en tant qu'Espèce.

Pour les étapes relativement plus rapprochées, néanderthalienne, postnéanderthalienne du Pléistocène (*Homo sapiens diluvialis*), du Mésolithique (*alluvialis recens*), je renvoie au bon exposé de Weinert, non sans signaler que les Sudètes qui se prétendent Allemands constituent en Europe une sous-variété à part du type alpin atténué par des caractères de primitivité et légèrement de mongoloïdisme; c'est le type dit Préslave de Czekanowski; il a dû être assez répandu autrefois en Europe, bien avant l'ère historique naturellement. Les habitants d'Ouessant présentent, et Clemenceau plus nettement encore présentait, quelques-uns de ces caractères. Bel exemple d'indépendance de la « race » et de « l'intelligence ».

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE DES MŒURS

Max Bridge : *Réponse au livre de M. Blum intitulé « Du Mariage »*. Ecole des Chefs, Editions Max Bridge, Lyon-France. — Mémento.

La **Réponse** de Mme Max Bridge est à retardement, puisque **Le livre de M. Léon Blum intitulé Du Mariage** date de 1904; mais il a été réédité en 1936 à l'occasion de l'arrivée au pouvoir de son auteur, et cela lui a redonné de l'actualité, en montrant, d'autre part, que M. Léon Blum ne renie rien de ses idées de jeunesse sur l'amour, le mariage et les mœurs sexuelles en général.

Idées savoureuses! En 1904 M. Léon Blum venait de dépasser la trentaine; il était marié, et c'est à sa femme que, par une attention dont on appréciera toute la délicatesse, il dédia son livre, plein de substantifique moelle, l'os à moelle quoi! La revendication centrale de ce futur chef de gouvernement qui était alors simple auditeur au Conseil d'Etat et chroniqueur théâtral dans les gazettes, est que la jeune fille, dans nos sociétés évoluées et peut-être même dévaluées, déjà l'amour-papier se substituant à l'amour-or! doit être logée à la même enseigne que le jeune homme, et que puisque celui-ci arrive au mariage riche d'expériences variées et peut-être

avariées, celle-là doit en faire autant carrément et rondement. Cette idée ne nous serait pas venue à nous, grossiers fils du vieux sol de France, mais M. Léon Blum est fils d'un autre sol où les patriarches vivaient jadis nomades et polygames, en attendant de devenir sultans fastueux et toujours polygames et il lui en est resté quelque chose. Nos jeunes filles devraient, à son goût, mener la vie d'amour nomade et aller de tente en tente avec des cassolettes fumantes et parfumantes pour les sidis qui les attendent : « Il n'y aura rien de flétri dans la pureté de leur regard. Elles reviendront de chez leur amant avec autant de naturel qu'elles reviennent à présent du cours ou de prendre le thé chez une amie ».

Délices! Cela ne fait-il pas venir l'eau à la bouche? Boisson, parfum et os à moelle, tout l'Orient! Si délicieux qu'on se demande comment jeunes filles et jeunes hommes pourront quitter cette vie charmante pour se résigner à la monotonie du pot-au-feu conjugal. Il est vrai que les jeunes conjoints auront force souvenirs pour suspendre à leur ciel de lit, et Mme Max Bridge suppose, à sa page 37, une conversation entre eux qui ne manque pas de piment : « Il t'aimait ainsi?... Elle t'embrassait ainsi?... » Ah! les dames vertueuses et réfutatrices, de quoi ne sont-elles pas capables pour inspirer l'horreur de ce qu'elles désapprouvent? Et pourquoi notre aimable consœur n'a-t-elle pas précisé cet « ainsi » qui va faire rêver les cervelles humaines?

Le bon Faguet, quand le livre de M. Léon Blum parut en 1904, en resta tout pantois, et prononça le mot de chiennerie. Mais quel vilain mot! et que d'autres seraient plus gentils! Singerie, par exemple, d'un goût très XVIIIe siècle et qui permettrait à M. Léon Blum de se rattacher authentiquement à la vieille France; le mariage blumique c'est un peu le palais des singes, joie des guenons et des guenuches et tranquillité des vieux macaques, et l'on se désole qu'à sa prise du pouvoir, notre grand manitou (un vieil amiral orthographiait manie-tout) du front populaire n'ait pas promulgué quelques décrets-lois pour réaliser sa réforme de structure matrimoniale. En vérité c'est une sorte de trahison! A partir de 1936 le bonheur aurait régné sur terre, et il aurait fallu créer un sous-secrétariat d'Etat du loisir préconjugal pour assurer

l'application du régime blumeux. Il y aurait eu tout un corps d'inspecteurs tenant une comptabilité minutieuse et les jeunes filles n'auraient plus eu droit de se marier que si elles justifiaient d'un nombre suffisant d'expériences avec certificats donnant toute satisfaction, car il ne faut reculer devant rien quand le bonheur des gens est en jeu.

Oui, voilà le couple de l'avenir : gibier poil et plume, écriture plume et crayon : un Blum bien appointé et une Blume bien taillée, qu'on se le dise!

Ce qui est étonnant, ce n'est pas que de pareilles idées viennent à des adolescents dans le feu de la puberté, ni même à des refoulés plus tardifs, M. Léon Blum à 32 ans pouvait se satisfaire solitairement à écrire ses rêves de potache masturbateur, c'est qu'à 64 ans on se croie en droit de revenir sur ces songes de singes, de les rééditer et de les promulguer comme l'idéal de l'avenir. Assurément Blum et nous autres, nous n'avons pas le crâne fait de même. Un fils de patriarche ou de sultan doit prendre en mépris les pauvres culs-terreux que nous sommes, incapables de nous élever à ses sublimités érotiques. La pudeur, la chasteté, la famille, les enfants, foin de tout cela! Cet étonnant Blum va jusqu'à admettre le tour pour les nouveau-nés : « L'acte le plus important de la vie de Rousseau fut peut-être d'avoir mis au tour les enfants nés de Thérèse. Mais ce geste fut mal compris de son temps et nous croyons qu'il ne l'est pas très bien du nôtre. » Voyez-vous cela?... Nous ne comprenons pas, faut-il que nous soyons sots! Tandis que les fils de patriarches sultanesques comprennent, eux! Et leur intelligence, d'une supériorité si écrasante, leur donne le droit, n'est-ce pas? d'écraser les inférieurs qui ne comprennent pas. Qu'un homme pensant comme Léon Blum sur des choses aussi importantes que le mariage, la maternité, la pudeur des vierges et le bonheur des nouveau-nés, puisse devenir chef de notre gouvernement et faire figure de représentant de la France aux yeux du monde, c'est bien une des choses les plus énormes qui se puissent voir. Après cela, il n'y a qu'à tirer l'échelle, l'échelle de Jacob, bien entendu!

J'ai demandé son avis là-dessus à mon ami le professeur George Montandon de l'Ecole d'anthropologie; il m'a ré-

pondu : « Dans mon système les israélites n'ont aucun droit politique, alors Léon Blum n'aurait jamais pu devenir président du Conseil, pas même député. » J'ai consulté un autre ami, Henri Mazel, qui m'a dit : « Ne parlons pas de juifs, mais exigeons, pour être député ou sénateur, quatre degrés d'ascendance française; alors Léon Blum, petit-fils d'étranger, serait simple particulier. » Et j'ai consulté, enfin, Louis Anquetil, l'auteur de l'*Amant légitime* et de la *Maîtresse légitime,* les deux livres par lesquels je commençai, il y a quelques années, ces « Chroniques des mœurs » et il m'a dit, tout au contraire : « Mais Léon Blum est un type tout à fait dans mon genre! je l'approuve, je l'admire et je demande qu'on applique ses idées : Le songe d'un Singe d'été et de toutes saisons! » Soit! Vive Léon Blum et Louis Anquetil, dioscures bien assortis du temps prochain!

Mémento. — Ugo Fiorentino : *Essai sur le mariage,* Fernand Aubier, Editions Montaigne. Ce volume dont le sous-titre est : Bases et positions philosophiques du problème, pose le principe tout contraire, que c'est seulement dans la chasteté qu'il est possible de résoudre d'une façon morale le problème des sexes. Moralité et spiritualité sont unies et le devoir des vrais philosophes est d'atteindre le sommet de la vie spirituelle par une affirmation continuelle de l'amour universel. — Mary Borden : *Technique du Mariage* (traduit de l'anglais par Claudine Chonez). Albin Michel. Livre remarquable de sagesse : « Le désir est naturel, la fornication est naturelle, mais non le mariage, mode de vie essentiellement destiné aux civilisés; même dans ses formes les plus primitives, il implique un sens de la responsabilité sociale. » L'auteur dit encore, en terminant : « C'est ainsi que je comprends le mariage : comme une compagnie et une amitié permanente, comme une garantie contre la solitude... c'est une longue marche avec un ami sous toutes sortes de climats et toutes sortes de décors; la première nécessité, c'est d'aller au même pas. » Oui! c'est ce que le bon Faguet appelait : la sympathie d'attelage. — Yvonne Netter : *Plaidoyer pour la femme française,* Gallimard. L'auteur demande que la femme ait des droits politiques; la chose peut se soutenir, comme aussi elle peut se discuter; mais les droits politiques, mêmes ceux des hommes, ne seraient-ils pas aussi à discuter, préciser, et peut-être à modifier? — Maxime Lefebvre-Despeaux : *Réflexions sceptiques sur l'amour,* Figuière. Un tout petit livre, savoureux, dont je m'excuse de rendre compte avec un grand retard. Voici la première réflexion : « L'Amour

est fait de désir physique et de tendresse. Mais tandis que le premier tend à disparaître, le second sentiment peut naître; c'est ce qui a créé la légende des amours éternelles. » — Yvonne Grégoire : *Maternité*, Alcan. L'auteur, docteur en philosophie thomiste, pose en règle, avec beaucoup de bon sens, que le problème de la femme est exactement le problème de la maternité; le féminisme doit être fondé sur la maternité, et les universités catholiques, nous dit-on, devraient s'attacher à la réalisation de ce haut idéal. — Juliette Pary : *Mes 126 gosses*, Flammarion. Journal d'une directrice de colonies de vacances pendant trois mois d'été; tout dans ce livre est intéressant : la directrice, sa jeune adjointe moniteur de culture physique, son petit état major assez mêlé et où les dévouements voisinent avec les petites traîtrises, le personnel de service, les dames bienfaitrices, et enfin les 126 gosses de faubourgs parisiens, garçonnets, filettes et grandes adolescentes. Tout cela étrangement vivant et captivant. — Raymonde Machard : *Les Femmes cachées*, Flammarion. Ce livre qui fait, semble-t-il, partie d'une collection : « Le sort des femmes dans le monde », parle des Marocaines que Mme Machard a pu approcher de près; le problème de la femme dans l'Islam est plus passionnant encore que le nôtre. La seconde partie du livre : « Quand je fus reine un soir chez les Berbères... » piquera la curiosité. — Pierre Geyraud : *Les Sociétés secrètes de Paris*, Emile Paul. Un reportage qui continue et complète celui sur « Les Petites Eglises de Paris » dont j'ai rendu compte ici. Il est du plus haut intérêt pour les spécialistes. Que de sociétés secrètes philosophiques, mystiques, maçonniques! et pourquoi y a-t-il tant de gens qui éprouvent le besoin de vivre, de penser et d'agir dans l'ombre? C'est là la grande cause de l'hostilité de l'Eglise, laquelle, essentiellement exotérique, suspecte et condamne toutes les sociétés ésotériques. — Charles Régismanset : *Nouvelles Contradictions, maximes et anecdotes*, G. Doin. J'ai dit aussi, en juillet dernier à propos de son livre sur la *Bêtise du vingtième siècle*, combien Régismanset est un moraliste savoureux et précieux. Ce nouveau livre d'une abondance merveilleuse dans son mérite soutenu, confirmera, la haute estime en laquelle il faut tenir cet auteur; grâce à Dieu la race des La Rochefoucauld et des Vauvenargues n'est pas morte chez nous!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Commune : Sur Paul Cézanne : tel que M. Francis Jourdain le vit à Aix en 1905. — *Le Pont Mirabeau :* manifeste; le poème en prose; un sonnet de M. Saint-Pol-Roux. — *Revue des Deux Mondes :* Hitler jugé par les siens; il n'est pour lui de droit et de loi que la force. — *Muses :* encore un poème de Jean-Marc Bernard. — Mémento.

Un article de M. Francis Jourdain, souvenirs mêlés à une relation critique, a paru dans **Commune** (avril), sous ce titre : « A la recherche de Cézanne ». Le lisant, je me suis remémoré ma première rencontre, chez Octave Mirbeau, alors avenue du Bois, avec des œuvres de ce peintre. L'écrivain me secoua fortement de ne pas ressentir leur beauté. Il le fit de cette manière excessive, généreuse d'indignation, qui obligeait de l'aimer autant qu'on l'admirait. Il ne m'expliqua l'esthétique ni le métier de Cézanne : il louait le bonhomme d'Aix et il dénigrait les favoris de la mode en ce temps-là. La plupart sont oubliés. Lui-même est mis en veilleuse. Une gloire posthume, tapageuse, — très probablement peu durable, parce qu'elle a pour base l'avidité des marchands, leurs dépenses publicitaires et la nialserie du snobisme — est venue à Paul Cézanne. J'en ai revu les toiles. Je persiste à les tenir pour privées d'air, d'un dessin gauche et lourd, d'une couleur généralement sale. A toutes les pommes de l'Aixois, je continue de préférer la symphonie des gris argentés que Manet réalisa dans le fameux plat d'huîtres. Aux personnages peints par Cézanne, toujours d'après des modèles hideux et vulgaires, et d'où sont issus, par imitation, la multitude des monstres qui déshonorent les expositions et les boutiques où bientôt le public n'entrera plus, l'authentique amateur de peinture oppose son goût pour la joie des chairs saines, aux belles lignes et aux tons probes, des vrais artistes. La sincérité de Cézanne est aussi incontestable que son ardeur au travail et la prodigieuse indigence de ses moyens d'expressions.

Du peintre, M. Francis Jourdain écrit :

S'il lui arrivait de vitupérer les exécrables peintres des Salons officiels, c'est seulement parce que ceux-ci l'empêchaient de se faire entendre, c'est-à-dire refusaient ses tableaux. Cela lui paraissait une injustice intolérable, le plus déloyal des abus de pouvoir, mais la production de ces messieurs ne le préoccupait nullement, ne l'intéressait à aucun titre. Cézanne n'est pas un redresseur de

torts, mais un créateur. Il ne lutte pas, il produit. Il est trop soucieux de sa vérité pour perdre son temps à nier la vérité du voisin, à la dénigrer. La liberté qu'il réclame, c'est celle de dire ce qu'il a à dire. L'art est un langage, c'est-à-dire un échange : parlant magnifiquement une langue dont le génie était profondément traditionnel, mais dont les termes étaient si nouveaux qu'ils étaient à peu près inintelligibles, Cézanne connut le drame d'une immense solitude. Ce grand artiste fut un grand inventeur et jamais aucun inventeur ne fut plus incompris. Il faut bien reconnaître que certains commentaires bien intentionnés n'expliquent guère mieux que les plus bas, les plus stupides débinages, le génie écrasant, parfois hermétique et difficilement explicable de Cézanne. Il n'est pas, depuis un tiers de siècle, un peintre digne de ce nom que Cézanne n'ait troublé et qui n'ait écouté sa leçon. Combien l'ont comprise? Que de portes il a ouvertes! Est-il certain qu'il ne les ait pas refermées derrière lui? Est-ce un chef ou un isolé? Enfin entré dans la gloire, ne reste-t-il pas méconnu?

Cela ne m'empêche pas d'écrire que, si Paul Cézanne avait *pu exécuter les tableaux qu'il rêvait,* il aurait tenté de s'approcher des sucreries de son illustre contemporain W. Bouguereau. Vous allez lire ci-dessous — en accompagnant M. Francis Jourdain, jeune homme, chez Cézanne, à Aix, en 1905 — que l'impuissance à composer un tableau et le manque de goût du « génial » Aixois ont pu le faire demander son inspiration à « telle hideuse vignette du *Magasin pittoresque* », ni plus ni moins qu'un peu plus tard Henri Rousseau, le niais appliqué, dont on a prétendu aussi faire un « maître ». Mais voici le témoignage de M. Francis Jourdain. Et j'ose dire qu'il jette un jour nouveau sur le novateur qu'il admire :

Nous montrant son fameux tableau des *Baigneuses,* il [Cézanne] nous expliqua que devant la surveillance dont, catholique fervent, il était cependant, assurait-il, l'objet de la part des Jésuites, il avait depuis longtemps renoncé à faire déshabiller un modèle dans son atelier comme il le désirait parfois, mais qu'après tout il se passait assez volontiers de la nature. « La peinture, elle est là-dedans », dit-il en se frappant le crâne. Ceci me parut et me paraît encore fort juste, mais je fus un peu surpris de l'entendre, devant un autre tableau, m'assurer qu'il avait, toute sa vie, cherché à évoquer, à rendre sensible la distance réelle de l'œil à l'objet. Il ajouta qu'à son avis, le meilleur exercice pour un jeune peintre consistait à copier son tuyau de poêle, conseillant ainsi l'étude

attentive du dégradé de la lumière à l'ombre. Il nous redit aussi quel désir il avait toujours eu de « vivifier le Poussin devant la nature » et parla des motifs devant lesquels, en dépit de bien des difficultés, il avait cent fois rapporté sa toile et tout un encombrant matériel. Or, nous ne pouvions oublier qu'il lui était arrivé de passer des semaines et des semaines à copier telle hideuse vignette du *Magasin pittoresque* et d'en faire un chef-d'œuvre. Mais ne faut-il pas renoncer à tout « expliquer »? Qu'importe, d'ailleurs, que Cézanne n'ait été pleinement conscient ni du moment où, soucieux d'objectivité, il entrait cependant en plein arbitraire, ni peut-être même du combat que se livraient en lui le naturaliste et l'imaginatif. S'il soupçonna qu'il était le plus grand peintre de son temps, sut-il qu'il fut un des plus grands inventeurs de tous les temps, et aussi un de ceux qui cherchèrent avec le plus de pathétique angoisse cet équilibre entre l'instinct et la raison que c'est le propre du génie de réaliser?

Une fois de plus, c'est en tournant le dos au conformisme qu'un maître rejoignit la vraie tradition.

§

Le Pont Mirabeau (avril) débute par un éditorial qui a pour titre : « Après Apollinaire » et pour ton celui d'un manifeste. Ses auteurs voient dans le poète d'*Alcools* « la pâte et le levain de l'époque précédente ». Son « œuvre essentielle commence à parvenir comme celles de Jammes et de Claudel, mais sur des plans moins purs, à la réalité — et au refus — d'un enseignement. » Nous relevons encore cette constatation ultra-moderne où la mécanique de l'auto essaie d'ajouter à la précision de la critique : « poésie en prise directe quoique composite ». Pourquoi non? Apollinaire aimait la fantaisie. C'est bien mieux le juger, ou plus clairement, que de l'expliquer ainsi :

La signification du lyrisme, voire du dandysme d'Apollinaire, n'est pas, comme le crurent tant de mystificateurs mystifiés, dans la fusée d'une toupie d'images et de rythmes, et elle n'est pas révélée aux sectateurs que les Muses n'ont point nourris. Elle prend sa source avant tout dans un pouvoir de communion avec l'univers, avec la vie et les courants de la destinée, merveilleux automatisme qui transmue les vieilles règles et les anciens concepts pour se dresser en survivant sur les décombres de la culture. (Derniers témoignages de Rouveyre et de Salmon, dans leur sérénité objective.)

Là-dessus le manifeste dénonce « les dilapideurs d'un précieux héritage, les pervertisseurs, les impuissants dont la vengeance consiste à dissocier, à user, toute force vouée à un rôle ». Il s'agit là, bien entendu de l'héritage poétique d'Apollinaire, adepte de « cette poésie qui roula en carrosse de Ronsard à Chénier ». Et la jeune revue recommande à la jeune génération : *la mesure.* On remarque encore :

Il se peut que le poème en prose soit la porte d'entrée de quelque expression prochaine : ses possibilités sont toujours énormes, son passé encore mal étudié. (Qui donc insistera sur les mérites étonnants des *Deux rythmes oubliés* de Barbey d'Aurevilly et les ressources enfermées dans ce que le XIX[e] siècle produisit d'un genre illustré par Baudelaire, mais que tous, au milieu du roman, du récit historique ou religieux, adoptèrent?)

En cette remarque tient une loi. Le poème (oui, Messieurs les Editeurs), constitue le point de départ de toute littérature valable, à la fois source, fontaine, alma mater des nombreux arts nés du besoin de divertissement, et qui ne sont plus pour nos épiciers que du commerce. Nous dirons même pour nos sociologues que la poésie demeure le premier critère de civilisation; mais on nous comprendra mieux chez les sauvages...

. . . .

C'est d'ailleurs notre impression, comme celle des grands aînés qui nous encouragent, que l'alexandrin de Corneille et de Hugo reste encore, ainsi que les plus belles coupes illustrées par les modernes dont Apollinaire — et ce malgré la moue des nourrissons — des instruments prestigieux au service des exigences nouvelles, mais ils sont de nos jours, ces instruments, *certainement plus révoltés qu'ils ne révoltent.*

Ces déclarations autorisent de réconfortants espoirs. Elles précèdent le sonnet somptueux que voici, du beau Saint-Pol-Roux de 1897, demeuré, pour les jeunes hommes de 1939 épris de poésie, le maître affectueux que nous aimions il y a plus de quarante ans :

ORPHÉE DES ARDENNES

Sous le faix d'or qui raie de ses cordes la brise
Un bûcheron s'avance vers l'humanité,
Dès l'orée l'apparu dévoilant son emprise
Avec ses yeux cueillis dans la divinité.

Son cœur multiplié par tous les cœurs de bête,
Il caresse des mains le bocage de sons
Qui voua les serpents à ses rythmes en fête
Et charma les vautours pipés à ses chansons.

Après les loups d'ivoire agenouillés sur l'herbe
Entre les hymnes saints ruisselants de ses doigts,
Il veut que l'homme enfin couronne aussi le Verbe,

Et voici la cité, close à l'esprit des bois
Que précède une biche aux chevilles de fée,
Ouvrant sa lourde oreille à la lyre d'Orphée.

§

Au moment où j'écris ces lignes, M. Hitler rumine une réponse digne du Reich au récent appel à la paix de M. le Président Roosevelt. Depuis que l'Italie est une dépendance de l'empire tudesque, encore que son roi très sympathique ceigne trois couronnes, non moins que S.S. le Pape, on n'a plus guère à tenir compte des coups de voix de M. Mussolini. Je doute que les nobles vers de M. Alfred Droin à « Dante » (**Revue universelle,** 15 avril) aide à renouer l'union « de Paris et de Rome », « des deux pays élus ». Tant que nous aurons le Duce contre nous, ce sont les autres qu'il trahira. C'est là une des sérieuses garanties de l'heure.

M. Hitler a une plus vaste envergure. M. Frédéric Eccard le montre « jugé par les siens », dans la **Revue des Deux Mondes** (15 avril). L'auteur emprunte à un ouvrage de M. Hermann Rauschning, ancien camarade du Führer, ex-président du Sénat de Dantzig, « gauleiter et nazi convaincu » : *Die Revolution des Nihilismus*. Le volume compte plus de cinq cents pages. Il n'a pas moins fallu d'espace à M. Rauschning pour énumérer « toutes les tares, toutes les ambitions d'un régime » qui l'a dégoûté et fait se réfugier en Angleterre. Cela pue la traîtrise, soit. Il y a là, cependant, des avertissements à retenir :

Hitler et son entourage considèrent la France comme un Etat moyen à la périphérie de l'Europe, réduit à la défensive; c'est un peuple sympathique, digne de pitié, qu'on peut abandonner à lui-même, puisque le temps sans doute travaille contre lui. Il n'est plus capable d'une grande volonté politique, les difficultés inté-

rieures et le souci de sa propre conservation l'absorbent complètement.

Encore quelques années d'un développement analogue à celui des années passées, estiment les nazis, et les prévisions nationales-socialistes seront réalisées. Peut-être l'orientation décisive est-elle déjà accomplie par la livraison de la Tchéco-Slovaquie que suivra un désintéressement total de l'Est et du Sud-Est de l'Europe, voire même l'abandon des domaines coloniaux. Peut-être la France ira-t-elle même jusqu'à accepter une rectification de frontières, à abandonner *l'Alsace allemande* dans l'intérêt d'une paix durable et de la garantie de son patrimoine national.

Si M. Hitler compte des admirateurs en France, la *Revue* leur conseille de méditer ces lignes du gros bouquin :

Finalement, le Führer pourrait bien se présenter en « libérateur » de la nation française, exactement comme fit Napoléon lorsqu'il envahit l'ancien empire allemand. Et le sort de la puissance militaire de la France pourrait être exactement celui qui fut réservé à la Tchéco-Slovaquie... Elle [la France] est en passe de tomber au rang d'un État sans histoire.

M. Rauschning cite ces mots de M. Hitler et qui représentent « les principes directeurs de la pensée » qui en anime les actes :

DANS LES RAPPORTS ENTRE NATIONS LE DROIT ET LES CONVENTIONS ONT UNE VALEUR IRREELLE.

Renseignons-nous encore, comme si ce qui précède ne suffisait à éclairer notre lanterne :

Le Führer ajoute qu'il est toujours prêt à tout signer et à conclure des pactes de non-agression et s'étonne que l'on hésite à utiliser ces procédés, « parce qu'on doit certainement être amené de temps à autre à rompre les promesses les plus solennelles ». Il s'estime autorisé « à signer aujourd'hui en entière bonne foi des conventions et à y être infidèle demain, si l'avenir du peuple allemand lui en fait l'obligation ».

Et voici, affranchie de tout scrupule, la tactique nationale-socialiste :

« Première règle : Dans toute entreprise, l'invraisemblable réussit toujours plutôt que ce qui est tenu pour possible. Deuxième règle : Toujours garder l'offensive, ne jamais se laisser acculer à la défensive, voilà une règle primordiale de la politique... Ne jamais se laisser attaquer sans qu'une contre-attaque immédiate

mène au cœur même du problème et loin au delà du terrain de discussion par l'adversaire. Ne pas s'arrêter à des questions accessoires, mais attaquer immédiatement l'adversaire sur le fond du problème. Troisième règle : Ne jamais entrer dans des discussions, lorsqu'on veut effectivement arriver à quelque chose. Le refus de la discussion rend l'adversaire nerveux. »

Peu avant, M. Rauschning écrit, de son ex-ami Hitler :

Il est prêt à tout signer, à garantir toutes les frontières et à conclure avec n'importe qui des pactes de non-agression. C'est une opinion simpliste que de s'interdire de se servir de pareils moyens parce que l'on peut un jour être mis dans l'obligation de rompre des conventions solennelles. Tout pacte juré a toujours été rompu, tôt ou tard, ou est devenu caduc. Celui qui serait assez scrupuleux pour d'abord examiner en conscience s'il lui sera possible d'être fidèle à tout pacte signé dans n'importe quelle situation, *celui-là serait un fou.* Pourquoi ne ferait-on pas aux autres ce plaisir et pourquoi se refuserait-on cet avantage de signer des pactes, lorsque les autres s'imaginent qu'il y a ainsi quelque chose de conclu et de réglé? Il (Hitler) est capable de conclure aujourd'hui en toute bonne foi des traités et de les violer froidement, demain, s'il s'agit de l'avenir du peuple allemand.

C'est la loi de la jungle dans toute son horreur.

Je serais particulièrement heureux si les extraits ci-dessus parvenaient à la connaissance du comité France-Allemagne et des membres de cette association pour un rapprochement franco-allemand. Elle compte parmi ses dirigeants: MM. Pierre Benoit, Abel Bonnard, Scapini, F. de Brinon, — et peut-être M. Henry Bordeaux qui vient de faire avec succès dans le Reich une série de conférences où il critiqua durement notre XVIIIe siècle, dénigra le romantisme et parla contre les libertés de notre régime républicain.

Rappelons aussi à ces messieurs que, dans l'Allemagne actuelle, la dénonciation du père et de la mère par leur enfant est méritoire.

§

Pour nous purifier de ces nauséeux propos, lisons ces quatorze vers du regretté et très grand Jean-Marc Bernard, l'auteur de l'immortel *De Profundis*. Ils étaient inédits. Mlles Dumaine, cousines du poète, les conservaient dans leur album,

depuis l'été de 1909 où ils furent composés. **Muses** vient de les publier dans son fascicule n° XII de 1939, par les soins dévoués de M. l'abbé René Fernandat :

AMERTUME

O mon cœur, pauvre cœur qui te plains et t'épuises,
N'as-tu donc pas assez souffert, assez pleuré,
Que rien de ta douleur si profonde et si triste
Ne chante dans les vers que tu m'as inspirés?

Voici que je relis les vers de ma jeunesse
Et pas un ne me fait souvenir d'autrefois.
Une à une je dis mes strophes et ma voix
Ne tremble pas et mes paupières restent sèches!

Mes souffrances étaient puériles, peut-être,
Je ne puis éveiller ce qui sommeille en moi,
Et les sanglots ne montent plus jusqu'à mes lèvres.

Pour que je puisse, un jour, montrer mon âme nue,
De ma bouche, Seigneur, éloignez toute joie
Et faites-moi souffrir des peines inconnues!

Mémento. — *Le Divan* (avril) : Poème en prose de M. Pierre Arrou et de jolis vers de M. Ph. Gabriel, avec « Paris » de fines proses poétiques de M. Jean Lebrau. — La fin des « Deux amis de Stendhal », de M. A. Lelarge.

Le Courrier d'Epidaure (avril) : « Au temps du *Chat Noir* » par M. Pierre Dufay. — Suite de « La vie à Pompéi » par M. Pierre Gusman. — De M. Joseph Hémard : « Rue Mouffetard en 1939 », dessins et texte d'un observateur de Paris qu'on aime à suivre dans ses fructueuses promenades.

Afrique (avril) : De beaux poèmes de M. Jules Tordjman. — « Pris pour un autre », souvenirs de jeunesse de M. Robert Randau.

Europe (avril) : XXX : « Sur le beau Danube bleu », notes sur les persécutions exécutées à Vienne par les nazis hitlériens. — M. Ivan Goll : « Anciens poèmes de guerre chinois ». — M. le Dr J. Fretet : « Flaubert, l'épilepsie et le style ». — M. A. Kœstler : « Dans les cachots de Malaga ».

La Vie intellectuelle (10 avril) : « L'université allemande ou l'esprit dressé » par M. F. Perroux. — « Le peintre Othon Friesz » par M. G. Poulain.

Bibliothèque de l'Artistocratie (mars) : « Le poète Léon Deubel » par M. Maurice Favone.

Le Réveil littéraire de Montrichard (avril-juin) publie une « Ode à deux nouveaux mariés », de M. Louis Hameau qui débute sagement ainsi et non moins sagement poursuit son cours :

> Heureux époux, je veux dans ce jour mémorable,
> Alors que réunis autour de cette table,
> Nous vous admirons tous.....

La Revue des Ambassades (avril) : « En mission derrière les lignes ennemies » par M. Louis Brunet, ex-officier du 2ᵉ Bureau.

Le Lunain (avril) : « Tombeau du comte de Lautréamont », par M. Toursky. — « Projections », par M. Louis de Gonzague Frick.

Matines (avril) débute par un hommage au regretté poète O. V. de L. Milosz et donne « Passage au Poète » de M. F. Ducaud-Bourget, avec une « Suite vénitienne » de Mme J. Sandelion, « Côte d'Azur », de M. L. Paris et « Poème » de M. M. P. Fouchet.

Esprit (1ᵉʳ avril) : « Tristesse de l'historien », par M. H. Davençon. — « Nouvelles vues sur la communauté conjugale » par MM. P. L. Landsberg et L. Rumpf.

Etudes (5 avril) : « La Tentation de Jésus au Désert », par M. P. Doncœur.

Revue de Paris (15 avril) : « Pages de Journal », de M. Julien Green. — « L'amateur de rondeaux », par M. Tristan Derême. — « L'Italie et le canal de Suez » par M. Marc Abaris.

Cahiers des Amis de Han Ryner (N° 1, 1ʳᵉ année, mars 1939) : adresse : Paris, 10, rue de la Réunion, 20ᵉ. — « Le choléra », un récit inédit du poète, inspiré par l'épidémie de 1884. Alors professeur au collège de Sisteron, sa belle conduite dans la lutte contre le fléau lui valut les félicitations officielles du ministre, puis les palmes académiques.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Candide : Les nuances littéraires de M. Daladier. — Le festival Debussy. — Le Ministre de l'Education internationale. — Les lettres chez la concierge. — Le *Requiem* de Brahms, à Monte-Carlo. — *Gringoire :* Une quinzaine historique. — A tout saigneur... — *Je suis partout :* M. Robert Brasillach. — *Marianne :* Gobineau et les races. — *Vendémiaire :* Suite de l'enquête sur le livre accessible à tous.

Candide (5 avril) : Sous le titre général : *La monnaie de Voltaire*, quelques échos, nouvelles, notes diverses, par exemple :

LES NUANCES LITTÉRAIRES DE M. DALADIER

Dans le discours qu'il a prononcé à la Chambre à propos des pleins pouvoirs, M. Daladier a produit un effet très remarqué

par le seul choix d'un mot. Parlant, en bon père de famille, de ses fils, il a dit : « Mes garçons ».

De même, dans son discours mondial, il a remporté un profond succès de mesure et l'approbation de notre styliste national Abel Hermant. Contre ses adversaires, dans la politique internationale, il n'a pas parlé de mensonges ni même, comme dans le Parlement, de « contre-vérités ». Il a dit : « ...des fables ».

Ce sont ces nuances qui sont françaises.

Page 17 du même numéro, la Musique, M. Emile Vuillermoz y étudie le *Festival Debussy*, hommage offert au maître par la radio, sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht, à la tête de l'orchestre national soutenu par les chœurs Félix Raugel :

Le programme juxtaposait trois grandes œuvres, qui ne sont pas séparées seulement par leur distance chronologique, mais par leur conception profonde : les *Nocturnes*, les *Chansons de Charles d'Orléans* et *Le Martyre de saint Sébastien*. Observez le panthéisme sensuel qui imprégnait, en 1889, l'imagination de ce poète des sons. Regardez-le, dans le premier des trois *Nocturnes*, suivre dans l'espace la navigation lente et insensible de ces nobles caravelles de l'air que sont les nuées traversant l'océan bleu du ciel. Il guette et note au passage les manœuvres invisibles qui, en gonflant ou en dégonflant leurs voiles, modifient sans cesse le profil de ces majestueux esquifs. Et son orchestre, avec ses mystérieuses et sourdes pulsations, matérialise la progression glissante de ces nefs, propulsées par le souffle du cor anglais. Il est impossible d'écouter cette description symphonique sans éprouver le vertige enivré que vous donne la voûte céleste lorsque, étendu sur le sol, on contemple les nonchalentes évolutions des escadres de l'éther.

Les *Fêtes* sont la transposition idéalisée et stylisée d'un cortège féerique traversant une atmosphère d'exaltation et de liesse. Il ne s'agit pas d'une allusion à quelque grand motif plastique de l'art ancien. Ce ne sont pas là des Lupercales ou des Panathénées, c'est une vision moderne recueillie par Debussy dans le bois de Boulogne où les arbres estompaient magiquement un défilé lointain de cavaliers casqués d'argent dont le soleil couchant faisait étinceler les cimiers. Jamais une notation de la vie prosaïque d'aujourd'hui n'avait donné naissance à une interprétation aussi merveilleusement spiritualisée. Jamais ne s'était affirmé avec plus d'éclat le don miraculeux qui permet à un grand artiste de prêter à un peloton de gardes républicains rentrant à leur caserne toute la grandeur fabuleuse dont un Gozzoli enrichit à Florence la procession des rois mages.

Avec *Les Sirènes*, nous sommes emportés dans le balancement et le jaillissement des vagues. Chacune d'elles, arrivée au sommet de sa course, se couronne d'un frissonnant panache d'écume, et cette écume devient une fraîche voix de femme qui lance vers le ciel son cri lumineux. La musique reconstitue ici un des grands rythmes de la nature avec une émouvante fidélité. Dans ce tableau, comme dans les deux précédents, les plus sublimes créations de la mythologie grecque se confondent avec les observations solitaires d'un homme de notre temps.

Les *Trois chansons de Charles d'Orléans* nous ont transportés, au contraire, dans une région de l'esprit bien différente. Ces poèmes, écrits dans une langue savoureuse et pittoresque, où chaque mot a son parfum — car il existe un terroir dans le temps aussi bien que dans l'espace — ont entraîné le musicien dans la civilisation médiévale vue et entendue par un polyphoniste de la Renaissance. La ferveur amoureuse du premier de ces trois poèmes prend si visiblement sa course dans la mystique religieuse qu'on peut l'appliquer indifféremment à une belle pécheresse ou à une vierge de vitrail. Quelle délicieuse naïveté éclate ensuite dans ces confidences de la gracieuse indolente, peu disposée à abandonner, à l'aube, la tiédeur de sa couche pour obéir à l'appel du « tabourin » qui l'invite à s'en aller à la fête de mai. Il y a là un tableau d'un charme raffiné qui fait songer aux plus délicieuses peintures de l'école bourguignonne. Enfin, l'apostrophe à l'hiver, qui n'est qu'un « villain », ramène Debussy à la candeur et à l'ingénuité d'une époque où les saisons se matérialisent encore dans un naïf anthropomorphisme. Comme il y a loin de ces jeux littéraires à la sensualité pure des *Nocturnes!*

Enfin, pour nous dépayser encore, nous fûmes placés devant *Le Martyre de saint Sébastien*, cet éblouissant chef-d'œuvre d'orfèvrerie ancienne, ciselé par deux maîtres-ouvriers de notre temps qui se sont, l'un et l'autre, laissé prendre à leur propre jeu. Un libertin italien de génie s'amuse à exécuter un prestigieux tour de force verbal en pastichant le style dru, naïf et raffiné des auteurs français de mystères du moyen âge. Il cherche à ressusciter cette langue à la fois réaliste et poétique, balbutiante et hardie, raisonnable et exaltée. Il y réussit miraculeusement. Il prend pour collaborateur un musicien méfiant, sceptique et misanthrope qui ne s'est jamais montré sensible à l'émotion religieuse. Cet artiste amer et sarcastique n'a pas plus tôt saisi sa plume pour écrire les grands accords parfaits du *Prélude de la cour des lys*, qu'il se découvre une âme humble et fervente de bâtisseur de cathédrales. C'est ainsi que d'Annunzio et Debussy, excommuniés puis pardonnés par l'Eglise,

ont construit le plus grandiose et le plus émouvant édifice spiritualiste de tout l'art moderne!

Voilà comment l'on peut, avec un festival Debussy, transporter un auditoire dans les sphères les plus opposées de la sensation et de la connaissance. Bien peu de créateurs, je le répète, pourraient se prêter avec succès à une aussi redoutable expérience. Celle-ci a souligné une fois de plus la grandeur et la diversité de l'œuvre du génial auteur de *Pelléas*.

Dans son numéro du 12 avril, à sa page d'échos, *Candide* raconte des choses dont il serait facile d'administrer la preuve. Il ne s'agit que d'aller voir aux adresses qu'il donne.

LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION INTERNATIONALE

Tout occupé de sa publicité et à faire miroiter aux yeux de sa clientèle de sectaires illuminés ses mirifiques projets d'orientation scolaire, M. Jean Zay ne se préoccupe guère du sort des petits écoliers de France.

L'état actuel des écoles dans les grandes villes, et singulièrement à Paris, du fait de l'invasion des étrangers, constitue un véritable scandale.

Les plaintes des parents s'accumulent. Mais M. Zay n'en a cure. Il faut croire que le bien-être et l'hygiène des petits Français ne sont pas d'un bon rendement publicitaire.

Voici un exemple typique.

Il y a, à Paris, au n° 60 de l'avenue Simon-Bolivar, un vieux bâtiment lépreux et sale, où il semble qu'on ne puisse pénétrer qu'en se bouchant les narines. A gauche, au fond d'une sorte de préau couvert, il y a une salle sans air, éclairée tout le jour à la lumière électrique. C'est la classe des petits garçons de six ans.

Du couloir, on peut découvrir, en se haussant sur la pointe des pieds, un bout de terrain d'une superficie à peu près égale à dix draps de lit. Cela s'appelle une cour de récréation. Aux étages supérieurs, d'autres classes. L'ensemble constitue une école primaire.

Six cent quatre-vingt-sept enfants y reçoivent l'éducation nationale. Le décor doit leur donner une fameuse idée de l'éducation et de la nation. Il est vrai que, sur ces six cent quatre-vingt-sept élèves, il y a plus de deux cents fils d'émigrés, pour qui le mot nation ne signifie rien.

Il est encore heureux que des petits Français soient tolérés dans leurs écoles.

Un père de famille, étonné qu'on fasse redoubler sa classe à

son fils, dont les notes avaient toujours été bonnes, va trouver le directeur de l'école.

— Je n'y peux rien, lui répondit celui-ci, qui est d'ailleurs un brave homme, que navre cet état de choses. Mais nos établissements sont depuis quelques années littéralement submergés par les enfants d'émigrés. A toutes nos réclamations, le ministre ne répond pas, ou, s'il répond, c'est pour nous enjoindre d'ouvrir largement les portes aux étrangers. Le résultat, c'est que, dans les classes surpeuplées, le train de l'instruction est terriblement ralenti, et nous sommes parfois obligés de faire redoubler leur classe à des élèves, parce qu'il n'y a pas de place dans la classe supérieure.

Voilà l'un des résultats, non le moins inquiétant, de la politique d'émigration et de naturalisation suivie par le Front populaire, et à laquelle M. Zay n'a cessé de prêter la main.

Dans les écoles, les étrangers sont généralement beaucoup plus âgés que leurs compagnons français, car, débarqués fraîchement dans notre pays, ils doivent prendre leurs classes par le commencement, quel que soit leur âge.

Ainsi, tant par ce fait que par l'insuffisance des locaux, les petits Français sont livrés à de déplorables promiscuités.

Et, comme la cour de récréation est commune, étant unique, elle est devenue le domaine exclusif des « grands » qui rançonnent les petits en bonbons, chocolat, voire en jouets.

Cette prétendue récréation est devenue la terreur des plus petits qui s'ingénient pour ne pas y prendre part. L'un d'eux s'est aperçu que le maître en privait ceux qui étaient turbulents. Alors, ce bambin, le premier de sa classe, qui est, à l'ordinaire, un excellent sujet, fait du bruit, se conduit comme un diable dès que l'heure de la récréation approche pour être puni et rester en classe à conjuguer des verbes à l'heure où ses camarades se font bousculer et battre par les grands élèves.

D'autres passent leur récréation alignés le long d'un mur, n'osant remuer ni pieds, ni pattes, tandis que les plus agiles se hâtent et vont se cloîtrer dans les cabinets.

Des enfants qui se privent de jouer, se font punir, demeurent immobiles le long d'un mur, en plein hiver, par tous les temps, ou s'enferment dans des water-closets, parce que leurs écoles sont envahies par des exotiques, cela n'impressionne pas M. Zay.

Il en a fourni la preuve à propos de la même école de l'avenue Simon-Bolivar, auprès de laquelle il y avait un vaste bâtiment à vendre. C'était une ancienne fabrique de chaussures en faillite, que l'Etat pouvait acquérir pour quelques sous. Cela aurait permis d'agrandir, d'aérer, de décongestionner l'établissement voisin.

Mais quelqu'un avait mis l'embargo sur l'affaire, quelqu'un à qui M. Zay n'a rien à refuser. Qui? Le parti communiste, qui a installé dans ces lieux la maison Henri-Barbusse. Et, désormais, tandis que les gosses sont toujours encaqués au cours de la journée, chaque soir, les clairons et les tambours communistes se réunissent ici, répandant un grand tintamarre d'*Internationale* qui empêche de dormir les vieillards, les malades et les enfants du quartier.

Il est vrai que L'*Internationale* ne trouble pas le sommeil de Son Excellence.

Plus loin, sous le titre : *Les Lettres chez la Concierge*, encore des échos, des notes diverses. C'est l'auteur de *La monnaie de Voltaire* (*Candide* du 5 avril) qui signe : Cacambo.

PLUS FORT QUE LA ROMANCIÈRE

Le régime soviétique produit la délation comme l'arbre son fruit.

Une romancière, Alexandra Voinova, en a fait une étude dans *Les Pierres précieuses.*

Jamais pourtant l'imagination romanesque n'aurait inventé ce personnage réel qui, membre d'une cellule de vingt membres, après avoir dénoncé ses dix-neuf camarades, a été emporté par la vitesse acquise jusqu'à se dénoncer lui-même.

654 PAGES SUR L'ABBÉ SIEYÈS

Un ancien ministre du Commerce, M. Paul Bastid, vient de rappeler avec force qu'il était agrégé d'histoire en consacrant une thèse de 654 pages à cet étrange abbé Sieyès, dont le premier consul n'usa qu'avec prudence et parce qu'il avait absolument besoin d'un législateur.

Le jour de la soutenance, le nouveau docteur ès lettres, couvert de lauriers et de mentions, se trouva entouré d'amis qui n'étaient pas tous disposés à le lire *in extenso*. Ils en espéraient un aperçu de la bouche même de l'auteur, qui ne savait par où commencer à se résumer.

— L'abbé Sieyès, dit-il enfin, n'est devenu dans l'histoire un homme de premier plan que pour avoir su toute sa vie se maintenir au second!...

Toute l'assistance trouva que, pour une aussi jolie démonstration, l'ouvrage n'était pas trop gros.

POUR RENCONTRER M. HENRI TROYAT

Une femme charmante, à l'activité multiple et au rayonnement international, princièrement logée par surcroît, aime à recevoir

régulièrement ses innombrables amis et se préoccupe toujours de leur offrir quelque attraction.

Ayant résolu de porter à son programme de festivités le dernier prix Goncourt, elle envoya à tout le monde un carton avec ce libellé : « Pour rencontrer Henri Troyat. »

Un académicien, friand d'égards, et qui avait déjà de l'esprit il y a quarante ans, ne se trouva qu'à demi flatté en recevant son invitation :

— Et M. Henri Troyat, dit-il, est-ce qu'il a reçu une invitation à me rencontrer?

A propos de l'exécution du *Requiem* de Brahms, à Monte-Carlo, direction d'Erich Kleiber, M. Emile Vuillermoz finit, comme suit, son compte rendu :

La question de la mise au point est absolument capitale et domine toute l'histoire de la musique de ce temps. Les conditions économiques si cruelles de l'heure présente sont en train de tuer des chefs-d'œuvre. La belle exécution symphonique et chorale constitue un luxe ruineux. Or, les plus nobles ouvrages du passé ont besoin de ce luxe pour revivre. Certaines recettes de haute cuisine française exigent une débauche de truffes, de foie gras, de morilles, de crème et de fine champagne parce qu'elles ont été créées à une époque où ces accessoires ne ruinaient pas un maître de maison. De même, on écrivait de riches polyphonies lorsque les répétitions n'étaient pas aussi coûteuses. Aujourd'hui, il faut choisir : si vous n'êtes pas assez riche pour respecter les règles du jeu, ayez l'honnêteté de renoncer à la grande gastronomie et aux partitions trop nuancées. Faites de la cuisine plus simple et des concerts moins ambitieux. Mais, par pitié, n'essayez pas de nous donner le change en usant d'expédients de gargotiers.

C'est là le grand malentendu. Beaucoup de mélomanes de bonne foi ont éprouvé un terrible ennui en entendant des exécutions trop superficielles d'ouvrages tels que le *Requiem* de Brahms. Il y fallait l'interprétation de luxe que nous offre Monte-Carlo et qu'on ne trouve plus dans le commerce. Il y fallait l'initiative et la confiance d'un Delpierre, bienfaiteur des arts. Il y fallait les cinq mois de labeur acharné d'un Amédée de Sabata préparant les masses chorales; il y fallait une soliste comme Judith Hellwig, dominant toute la cathédrale sonore comme un ange aux ailes étendues; il y fallait enfin un Erich Kleiber donnant tout son sens profond à cette poignante méditation, à cette hautaine et courageuse rêverie d'un esprit fier devant la porte entr'ouverte de l'au-delà !

Amateurs de musique, ne soyez jamais trop tranchants dans vos jugements. Réservez votre opinion sur les grandes œuvres qui vous rebutent. Un beau jour, vous aurez la chance de les contempler enfin dans leur véritable éclairage et vous tomberez des nues comme tomba de son cheval Saül, ébloui, sur le chemin de Damas!

Gringoire (6 avril) *Une quinzaine historique,* par André Tardieu, tient toute la première page. Ensuite des échos, dont celui-ci :

Comme le fait très justement remarquer M. Dié, dans *L'Homme Libre,* des députés travaillistes anglais viennent assister, dans la tribune de la Chambre française, à nos séances de politique étrangère pour essayer d'influencer notre politique extérieure.

Qu'attend donc Blum, pour supplier son compère Attlee, chef des socialistes anglais, de ne plus s'opposer comme il le fait à la conscription?

Comme l'écrit M. Jean Fabry, « la conscription n'est-elle pas démocratique et le volontariat ne demeure-t-il pas un petit moyen pour une grande tâche? »

Et celui-ci!

LES SOVIETS SE DÉFILENT

Quand la Tchécoslovaquie a été en péril, les Soviets ont paru brusquement frappés de mutisme. Ils se sont réveillés pour déclarer qu'ils s'opposeraient par les armes à la pénétration polonaise dans la poche de Teschen. Les Polonais ont pris Teschen et les Soviets n'ont pas bougé.

Quand la Bohême et la Moravie ont été conquises, ils n'ont pas bougé davantage. Le protectorat de la Slovaquie, celui de la Lithuanie, la prise de Memel, autant d'événements dont aucun ne les a tirés de leur indifférence.

Quand les gouvernements français et anglais ont voulu constituer un front oriental, les Soviets ont proposé une conférence.

Quand la France et l'Angleterre ont décidé de garantir la Pologne contre une agression, les Soviets ont proposé de retourner à la politique de sécurité collective, c'est-à-dire à la S. D. N. qui a fait faillite et dont sont absentes la moitié des nations du globe parmi lesquelles les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Italie, le Japon.

Lundi dernier, enfin, le Kremlin faisait préciser par son poste de radio de Moscou, à 20 h. 30, que non seulement il ne pouvait s'engager à fournir du matériel à la Pologne en cas de guerre, mais qu'encore il ne pouvait s'engager à interrompre ses fournitures de matières premières à l'Allemagne.

Voilà donc les Soviets démasqués, en dépit de leurs propagandistes français de gauche et de droite qui s'efforcent de leur faire jouer un rôle dans les événements actuels.

Le 18 mars dernier, M. Maurice Sarraut écrivait dans sa *Dépêche de Toulouse :* « En Russie, on se tait lâchement ».

Mise au pied du mur, la Russie est sortie de son silence. Et c'est pour dire que non seulement elle ne livrerait pas de matériel de guerre à la Pologne attaquée, mais encore qu'elle appuierait l'agression allemande par des fournitures de matières premières.

La guerre pour les autres.

Les affaires pour soi.

Page 6, une nouvelle inédite d'Henry Bordeaux : *Histoire d'une Reine*. Plus loin, la suite du roman de Pierre Benoît : *Notre-Dame de Tortose;* la critique judiciaire de Géo London : *Un chauffeur qui sait chauffer;* la *Suisse en armes,* par Raymond Recouly.

Dans le numéro du 13 avril, le *Problème de l'Adriatique,* par André Tardieu. Et cet « hommage à la Révolution », de M. Philippe Henriot, intitulé : *A tout Saigneur...*

Une très vieille tradition, destinée sans doute à empêcher l'humanité de céder à un goût pervers pour l'oubli, a poussé les hommes à célébrer de loin en loin, par des cérémonies solennelles, le souvenir des événements auxquels ils attachent de l'importance.

La même tradition avait fixé à un siècle le délai au bout duquel il devenait nécessaire de rafraîchir notre mémoire.

Il faut croire que celle-ci a été, elle aussi, dévaluée de 50 %. Car on nous invite maintenant à substituer le cinquantenaire au centenaire comme unité de souvenir.

Le mérite de cette suggestion revient à M. Jean Zay, qui a décidé de nous gratifier — « et à nos frais, bien entendu », comme on dit au Théâtre de Dix-Heures — d'une commémoration qui prend pour prétexte le cent-cinquantenaire de la Révolution française.

M. Jean Zay a-t-il craint que la Révolution se laissât oublier si on attendait son deuxième centenaire? Ou bien a-t-il voulu corriger la néfaste volonté des astres qui le firent naître trop tard pour célébrer le premier et trop tôt pour organiser le second?

Quoi qu'il en soit, nous voici du pain sur la planche. Et c'est bien l'expression qui convient : toute l'histoire de la Révolution française ne tient-elle pas entre la planche à assignats et la planche de la guillotine?

Le père Clemenceau avait dit un jour : « La révolution est un bloc. » Ce qui, au fond, ne veut pas dire grand'chose, sinon que, sans les atrocités qui la déshonorent, on n'a d'elle qu'une opinion incomplète.

Mais la Révolution a duré longtemps, et, s'il s'agit de tout commémorer, voilà un cent-cinquantenaire qui va dépasser le temps d'une législature normale, — pleins pouvoirs exclus.

Car la Révolution c'est, plus encore que les Etats Généraux et la pauvre émeute de la Bastille, 1789, la fuite de Varennes, 1791, les guerres de Vendée, les massacres de 1793, etc. Et pour bien faire, sans doute faudrait-il aller jusqu'à l'anniversaire du jour où la France fut enfin délivrée de l'homme en qui elle a pu incarner la Révolution, ce Maximilien de Robespierre, guillotiné à son tour le 28 juillet 1794 (cent-cinquantenaire : 28 juillet 1944).

Attendons donc le programme complet des réjouissances et, chemin faisant, apportons notre modeste contribution à l'éclat de ce cent-cinquantenaire.

§

Pour aujourd'hui, déplorons un oubli.

M. Jean Zay aurait dû ne pas laisser passer, en 1938, le bi-centenaire de la naissance d'un homme, sans qui la Révolution n'aurait pas pu être ce qu'elle fut.

C'est en 1738, en effet, que naissait à Saintes, Joseph-Ignace Guillotin, dont le nom risque de passer à la plus lointaine postérité grâce à l'invention dont il fut, sinon réellement l'auteur, du moins le vulgarisateur.

Il avait reçu chez les Jésuites une excellente éducation, avait fait ses études de médecine et s'était fait élire à l'Assemblée nationale, où sa sagesse et sa modération lui valaient une très grande considération. Il avait pour ses collègues et leur santé une sollicitude qui le porta à faire aérer la salle des séances de Versailles. Nous sommes obligé de noter au passage que M. Marc Rucart n'a pas encore eu pour le Palais-Bourbon une attention semblable.

Lorsque, le 5 octobre 1789, le roi Louis XVI accepta de venir à Paris, c'est le docteur Guillotin, membre de la délégation qui l'en avait prié, qui fit part de son acceptation à l'Assemblée.

A la suite de débats sur le code pénal, institués le mardi 1er décembre, Guillotin intervint pour lancer l'idée d'une peine identique appliquée à tous les coupables, quels que fussent leur rang et leur état.

Un peu plus tard, il proposait à l'Assemblée, dans un but huma-

nitaire — déjà ! — de remplacer tous les modes de supplice par une simple machine dont il se disait l'inventeur.

En réalité, Guillotin n'était qu'un plagiaire. Les gravures du XVIe siècle représentent beaucoup d'exécutions faites par une machine qui ressemblait à la sienne, et il existe même une planche de Lucas Cranach, mort en 1553, et qui reproduit très exactement le même instrument.

En Italie, à cette époque, on l'appelait « manaja » et il servit à décapiter, en 1599, Béatrix et Lucrèce Cenci, toutes deux membres de cette famille tragique qui a inspiré à Shelley un de ses plus sombres drames.

Comme en France, si tout ne finit pas toujours par des chansons, c'est par des chansons que tout commence, la guillotine inspira les poètes et on se mit à chanter sur l'air du menuet d'*Exaudet :*

Guillotin,
Médecin,
Politique,
Imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique,
Aussitôt
Il lui faut
Un supplice
Qui, sans corde ni poteau,
Supprime du bourreau
L'Office.

Le Romain
Guillotin
Qui s'apprête
Consulte gens du métier,
Barnave et Chapelier,
Même le coupe-tête,
Et sa main
Fait soudain
La machine
Qui simplement nous tuera
Et que l'on nommera
Guillotine !

Hélas ! on vit ensuite la guillotine devenir une parure ; les femmes en portaient en or et en argent, en boucles d'oreilles, en ornements de colliers. On en fabriquait pour trancher le pain à table, couper le cou aux volailles, aux applaudissements des convives, qui reconnaissaient là le républicanisme de leurs hôtes.

Malheureusement, l'appareil fonctionnait aussi sur la place de Grève et la place de la Révolution ; et du 20 prairial au 8 thermidor la machine humanitaire trancha rien qu'à Paris des milliers de têtes.

On croit généralement que celle de Guillotin fut du nombre; c'est une erreur. Emprisonné, il fut libéré après le 9 thermidor, et mourut de sa belle mort, le 26 mai 1814, plus célèbre pour avoir fait adopter sa sinistre machine que pour avoir fondé l'Académie de médecine!

Au seuil de cette promenade à travers les souvenirs de la Révolution, nous devions cet hommage à un oublié de M. Jean Zay.

Dans **Je suis partout** (14 avril), M. Robert Brasillach écrit : « Il faut répondre aux nationalismes menaçants par le nationalisme et non par la démocratie. » Nous manquons de place pour en donner même l'essentiel. — Une *Lettre d'Angleterre,* de M. G.-M. Tracy : Sans les socialistes, le gouvernement se résignerait à établir le service national.

Marianne (5 avril) : « Gobineau et les Races », par Maurice Magre. (12 avril) : « Mystique en vue », par Léon-Paul Fargue. — Louis Chéronnet : « Les portraits gravés du XVIIIe siècle. »

Vendémiaire (5 avril) : « Situation du poète », par Edmond Jaloux. Si nous gémissons de la disparition des lyriques, c'est bien par méconnaissance de ce qu'ils sont disposés à nous donner. Cette méconnaissance ne semble jamais avoir été aussi grande qu'aujourd'hui. — Sapiens : « La continuité nécessaire. » — « Les chances de paix », par Roger Dutilh. — « Pol Neveux-le-Nonchalant », par Roger Giron.

(Numéro du 12 avril) : Suite de l'enquête : *Pour le livre accessible à tous.* Avec ces deux sous-titres : 1° *Inédits à bon marché :* « Si les éditeurs, s'étant groupés, s'entendaient pour une collection d'inédits à bon marché, le public suivrait ». Je voudrais bien qu'on dise comment on peut envisager de grouper les maisons d'édition ». Tout ça, c'est de plus en plus de l'agitation, de l'utopie. 2° *Poésie :* « Les livres de vers se vendent mieux qu'on ne croit. » Simple affirmation, sans précision, sans portée. Qu'est-ce que ça veut dire : *Mieux qu'on ne croit?* Prière aux lecteurs de revenir à l'occasion, sur ce sujet intéressant, à notre chronique du 15 avril.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Un fait divers (*Paris-Midi*, 8 avril). (*Le Jour-Echo de Paris*, 9 avril; *la Dépêche de Toulouse*, 11 avril; *le Journal*, 8 avril; *Paris-Soir*, 12 avril). — *L'incendie impromptu* (le Petit Parisien, 13 avril). — Hommage à Chevreul (*le Figaro*, 13 avril). — Autour du Parnasse (*le Journal*, 25 mars). — Pour l'amour du rêve (*le Temps*, 7 avril). — Mangez du riz (*le Matin*, 12 avril). — Dessin animé (*l'Intransigeant*, 13 avril). .. ..

Une femme relève sa voilette... Les G. Men s'élancent et tirent. Benny « le loup », gangster endurci et poète à ses heures, s'abat, criblé de balles.

Sur son cadavre on trouve les *Sonnets* de Shakespeare, un portrait de Hitler, une boucle de cheveux de femme.

Un roman? Une information, que **Paris-Midi** a publiée. Nous avons cité le titre, le sous-titre. Ce n'est pas sans pittoresque. Mais plus pathétique le voyage qu'une reine a dû accomplir sitôt après ses couches, sous la contrainte d'événements particulièrement abominables.

Tous les Français compatiront à la douloureuse épreuve que vient de subir la reine Géraldine d'Albanie, obligée, au lendemain du jour où elle venait de donner naissance à un héritier, de quitter sa capitale sur le point d'être envahie et de chercher un refuge à l'étranger.

Non pas seulement tous les Français. Mais tout ce que le monde compte encore d'humain et de sensible.

Jusque dans l'Inde, note M. François de Tessan dans **la Dépêche de Toulouse,** des messages de protestation et de blâme contre la conduite de l'Italie sont rédigés et envoyés à travers le monde.

Et M. Konitza, ministre d'Albanie à Washington, exprimait la pensée de chacun en disant :

— Les Italiens ont beaucoup de qualités admirables et sont un grand peuple, mais le Tout-Puissant, dans ses desseins secrets, leur a refusé tout sens du chevaleresque. Au moment où la reine donnait naissance à un enfant, les Italiens ont porté ce coup. La mère a été obligée de quitter le lit avec un bébé de deux jours et de chercher refuge en dehors de l'Albanie. Il aurait été contre la nature des Italiens d'attendre quelques semaines avant de porter ce coup.

M. Konitza ajoutait :

— Et cette agression sans provocation, à quarante contre un, et à mille contre un en armes, que leur rapportera-t-elle : aucun profit durable, je crois, et certainement aucun honneur. Un champion de lutte voulant se faire valoir ne bat pas un enfant mais envoie un défi à un autre lutteur. Je sais que les Italiens rient de ce point de vue. On rit toujours de ce que l'on ne comprend pas. Je ne crois pas que quelqu'un puisse admirer l'Italie pour ce qu'elle a fait.

§

Au demeurant, les Italiens rencontreront-ils en Albanie les mêmes difficultés qu'en Ethiopie. M. Jérôme Tharaud écrit dans **Paris-Soir :**

A mon avis, il y a quelque analogie entre ce qui se passe aujourd'hui et ce qui s'est passé en Ethiopie. Lorsque les Italiens sont entrés à Addis-Abéba avec la rapidité et le brio magistral que l'on connaît, ils pouvaient penser que la campagne était achevée. En réalité, elle ne faisait que commencer. On n'occupe pas un pays primitif et montagneux comme l'Albanie ou l'Abyssinie, habité par une population guerrière, lorsque l'on tient seulement les grandes villes et les routes. Et maintenant les Italiens s'en aperçoivent. La guérilla s'organise dans les montagnes du nord et du sud-est de Tirana, sous les ordres de chefs énergiques comme Bolietinaz et le commandant Guillani, qui, malgré son nom, n'a rien d'italien.

L'Albanie n'en est pas moins aux pattes de l'Italie. Il est vrai que M. Mussolini argua du mauvais temps, par crainte des représailles, pour ne pas faire une « entrée triomphale » à Tirana, mais le roi d'Italie a « accepté » la succession du malheureux Roi Zogou. Maints Italiens eux-mêmes en souffrent, que les entreprises du fascisme ne détournent pas de rester des hommes : ils ont une âme, une conscience, et cette fois comme dans de récentes circonstances tout Français qui a à Rome des amitiés a reçu des lettres où des esprits sans tache disent leur consternation. Maintenant, faut-il croire que, parmi les Albanais, il ne se soit pas trouvé, devant ces agissements, des sympathisants? M. Jérôme Tharaud écrit :

Il n'y a pas eu, autour du roi Zogou, un mouvement national unanime. Il avait mécontenté trop de gens. Tous les chefs des

grandes tribus s'étaient tournés contre lui, surtout les chefs des tribus catholiques du Nord qui, entre autres choses, ne pardonnaient pas au roi Zogou de s'être marié civilement, à la turque, avec Mlle Géraldine Apponyi, la nièce du célèbre homme d'Etat hongrois.

Comme quoi les chefs des tribus catholiques du Nord ont applaudi au bombardement du Vendredi-Saint... Il faudrait tout de même que le Seigneur se décidât à proclamer la fin du monde... Ce monde n'a que trop vécu, qui sent sa pourriture.

Soigner les fleurs des jardins anglais, tel est le rêve de M. Chamberlain,

paraît-il, M. Jean Barois en prend note dans *Paris-Soir*. Occupation fort agréable. Mais quand la terre est en feu, ou menace de l'être, c'est difficile, et M. Chamberlain s'en aperçoit plus que quiconque. Mieux serait donc que la boule ronde rentrât dans le néant. A moins que le monde ne se reprenne, et par là mérite de demeurer. Nous l'a-t-on assez dit, qu'il était urgent de « refaire la France! » Il est urgent de « refaire le monde », oui, de remonter aux principes chrétiens : respect de l'individu, garantie des libertés, amour du prochain. Avec l'aide du Pape, — le Pape a prononcé une fort belle allocution, peu après le rapt de l'Albanie, — avec l'aide du président Roosevelt, — on sait la qualité de son message, — avec l'aide du Pape et du président Roosevelt si le Seigneur est défaillant. Ou dégoûté.

§

Il suffit de si peu pour allumer un incendie. Et toutes les précautions prises ne sauraient empêcher le sinistre. L'injonction faite aux fumeurs : « *Ne jetez pas votre cigarette* », qui aurait pensé à lui donner pour complément celle-ci : « *Evitez de passer en corbillard automobile* » Et pourtant... On lit dans **le Petit Parisien** :

Un fourgon funèbre automobile, transportant un cercueil et les membres de la famille du défunt, se rendait à Ury (Seine-et-Marne), où devait se faire l'inhumation. Après la montée de la côte de Souvray, à peu de distance de la maison forestière, le fourgon fut, soudain, enveloppé de flammes provenant du carburateur.

Le chauffeur ayant immédiatement stoppé, les personnes qui étaient dans la voiture et le corps du défunt purent être sauvés de l'incendie. Mais le feu ne tarda pas à se propager aux arbres bordant la route, gagnant ensuite l'intérieur de la forêt.

§

Beaucoup de bonnes gens — pourquoi « bonnes » ? c'est qu'on est indulgent à la vieillesse — sont morts ces temps-ci, qui n'ont pas survécu à leur centenaire. Cela dans le même temps que l'on célébrait le cinquantenaire de Chevreul, décédé à l'âge de cent trois ans et quelque. La rencontre est curieuse.

Mais au fait, est-ce que l'*on* a célébré le cinquantenaire de Chevreul? Guermantes écrit dans son billet du **Figaro :**

On a célébré fort honorablement le cinquantenaire de la Tour Eiffel; mais on a oublié de signaler celui de la mort de Chevreul. Nul journal en effet n'a rappelé, hier, fût-ce d'une ligne, que le 11 avril 1889 Michel-Eugène Chevreul s'était éteint doucement « comme une lampe qui n'a plus d'huile ».

Pardon, Guermantes. Le *Mercure* a annoncé, dès le 1er avril, le cinquantenaire qui vous préoccupe; *l'Intransigeant*, il y a quelques semaines, a fait part de celui-ci. J'ai lu vos lignes, cher Guermantes, avec chagrin. Il semble qu'il y ait deux façons de marquer un anniversaire : l'une, et c'est la nôtre, qui consiste à en écrire, simplement; l'autre, — dont on se refuse à croire que ce soit plus longtemps la vôtre, — qui veut persuader le lecteur que le célébrant est le seul à y penser. Qui donc peut affirmer qu'il a tout lu? Vos lectures, Guermantes, sont étendues. Mais pas au point que vous ayez eu connaissance de tous les journaux du 10 avril. Et puis, il faut compter avec les revues : nous venons d'invoquer, parce qu'il était juste de le faire, un écho du *Mercure*. Guermantes, charmant lettré, écrivain aimable, ne donnez pas la main à ceux qui, au moment de rendre hommage à quelque illustration, écrivent, chacun pour soi : « Nous sommes le seul à saluer... etc. ». Ceci dit, il est bien vrai qu'on aurait pu parler davantage de Chevreul, — quoique c'était recommencer ce qui avait été fait il y a trois ans, lors du centenaire de celui dont le

cinquantenaire vient de suggérer à Guermantes les souvenirs que voici :

Je me rappelle avoir vu en feuilletant des illustrés une des premières « interviews » photographiques qu'on ait prises, et c'était Nadar qui l'avait prise à Chevreul. Une photographie — une de ces admirables photographies du père Nadar, directe et vraie — montrait le vieil homme, son visage blanchi, ses petits yeux attentifs et se prêtant à l'interview avec une bonne volonté d'enfant. Il avait confié à Nadar son régime de sobriété sans excès et d'assiduité au travail. Il aimait répéter ce mot qui servit sa mémoire : « Je suis le plus vieux des étudiants. » Et de fait, il n'a jamais cessé de travailler; et de sa venue à Paris, quand il avait dix-sept ans, jusqu'à sa mort, il s'est consacré aux sciences — singulièrement à la chimie appliquée — avec une constance jamais interrompue. Il était à la tête du Muséum lorsque cet établissement fut bombardé par les Allemands en 1871. Chevreul rédigea, « au nom de la science et de la civilisation », une protestation véhémente contre ce bombardement, et cette protestation eut un long écho dans le monde. Nous éprouvons aujourd'hui que la science et la civilisation ont accompli des progrès.

On sait comme.

§

Il nous reste la poésie et les poètes. M. Georges Le Cardonnel retrace dans *Le Journal*

La grande histoire du Parnasse et la petite histoire des Parnassiens,

à l'occasion du centenaire de Sully Prudhomme. Soit une page entière, et cela est bien, qu'un quotidien s'ouvre si généreusement à la poésie. Voici Sainte-Beuve saluant chez le poète du *Vase brisé*

comme le frémissement d'une aurore encore incertaine;

voici la *Revue Fantaisiste* et son jeune fondateur : Catulle Mendès, dix-huit ans; voici Louis-Xavier de Ricard et Alphonse Lemerre, le passage Choiseul; voici le salon littéraire de Leconte de Lisle, Leconte de Lisle bibliothécaire, Leconte de Lisle et Paul Verlaine. Autant de portraits qu'on voudrait citer. Arrêtons-nous à la scène où surprendre dans leurs discordes l'auteur des *Poèmes barbares* et l'auteur de *Sagesse:*

C'est son tempérament olympien qui dut éloigner très tôt Leconte de Lisle de Verlaine. Les Parnassiens s'aimaient généralement bien plus que ne s'aiment d'ordinaire les poètes entre eux; cependant si deux hommes ne tardèrent pas à se haïr, ce furent bien Leconte de Lisle et Verlaine. Le débraillé de Verlaine ne pouvait que faire horreur à Leconte de Lisle. Si anticlérical qu'il fût, il avait une conception, pourrait-on dire sacerdotale du poète et il portait sa pauvreté avec une dignité épiscopale. Après la Commune, Verlaine se mit dans la tête que Leconte de Lisle avait voulu le faire fusiller. Quand il le rencontrait, toujours olympien, il roulait, en le regardant, des yeux furibonds, tandis que Leconte de Lisle passait sans paraître le voir.

Dans les dernières années de leurs existences si différentes — Leconte de Lisle mourut en 1894 et Verlaine, en 1896 — il leur arrivait de se trouver ensemble au même bureau de tabac boulevard Saint-Michel. Leconte de Lisle avait l'habitude d'aller ainsi chaque jour, après son déjeuner, y acheter un cigare qui coûtait alors 10 centimes; c'était le seul modeste luxe que s'offrait le grand poète. Verlaine, lui, se contentait généralement d'un cigare de cinq centimes. Mais quand il voyait Leconte de Lisle choisir un cigare de dix centimes, il ne manquait pas d'en prendre, lui aussi, un de dix centimes, en déclarant : « Moi aussi, je fume des cigares à deux sous! » et il s'efforçait à faire une sortie, qu'il aurait désirée, lui aussi, olympienne, en s'appuyant sur son bâton, tandis que Leconte de Lisle continuait à ne pas le voir.

Comme quoi la poésie ne rapproche pas toujours les cœurs... C'est qu'il y a toutes sortes de poètes; il y eut bien divers Parnasses. Et qui est le dernier Parnasse vivant? M. Georges Le Cardonnel nomme Edmond Haraucourt. Et puis : « mais n'est-ce pas plutôt Paul Valéry? Un poème comme *la Dormeuse* est un bijou parnassien :

« Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie,
Ame par le doux masque aspirant d'une fleur?
De quels vains aliments sa naïve chaleur
Fait ce rayonnement d'une femme endormie? »

Il nous reste le rêve. Par une opposition toute naturelle aux réalités de l'heure. Le rêve est si cher aux hommes que d'aucuns ne manqueraient pas de le mettre en conserve, si ce n'était assez difficile. En attendant, le rêve a son exposition. M. Edmond Jaloux écrit dans **le Temps** :

Une exposition du rêve vient de s'ouvrir à la Galerie contemporaine, dans la rue de Seine. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'un pareil effort a été tenté. Il faut dire tout de suite qu'il ne s'agit encore que d'une amorce, d'une promesse. On peut, d'après cet essai, imaginer ce que serait une véritable exposition du rêve quand elle sera faite complètement. Mais ce qui nous est proposé n'en est pas moins fort intéressant déjà.

Mais, direz-vous, comment organiser une représentation de ce qui est informe et mouvant, indéchiffrable et insubstantiel par excellence? Avec quel élément reproduirez-vous ces travestissements de la réalité : ces pays sans frontières; ces villes faites d'émail et de buée; ces images télescopées, dont chacune se répercute à l'infini; ces linéaments d'espérances ou ces accomplissements de catastrophes; ces émotions qui ne sont pas celles de l'expérience; ces visions qui nous emportent au delà du perceptible?

C'est qu'il ne s'agit pas ici du songe même, mais de son influence sur la littérature et sur l'art. *De l'antiquité au surréalisme,* dit le catalogue de l'exposition. N'exagérons rien. On trouvera réunis en trop grande quantité dans ces salles de nombreuses tentatives surréalistes et quelques rares témoignages antérieurs.

Nous n'irons point empiéter ici sur les terrains de notre ami Bernard Champigneulle. Mais, à lire Jaloux, deux noms nous arrêtent : Tony Johannot, — dont rien n'a été exposé, bien à tort — et le facteur Cheval. S'il est vrai que le rêve trop souvent prenne forme de cauchemar, Tony Johannot, du moins, dans les illustrations du *Voyage où il vous plaira.* — ô Musset, ô P.-J. Stahl! — apparaît comme ayant fixé avec génie des figures de cauchemar. Je n'ai jamais ouvert le *Voyage où il vous plaira* sans penser comme il m'aurait plu d'être ailleurs si pourtant une attirance, où le diable entrait pour quelque chose, me commandait de ne pas refermer le terrible volume. Je le rouvrais la nuit, à la lueur d'une allumette je me penchais encore une fois sur les affreux, grimaçants, torturés et torturants visages, et repu de monstruosité, j'entrais dans l'enfer des songes comme on irait consentant au jardin des supplices. Tout cela pour des images de Tony Johannot, illustrateur romantique.

Quant au facteur Cheval... M. Edmond Jaloux rappelle que celui-ci

passa une partie de sa vie, sans notions techniques, à se fabri-

quer une ville de pierre, d'un style à la fois médiéval, baroque et quasi hindou, dont on voit rue de Seine de nombreuses reproductions.

On attend avec une vive impatience, de Boston à Manchester, de Tokio à Montpellier, la thèse que M. André Jean, l'auteur déjà d'une monographie en vente à la porte du Palais Idéal, à Hauterives, dans la Drôme, achève présentement. Le Palais Idéal, né d'un rêve que l'honnête Ferdinand Cheval, facteur, architecte et poète, fit une nuit bénie entre toutes, le Palais Idéal est considéré comme la manifestation la plus tangible et la plus durable du rêve, et M. André Jean, s'il n'était si absorbé par les soins qu'il donne au *Vigneron,* nous aurait déjà organisé au Palais Idéal ce congrès du rêve et des rêveurs qu'on le supplie de ne pas reculer plus longtemps : on n'aura pas toujours la liberté du rêve.

§

Encore un rêve, mais tout autre :

le beau rêve de la propagande au service de la France,

tel que le conçoit le Matin,

ou comment la publicité sauva un jour l'Indo-Chine.

Il y a quelques années,

la misère ravageait notre possession d'Extrême-Orient. Le riz ne se vendait plus, le nha-qué avait faim, ne payait plus l'impôt. Le communisme se répandait. La révolte grondait. L'Asie attendait que l'Indochine se détachât de notre empire...

A l'agence Havas, un homme qui lisait les mauvaises dépêches reçues de là-bas — c'était M. Argence — décrocha son téléphone.

— Je voudrais savoir combien la France consomme de riz indochinois.

La réponse vint un peu plus tard :

— 230.000 tonnes par an, moins de 6 kilos par an et par tête d'habitant.

Le directeur d'Havas prépara un plan, et puis alla voir le gouverneur général de l'Indochine qui était de passage à Paris.

— Il faut conquérir le marché français au riz indochinois. Cela coûtera 2 millions par an pendant trois ans, autrement dit un prélèvement de 8 fr. 50 par tonne importée pour la publicité.

Le gouverneur général Pasquier accepta. On était en 1930. En

1933, la tonne de riz d'Indochine ne payait plus que 2 fr. 50 de redevance publicitaire. On en importait 990.000 tonnes.

C'est que, dans l'entre-temps,

on avait appris aux Français à préparer et à aimer le riz français.

Tout le monde s'y mit :

Le gros effort fut fourni par la presse quotidienne, qui publia des articles sur la valeur nutritive du riz, sur la saveur particulièrement fine du riz d'Indochine, des recettes, des petits placards évoquant le planteur indochinois. Les journaux féminins et de famille s'étendirent sur les façons variées et succulentes d'accommoder le riz. Des cours de cuisine spéciaux furent organisés dans les casernes et les écoles. Un million de jeux de l'oie furent distribués aux enfants des écoles, avec des millions d'images d'Epinal apprenant aux petits Français comment se plante et se cultive le riz et l'importance de cette culture pour l'existence de notre empire. Jusqu'aux bestiaux que les conseils compétents d'ingénieurs agronomes, mobilisés pour la circonstance, amenèrent à consommer le paddy et les riz inférieurs...

Jusqu'aux bestiaux, oui. Mais puisque l'homme, cet animal déraisonnable, et l'animal, qui n'est pas plus bête qu'un homme, sont si parfaitement nouilles qu'il soit besoin de leur dire, crier, hurler : « Mangez du riz; le riz est bon; aimez le riz! » puisque la publicité a fait ce prodige d'amener les fils d'Adam et les bestiaux à tenir le riz pour un aliment de première qualité — il l'est en effet, et nous sommes quelques-uns à aimer le riz de notre naturel, — que n'étendrait-on la publicité aux besoins les plus capitaux? Par exemple, une publicité internationale bien comprise multiplierait cet avis dans toutes les langues : « *Ne tirez pas sur le voisin* ». Mais du pas où va la férocité, on sera bientôt à prescrire: « Ton voisin est bon (à manger). Saute-lui dessus et mange-le. » Un retour à l'anthropophagie est très certainement au programme de certains conquérants.

§

La publicité appuiera l'industrie française du dessin animé. Il s'agit d'entreprendre la conquête — pacifique — de l'Amérique.

— Oui, a dit M. Sarrut, directeur commercial des *Gémeaux*, à M. Jean Goujon qui l'interviewait pour **l'Intransigeant**,

c'est par la publicité que nous parviendrons, de progrès en progrès, à trouver, si j'ose dire, notre véritable visage. Jusqu'au moment où celui-ci sera suffisamment avenant pour séduire les habitués d'outre-Atlantique dont la faveur sera pour nous le ressort qui nous haussera peut-être un jour jusqu'à la classe de leurs meilleurs artistes.

Mais peut-on tirer un dessin animé d'un poème de Victor Hugo? et faut-il qu'un desssin animé serve de propagande aux bienfaits de notre aviation? Faut-il que le parlant utilise des vers comme ceux-ci :

L'aéroscaphe voit, comme en face de lui
Là-haut Aldébaran par Céphée ébloui
Persée, escarboucle des cimes
Le chariot polaire aux flamboyants essieux.
Et plus loin, la lueur lactée. O sombres cieux
La fourmilière des abîmes.

Il est tombé beaucoup de bombes sur les fourmilières, ces temps-ci, il en tombera peut-être davantage. L'avion moyen de transport a trouvé une tout autre utilisation. Il semble qu'un dessin animé ait pour fonction de nous emmener bien loin des préoccupations de l'époque. C'est pourquoi le triomphe de *Blanche-Neige*, — *Blanche-Neige* l'oiseau bleu de toutes les expositions, de tous les congrès du rêve.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Un *Requiem* de M. Albert Wolff. — Un opéra de Gounod : *Maître Pierre*. — La « fugue symétrique » du Général Emile Duchêne. — Les danses de Mme Carina Ari à l'Opéra-Comique.

Il semble bien difficile, à première vue, de montrer de l'originalité dans la composition d'un *Requiem :* tout a été dit, et de toutes les manières, et par les plus grands des musiciens. Et puis l'admirable liturgie de la Messe des Morts impose ses formes rigides à l'audacieux qui veut, à son tour, tenter l'entreprise. Mais ce n'est qu'apparence : si les textes demeurent, et l'ordre immuable qui en établit la succession, quoi de plus différent pourtant que tous ces *Requiem* dont chacun nous livre un portrait à la fois moral et musical de Mozart, de Berlioz, de Verdi, de Gabriel Fauré? Tel retient

dans l'office funèbre la menace terrible du châtiment plus que l'espoir du pardon; tel s'attache à peindre une fresque sonore fourmillante autant que le *Jugement dernier* de Michel Ange. D'aucuns entendent le concert des séraphins, et d'autres le fracas des trompettes réveillant les morts et brisant les pierres des tombeaux. Ainsi l'on a tour à tour les scènes théâtrales de Verdi, les quatre fanfares du *Tuba mirum* de Berlioz ou la berceuse élégiaque de Fauré. Pour le croyant, la mort n'est que l'éveil du juste à la lumière éternelle, et la douleur reste le partage de ceux qui, demeurés sur terre, pleurent celui qui paraît devant son Juge. Mais combien de *Requiem* sont des œuvres de foi? Combien ne sont que des exercices, des « sujets » traités avec plus ou moins de bonheur et d'habileté, mais dont la musique n'est pas l'expression spontanée d'une âme, une offrande, une prière? Je ne dis pas qu'il soit nécessaire d'être un dévot pour entreprendre — et réussir — un *Requiem,* mais je pense qu'un tel ouvrage doit refléter quelque chose de profond, qui vienne de ces régions secrètes de l'esprit et du cœur où l'on ne trouve rien qui ne soit sincère...

Il y a dans le *Requiem* de M. **Albert Wolff** des pages qui viennent de ces régions-là. Il est certes difficile de juger une œuvre de cette importance après une seule audition; mais l'impression qu'on en garde est profonde. Je citerai particulièrement l'unisson si émouvant du début, et les phrases confiées au contralto solo (que Mme Marguerite Myrtal chanta remarquablement), les beaux tutti du *Dies irae;* le trio du *Pie Jesu* (où les voix de MM. Arnoult et Lovano s'unirent harmonieusement à celle de Mme Myrtal), et enfin l'*In Paradisum.* C'est une idée fort ingénieuse d'avoir réservé pour ce finale sublime de la Messe des Morts la voix de la soprano. C'est comme un symbole : cette voix « haute », on l'attend; le chant des solistes qui jusque-là n'a point dépassé l'altitude permise au ténor, va monter soudain comme soulevé par l'Espérance et par la Foi, symbole de l'âme conduite — comme le dit le texte latin — par les anges vers le paradis, où vont l'accueillir, à son arrivée, les Martyrs qui la guideront jusqu'à la cité de gloire pour qu'elle y trouve le repos sans fin. Mlle Inès Jouglet donna de cette belle cantilène une interprétation fort belle. La partie chorale est très développée, comme il convient.

Elle a été chantée par les chœurs Félix Raugel avec une rare perfection. L'orchestre Pasdeloup a partagé le succès de son chef — succès doublement mérité et qui sera certainement renouvelé bien vite, car le *Requiem* de M. Albert Wolff mérite de demeurer au répertoire.

§

« A la nuit du tombeau j'ai condamné ma vie... » chante Héloïse — et la phrase musicale est fort belle — au début du dernier tableau de **Maître Pierre.** Le sujet de l'opéra inachevé de Charles Gounod semble de même avoir condamné l'ouvrage. Il fut, d'ailleurs, traité un peu à contre-cœur par son librettiste Louis Gallet, qui se doutait bien que les directeurs jugeraient périlleux et sans doute impossible de monter un ouvrage dont le personnage principal demeure avant tout, pour le public, le héros d'une aventure fâcheuse. Et c'est pourquoi l'opéra ne fut point achevé, et même, transformé en oratorio, demeura pour autant dire inconnu. C'est grand dommage : à en juger par le court fragment qui nous a été révélé aux Concerts Colonne par les soins de M. Reynaldo Hahn (avec une interprétation digne de tous éloges, confiée à Mme Germaine Lubin et à M. Endrèze), *Maître Pierre* contient des pages de grande beauté : le dernier tableau — celui que nous avons entendu — est admirable. Héloïse, après la mort d'Abailard, s'est retirée au Paraclet. Elle voit, tandis qu'elle s'abandonne à une rêverie profonde, l'ombre de celui qu'elle a tant aimé. Et cette ombre lui dit qu'Abailard ne l'a jamais autant aimée que depuis qu'il a quitté la terre, et que l'amour d'ici-bas n'est qu'un bien faible bonheur auprès de l'éternel amour qui bientôt unira leurs deux âmes. Mozartien fervent, Gounod a traité la partie vocale de ce duo d'une manière qui rappelle les scènes finales de *Don Giovanni*, où le Commandeur revient parmi les vivants : la voix d'Abailard suit une ligne mélodique toute droite, tout unie. Mais autour de cette ligne, l'orchestre trouve de magnifiques accents pour exprimer cet amour, encore frémissant et passionné, mais pourtant détaché par la mort du désir terrestre. L'austérité et la tendresse s'unissent curieusement dans cette musique; on pourrait croire qu'une telle union soit choquante; il n'en est rien,

et c'est, en vérité, une des réussites les plus belles de Charles Gounod.

Gounod avait commencé la composition de *Maître Pierre* en 1877; il l'avait interrompue pour terminer *Polyeucte* qui devait passer à l'Opéra pendant l'Exposition de 1878. Puis ce fut *Le Tribut de Zamora* qui l'en détourna, et certainement aussi les objections de Gallet. Toujours est-il qu'en 1904, onze ans après la mort de son mari, Mme Gounod demanda à Saint-Saëns d'achever l'ouvrage interrompu. Mais Saint-Saëns estima qu'il valait mieux laisser la partition comme elle était. La partition fut confiée à M. Reynaldo Hahn qui en fit la réduction pour piano. Nous lui devons cette révélation dont nous lui garderons reconnaissance. Faut-il ajouter qu'il l'a dirigée avec grande ferveur — et que le concert où figuraient, avec la *Symphonie en mi bémol* de Mozart, *Phaéton, Namouna,* et deux fragments du *Marchand de Venise:* la charmante barcarolle et le délicieux nocturne, a valu à l'auteur de ces deux morceaux un véritable triomphe?

§

Au cours d'une séance de musique de chambre donnée par le Quatuor Maurice Blondel à la salle Chopin (et qui nous permit d'entendre le Quatuor de Lalo, et, avec le concours de M. Benvenuti, le quintette de M. Reynaldo Hahn, l'un et l'autre supérieurement joués), on a présenté des *Enharmonies chantantes et fuguées,* et un *Quatuor à cordes* du général **Emile Duchêne** où l'auteur fait l'application d'une théorie nouvelle de la fugue. On pouvait redouter quelque exemple aride, quelque démonstration rébarbative et d'ordre mathématique plutôt qu'esthétique. On a eu l'agréable surprise d'entendre un quatuor dont l'andante révèle non seulement un savant théoricien, mais un musicien de race qui exprime avec aisance des sentiments profonds. Je n'insiste pas sur la théorie de la « fugue symétrique » : je me borne à dire pour les musiciens de métier que cette forme de fugue bouleverse le vieux principe de la stabilité tonale et que si elle effare quelque peu les théoriciens attachés à la tradition, elle est acceptée par les autres comme si elle avait toujours existé. Elle

pose certes, des problèmes délicats. Mais l'auteur les résout avec tant de sûre élégance que tout lui semble facile. On l'a fort applaudi, ainsi que ses interprètes.

§

Mme Carina Ari vient de donner, à l'Opéra-Comique, trois scènes dansées qui, d'une grande variété et d'une grâce charmante, ont obtenu le plus vif succès. La première, qui a pour titre *Le Retour interrompu,* interprète une musique d'Angelo Cassado — et c'est toute l'Espagne qui vit en un moment dans les gestes et les pas de la danseuse; la seconde est la *Danse d'Abisag,* de Florent Schmitt : et les attitudes hiératiques, la craintive pudeur mêlée de sensualité d'Abisag, la belle Sunamite « que le roi David, auprès duquel elle dormait, laissa toujours vierge » — sont exprimées avec un art accompli. Enfin, c'est sur la musique de *la Gazza ladra, la Pie voleuse* de Rossini, l'aérienne et spirituelle interprétation de ces traits sautillants et légers que le maître italien a semés dans sa partition. Ces trois danses nous rappelèrent la soirée au cours de laquelle fut créée en 1925, par Mme Carina Ari, cette *Abisag,* sous la direction de M. D.-E.- Inghlebrecht, et notre admirative surprise, lorsque de cette même mosaïque romane peinte par M. Mouveau, nous vîmes se détacher la danseuse, d'abord figée comme les pierres du décor, puis s'animer, pour s'avancer vers l'image immobile du vieux roi au corps glacé. L'interprète et la musique ont gardé le même pouvoir.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

Symphonie N° 1 en do majeur, op. 21, Toscanini, The B. B. C. Symphony Orchestra (Gramophone DB. 3537 à 3540) (1). — *Sonate en do mineur, op. III,* W. Backhaus (Ibid. DB. 3218 à 3220) *Sonate en mi majeur,* op. 109, Boris Zadri (Pathé PAT 130 et 131). — *Trio II, op.* 9, *N°* 1, en sol majeur pour violon, alto et violoncelle, Trio Pasquier (Ib. PAT. 121, 122, 123). — *Fidelio :* Ouverture, Orch. Phil. de Berlin, H. Abendroth, Odéon 188.100). — *Symphonie N° 6 en fa majeur, op.* 68 *« Pastorale »*, Willem Mengelberg, Concertgebouw d'Amsterdam. (Telefunken NSK 2424 à 2428).

Beethoven. — Dans le printemps de 1789, chargé d'orages, gros de redoutables et vastes destins, Beethoven connut Mo-

(1) Les indications entre parenthèses donnent le nom de l'éditeur et le numéro de classement des disques dans les catalogues.

zart. L'un venait de naître à la musique, l'autre était près de mourir à la terre. Le sens de cette rencontre était alors invisible. Il y a tout juste cent cinquante ans de cela. Ce n'est point un prétexte assez bruyant pour un anniversaire. C'est un sujet de méditation. Dans le désordre du monde, cette conjonction Beethoven-Mozart était et demeure le signe d'un ordre suprême, rigoureux, et en quelque sorte céleste.

De telles rencontres nous touchent et nous troublent toujours profondément. Plus elles furent en apparence humbles et cachées, plus elles nous apparaissent, à nous qui mesurons les événements et le génie, comme de glorieuses et éclatantes entrevues du Drap d'Or. Dans une petite ville allemande ou suisse, un jeune homme timide fut présenté à un musicien malade et pauvre; sans doute ce qu'ils dirent fut-il banal, et à se regarder, ils ne furent point éblouis. Mais l'éblouissement est pour nous. Il semble que nous assistions de loin à la transmission d'une flamme, à la remise d'un héritage. La musique passe de l'un à l'autre. Pour nous, la rencontre de ces deux hommes ne va pas sans un cortège d'ombres, d'images et de symboles. Et même pour un témoin qui n'eût point aperçu aussi clairement toutes ces choses, mais qui les eût pressenties (le comte Waldstein, par exemple), combien eût été émouvant cet entretien si simple, où le maître était plus modeste et embarrassé encore que le disciple.

Imaginons, puisque nous sommes généralement plus nourris aux lettres qu'à la musique, ce qu'aurait pu être la rencontre de Racine et de Rousseau. La supposition n'est pas absurde. Racine n'est pas mort vieux, et entre cette mort et la naissance de Jean-Jacques il n' y a que treize années. Et c'est un siècle. Je n'écris pas ces noms au hasard. Quel abîme entre eux, croirait-on! Pourtant, c'est la même source de poésie française et universelle. Ainsi pour Mozart et Beethoven. Leur filiation a été contestée et parfois entièrement déniée. Pour Vincent d'Indy, elle n'existait pas entre Mozart et Haydn d'une part, « ces Italiens chanteurs », et Beethoven « allemand et métaphysicien. » — C'est montrer beaucoup de dogmatisme, et, pour un musicien, trop perdre de vue la seule musique. Au reste, ces rapprochements ou ces oppositions auxquels se complaît la critique ne sont trop souvent que jeux de l'es-

prit, et s'éloignent des parentés naturelles. Combien plus intéressante est la lettre du comte Waldstein fort peu soucieux de système, à Beethoven débutant, et qui contient cette phrase singulièrement lumineuse : « Vous allez recevoir des mains de Haydn l'esprit de Mozart. »

Comment n'y pas songer en écoutant la *Première Symphonie?* De toutes, c'est sans doute celle qui nous touche le moins. Elle est un peu creuse sous sa séduction, et on y sent on ne sait quelle application jusque dans les développements les plus aisés et les plus brillants. Peut-être sentira-t-on ce que je veux dire; lorsqu'on parle de musique, les mots grossissent et déforment la pensée et l'impression. Que la **Symphonie en do majeur** soit une belle œuvre et où paraît le génie, c'est l'évidence. La présence des maîtres y est presque constante et parfois tyrannique, c'est un fait, mais qui ne la rend pas moins précieuse, et j'oserais dire : au contraire. Le sensible *Allegro* est tout entier un délicat et tendre hommage à Mozart. Et puis, ayez la curiosité de réentendre après la Première, puisque le disque nous en donne le moyen, la *Symphonie en Sol majeur* de Haydn. C'est ici encore une leçon de Toscanini; elle vous rendra plus visible encore une proche parenté. Mais en même temps paraissent mieux l'originalité, le désir et le pouvoir d'indépendance et de renouvellement. Quoi de plus émouvant que ces cris d'allégresse d'une voix qui se trouve, et se découvre à nulle autre pareille! La volonté même ne manque pas. L'accord initial est à lui seul à la fois un signe et un parti-pris d'affranchissement. La *Première Symphonie* est belle exactement de la façon où l'est, à nos yeux, la rencontre de Beethoven et de Mozart. C'est le salut au passé et l'annonce de l'avenir. Et puis, à l'appel de Toscanini, elle se lève dans toute sa jeunesse. Comme d'ailleurs la symphonie de Haydn (1). C'est un miracle qui ne cesse de nous émerveiller et de nous emplir de gratitude. Et ce miracle, au lieu de s'évanouir à mesure qu'il naît, le voici fixé. Ce sont deux cires définitives. On abuse du mot, ce n'est point une raison pour n'en pas user quand on en pèse exactement le sens. Quoi qu'on fasse après ces enregistrements il faudra s'y reporter. Ran-

(2) Gramophon, DB. 3515, 16 et 17.

geons-les dès maintenant avec respect sur notre premier rayon.

Franchissons l'espace laborieusement et douloureusement parcouru par le génie, et nous touchons au moment où Beethoven ne doit plus rien à Haydn ni à Mozart. La démarche de sa pensée est saisissante; à mesure qu'il se détache de ses maîtres et qu'il s'élève, il regarde par-dessus ceux-ci, il devient de plus en plus attentif à une lumière dont il semblait ne pas avoir aperçu la hauteur sur l'horizon; il est saisi d'admiration et de respect. Celui vers qui il se tourne, c'est Jean-Sébastien Bach. Vers la fin de sa vie, il l'a rejoint. La rencontre avec Mozart, la rencontre avec Bach, ainsi commencent, ainsi s'achèvent, la carrière et le génie beethoveniens. Quelle harmonie! et comme cette course semble à l'avance inscrite dans le ciel! Beethoven porte et éclaire la vérité majeure : il faut toujours revenir à Bach. Il y revient, comme les classiques retournaient à Eschyle, non pas bien qu'il soit grand, mais parce qu'il est grand. La hauteur grave et sereine de sa pensée ne s'exprime peut-être nulle part aussi pleinement que dans les dernières sonates pour piano, qui sont la partie la moins connue de son œuvre.

La sonate de piano est à Beethoven. Avant lui, chez Haydn et Mozart, elle n'était guère qu'un exercice pédagogique. Il la met d'un coup au premier rang. Lui, demande au pianoforte tout ce que peut donner ce prodigieux instrument. Du même coup, il le justifie. Je parlais, dans mon article sur le clavecin, de la royauté du piano; jusqu'à Beethoven, elle était usurpée. Avec Beethoven commence le règne éclatant et légitime. La suite des Sonates contient Beethoven. Elles suffiraient à sa gloire. Elles expriment le génie beethovenien et non seulement un moment de ce génie dans sa profondeur et sa puissance, mais dans sa croissance magnifique. Parmi les dernières sonates, d'une beauté si pure, si absolue, on ne pouvait mieux choisir que les deux qui viennent d'être gravées : *opus* 111 *et op.* 109. La noblesse et la splendeur de la première sont incomparables; mais on conçoit mal la réputation qu'elle avait d'être « difficile »; j'entends, pour l'auditeur. Les pianistes eux-mêmes en étaient effrayés. Wilhem Backhaus l'éclaire d'une admirable lumière. Il est de ceux dont on n'a plus rien

à dire. Sa puissance sereine, sa majesté sont la puissance et la majesté mêmes de Beethoven.

Pour la **Sonate en Mi Majeur,** il convient de préciser les mérites de l'interprète. Boris Zadri est un jeune pianiste, et il est de ceux qui comptent. L'éclat, la fougue dans le *Prestissimo* sont égalés par la délicate pureté de l'*Adagio.* C'est d'une belle ferveur qu'il faut louer.

Avec le **Trio N° I** (*op.* 9), nous quittons ces régions hautes et pures, mais point pour redescendre; nous ne touchons pas la terre; nous baignons dans un air léger, dans une clarté vive et fine qui par moments s'étend en nappes calmes et larges. Peut-être le *Trio n°* 3, plus célèbre, a-t-il en effet plus de force et de grandeur dans sa pensée dramatique. J'aime en celui-ci la vérité et la vie qui mêlent et unissent l'allégresse, la gaîté, le pathétique mesuré, les élans du cœur et la rêverie. Les frères Pasquier traduisent tous ces mouvements avec un sentiment et un art ravissants. Dans le *Scherzo* et le *Presto* leur technique éblouissante apparaît pour ainsi dire à nu. Le beau métier! Certes leurs qualités d'exécutants sont exceptionnelles; mais ce qu'on admire surtout, c'est leur accord. Une telle unité est plus rare et plus remarquable dans un petit ensemble instrumental que dans un orchestre où l'individu s'efface, où le règne du chef doit être impérieux. Un tel ensemble donne le sentiment de l'harmonie et de l'ordre libres et naturels. Il est inutile d'insister sur la valeur d'un tel enregistrement. L'œuvre est là dans sa nouveauté, baignée de poésie chaleureuse, abondante, familière; elle monte et entraîne sans effort. C'est une sorte de méditation heureuse, d'élévation aisée qui comble et ravit. Pour moi, un long passage comme l'*Adagio* éveille les mêmes émotions que certaines strophes lamartiniennes (les « Cèdres du Liban », « Les Laboureurs », par exemple). Impression sans doute toute subjective. Je ne la note que parce que les comparaisons et les équivalences sont ici les moyens d'expression qui trompent le moins. Et je ne doute point que vous éprouviez cette douce et paisible jouissance.

§

Il n'est rien, je crois, dans l'œuvre de Beethoven, qui ait connu des vicissitudes, des bouleversements, des repentirs

comparables à ceux de **Fidelio.** C'est que ce drame contient le drame de Beethoven, celui d'un cœur tourmenté, généreux, gonflé de passion, et quelle passion! Tous ceux qui ont connu le musicien ont dit quelle était sa religion de l'amour. Il détestait tout ce qui rabaissait ou diminuait ce sentiment; il avait une horreur presque physique pour les spectacles et les mots qui, à ses yeux, insultaient à la sainteté de l'amour. *Fidelio* renferme les exigences, les aspirations et les sublimes satisfactions de ce cœur. C'est le premier volet d'un diptyque que Wagner achèvera. Avec *Tristan, Fidelio* est le plus beau poème de l'amour. Rien ne s'élève plus haut que ce chant de l'amour conjugal, du dévouement et de la fidélité.

On sait les épreuves que connut *Fidelio,* et comme il fut remanié, repris. La version que nous donne de l'ouverture M. Abendroth est la dernière, celle où la passion s'est faite moins tumultueuse. Le chef a su en exprimer avec infiniment de noblesse et une sorte de pudeur dans l'exaltation, le pathétique intense. Il soutient le mouvement et même le précipite, et l'Ouverture qu'on nous présente souvent sous une forme compassée et refroidie, est ici toute brûlante, traversée de flammes et de frissons. On ne se penche pas sans émotion sur cette empreinte, et on remercie M. Abendroth de nous l'avoir donnée.

Comme sous le musicien on sent l'homme présent! Là est la grande nouveauté, la révolution profonde. Beethoven est d'un temps où l'artiste est désormais si mêlé à l'œuvre, qu'ils ne font qu'une chair et qu'un sang. Aussi les recherche-t-on toujours l'un à travers l'autre. Cette nature généreuse, ardente, héroïque — Beethoven lisait passionnément Homère et Plutarque, et on sait son culte pour Bonaparte — ce cœur empli d'amour, découvrent parfois d'étranges profondeurs. Ce n'est pas le contraste, si sensible à ses contemporains, entre ses dehors sauvages et sa délicatesse, sa bonté, qui nous frappe, mais d'autres contrastes. Beethoven si ouvert à la pitié, si tendre, avait le mépris de la faiblesse.

Aujourd'hui moins que jamais on ne saurait songer sans trouble que l'homme qui déchira la dédicace de l'*Héroïque* à Bonaparte, était le même qui disait : « *La force est la mo-*

rale des hommes qui se distinguent des autres, et c'est aussi la mienne. » Abîmes de l'âme allemande.

M. Guy de Pourtalès qui s'est fait le portraitiste des musiciens, donnant naguère une esquisse fervente de Beethoven, ne craignait point de le mettre au-dessus de tout, comme le Dieu unique. Ces hiérarchies sont toujours un peu hasardeuses. Et l'on a tort de dire que Beethoven, c'est toute la musique. Il en eût été scandalisé. C'est d'ailleurs question de mots. On peut dire avec de semblables apparences de raison que Mozart est la musique même, et que Wagner ou Berlioz sont au-dessus de la musique. Mais j'entends bien que le culte de Beethoven exige de la véhémence et de l'éclat. Beethoven a souffert de quelque abandon — du reste sans aucune importance — par réaction de l'idolâtrie un peu naïve des amateurs dominicaux de la Neuvième. Il n'en est pas moins téméraire de dire qu'il est plus grand que Bach, et d'ailleurs ces mesures de taille sont vaines. Ce qui apparaît bien c'est que si Beethoven étreint de moins près des vérités divines et humaines, il embrasse plus que tout autre musicien. L'ordre simple du monde a éclaté. Et ce monde vaste, confus, vertigineux, le musicien y plonge, et parfois le saisit. Les classiques ne s'intéressaient qu'à l'homme et à Dieu. Beethoven, avec son temps, découvre tout ce qu'il y a entre l'homme et Dieu. Il connaît le tourment métaphysique. Et c'est surtout la grande découverte de la nature, le pathétique et exaltant face à face. Pour moi, il est d'abord la voix de la nature, le chant de la création. D'où mon amour pour la **Pastorale.** D'où ma joie à entendre la *Pastorale* à travers Mengelberg. Je dis bien : à travers. La musique avant de s'évader de l'orchestre a été comme recréée, ou plutôt elle est délivrée, telle qu'elle naquit. Telle, en tout cas, que je la veux.

Pour ne nous en tenir qu'aux grandes interprétations, je sais quel miracle aérien était celle de Toscanini. Justement, elle ne tenait pas assez à la terre. Cette fois, la musique y plonge des racines profondes; elle s'élance néanmoins, elle est pleine par instants de cette force cosmique qui l'inspire. On n'a voulu voir dans la *Pastorale* qu'une impression aimable et douce, un joyeux et léger tableau champêtre. La campagne viennoise, a-t-on dit, ce n'est pas les Alpes. Mais la

nature est grande partout. Le frère véritable de Beethoven, Jean-Jacques, connaît des extases aussi profondes à Ermenonville qu'en Savoie. La *Pastorale* n'est pas une pastorale du XVIIIe siècle mondain. C'est le chant des forêts, des pâturages, de la nature vierge, c'est la création aux premiers jours, et la présence qui l'anime. On a voulu tirer argument du commentaire volontairement simple de Beethoven. Il écrit : « Dans le cinquième morceau, c'est le sentiment de reconnaissance à la Divinité après l'orage », et ce n'est certes point une prière du soir faite du bout des lèvres. La *Pastorale,* c'est la grande et libre effusion du Promeneur Solitaire qui communiait avec la nature, à la fois religieusement et familièrement, de celui qui notait sur ses carnets, mêlées à des pensées musicales, des impressions brûlantes comme celles-ci : « Tout-Puissant! Dans les bois, je suis heureux! Dans les bois où chaque arbre parle de toi!... Dans ces forêts, sur ces collines, c'est le calme. Le calme pour te servir. »

L'*Allegro* est attaqué et développé avec une largeur, une solidité qui donnent au morceau tout son sens. Les « sensations agréables qui s'éveillent en l'homme à l'arrivée à la campagne » ne sont certes pas à fleur de peau. On ne peut qu'admirer la magnifique ampleur sonore de l'*Andante;* l'éloquence des basses, si souvent confuses et repoussées dans l'ombre, est ici pleine et grave, et le chant, néanmoins, plane au-dessus d'elle dans un admirable élan lyrique. Et quelles richesses d'évocations rustiques! On a remarqué que le chant du coucou avait toujours séduit les musiciens. C'est peut-être que dans sa simplicité monotone, il a une richesse d'évocation extraordinaire. Avec lui paraît l'heure où la campagne est la plus sonore; après la pluie, avant l'orage, à la descente du soir. Alternant avec une flûte ou un hautbois, il annonce et décrit la chute des bruits du travail, la première ombre de la nuit, la rentrée des troupeaux. Puis c'est l'Orage. Dans sa clarté, sa simplicité musicales, il égale en puissance toutes les tempêtes wagnériennes. Il trouble, saisit, oppresse, déchaîné par Mengelberg. Puis tout s'apaise, et c'est la sérénité du ciel, déjà nocturne, l'action de grâce, l'élévation.

Voici une cire précieuse. La *Pastorale* est là, je crois, telle qu'à sa naissance. C'est la pensée même de Beethoven.

YVES FLORENNE.

ART

Peintures tibétaines. — Le XXXVIIIe groupe des Artistes de ce temps.

Le Tibet est probablement la région la plus mystérieuse de la terre, du fait de sa position géographique et de son opposition à la pénétration des étrangers sur son sol. Il est donc bien naturel que l'art tibétain soit si peu connu et que les spécialistes n'arrivent guère à en déchiffrer les origines.

Celles-ci restent extrêmement incertaines. C'est vers le VIIe siècle qu'un roi du Tibet se convertit au bouddhisme pratiqué sous la forme du lamaïsme. Dès lors, l'art restera toujours un art seulement religieux, l'art des lamas, sous l'influence spirituelle de l'Inde septentrionale. Aucune évolution sensible de style ne permet à travers les siècles d'en distinguer les époques.

Le Musée Guimet nous présente une exposition de **Peintures tibétaines.** Ceux qui croiraient trouver dans ces formules rituelles éternellement répétées un hiératisme ennuyeux et rébarbatif se tromperaient lourdement. C'est au contraire une imagerie toute fleurie et incroyablement imaginative qui est placée sous nos yeux. L'éloquence précise du trait, la virtuosité exubérante de l'arabesque, le choix restreint des couleurs, le contraste de leur éclat et de leur douceur, communiquent à ces peintures un attrait de rare qualité.

Le support est fait de toile de lin recouverte d'un enduit très adhérent. On pourrait croire qu'il s'agit de peinture sur papier. Le détail est d'un extrême raffinement. Ce sont des tableaux mobiles destinés à orner les temples. Nous en connaissons de plus récents, beaucoup moins beaux aussi, qui représentent des drames légendaires que les mendiants, nous a-t-on dit, commentent par une lente psalmodie sur les marchés. Le thème central est la représentation d'une grande figure centrale : Bouddha, Bodhisattva, Saint, Grand Sorcier, entourée de scènes minuscules et symboliques dont la signification, bien entendu, nous échappe entièrement.

L'extraordinaire maniérisme de ces images n'est pas sans charme. On y retrouve le haut style des bonzes tibétains où, malgré la complication gesticulatoire, les enlacements

furieux et extatiques des Bouddhas et de leurs Caktis, règne une parfaite harmonie. Les scènes se passent dans des paysages luxuriants, dans un monde paradisiaque, plein de vie somptueuse, qui forme un singulier contraste avec la rude sauvagerie de la montagne où furent conçues ces compositions imaginaires. L'influence chinoise se manifeste parfois; mais, alors que l'art chinois est fait d'abstraction, nous voyons régner ici une sorte de vie sensuelle, un esprit de fable, beaucoup plus proche de notre civilisation occidentale.

Il faut dire enfin la grande valeur décorative de ces tableaux qui sont à la fois des miniatures et des oriflammes, des objets cultuels et des messages populaires. Dans certaines scènes d'apparence infernales, il y a des noirs et des gris d'une grande splendeur, tandis que dans l'hagiographie bouddhique — dans la série de représentations du Grand Sorcier, en particulier — nous découvrons des roses tendres, des verts profonds disposés avec une inégalable exquisité. L'ensemble possède un rythme onduleux et alangui qui confère à ces œuvres un incontestable pouvoir de séduction.

§

Au Petit-Palais, avec l'exposition du **XXXVIIIe groupe,** on ne trouvera pas d'artistes « arrivés ». Le talent de la plupart d'entre eux n'a pas encore pris sa forme définitive; s'il affirme sans prudence ses volontés, il n'est ni ferme, ni défini. Nous n'en attachons pas moins d'importance aux œuvres et aux hommes qui se sont groupés ici. Les recherches sont significatives et représentent assez bien les tendances de cette partie d'une génération qui choisit sa voie avec beaucoup d'intelligence et de sérieux. Si divers qu'ils soient par l'esprit et par la forme, les peintres Pierre Nicol, R.-J. Clot, Lasne, Léonid, Streeker, Martin-Roch, J.-C. Guignebert, se rapprochent par une certaine bonne foi qui n'est pas négligeable en un temps où on sacrifie tant à l'apparence; ils témoignent aussi d'une réaction complète contre les aînés — ou peut-être d'une indifférence à leur apport. Nous remarquions dernièrement, à propos de ces peintres comblés de dons : Brianchon et Legueult, qu'ils pouvaient se placer sous le signe de

l'impressionnisme, malgré les différences profondes qui les séparent des peintres de la fin du XIXe siècle. De Manet à Vuillard, de Bonnard à Matisse et à eux-mêmes, s'établit une évidente filiation. Mais ceux-ci ont d'autres références.

C'est Pierre Nicol qui a très habilement organisé le groupe. Sa peinture est franche, discrète. Elle possède la netteté et la rondeur de l'imagerie. Les paysages sont assez dépourvus d'atmosphère; mais l'artiste, chose rare, semble à son aise dans la grande décoration murale. Sa peinture pour une école de Saint-Germain-en-Laye est d'une saveur toute pimpante. L'influence de La Fresnaye est sensible chez Lasne; l'objet se décompose en une série de plans et de volumes et cherche son point d'équilibre entre la nature et le style. Léonid est le peintre des rivages infinis où l'homme se trouve perdu dans un monde étrange, hors de mesure. Le cas est singulier; contrairement aux surréalistes, Léonid nous donne de la nature une description exacte, sans accessoires monstrueux, et pourtant, le choix du paysage est tel que l'impression qui se dégage de ces sables mouvants, de ces vastes lagunes désolées, de ces parcs de pêche aux perspectives linéaires, est celle des paysages surréalistes.

Ce goût de la singularité dans l'élection du sujet ou simplement du point de vue, nous le trouvons à un degré plus vif encore chez R.-J. Clot, dont les grandes toiles traduisent maintenant la hantise de la perspective. Ces années dernières, Clot plaçait dans ses peintures, au premier plan, comme une explication et un symbole, une peau de serpent desséchée; cette année, c'est une échelle, en perspective, comme on en fait dessiner aux écoliers, dardée vers le point de fuite. Où ce jeune peintre, si manifestement doué, mais encombré de préoccupations trop littéraires, veut-il en venir?

Bizarreries aussi, et vaines déformations, dans les anatomies de Martin-Roch, qui dénotent un goût passionné de dessinateur et la recherche ardente du tangible. Streeker refuse par ses teintes plates, dures et uniformes, les prestiges de la couleur; ces fillettes endiablées, ces gauches adolescentes embarrassées de leur corps, communiquent une impression de malaise.

Ce malaise, que nous trouvons à des degrés divers chez

les peintres qui exposent ici, ne provient-il pas d'un singulier compromis entre un désir de pureté, d'ingénuité, et des préoccupations intellectuelles trop chargées d'artifices? Il est un certain degré d'ironie et de sens critique qui ne permet point la naïveté. Et qui veut faire l'ange fait la bête.

Malgré la similitude de leurs noms, les sculpteurs Kogan et Caujan sont aux antipodes : tandis que celui-ci est tourné vers l'expression naturaliste de la réalité populaire et la poursuit dans ses détails pittoresques, celui-là veut traduire les rythmes harmonieux conformes aux lois de la statuaire antique.

La section d'art décoratif du groupe du Petit-Palais est fort attrayante. Des tissus de Charlotte aux sobres reliures de Jacqueline Hinstin, il n'est rien de médiocre. Henriette Kernier révèle son talent dans ces céramiques élégantes comme de vieilles enluminures, aussi bien que dans ces sculptures taillées dans la pierre dure d'une si vive intensité d'expression. Jacques Motheau a apporté de Bretagne quelques objets d'artisans, vanneries, bois tourné, toiles, dont la noble simplicité est un véritable bienfait. Un vif et légitime succès va aux marionnettes d'Hildegarde Weber — bien qu'elles ne reçoivent pas ici les éclairages de la scène. Cette hallucinante cohue, ces personnages en haillons conçus pour la Crèche de Noël, pourraient être grotesques; comme les caricatures de Daumier, ils touchent à la grandeur pathétique. Les déformations les plus brutales des visages sont stylisées par la main de l'artiste et comme éclairées de vie intérieure.

Le nom de Jean-Charles Moreux est sur l'affiche. Nous prévenons charitablement ceux qui penseraient trouver ici des œuvres d'un architecte et d'un décorateur que l'intelligence, le savoir et le goût ont placé au premier plan des créateurs français et, sans doute, parmi les précurseurs, qu'ils se trouveront en face de deux photographies d'une maison, d'ailleurs admirable, que toutes les revues d'art ont déjà reproduites.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

BIBLIOTHÈQUES

Léo Crozet : *Manuel pratique du bibliothécaire*, nouv. éd., J. Thiébaud. — Emile Leroy : *Guide pratique des bibliothèques de Paris*, Ed. des bibliothèques nationales. — *The World's Great Libraries*. I. Arundell Esdaile : *National Libraries*; II. Margaret Burton : *Famous Libraries*, London, Grafton.

En rendant compte dans le *Mercure* du 15 août 1933 de la première édition du **Manuel** de Crozet, M. Coyecque se plaisait à reconnaître que les bibliothèques françaises sont en progrès; qu'aurait-il dit s'il avait pu prévoir qu'en moins de trois ans le volume serait épuisé et que l'auteur devrait faire remettre son ouvrage sous presse? Le succès a même dépassé nos frontières; une traduction espagnole était en voie d'élaboration quand la guerre civile a éclaté et une traduction polonaise a paru, il y a tout juste quelques mois. La nouvelle édition compte 60 pages de plus que la précédente; parmi les additions on relève maintes indications précieuses pour le classement des fonds spéciaux, manuscrits, autographes, musique, gravures, cartes géographiques, périodiques, publications en cours, photographies, catalogues de bibliothèques et catalogues commerciaux, médailles, toutes sortes de documents qui posent maints problèmes à résoudre, aussi bien à l'homme d'étude qui a à classer sa propre collection qu'au bibliothécaire. Les nombreuses listes d'ouvrages recommandés ont été revues de très près et mises à jour; rien ne passe plus vite que la bibliographie et il faut la tenir constamment au courant. Un chapitre indique brièvement pour chaque spécialité quelles sont les bibliothèques de Paris où l'on peut se documenter.

M. Leroy, secrétaire-trésorier de la Bibliothèque nationale, dans le **Guide** qu'il vient de publier, fournit de bien plus amples renseignements sur ces bibliothèques et son petit volume rendra les plus grands services à tous ceux qui pour leur recherches ont à se mettre en quête d'ouvrages plus ou moins rares. Le plus souvent, en dehors de la Bibliothèque nationale, qui par principe doit être universelle, on ne sait trop où s'adresser; or la Bibliothèque nationale reçoit beaucoup trop de lecteurs et, si l'on y va l'après-midi, on n'est jamais sûr d'y trouver de la place; d'autre part, en raison

même de son importance, les catalogues sont énormes et leur consultation compliquée par la présence de nombreux homonymes ou de titres similaires; enfin l'immensité des magasins rend forcément les communications moins rapides que dans des collections plus restreintes. Un grand tableau placé dans le hall d'entrée indique les autres bibliothèques où l'on pourrait trouver les informations désirées, mais on est venu, on a fait le déplacement et on reste. Le *Guide* de M. Leroy, que chacun peut avoir à domicile, aura l'avantage d'orienter convenablement, avant qu'on ait quitté son cabinet de travail. Une question administrative vous préoccupe, vous regardez à l'Index alphabétique et vous apprenez aussitôt qu'il y a une Bibliothèque administrative à la Préfecture de la Seine, c'est-à-dire dans le bâtiment de l'Hôtel de Ville; en vous reportant à la page indiquée, vous savez tout de suite que cette bibliothèque n'est pas commode à trouver, il faut d'abord repérer l'escalier J, monter au 4e étage, autrement dit sous les combles, parcourir plusieurs dizaines de mètres de couloir et grimper finalement un dernier escalier pour y accéder. Le *Guide* vous indique les heures d'ouverture, les conditions d'admission, le genre de livres qui forment les collections, enfin les différents catalogues, tant sur fiches qu'imprimés. Si vous avez besoin d'un renseignement sur le Cirque, vous le trouverez dans le fonds Rondel à la Bibliothèque de l'Arsenal; sur le féminisme, à la Bibliothèque Marguerite-Durand (mairie du 5e arrondissement); sur la franc-maçonnerie, dans la collection J. Denais, à la Bibliothèque Thiers; sur la conchyliologie, dans la collection Cossmann, à la Société géologique de France. Les bibliothécaires de ces fonds spécialisés étant moins bousculés que ceux de la Bibliothèque nationale, vous aideront plus facilement dans votre enquête et seront d'autant plus aptes à le faire qu'ils sont plus compétents sur la question qui leur vaudra votre visite. Il ne vous restera ensuite qu'à vous rendre, sur leurs indications, dans une bibliothèque d'ordre plus général si quelque ouvrage leur manque.

Le livre qu'Arundell Esdaile a consacré aux **Bibliothèques nationales de tous pays** débute naturellement par le Musée britannique et l'on voit bien que l'auteur est secrétaire gé-

néral de cet établissement à la fierté qu'il met à décrire la coupole et la salle de lecture qu'elle couvre. On peut ignorer que cette coupole serait la plus vaste du monde, si le Panthéon ne lui était supérieur, mais on ne peut qu'apprécier son aménagement; l'atmosphère y est excellente pour le travail, le mobilier est confortable, l'éclairage agréable, le personnel serviable; à ses 450 places, sont venues s'ajouter depuis quelques années les 120 places de la North Library où se consultent les ouvrages rares et les périodiques de grand format. Les magasins de livres sont actuellement en voie de reconstruction; la section qui entoure à l'ouest la salle de lecture est achevée depuis octobre 1937, la partie orientale est en chantier actuellement. Notre Bibliothèque nationale ne le cède en rien comme ancienneté ni comme richesse au Musée britannique et Mr. Esdaile en trace très bien l'histoire, mais la description devra être complètement refaite, les bâtiments vont être entièrement transformés avec les travaux en cours : une vaste salle de bibliographie occupe le sous-sol de la salle de lecture des imprimés; le Cabinet des Estampes va posséder un magasin de onze étages au-dessus desquels se trouvera la salle de consultation et l'atelier de photographie; tous les services administratifs vont être remaniés; un magasin de librairie où sont réunis les stocks des catalogues de l'établissement occupe toute une aile du sous-sol.

Nous ne pouvons passer en revue toutes les bibliothèques nationales décrites successivement par Mr. Esdaile, les unes grandioses, majestueuses, surchargées de décoration, telles qu'on concevait autrefois les palais destinés à abriter et à communiquer les livres; les autres tout à fait modernes, où tout ornement architectural a été proscrit pour mieux laisser l'esprit tout entier aux œuvres en lecture; telle est la nouvelle Bibliothèque nationale suisse à Berne. Nous ne pouvons non plus entrer dans le détail des autres bibliothèques célèbres qui sont l'objet d'un second volume écrit en collaboration avec miss Burton; toutes, sauf celles d'Amérique, sont d'un type ancien quoique beaucoup aient été transformées plus ou moins au cours des âges; notre vieux continent n'a pas à s'enorgueillir d'un édifice comparable au *Sterling Memorial*

de l'Université de Yale, véritable cathédrale où les bibliothécaires, officiant dans le chœur, distribuent aux fidèles de la nef, sous les espèces du livre, la communion aux mystères de la pensée.

HENRI LEMAITRE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le dernier livre de Léo Ferrero : « Désespoirs ». — La « Tragédie des lettres russes ».

Le dernier livre de Léo Ferrero : « Désespoirs ». — Quatre années et demie ont basculé dans le passé depuis le geste sacrilège des Parques tranchant le fil d'une vie que nous ne voulons pas croire interrompue, — parce que sa richesse déjà grande et ses possibilités immenses tendaient à la défense obstinée de nos joies spirituelles de demain et, de surcroît, nous convainquaient, après les témoignages des Anciens et des classiques, de la pérennité des bienfaits de l'Art. La grâce l'avait touché et les Dieux nous le donnaient comme le dépositaire de nos pensées intimes. Si, matériellement, Léo Ferrero a pu briser ses attaches avec la terre et gagner un monde meilleur, son esprit, ses élans, ses investigations sur le mystère que chaque être porte en soi comme un inaliénable trésor perfide ou généreux, — en un mot : son message, nous reste, message qui grandit chaque jour par la progression de son influence et l'étendue de son registre, et cela grâce à des parents admirables de dévotion, de fierté et d'amour. Il est des humains pour lesquels la mort est un mythe, une fabuleuse tromperie, une spéculation physique. Pour ceux-là l'esprit ne disparaît pas avec la chair : au contraire, il se délivre de l'étreinte temporelle et acquiert son sens définitif et sa pureté extrême. C'est un rare privilège que gouvernent d'obscures lois, souvent rigoureuses, mais rarement en défaut et pour lesquelles, à cette heure, notre reconnaissance est totale.

Au-dessus du trouble et des névroses du monde, la voix de Léo Ferrero s'épanouit maintenant en pleine lumière et synthétise les angoisses et les espérances de la « multitude qui vit », selon Saint-Simon, en discutant et en fouillant les modes de rédemption morale et d'évasion spirituelle. Et, par

un retour génial, et marqué de tendresse, vers les débats qui hantent, blessent et exaltent les hommes, cette voix qui demeure claire et étrangement vivante concède aux générations actuelles et futures les fruits de visions divinatrices et ne cesse, sous sa métaphysique et sa sensibilité, de lancer un appel pour un idéal salvateur. Idéal de force et de liberté, idéal d'élévation et de paix de l'âme, idéal tout brûlant du bonheur que serait d'accéder à un plan moins meurtri d'ombres et de déchirements — un idéal déjà en contact avec l'élément divin désentravé des formes religieuses superficielles et des prolongements de l'inquiétude qui enveloppe les systèmes sociaux.

Cette voix, qui nous garantit la noblesse des acquisitions du passé et trace pour l'avenir un chemin de possibles consolations, apporte aujourd'hui — avec tout le dépouillement d'une sérénité proche et l'altière précision d'une poésie braquée sur la beauté et la complexité émouvante de l'esprit et du cœur — les éléments de son tourment secret et de ses désirs de sécurité animiste. C'est *Désespoirs* (Rieder, éditeur). Un livre intime, arraché au plus profond de l'être, écrit avec la chair et l'intelligence et traversé de la volonté acharnée de trouver la négation du néant, c'est-à-dire la vérité sur la conjecture psycho-psychique qui domine l'humanité, l'asservit et la trompe. C'est la naissance d'ardentes pensées qu'épaule une compréhension toujours placée à la proue des certitudes, à l'avant-garde du connu. Il semble que là l'horizon confus s'illumine, se clarifie et que Léo recule les bornes contre lesquelles les doutes viennent frapper. Et cependant la simplicité d'argumentation est constante, toujours modulée, mais ferme dans son texte, dense et subtile, et, empruntant à la morale, à la souffrance et à l'amour leur « caractère de nécessité et de fatalité », elle longe tous les aspects de l'instabilité psychologique et parvient à l'examen lucide et incisif des dogmes orientaux, — ces dogmes qui obligent au renoncement à l'amour de soi et à une passion rationnelle qui exempte des dangers de la béatitude, dont le potentiel d'utilité vitale est nul pour la régénération des masses. C'est le problème de l'absolu — qui est hors l'homme mais fait pour lui, hors de son « moi », mais indispen-

sable à son équilibre moral. D'où la conception de la joie de découvrir la seule sagesse véritable et créatrice dans l'apaisement et une méditation non pas statique — et donc stérile — mais disciplinée par la possession d'une philosophie d'essence terrestre et toujours liée aux éventualités quotidiennes. C'est, en bref, la rencontre heureuse avec l'existence réelle des puissances libérées de la magie du surnaturel et seulement « réglées sur ce qui est à peu près sûr, mesurable, facile à avoir », donc des puissances étrangères ni à Bouddha, ni à Spinoza, ni à Confucius, mais opposées à l'adoration de Pascal pour Dieu, faite du doute de ne jamais croire assez et de manquer toujours quelque peu à « l'accomplissement des devoirs qui incline le chrétien à la religion ».

Embrassant le débat dans son maximum d'ampleur et ses à-côté nombreux, Léo Ferrero traite du Christianisme sous l'angle de ses apports dans la vie spirituelle et, essentiellement, de la liberté qu'il accorde à l'amour-passion sous la forme de la divinisation de la femme et de la condamnation de la sexualité en dehors du mariage. Nous touchons là au dilemme qui est la supériorité dévolue à certains êtres : la création — et plus précisément la création artistique. Ce serait donc une configuration de cette « lutte contre l'amour de soi » ? un désir de rupture avec le spectre du dévouement entier à soi-même ? Pourtant, Léo Ferrero, philosophe certes, mais poète pleinement, n'ignorait pas les résultats toujours nouveaux, malgré son masque de déconcertante similitude, de cet amour-passion que l'on trouve à la base de maintes pages d'écrivains attachés aux climats, aux écoles et aux époques les plus différents et les plus divers : Ronsard comme Chateaubriand, Chénier comme Lamartine, Heine comme Gœthe, Shelley comme Lorenzo de Medici et Pétrarque ; à moins que leurs effusions vers leur idéal ne soient que la manifestation exacerbée d'un « moi » frôlé un instant par une sensibilité extrême, et surtout le témoignage de leur dépit lyrique de ne pouvoir consommer un affranchissement reposant avec la passion permanente ancrée au fond d'eux-mêmes. Ce serait la preuve que Léo Ferrero a dépassé magnifiquement la limite en deçà de laquelle le sentiment est roi. Rien ne peut justifier qu'il n'a pas atteint ce lieu.

Ces recherches sont accompagnées de poèmes montrant l'évolution d'un état d'âme dont le pessimisme n'était que la conscience de ne point connaître, par la prière, le remède aux maux et l'espoir en un mieux-être. Une analyse des points importants de la foi le traduit. Pour aboutir au « besoin de prier » qui ne conduirait qu'à un « refuge pour ceux qui voient s'accomplir autour d'eux un destin qui les regarde directement et sur lequel ils ne peuvent agir » sans doute? Désenchantement, alors? Peut-être, et encore crainte de ne point saisir l'absolu : cette chose inouïe qui n'est pas en soi et que tout l'être désire, sent — mais ne voit pas. Parfois, à travers l'exercice d'une sensibilité accueillante et attentive, discerne-t-on un hommage à la nature, qui, à ses heures de clémence, peut combler le cycle des désirs de tout ce qui est, tout ce qui naît, vit et meurt. C'est déjà, insérée dans les *Carnets*, une tentative de jonction avec le divin — à vingt ans! Et jusqu'à la mort de Léo cette soif augmente, croît régulièrement, paraît parfois s'étancher — mais le destin ne permit pas davantage.

Avant d'entrer dans le tragique de cette crise d'âme qui représente pour nous une sorte de symbole des aspirations et des craintes du monde actuel qui, demain, participera aux forces agissantes des nations, une émouvante préface de Mme Gina Lombroso-Ferrero nous conduit sur le chemin attristé du souvenir. Préface de maman meurtrie, préface simple, dictée par un cœur douloureux et inconsolable, écrite avec des mots familiers, des mots de tous les jours, — ces mêmes mots qu'emploient la joie de vivre et, aujourd'hui comme il y a cinq ans, la peine de pleurer un fils aimé...

JACQUES GUÉRITAT.

§

La Tragédie des Lettres russes. — La nouvelle étude que M. Nicolas Brian-Chaninov vient de faire paraître aux éditions du « Mercure de France », s'apparente à ce genre d'« essais », fort en vogue au XVIIIe siècle et qui bénéficie en ce moment d'une sorte de renouveau. Ce genre permet à l'auteur de s'épanouir à l'aise, sans s'inquiéter ni des limites d'un plan ni de l'exigence des faits; l'essai est une causerie à bâ-

tons rompus, dans laquelle on laisse vagabonder son esprit, en cueillant çà et là une pensée ou en suivant des yeux le papillon de la fantaisie.

C'est sous cet aspect qu'on doit considérer l'opuscule de M. Brian-Chaninov; si, en fermant ce livre, nous sommes fort peu renseignés sur « la tragédie des lettres russes », par contre, nous connaissons les opinions personnelles de l'auteur sur une foule de questions politiques, religieuses et littéraires.

Une opinion de M. Brian-Chaninov, grand connaisseur des choses de Russie, est toujours intéressante; mais, dans le cas que nous examinons, la valeur de cette opinion se double encore du fait que l'auteur, inconsciemment peut-être, exprime le sentiment de toute une classe, dont le rôle en Russie a été considérable et qui a exercé une véritable dictature sur la pensée et la littérature russe. Je veux parler de ce groupement qu'on a baptisé du nom un peu hétéroclite d'« *intelligenzia* ».

Le caractère dominant de ces intellectuels était leur internationalisme; rien ne les attachait spécialement à la Russie, sauf la nécessité matérielle d'y vivre; rien dans les traditions du peuple russe, dans ses habitudes, dans sa religion ne trouvait d'écho dans leur cœur. Aussi les conceptions de nationalisme, et d'autant plus, de patriotisme, non seulement leur étaient étrangères, mais excitaient leur verve et leur indignation, comme des superstitions d'un autre âge. L'*intelligenzia* était, de plus, profondément imbue de la certitude que le lot d'un homme de cœur et, surtout, d'un littérateur, consiste à stigmatiser les défauts de son pays et à souffrir pour ses idées. L'écrivain qui essayait de se dérober à ces obligations se voyait impitoyablement poursuivi par la vindicte publique et « mis à la raison ». M. Brian-Chaninov rappelle, à ce sujet, l'amusante histoire du roman *Les pères et les fils*, dans lequel Tourguenief avait essayé d'insinuer timidement que les jeunes nihilistes ne représentaient peut-être pas le sel de la terre et que les vieilles générations, les « anciens », malgré leurs ridicules, avaient quand même quelque chose de bon.

Ce fut un beau hourvari dans le clan libéral. « Aucun autre roman ne suscita en Russie une si chaude polémique que

Pères et fils et ne fit naître autant de critiques acerbes et même d'injures à l'adresse de l'auteur, auquel une partie de la société reprochait d'avoir calomnié la jeunesse russe... » Le grand romancier, admiré par l'Europe entière et auquel George Sand écrivait : « Maître, nous devons tous aller à votre école! », se vit obligé, pour sauver sa réputation en Russie, à se confondre en plates excuses.

Cet état d'esprit dura jusqu'à la révolution de 1917. L'*Intelligenzia* disparut alors sous les décombres de l'édifice qu'elle avait patiemment sapé pendant un siècle. Ce qui en est resté a renié ses anciens dieux; les intellectuels, depuis qu'ils ont perdu leur patrie, sont devenus patriotes. Quant aux jeunes générations, blanches ou rouges, forgées par les dures nécessités de la vie, elles ont cessé de comprendre les « lamentations civiques » (*grajdanskaïa skorb*), si fort à la mode chez leurs aînées.

M. Brian-Chaninov, lui, est resté fidèle à son idéal; il est, en quelque sorte, le dernier et le plus brillant Mohican de la feue *Intelligenzia*, et cet attachement à des idées périmées, mais généreuses, est certainement fort émouvant.

Le début de son livre exprime très clairement la pensée qui l'anime.

De toutes les littératures anciennes et modernes, dit-il, c'est incontestablement la littérature russe qui présente le caractère le plus tragique. Elle est tragique dans son essence et par les thèmes qu'elle a abordés; elle est tragique par les luttes qu'elle a eu à soutenir et les batailles qu'elle a dû livrer pour se frayer un chemin. Enfin elle est tragique en tant qu'écho proche ou lointain de l'existence même de ceux qui la constituèrent; elle est bien souvent le miroir ou se reflète leur destinée.

Voilà bien des tragédies; on a quelque peine à en trouver la preuve dans le livre de M. Brian-Chaninov. L'auteur voit le tragique de « l'essence et des thèmes » de la littérature russe dans « l'esprit révolutionnaire et l'esprit mystique qui ont de tout temps alimenté, vivifié et dominé cette littérature ». Pensée qu'on ne saurait qualifier de neuve, mais qui n'en est pas moins profondément vraie. Mais, alors, la tragédie se déplace; ce n'est plus celle des lettres russes, c'est celle

de la Russie elle-même, condamnée à subir cette dissolvante influence.

Cependant, c'est justement la Russie qui intéresse le moins M. Brian-Chaninov. Dans son livre, comme du reste dans ses ouvrages précédents, règne une froide indifférence, une sourde animosité à l'égard du peuple russe, de son caractère, de ses traditions, de sa religion. Rien ne trouve grâce devant l'auteur et, s'il termine sa conclusion par un appel à la compassion pour un peuple « qui se cherche et qui lutte désespérément avec ses folies, ses lâchetés et ses colères sanguinaires », ces paroles produisent l'impression d'avoir été extraites d'un frigidaire.

M. Brian-Chaninov ne nous reparle plus, dans le corps de son livre, des luttes et des batailles que la littérature russe « a dû livrer pour se frayer un chemin ». Il n'en parle pas et pour cause. C'est que cette littérature, dès sa naissance, s'était vue entourée de bonnes fées, qui l'ont comblée de leurs dons et de leurs soins.

A l'encontre de sa sœur occidentale, la littérature russe a été pendant longtemps l'apanage presque exclusif de la noblesse. Kantemir, Soumarokof, Novikof, Pouchkine, Lermantof, Tolstoï, Tourguénief, appartenaient à d'anciennes familles, possédaient des terres peuplées de serfs, et faisaient de la littérature d'amateurs, en frondant parfois le gouvernement.

Aucun de ces grands auteurs n'a eu à livrer de bataille « pour se frayer un chemin » et la littérature russe en a bénéficié.

Reste la tragédie personnelle des écrivains russes, et c'est sur ce point que M. Brian-Chaninov insiste tout particulièrement.

Et cependant, ici encore, il paraît difficile de suivre l'auteur dans ses appréciations.

On peut, évidemment, déplorer, avec M. Brian-Chaninov, qu'un révolutionnaire comme Novikof ait fait quatre années de forteresse, mais on ne saurait trop s'en étonner à une époque où la Bastille sévissait en France.

Nous n'arrivons également pas à nous indigner du despotisme tsariste, qui se contenta de mettre aux arrêts, dans sa propre maison, un homme comme Tchaadaef, dont l'œuvre,

selon M. Charles Quenet, amorça le mouvement révolutionnaire, « qui aboutira à l'écroulement de la Russie impériale ».

M. Brian-Chaninov voudrait nous apitoyer sur les malheurs de Pouchkine, obligé de se contenter du titre de « gentilhomme de la Chambre », alors qu'il pouvait prétendre à la clef de chambellan. « Il accepta aussi [le pauvre!], pour dorer son intérieur, une allocation mensuelle sur la cassette impériale. » Il est dans la vie de plus grandes catastrophes que celle-ci.

On ne voit pas non plus en quoi consiste la « tragédie » de Gogol, qui fit paraître et représenter des œuvres violemment satiriques contre la Russie, sans que nul ne songeât jamais à l'inquiéter de ce fait. De petite naissance et sans ressources personnelles, Gogol n'en mena pas moins une existence fort agréable; accueilli dans les meilleures maisons, il fraya avec les plus grands hommes de son temps et voyagea longuement en Italie, où il reçut une hospitalité empressée dans la somptueuse villa de la princesse Volkonsky. Pauvre homme!

Tourguenief, lui, passa le plus clair de son existence en France et en Allemagne. Cela ne l'empêchait nullement, du reste, de toucher très régulièrement les revenus de ses propriétés en Russie, où les « moujiks », sur le sort desquels il versa tant de larmes, travaillaient pour lui permettre de filer le parfait amour aux pieds de Pauline Viardot à Paris, à Baden-Baden et à Bougival.

Léon Tolstoï, de famille illustre, bien renté, bien apparenté, avait versé, on le sait, dans une sorte d'anarchie mystique, en faisant une propagande à la Gandhi. Mais, alors que le mahatma se voyait proprement coffré par les Anglais, Tolstoï, lui, ne fut jamais inquiété par les autorités impériales. « Ne touchez pas à Tolstoï! » disait le tsar Nicolas II aux représentations de ses ministres.

Il y a, il est vrai, Dostoïevsky, qui, condamné à mort avec quelques terroristes, fut gracié et reprit la plume, entouré de la considération générale. M. Brian-Chaninov ne parle pas de cet épisode de la vie du grand romancier.

Et, cependant, c'est peut-être le seul et, certainement, le principal moment tragique de son existence.

Je crois, du reste, que dans son appréciation du tragique, M. Brian-Chaninov manque un peu du sentiment des proportions. C'est ainsi qu'en abordant la *véritable* tragédie que traversent les lettres russes, écrasées sous la botte de la brute bolchéviste, l'auteur ne trouve pas d'autres expressions que celles qu'il emploie pour parler des dettes ou de la jalousie de Pouchkine; c'est ainsi, également, qu'il ne consacre que *trois* lignes glacées à l'exécution par les tchékistes du poète Goumilev, alors qu'il s'indigne sur deux pages des arrêts infligés par Nicolas Ier à Tchaadaef.

Si l'on voulait se livrer au petit jeu des comparaisons, combien plus tragique serait le tableau qu'on pourrait tracer de la littérature française!

François Villon, nourri de vache enragée, Corneille et son célèbre soulier percé, Voltaire, bâtonné en pleine rue par les laquais du chevalier de Rohan, deux fois embastillé et exilé hors de France, Murger traînant une vie de misère, Gérard de Nerval se pendant à un réverbère, Balzac travaillant toute sa vie comme un forçat pour payer ses dettes, Flaubert voyant ses œuvres poursuivies et Baudelaire les siennes condamnées, Victor Hugo exilé à Guernesey et tant d'autres exemples!

Et pourtant nul ne songe à qualifier la littérature française de tragique. Et c'est là que se révèle cette particularité de l'intellectuel russe, dont nous avons parlé : broyer du noir, transformer les comédies en drames et la vie en rêve.

Qu'on ne voie pas en ceci une critique du livre de M. Brian-Chaninov. Bien au contraire, c'est à cet esprit très particulier que ces pages, nourries d'érudition, d'une tristesse un peu ironique, un peu hautaine parfois, doivent leur charme indéfinissable, ce charme qu'on trouve chez les Pouchkine, les Lermantof, les Tourguenief. Comme tout ce qui était sorti de la plume de ces grands écrivains, dont M. Brian-Chaninov descend par l'esprit, son livre est de la littérature de gentilhomme.

JEAN JACOBY.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le secret du cercueil de Spenser (1). — Camden a donné un compte rendu des funérailles de Spenser (Annals 1615-1625). D'après Camden, Spenser aurait été inhumé à Westminster Abbey, par les soins et aux frais du comte d'Essex : les manuscrits des panégyriques prononcés à cette occasion, avec les plumes utilisées pour les écrire, auraient été jetés dans le cercueil par leurs auteurs.

On ne connaît que peu de chose de la vie de Spenser : la date exacte et le lieu de sa naissance sont inconnus, on *suppose* que son père était un employé tailleur nommé *John.*

Ben Jonson, dans sa liste des grandes lumières du règne d'Elisabeth, le mentionne à peine.

Cela n'empêcha pas l'éditeur inconnu du Folio de 1679 de lui décerner des éloges particulièrement flatteurs.

Les cinq éditions de son premier chef-d'œuvre, *Shepherd's Calendar,* furent publiées sans nom d'auteur, de 1579 à 1597, pendant qu'il était en Irlande où il résida presque constamment, de 1580 à 1599, comme secrétaire de Lord Grey.

Faerie Queene parut sous son nom en 1590.

Jusqu'à 1611, date du premier Folio des œuvres de Spenser, on considéra *Shepherds Calendar* comme l'œuvre d'un inconnu.

Georges Whetstone (1587) croyait même que l'auteur en était Sir Philip Sidney.

La page de tête de l'édition de 1611 est illustrée par un encadrement qui suggère des hypothèses vraisemblables quant à la personnalité de l'auteur : le sanglier de Bacon occupe le milieu supérieur du cadre; il est au-dessus d'une large couronne renversée, et il est placé entre une reine surmontée d'un lion et un Seigneur accompagné d'un ours. Le lion et l'ours figuraient respectivement dans les armoiries de la Reine Elisabeth et de Robert Dudley, que la Reine avait fait comte de Leicester; au-dessous, se trouve un autre sanglier qui sent un buisson de roses sur lequel est la devise : « *Non tibi spiro,* »

(1) Il s'agit ici d'Edmond Spenser et non de l'acteur Gabriel Spenser, camarade de Ben Jonson dans la troupe de Henslowe, et qui fut tué en duel par Ben Jonson.

Le même dessin orne la couverture du premier Folio de 1593 de l'*Arcadie* de Sir Philip Sidney : c'est ce qui avait causé la méprise de Georges Whetstone.

C'est aussi ce qui a fait supposer que l'auteur véritable était Francis Bacon : l'allusion du frontispice à la parenté de l'auteur avec la Reine Elisabeth et le Comte de Leicester, et la couronne renversée qui n'est pas dans la position normale qu'elle devrait avoir sur la tête de son légitime possesseur, deviennent immédiatement explicables quand on a lu l'autobiographie (1) où Francis Bacon déclare qu'il est le fils de Robert Dudley et d'Elisabeth, et que c'est la cruauté de cette dernière qui l'a privé de la couronne dont il aurait dû hériter à la mort de la Reine. Les personnages du roman : *Colin Clout, Eliza, Robin,* correspondent d'ailleurs à Francis Bacon, Elisabeth et Robert Dudley.

En 1591, apparut une collection de poèmes attribués à Spenser, poèmes dédiés à des dames d'honneur de la Reine : Spenser, qui résida en Irlande de 1580 à 1599, et dont aucune correspondance ne mentionne les relations avec Lady Compton, la Comtesse de Pembroke, Lady Carey, ne saurait en être l'auteur.

Dans cette collection, se trouve, en outre, un poème, *Virgil's Gnat,* dédié au Comte de Leicester, qui était mort en 1588, et dans lequel Spenser se plaint de l'attitude du comte à son égard, sans donner de précision à ce sujet : on peut se demander quel tort le Comte de Leicester aurait pu causer à Spenser. C'est une autre raison pour refuser à Spenser la paternité de ces poèmes.

Les Folios de 1611 à 1617 furent publiés sans nom d'éditeur ni d'auteur. Le nom de Spenser n'apparut que sur l'édition de 1679, alors qu'il était mort depuis plus de 80 ans.

La page de tête de cette dernière édition reproduit le monument qui lui avait été élevé à Westminster Abbey, avec l'épitaphe indiquant 1510 et 1596 comme les dates respectives de sa naissance et de sa mort : il aurait donc eu 69 ans quand il écrivit ses premières chansons d'amour et ses sonnets!

Or, dans une version anglo-latine du *Shepherd's Calendar,*

(2) *Un problème de cryptographie et d'histoire*, au Mercure de France.

publiée en 1653 puis en 1732, l'auteur John Ball déclare qu'il n'est pas vraisemblable que Spenser fût né en 1510.

Thomas Dingley, dans son *History of marble*, écrite au XVIIe siècle, mais non publiée, reproduit l'épitaphe du monument de Spenser avec les dates 1516 (au lieu de 1510) et 1598 (au lieu de 1596) : ce sont vraisemblablement des erreurs de lecture qui ont fait substituer les chiffres 6 et 8 à 0 et 6.

Sur la tablette du monument *restauré* en 1778, les dates indiquées sont 1553 et 1598 avec la mention que Spenser serait né à Londres.

Que penser de ce changement, sans justification, de la date de naissance?

Quoi qu'il en soit, il était intéressant d'examiner les épitaphes manuscrites qui, d'après Camden, devaient se trouver dans la tombe de Spenser, et de voir notamment s'il y en avait de l'écriture de Francis Bacon ou de Shakespeare.

La Société Bacon de Londres s'adressa, le 4 mars 1938, au Doyen de Westminster pour lui demander l'autorisation d'ouvrir le cercueil de Spenser et d'examiner son contenu.

La demande fut agréée et des fouilles préliminaires furent faites par les soins du Doyen, pour déterminer l'emplacement du cercueil.

Ces fouilles commencèrent en face et dans le voisinage immédiat du monument. On découvrit un cercueil qu'on *supposa* être celui de Spenser, à environ cinq mètres du monument.

L'ouverture en eut lieu le 2 novembre 1938, en présence du Doyen de Westminster, de trois représentants de la Société Bacon de Londres et de plusieurs personnalités et fonctionnaires.

On trouva d'abord les restes d'un cercueil extérieur en bois, puis un cercueil en plomb qui fut remonté sur le sol et ouvert: il ne contenait qu'un squelette. Les assistants eurent l'impression que ce cercueil avait été ouvert avant d'être enterré, sans doute par des voleurs, pour enlever les bagues ou autres bijoux qui auraient pu y être laissés. Aucun manuscrit ni aucun fragment de papier, ni aucune plume, ne se trouvaient dans le cercueil.

Parmi les restes du cercueil extérieur en bois, se trou-

vaient des poignées en métal et divers ornements dont la date de fabrication ne remontait qu'au dix-huitième siècle : il ne pouvait donc s'agir du cercueil de Spenser, mort à la fin du seizième.

Le cercueil découvert avait été enterré en face du monument de Michel Drayton; mais comme celui-ci mourut en 1631, son cercueil ne pouvait avoir des garnitures du dix-huitième siècle.

Comme le cercueil était, aussi, près du mémorial de Matthew Prior, mort en 1721, l'assistance en conclut que c'est le corps de ce dernier qu'on avait découvert, et que le cercueil de Spenser devait être recherché ailleurs.

Camden dit bien que Spenser fut enterré près de Chaucer, mais le monument de ce dernier est très éloigné de l'emplacement des fouilles.

Le Doyen de Westminster estima qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre les travaux en raison du peu de renseignements que l'on possédait sur l'emplacement exact du cercueil de Spenser.

Il fallut donc renoncer, au moins provisoirement, à rechercher les manuscrits.

Le mystère du cercueil de Spenser et de son contenu reste donc entier.

GÉNÉRAL CARTIER
Cadre de Réserve.

LETTRES ITALIENNES

Ignazio Dell'Oro : *Il Segreto dei Borgia*, Ceschina, Milan. — Gerolamo Calvi : *Vita di Leonardo*, Morcelliana, Brescia. — Benigno Palmerio : *Con D'Annunzio alla Capponcina*, Vallecchi, Florence. — Giovanni Papini : *I Testimoni della Passione*, Vallecchi, Florence. — Ardengo Soffici : *Marsia e Apollo*, Vallecchi, Florence. — Angiolo Silvio Novaro : *Tempietto*, Mondadori, Milan. — Ugo Ojetti : *Cose Viste, tom. VII*, Mondadori, Milan. — Nicola Moscardelli : *Racconti per Oggi e per Domani*, Sperling et Kupfer, Milan.

Toute la période de ce que nous appelons, très improprement d'ailleurs, la Renaissance, c'est-à-dire le siècle de l'histoire de notre Europe occidentale, surtout de l'Italie, qui va, en gros, de 1450 à 1550, demanderait à être entièrement reprise. C'est pour nous l'une des plus importantes qui soient. Avant la guerre, elle avait été étudiée presque dans

toutes ses parties par nombre de grands érudits qui nous avaient donné quelques œuvres puissantes. La plupart nous paraissaient même définitives; mais les cruelles expériences historiques et humaines que nous avons faites depuis un quart de siècle nous ont montré qu'il n'en était rien. Nous vivions sur de fausses interprétations. Cependant, aujourd'hui, l'incertitude des temps rend hasardeuse toute entreprise d'érudition vaste et profonde. Qui donc aurait le courage, par exemple, de refaire le *Machiavel* de Villari? Il faut nous contenter de la monographie et de l'article de revue. Certains de ces travaux sont excellents. Par exemple ceux de la *Rinascita,* revue qui se publie à Florence avec Giovanni Papini comme directeur et Ettore Allodoli comme rédacteur en chef. Elle a justement pour objet l'étude minutieuse de cette époque; et rien de ce qui se publie sur elle, en Italie et à l'étranger, ne lui échappe.

Elle s'est occupée longuement du livre d'Ignazio Dell'Oro, **Il Segreto dei Borgia.** Il en valait la peine; car sur les Borgia, tout, à peu de chose près, est à faire. A ne prendre les choses que de l'extérieur, je m'étais toujours dit que des gens qui suscitaient une réprobation aussi universelle, surtout de la part de certains ânes de génie, pour user du mot de Baudelaire, devaient avoir des qualités peu ordinaires. Nous avions déjà les jugements, inégaux d'ailleurs et non parfaitement concordants, de Machiavel sur César. Ignazio Dell'Oro remet tout en question dans son livre d'un travail de diplomatique vraiment étonnant. Il est malheureusement fragmentaire. L'auteur l'a voulu ainsi. Son grand âge, dit-il, ne lui permettait pas d'entreprendre un travail plus construit. J'avertis d'autre part les amateurs de *curiosa* que c'est un ouvrage très austère, une mosaïque de documents d'une lecture difficile, même à des Italiens. Je vais essayer de m'orienter à travers leur abondance.

Le *secret* des Borgia, c'est la seule chose vraiment grave qui puisse encore subsister à leur passif : l'inceste de Lucrèce avec son demi-frère, le duc de Gandia. Encore y a-t-il en ce cas de fortes excuses. Lucrèce a dix-sept ans, elle a été complètement négligée par son mari Giovanni Sforza, dont l'impuissance est sans doute due à des maladies vénériennes;

elle n'a jamais vu auparavant le duc de Gandia, qu'elle soigne d'une blessure remportée au siège de Bracciano. Encore Ignazio Dell'Oro fait-il remarquer que ses maîtresses attribuèrent à Rodrigue Borgia plus d'une paternité fictive; et, à bien examiner les documents iconographiques, il paraît en effet assez surprenant que Lucrèce soit véritablement sa fille. Mais cela ne change rien à la faute de cette dernière, qui pesa par la suite sur toute la politique des Borgia.

Le chef principal des accusations morales que l'on porte contre eux s'appuie sur le fameux *Liber Notarum* de Burckard. Ce sont d'ailleurs toujours les mêmes passages que l'on nous cite : la scène des châtaignes, celle des étalons, celle de l'hostie. Or, nous ne possédons plus le manuscrit original de Burckard; et les copies de Milan, Florence, Rome, Paris, Munich, offrent entre elles de notables divergences. Ignazio dell'Oro conclut à d'indéniables interpolations. Il fait remarquer que par système c'est toujours des témoignages défavorables aux Borgia qu'on fait état; alors qu'on écarte tous les textes qui leur sont favorables, et ils abondent. Rodrigue Borgia avait été chancelier de l'Eglise durant cinq pontificats; et, au conclave de 1492, il fut élu à l'unanimité. Quant à César, il suffit de lire les textes historiques tout à fait courants pour être renseigné sur son courage, sur sa valeur de chef et d'administrateur, ainsi que sur son sens de la justice, qui lui valut une popularité certaine. Mais ils s'étaient fait d'implacables ennemis politiques qui, après la mort d'Alexandre VI, les accablèrent avec acharnement. La Réforme profita de cette trop commode occasion de dénigrer la papauté; et l'indignité des Borgia devint un dogme. Ignazio Dell'Oro n'a pas de peine à démontrer l'extrême légèreté de certains livres qui furent écrits sur eux, comme celui de Portigliotti; et il fait appel au courage de quelque jeune historien qui aurait de l'argent et qui serait disposé à consacrer une dizaine d'années au dépouillement de nombreux dépôts d'archives pour composer sur les Borgia un livre neuf et définitif. Tâche certes malaisée à notre époque. Elle serait facilitée grandement par le livre que nous venons d'analyser; et nous souhaiterions qu'elle fût entreprise par un pensionnaire de notre Ecole de Rome qui confirmerait

ainsi la brillante tradition des Nolhac et des Madelin (1).

Un autre grand sujet qui n'a jamais été traité comme il le mérite, c'est Léonard de Vinci. Nous n'avons que des essais très fragmentaires. Aucun ouvrage d'ensemble. Il est vrai que la diversité de la matière qu'il devait aborder le rendrait très difficile à écrire. Moins aujourd'hui qu'autrefois, depuis la publication de tous les manuscrits de Léonard en fac-similé avec transcription en écriture courante page par page (2). Ces sublimes grimoires sont donc maintenant déchiffrables pour tous. Mais qui tentera jamais une telle étude? Il faudrait commencer par faire table rase d'une belle somme d'erreurs esthétiques traditionnelles. Et ensuite, tout refaire. Car nous n'avons à peu près rien; pas même une biographie de quelque étendue. Il y a trente-neuf ans, Edmondo Solmi publia une *Vie* de Léonard depuis longtemps épuisée. C'est pourquoi Gerolamo Calvi, un spécialiste des études léonardiennes, écrivit une **Vita di Leonardo** qui ne parut qu'après sa mort. Elle est plus synthétique que celle de Solmi, mais parfaitement au point et peut rendre de grands services. Signalons cependant une erreur d'interprétation que tous les biographes ont commise. Lorsque Léonard vint de Milan en France, il passa sans nul doute par le Simplon et par Genève. Il écrivit une note très succincte dans son *Codice Atlantico*. Faute d'avoir su la lire, tous le font inexplicablement passer par la vallée de l'Arve et par Saint-Gervais-les-Bains, quand ce n'est pas par un itinéraire plus fantaisiste, la Maurienne par exemple. Indiquons que le Saint-Gervais de Léonard était à l'endroit où se trouve aujourd'hui la place Saint-Gervais, en plein centre de la Genève actuelle.

(1) La publication du livre de Gonzague Truc, *Rome et les Borgia* (Grasset), livre qui a paru alors que cette chronique était déjà écrite, ne change rien à ces conclusions. Gonzague Truc a senti la nécessité de renouveler le sujet; mais il n'a sans doute eu l'intention que de faire œuvre d'élégante vulgarisation, comme le prouve sa bibliographie. Il ne connaît évidemment pas le livre d'Ignazio Dell' Oro; et il est étonnant que, pour Burckard, il se réfère à la traduction de Turmel, alors qu'il avait à tout le moins le manuscrit de Paris à sa disposition. Par ailleurs, il cite beaucoup trop d'articles ou de livres dont la valeur est à peu près nulle.

(2) *I Manoscritti di Leonardo da Vinci, pubblicati dalla Reale Commissione Vinciana Sotto gli auspici del Minstero dell' Educazione Nazionale.* — Roma. — Libreria dello Stato. — 1934 ss.

On peut être étonné du nombre de dévouements désintéressés et tout gratuits dont bénéficia Gabriele d'Annunzio. C'est à son éloge. Un de ses compatriotes des Abruzzes, Benigno Palmerio, qui était vétérinaire, lui fut présenté à Florence en 1898, et il lui resta attaché pendant toute la période de la Capponcina, c'est-à-dire jusqu'en 1909. La Capponcina était la villa que le poète avait achetée à Settignano, dans les collines florentines. L'accueil y était toujours très cordial; mais la maison, assez surprenante. Je me suis toujours demandé comment un tel artiste pouvait travailler au milieu d'un pareil bric-à-brac. Sans doute le trouvait-il intéressant. On en lira le fidèle inventaire dans **Con D'Annunzio alla Capponcina,** dont le pauvre Palmerio n'a pas eu le temps de corriger les épreuves. Le livre contient heureusement des renseignements plus intéressants. Il est écrit sur le ton de la plus vive amitié, mais extrêmement précis et sûr. On y trouve par exemple le récit très exact du duel que d'Annunzio eut avec le journaliste Bernabei qui l'avait traité, c'est nous qui ajoutons ce détail, de *sodomista passivo*. Benigno Palmerio est, lui, parfaitement renseigné sur les circonstances de la mort de la Mère Marie de Jésus; et je puis dire que ce n'est pas chose facile. Ce qui montre qu'il avait pris très à cœur tout ce qui touchait à la vie de Gabriele.

Avec Papini, nous sommes toujours à Florence, mais combien loin de la Capponcina! Ces deux hommes, Gabriele et Giovanni, qui se sont certainement coudoyés dans telle librairie de la via Tornabuoni, n'habitaient véritablement pas le même monde. En marge de son *Histoire du Christ*, Papini a composé **I Testimoni della Passione,** une série de nouvelles où il essaie une reconstruction psychologique de certains des personnages qui prirent part à la divine tragédie : Judas, Malchus, Simon de Cyrène, Pilate. Ce dernier, obsédé par le souvenir de cette grande cause où il ne sut pas prendre parti, où il fit véritablement *il gran rifiuto,* devient fou. Mais Papini, par un paradoxe géographique, le fait mourir dans les environs de Vienne en Dauphiné, sur les bords d'un lac alpin, et, par dessus le marché, volcanique. Le véritable lac de la légende se trouvait au-dessus de Lucerne, dans le Fracmont, et il s'appelait justement lac de Pilate. Il fut asséché en 1594,

mais son nom demeura, et il s'étend aujourd'hui à la montagne tout entière. Il y a tout un texte de Vadianus sur la question. Ce qui n'empêche pas ces petites nouvelles idéologiques d'être de l'excellent Papini.

Sous le titre symbolique de **Marsia e Apollo,** Ardengo Soffici a rassemblé toutes ses poésies. Le choix n'était pas facile, car dans son œuvre, il n'y a pas une limite très précise entre vers et prose. On peut dire que son œuvre presque toute entière est poésie. Dans ce recueil, il a inclu ses *chimismes lyriques,* qui ne sont certes pas du vers, mais de la poésie sûrement. Il y a mis aussi l'*Elégie de l'Ambra,* qui n'avait été publiée qu'en édition de luxe et pratiquement hors commerce; enfin, ses poésies françaises, qui sont en petit nombre, mais savoureuses. Citons-en une, *Couchant,* qui n'a qu'un vers :

Le sang du soir figé dans la fenêtre ouverte.

Le recueil se termine par le *Thrène pour Guillaume Apollinaire,* et nous ne pouvons qu'en être fort émus.

Tempietto est le dernier recueil d'Angiolo Silvio Novaro; et nous mesurons ainsi tout ce que sa mort nous a fait perdre. Il vient après les trois grands poètes de l'ère précédente, Carducci, Pascoli, d'Annunzio; et, avec un tempérament différent, très près d'eux. Il s'est plu à la poésie intime; et nous dirions à la poésie pure, si ce terme n'avait été galvaudé. La mort de son fils, tué en guerre, le força à se mêler au fracas du siècle; et il le fit avec une si religieuse simplicité que son *Fabbro armonioso* restera dans le temps comme la plus pure expression de la douleur paternelle héroïque.

Ugo Ojetti a préfacé *Tempietto;* et il vient de nous donner le septième volume de ses **Cose Viste.** Rien autre chose que des articles déjà parus; et on sait qu'ordinairement ces recueils d'articles apparaissent faibles. Mais Ugo Ojetti a quelque chose à dire. C'est un témoin très intelligent de notre époque littéraire; je dirai même de notre époque sans plus. Il nous fait voir ainsi et le monde et les gens : l'Escurial, Genève, Capri, Rome, et Paris dont il parle avec justesse et sur un ton de vive amitié. Mais n'y est-il pas chez lui? Parmi les gens, nous trouvons Alcalà Zamora, Pirandello, Eleonora

Duse, Gabriele d'Annunzio. Ojetti assistait à l'enterrement de ce dernier, et il fait remarquer avec mélancolie qu'à l'enterrement de ce poète, les poètes manquaient. C'est d'ailleurs l'habitude. Ils ne vont à l'enterrement d'un confrère que lorsqu'il est pour leur gloire d'une rassurante médiocrité.

La sveltesse d'esprit de Nicola Moscardelli lui a permis d'écrire, avec **Racconti per oggi e per domani,** une suite de nouvelles à teinte idéologique dont quelques-unes portent loin. Elles partent de l'humour, mais cet humour est prolongé par des conclusions philosophiques que l'auteur se garde bien d'exposer abstraitement. Elles découlent très naturellement du récit. Quant à la facture, elle est de premier ordre. Nicola Moscardelli est un bel écrivain.

PAUL GUITON.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Th. Axenidos : *O Arkhaios Hellinikos Politismos;* Dimitracopoulos, Larissa. — Auguste Bailly : *Byzance;* Fayard, Paris. — A. Mirambel : *Les états de langue dans la Grèce actuelle* (Conférences de l'Institut de Linguistique); Boivin, Paris. — Vassos Varikas : *K. G. Karyotakis;;* Govosti, Athènes. — Ap. Melachrinos : *Apollonios;* Ed. Kyklos, Athènes. — Melpô Axiotis : *Dyskoles Nykhtes;* Typ. R. Rombis, Athènes. — Mémento.

Comme toutes les autres branches du Savoir humain, les Sciences historiques contraignent ceux qui s'y livrent à refaire le point d'une époque à l'autre. Tout ce qui touche à **La Civilisation de la Grèce ancienne,** à ses origines, à ses composantes, à son développement a été renouvelé depuis un demi-siècle, par les découvertes de l'archéologie. Les notions traditionnellement acceptées ont dû céder le pas à des perspectives imprévues, et ce bouleversement a provoqué l'éclosion d'un nombre considérable de mémoires, de traités, de manuels, tant en français qu'en allemand et en anglais, dont la synthèse n'a été le plus souvent que partiellement tentée. Ce travail d'ensemble, clair, succinct, impartial, le professeur Théodore Axénidos a pensé qu'il était utile et opportun de l'entreprendre pour le plus grand bien de ses compatriotes.

L'ouvrage est divisé en deux parties d'inégale étendue. Dans la première, l'auteur résume la formation politique et sociale des peuples helléniques, à partir de l'arrivée des Achéens et des Doriens jusques et par delà la rivalité d'Athènes et de

Sparte, en rapport avec l'évolution de la vie familiale et des métiers. La seconde partie montre le développement des Lettres, des Arts, de la Philosophie et de la Science depuis Homère. Place est faite tout naturelement aux manifestations de la vie religieuse, qui sont solidaires des arts primitifs. Un dernier chapitre résume, à propos des origines de l'architecture et des arts plastiques, l'essentiel de ce qu'il faut connaître sur la civilisation crétoise et les temps mycéniens. Les Grecs ont besoin de voir clair dans leur longue et glorieuse histoire. Ce livre pourra leur rendre d'utiles services. Nous aimerions qu'un humaniste, doublé d'un philosophe et d'un archéologue, élargît quelques points de vue relativement à certaines parentés ethniques, qui intéressent à la fois les origines de la Grèce et celles de la Gaule. On sait que les Celtes et les Doriens furent, avant d'avoir gagné leur habitat définitif, des voisins dans l'Europe centrale. L'Orphisme, qui devait aboutir aux amphictyonies delphiques, a ses sources chez les Doriens, et il semble bien être le frère jumeau du Druidisme, qui devait par un système amphictyonique analogue organiser la paix entre les tribus celtiques. En Gaule comme en Grèce, c'est un pouvoir spirituel qui s'efforce d'arbitrer les conflits et, de chaque côté, c'est la conquête romaine qui achève la ruine de ce pouvoir spirituel. Ce pouvoir ressuscitera avec le Christianisme; mais l'idée d'empire militaire subsistera à **Byzance** et se perpétuera jusqu'à nos jours, sans que l'idée d'arbitrage et de collaboration puisse en triompher. Cette idée d'empire est essentiellement orientale. Dans un ouvrage récent, qui montre d'étape en étape, durant mille ans, jusqu'à la chute, tout ce que l'humanité doit à Byzance dans tous les domaines de l'Art, de la Philosophie, de la Science, M. Auguste Bailly met en lumière de façon définitive les causes d'un dépérissement progressif. A cheval sur l'Europe et sur l'Asie, Byzance, pour durer, devait à tout instant trouver des compromis nouveaux entre deux tendances antagonistes, et réaliser l'accord de l'Orient et de l'Occident. L'influence de Byzance a persisté jusqu'à nos jours chez les nations slaves de religion orthodoxe, et la Grèce moderne est son héritière directe. Le *catharévoussisme* est d'origine byzantine, et les Serbes en ont souffert jusqu'à la découverte

de leurs Chants populaires. Ils s'en sont débarrassés; mais, en Grèce, le problème est moins facile à résoudre, parce que le passé est plus riche, et aussi parce que la langue parlée n'est pas encore, selon l'heureuse expression de M. André Mirambel : (**Les Etats de langue dans la Grèce actuelle**), parvenue au degré d'unité qu'atteignent d'ordinaire les langues nationales et qu'il est malaisé, sinon impossible, de donner une définition simple et précise de la langue dans laquelle s'expriment les six millions et demi environ de sujets qui composent le nouveau royaume de Grèce.

Les deux courants qui se sont heurtés à Byzance se retrouvent dans la *diglossie* actuelle, en sorte que, pour citer encore une fois M. Mirambel, « le grec est un ensemble d'usages « linguistiques qui tantôt s'opposent, tantôt se combinent. « Tantôt, entre vulgarisme et purisme, il y a choc, tantôt « interpénétration ».

Pour M. Mirambel le terme de *diglossie* est impropre. Il distingue, en effet, dans le grec actuel, et selon la classe sociale à laquelle appartiennent les sujets parlants ou écrivants, cinq états de langue :

1° La *langue savante* ou puriste que personne ne parle, mais qui sert exclusivement à tous les usages officiels. Elle vient en droite ligne de Byzance, qui vis-à-vis du latin s'efforçait de montrer la dignité du grec;

2° La *langue mixte,* qui admet dans son vocabulaire et dans sa grammaire un certain nombre de termes et de formes empruntés à la langue démotique;

3° La *langue couramment parlée,* qui est une sorte de démotique panaché d'emprunts à la langue savante;

4° La *langue démotique,* qui est celle de tout le peuple de Grèce, mais qui ne connaît pas toujours la rigidité grammaticale des langues entièrement fixées;

5° La *langue des malliari* ou ultra-démotique, qui supprime les formes doubles et tous les flottements grammaticaux, au nom de principes scientifiques. Ces cinq états de langue enchevêtrés dans l'usage quotidien ont chacun leur emploi dans la langue écrite. Il est aisé, cependant, de les ramener à deux systèmes opposés : la langue *officielle,* non parlée, que fait durer un préjugé byzantin, et la langue de *tous les jours,*

qui est aussi celle des poètes. De chaque côté, et en dépit d'une orthographe qui prétend rester fidèle aux origines, la prononciation obéit aux mêmes nécessités phonétiques modernes : restriction du nombre des voyelles ramenées à cinq, affaiblissement de certaines consonnes.

Le travail de M. Mirambel est d'une objectivité rare, et il nous a paru d'autant plus intéressant d'insister sur son contenu que la *Question de langue* se lie étroitement pour les Grecs au problème du style. Or, le style, qui séduit, qui charme, qui entraîne est celui qui épouse le mouvement de la vie. Point n'est besoin de mépriser le passé pour rompre avec l'académisme byzantin, et c'est M. Maurice Ardittis qui a raison, quand il montre la mission qui incombe à la Pensée grecque moderne. Toute la Science et la philosophie d'aujourd'hui sont issues de sources grecques : Platon, Démocrite, Héraclite, Socrate. Les perspectives ouvertes par ces grands génies ont été élargies, approfondies, mises au point. En s'initiant à la culture occidentale, les Grecs d'aujourd'hui retrouvent donc une part de leur propre bien (*L'Hellénisme contemporain* — Novembre 1938). Mais ce que Byzance a légué à ses héritiers de trop oriental doit être décanté. La pensée delphique d'un Sikélianos s'exerce nettement dans ce sens novateur.

Mais quelles ne furent pas, jusqu'à une période toute fraîche encore, les vicissitudes du peuple grec, et comment la littérature des temps nouveaux n'en porterait-elle pas l'empreinte? M. Vassos Varikas part de ce point de vue, pour étudier l'œuvre de **Karyotakis** en fonction de son époque, et il nous présente ainsi le drame de toute une génération. Karyotakis est épris de vérité vivante, et l'éminent critique détaille minutieusement les caractéristiques à la fois individuelles et sociales de l'œuvre du poète. Il illustre ses commentaires de comparaisons avec ceux des poètes contemporains : Heine, Laforgue, Kavafis par exemple, qui lui paraissent avoir le plus intensément traduit certains aspects de la détresse humaine. A l'appui des opinions qu'il exprime, il emprunte à l'œuvre du poète (*La Peine des Hommes, Népenthès, Elégies,* etc.) des citations nombreuses et bien choisies. Ainsi nous apparaît plus nettement le caractère tragique de la poésie de Karyota-

kis, interprète passionné et douloureux d'une époque de bouleversement général, où l'on ne peut plus croire à rien de stable... Il faut pourtant garder les yeux obstinément tournés vers l'avenir. Le livre de M. Vassos Varikas mérite, selon nous, la plus vive attention.

La magistrale étude, que M. Samuel Baud-Bovy (*A greek Poet, The Link,* Juin 1938) consacre au puissant poète G. Séphéris, ouvre sur le pessimisme grec contemporain de non moins profondes perspectives. A la différence de Karyotakis, qui, suivant l'exemple de Cavafis, refusa de se soumettre à l'orthodoxie démoticiste, le chantre de *Mythislorima,* tant pour la liberté de ses rythmes que pour la rigueur de sa laugue, se veut moderne et démotique. Smyrniote de naissance, il porte en lui la nostalgie cruelle d'un immense rêve d'empire écroulé, et ses moindres émotions personnelles se transmuent en images passionnées d'histoire. L'hellénisme millénaire, avec tout son orgueil frémissant et blessé, bouillonne dans ses vers.

M. Séféris a puisé dans les expériences de sa propre vie la substance d'un art qui embrasse dans ses visions, teintées d'incurable nostalgie, l'Hellénisme entier. Son attitude est celle des meilleurs poètes de sa génération. Nombreux et variés sont les talents poétiques en Grèce. Quelles que soient les influences qu'ils subissent, soit de France, soit d'Angleterre le plus souvent, ils portent à peu près invariablement l'empreinte du « mal grec ». Une plainte sourde est au fond de leurs chants. Il leur arrive, comme chez M. Apostolos Melachrinos, d'emprunter à nos « musicistes » les intonations les plus subtiles. Ainsi le dialogue de l'Ame et de l'Amour au frémissement des arbres, dans son incantation passionnée, donne-t-il au poème d'**Apolloniòs** un charme inconnu jusqu'ici dans la poésie néo-grecque, et qui classe très haut son auteur.

Dans la majorité des cas, l'écrivain grec, poète ou prosateur, se manifeste plus attentif aux profondeurs du monde psychique qu'à l'extériorité des événements ou des choses. C'est ce qui arrive précisément avec Mme Melpô Axiotis, qui dans son beau roman : **Les Nuits difficiles** n'a pas seulement imprégné le récit de l'atmosphère chatoyante de son île,

mais dévoilé en même temps, selon l'heureuse expression de M. Cléon Paraschos, une riche vie intérieure.

Mémento. — Dans *L'Hellénisme contemporain*, M. Cléon Paraschos passe en revue l'*Année littéraire* 1938 de façon fort pertinente (Décembre 1938). MM. Phoibos Delphis et Takis Lappas célèbrent, dans une prose, qui a toutes les qualités de la poésie vraie, le charme et la splendeur du Parnasse. Pleines d'intérêt sont les pages que M. Pandélis Prévélakis consacre à Rethymo sous le titre de *To chroniko mias Politeias*, et nous y reviendrons. De même pour les *Megales Morphes* de M. Costas Kalantzis, pour *Kainourioi Anthropoi* de M. Alekos Lidorikis, pour *Monaxia*, contes par J. Boukouvala Anagnostos, pour *Megales Stigmes mikrou Anthropou*, par Anton, Inninés; pour *I Diamoni ekeinou pou efyge;* pour *Preveza*, drame de A. Hadzidais et *Patoukhas*, comédie crétoise du même.

Du côté des vers, la moisson n'est pas moins abondante, et ne pourra être ventilée qu'un peu plus tard. Reçu *Min omillete eis ton odigon*, par N. Engonopoulos; *Krini* par Constantinidis; *Apo ti Zoï* par Markos Tsirimokos; *Hiliotropaia* par Costas Kalantzis; *Lyrika Dokiria* par A. Kalabozis; *Eidola* par Panayi;*Psykhis Antilaloi* par M. Petridis; *Melancholia* par Dinos Loumanis; *Earini Symphonia* par G. Ritsos, talent puissant et original.

A retenir : dans *Armeniki Mousa*, M. Koulis Alepis nous présente seize poètes arméniens dans leurs œuvres, avec notices biographiques. — Excellent travail de divulgation et d'adaptation.

D. ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Un projet de chemin de fer tunisien monorail en 1870. — Voici un projet, vieux de soixante-neuf ans, qui prend, en l'état actuel des chemins de fer, un relief assez saisissant.

En 1870, une ligne de chemin de fer de Tunis à La Goulette et au Bardo était prévue, cette ligne devant relier la capitale de la Régence et son port naturel où avait lieu tout le commerce d'importation et d'exportation. On présenta ainsi le projet :

Personne ne peut mettre en doute les grands avantages qui résulteront pour le commerce de l'établissement de cette voie de fer, soit par la facilité et la rapidité des communications, soit parce qu'elle le délivrera de la tyrannie des bateliers qui, se prévalant de l'usage établi de charger les marchandises à tour de

rôle, n'ont pas d'émulation pour mériter la confiance des négociants par leur honnêteté et profitent de cette circonstance pour commettre des abus trop connus pour que nous ayons besoin de les énumérer. D'autre part, les tarifs du chemin de fer feront réaliser de telles économies sur le transport des marchandises que le commerce préférera certainement cette voie. Il en découlera pour la compagnie d'excellents bénéfices dont nous n'exagérons point l'importance, puisque, par les données que nous avons recueillies, on peut évaluer à près de 1.500 les colis qui arrivent chaque semaine, seulement par les vapeurs hebdomadaires de France, d'Italie et de Malte, sans compter ceux qui arrivent par les navires à voiles et par les autres bateaux à vapeur.

L'établissement de ce chemin de fer présente les mêmes avantages par rapport au transport des passagers, principalement dans la saison d'été, pendant laquelle le souverain et ses ministres fixent leur résidence à La Goulette, ce qui oblige toutes les personnes qui ont des affaires avec le Gouvernement, à d'énormes frais de voiture pour s'y rendre, tandis qu'elles pourront le faire avec une très importante économie de temps et d'argent par la nouvelle voie de communication. Celle-ci permettra également à un nombre considérable d'individus que leurs affaires en ville empêchent de prendre les bains de mer, de jouir de ceux-ci sans que celles-là en aient à souffrir, grâce à la possibilité d'une absence de deux heures. Combien de personnes ne préféreront-elles pas profiter de cette circonstance en prenant chaque jour leur bain de mer moyennant un abonnement à prix réduit, plutôt que de payer un loyer exagéré pour s'établir à La Goulette! Et réciproquement combien de personnes ne trouveront plus d'inconvénient à se fixer à La Goulette ou dans les campagnes environnantes par la facilité qu'elles auront de pouvoir vaquer en même temps à leurs affaires en ville!

Des gares intermédiaires étaient prévues à proximité de Douar Echatt, La Marsa, Sidi Bou-Seid et Carthage.

Les terrains situés près la ligne, et incultes à l'époque, auraient fructifié, grâce à la facilité et à l'économie du transport de l'engrais nécessaire et des productions du sol.

La concession, qui devait durer 99 ans à partir du 7 février 1870, date du contrat, fut faite par le gouvernement tunisien aux sieurs Théodore de Montes et Cie. (Construction et exploitation « d'un chemin de fer à une voie, système Larmanjat...»)

Le système Larmanjat a été décrit par M. Belgrand, inspec-

teur général des ponts et chaussées, Ingénieur en chef des Eaux de la Ville de Paris, au cours d'un rapport relatif à l'application de ce système dans le département de l'Yonne, et paru au *Journal officiel* du 5 octobre 1869 :

Le roulage exige, à poids égal et sur palier, une force de traction de dix à douze fois plus grande sur une route que sur un chemin de fer, ce qui tient à ce que l'adhérence, le frottement produit au contact de la jante de la roue et de la voie par le poids de la voiture sont dix fois plus grands au moins sur la route que sur la voie ferrée. Nous voyons tous les jours la démonstration de cette double proposition; nous savons que lorsqu'un convoi de chemin de fer s'arrête sur une pente de 5 à 6 millimètres par mètre, il faut serrer le frein, sans quoi le train se mettrait en mouvement par l'effet seul de la gravité.

Sur une route, c'est sur une pente dix fois plus grande, de 5 à 6 centimètres par mètre, que nous voyons le conducteur d'une voiture caler ses roues ou serrer le frein pour laisser souffler les chevaux. Cette double expérience et une simple figure de géométrie et de statique démontrent que l'effort de traction qui doit vaincre l'adhérence des roues sur la voie est dix fois plus grande au moins sur une route que sur un chemin de fer, ce qui prouve en passant que les machines locomotives routières ont peu de chances de succès.

On sait encore que les machines locomotives doivent toute leur force à l'adhérence de la jante de la roue sur le rail. Si l'on parvenait à supprimer cette adhérence, les roues motrices de la locomotive tourneraient sur elles-mêmes indéfiniment sans produire aucune force de traction. Il y aurait donc intérêt à augmenter autant que possible le frottement et l'adhérence des roues de la locomotive sur les rails, si les wagons qui viennent derrière ne subissaient le même frottement, ce qui augmenterait proportionnellement les frais de traction. On ne peut donc songer à augmenter le frottement des roues sur les rails, et c'est en augmentant démesurément le poids des locomotives qu'on parvient à produire assez d'adhérence de la roue motrice sur le rail pour mettre le convoi en mouvement.

Plus la pente du chemin de fer augmente, plus le poids de la locomotive doit être grand. Pour franchir avec un très petit convoi de marchandises la rampe de 20 millimètres qu'on admet sur les chemins vicinaux, il faudra des machines très lourdes et très puissantes, c'est-à-dire de très gros rails, un excellent ballast, de so-

lides ouvrages d'art, en un mot, tout autre chose que ce qui a été admis dans les projets dressés d'enthousiasme dans les premiers moments où il a été question de ces chemins de fer. Suivant nous, cette difficulté est telle qu'elle doit faire repousser la plupart des projets proposés dans notre département; on ne trouverait partout que mécompte et déception, puisqu'il est certain que pour rester dans les limites de dépenses possibles, il faut que les rails et le matériel roulant soient légers et que cependant la limite supérieure de la pente soit très élevée.

Il faudrait pour établir les chemins de fer dans des conditions pratiques, augmenter considérablement l'adhérence des roues motrices des locomotives pour franchir les fortes rampes avec des machines légères, et ne pas augmenter la résistance à la traction des voies ordinaires.

M. Larmanjat a résolu ce difficile problème, et d'une manière aussi simple qu'économique. Il décuple au besoin l'adhérence des roues motrices de la locomotive en les faisant porter sur une chaussée empierrée ou une longrine en bois et, en même temps, il réduit au minimum la résistance à la traction en faisant porter les autres roues de la locomotive et celles des wagons du convoi sur une voie ferrée. Avec une machine pesant cinq tonnes, il peut obtenir autant et plus d'adhérence qu'avec une des plus lourdes machines du chemin de Lyon qui pèsent quarante tonnes. Il peut franchir des rampes de trois à cinq centimètres par mètre en traînant, outre le poids de la locomotive, un poids brut de 15 tonnes, ce qui suivant toutes les prévisions dépasse le poids du plus lourd convoi des chemins de fer vicinaux. Voici comment il arrive à ce résultat :

La voie ferrée se compose d'un seul rail bien léger, puisqu'il ne pèse que douze kilogrammes soixante-dix par mètre courant.

La locomotive est à quatre roues. Deux sont placées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière et portent sur le rail, ce sont les roues directrices; les deux autres sont dans la même section transversale et portent sur la terre, ce sont les roues motrices.

Par un mécanisme aussi simple qu'ingénieux, le poids de l'appareil porte à volonté sur les roues directrices ou sur les roues motrices. Dans le premier cas on a le minimum d'adhérence, celle nécessaire pour circuler sur palier; on obtient le maximum dans le second cas, lorsqu'il faut franchir les fortes rampes. Les voitures du convoi ont également quatre roues, dont deux portent sur le rail et deux sur la route, mais la disposition du ressort est telle que tout le poids porte sur la voie ferrée. La force de traction

est donc très sensiblement la même que sur un chemin de fer ordinaire.

Ainsi M. Larmanjat produit avec de très petites locomotives pesant, avec leur chargement, de 4 à 5 tonnes, une puissance suffisante pour franchir des rampes, non plus de 20, mais de 40 à 50 millimètres, avec un convoi de 15 à 20 tonnes; de plus, les roues directrices ne portent que sur un seul rail et sont montées sur un pivot; le convoi peut passer sur des courbes de 5 mètres de rayon, c'est-à-dire contourner le carrefour de deux routes qui se coupent à angle droit.

Ce système fut employé pour la première fois entre Le Raincy et Montfermeil.

La ligne en question devait partir de la gare de Tunis, prévue dans le terrain sis entre les cimetières catholique et grec, se bifurquer entre la route de La Goulette et le chemin de la Riane pour aller : d'un côté au Bardo, et de l'autre à La Goulette. La ligne du Bardo se serait raccordée avec la route et l'embarcadère aurait été attenant aux murailles de cette résidence. La ligne de La Goulette aurait passé par l'Aouina de Benayed, où il y aurait eu une gare d'évitement, et se serait dirigée vers Douar el Chatt où une station aurait été établie au point d'intersection des chemins de Tunis à Carthage et de La Marsa à La Goulette.

La voie devait se composer d'un seul rail Vignole assujetti par des clous ou des crampons sur des traverses en chêne espacées de 1 m. 50 et de dimensions de 0 m. 16 × 0 m. 07 d'équarrissage. Dans les parties où la ligne aurait été établie sur les chaussées, les traverses auraient eu 0 m. 40 de longueur.

Le rail aurait été à 1 m. 80 du bord de la route et sa saillie sur cette route de 0 m. 02 au maximum.

Dans les parties non empierrées, les traverses auraient eu 2 m. de longueur; des longrines du même équarrissage auraient été établies sur celles-ci pour les roulements des roues latérales du matériel.

Le poids des rails était calculé à 13 kg. 070 au mètre courant.

Des fossés et rigoles étaient prévus pour l'assèchement de la voie.

Dans les cas de passages à niveaux qui n'auraient pu s'effec-

tuer sous un angle inférieur à 45°, les rails auraient été posés sans aucune saillie sur la surface des routes.

Les voitures à voyageurs devaient être suspendues sur ressorts et garnies de banquettes. Trois classes : les voitures de première, couvertes, garnies et fermées à glaces; celles de seconde, couvertes et fermées à glaces, munies de banquettes rembourrées; celles de troisième, couvertes, munies de banquettes, mais fermées seulement par des rideaux en toile forte.

Vingt kilomètres, de voie, trois locomotives et vingt-deux wagons en tout étaient prévus.

Mais qu'est donc devenu ce projet?

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Gabriel-Louis Jaray : *Offensive allemande en Europe*, F. Sorlot, éditeur, Paris, 1939.

A notre époque de hâte fébrile, d'inconstance et de confusion dans les esprits, des gens atteints de graphorrhée chronique happent au vol quelques parcelles de l'actualité et en confectionnent de petits livres, bâclés à la diable et dénués généralement de toute vue d'ensemble qui pourrait servir d'indication pour l'avenir. En somme, ces auteurs ne font que démarquer les événements sans en donner les raisons et encore moins nous indiquer leur évolution probable. Mais tel n'est pas le cas de M. G.-L. Jaray. Son nouveau livre, **Offensive allemande en Europe,** est un ouvrage longuement médité et solidement bâti. Il ne prophétise pas ,encore qu'il indique que le problème politique actuel est celui de l'établissement de l'hégémonie hitlérienne en Europe. Il fait mieux, il nous montre que le fait de n'avoir pas soupesé comme il l'aurait fallu des événements tels que l'entrée de l'Allemagne en Rhénanie et l'annexion de l'Autriche a forcé les puissances de l'Europe occidentale à prendre le chemin d'un nouveau Canossa, c'est-à-dire d'aller à Munich.

L'accord de Munich, écrit M. G. L. Jaray, a créé une atmosphère de ténèbres en Europe; partout règne l'anxiété; une sorte de crépuscule tombe sur le continent, presque tous les Etats pressentant on ne sait quel désastre ou quelle attente. Si les puissances

qui ont le goût de la mesure, qui ne fondent pas l'ordre international uniquement sur la force et qui respectent la liberté des nations voisines, ne s'unissent pas, ne se fortifient pas et ne sont pas déterminées à la résistance pour rendre à l'Europe la stabilité perdue, on peut craindre que l'accord de Munich ne soit le prélude en Europe d'une longue période de troubles (p. 168).

On ne peut pas dire mieux. Car, et je cite encore notre auteur :

A Munich la Grande-Bretagne et la France ont signé la reconnaissance d'Hitler comme arbitre du continent européen; arbitre provisoire peut-être, arbitre cependant... Munich est le dépôt du bilan d'une gestion de vingt années : la banqueroute d'une politique.

Oui, évidemment. Cependant il ne faut pas désespérer. Les abus, les excès même de Hitler, son dernier triste exploit, l'annexion ou plutôt l'anéantissement de la Tchécoslovaquie, dont notre auteur ne parle que brièvement, car son livre a été dépassé par les événements, furent salutaires en quelque sorte, parce qu'ils forcèrent la Grande-Bretagne et la France à un renouvellement des méthodes de direction des affaires et à la révision de leurs relations avec les Etats dits totalitaires. Oui, il ne faut pas désespérer, car, quoiqu'on dise, le sentiment du droit et de la justice est encore ancré dans l'âme des peuples.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Col. Grasset : *Le passage de la Meuse par la 163e Division*, Berger-Levrault. — Cap. Lyet : *Joffre et Galliéni à la Marne* (d°). — Dr Voivenel : *Avec la 67 Division de Réserve*, Libr. des Champs-Elysées. — P. Béarn : *L'Agonie du Suffren*, nouv. Editions latines. — Mémento.

Les Monographies devenues classiques, du Col. Grasset sur les débuts de la guerre, ont mis en lumière les erreurs du commandement, qui devaient rendre inutile l'esprit de sacrifice des officiers du rang et de leurs troupes. Par opposition, il nous présente aujourd'hui un épisode, qui eut lieu la veille de l'armistice, comme un des plus beaux faits d'armes, où la valeur du commandement et l'esprit de sacrifice des troupes furent à l'unisson : **Le passage de la Meuse par la 163e Division.** Cette division (14e C. A., 4e armée),

après quatre jours de combats, atteignait le 9 novembre la rive sud de la Meuse, entre Lunes et Vrignes, à deux kilomètres en aval de Donchery. Des bruits d'armistice couraient parmi les troupes, dont le moral était élevé; mais, exténuées de fatigue, elles aspiraient au repos. Or, l'ordre vint de franchir la Meuse dans la nuit. Le commandement faisait savoir aux troupes qu'il importait, pour obtenir un armistice avantageux, de briser la résistance que les Allemands prétendaient prolonger derrière le fossé de la Meuse. Les conditions de passage étaient des plus défavorables : ponts, passerelles, écluses, tout était détruit. La Meuse grossie roulait en torrent sur une largeur de 70 mètres. Le froid était glacial, une brume épaisse masquait la vue. Cependant, le tablier du pont de chemin de fer de Flize, détruit à la mine, plongeait dans la Meuse. Quelques planches, trouvées dans une scierie, permirent l'installation d'une passerelle branlante, liée avec des cordes. Deux radeaux, supportés par des sacs bourrés de paille, en aval du pont, servirent également de moyens de passage. Dans la matinée du lendemain, cinq bataillons avaient réussi à atteindre la rive droite. Mais, vers 10 heures, la brume se dissipait. Nos troupes trouvèrent alors devant elles six bataillons de la Garde prussienne, qu'elles réussirent à contenir toute la journée, malgré les difficultés de leur ravitaillement. Le 11, à onze heures, à la sonnerie des clairons, les soldats des deux partis, montés sur les talus de leurs tranchées, se saluaient et poussaient des vivats. C'était la fin de la guerre. Emouvant épisode, qui suggère au Col. Grasset les lignes suivantes : « Le facteur moral, en dépit de tous les perfectionnements de la technique, restera le plus sûr et l'ultime garant de la victoire. Dans les guerres futures comme sur la Meuse en 1918, on pourra être appelé à faire appel à ce seul facteur. »

Avec le Cap. Lyet nous avons une nouvelle version de la bataille de la Marne : **Joffre et Galliéni à la Marne,** qu'il prétend nous donner comme définitive, grâce à l'apparence d'une méthode historique rigoureuse. Le point de départ en est la découverte récente d'un brouillon d'ordre du colonel Girodon, de l'état-major de Galliéni, qui n'a pas été utilisé par le S. H. de l'armée. De là, une révision possible de l'histo-

rique officiel de la bataille, à quoi M. le capitaine Lyet s'emploie avec une juvénile ardeur. Or, ce brouillon ne révèle rien qui ne soit déjà connu; les corrections qu'a subies sa rédaction établissent que, dans la journée du 4 septembre, à la veille de la bataille de l'Ourcq, Joffre, qui avait d'abord prescrit à la 6e armée d'attaquer par la rive sud de la Marne, ordonnait dans la soirée que l'attaque aurait lieu par la rive nord. Le commandant Muller, officier d'ordonnance de Joffre, a raconté dans son ouvrage *La Bataille de la Marne* (p. 90), avec toutes les précisions désirables, comment s'est produit ce revirement chez Joffre. Le général Galliéni, de retour à Paris après sa visite au Q. G. anglais, où il n'a pas réussi à voir le maréchal French, demande au téléphone le général Joffre. Après quelques minutes de conversation entre les deux grands chefs, Galliéni obtient d'attaquer en maintenant la 6e armée sur la rive nord de la Marne. Joffre fait connaître à son entourage le changement qu'il vient de décider en cédant aux raisons de Galliéni. Celui-ci fait aussitôt, de son côté, modifier le brouillon d'ordre, qu'en son absence le colonel Girodon a préparé : on n'attaque plus par la rive sud comme on en avait reçu l'ordre d'abord, mais par la rive nord. De là, les corrections dont nous avons parlé. Il n'y a là rien d'énigmatique. Mais le capitaine Lyet, en réalité, essaie de lier le fait de la découverte du brouillon Girodon à un autre plus grave à ses yeux : l'ordre d'opération n° 5 de Galliéni porte comme indication d'heure 20 h. 30, c'est-à-dire une demi-heure après la conversation téléphonique qu'il a eue avec Joffre, et l'ordre de Joffre, pour le même objet, porte l'indication : 22 heures. Il paraît impossible au capitaine Lyet que l'ordre de Galliéni ait été lancé antérieurement à celui du commandant en chef, et il déclare que l'indication de 20 h. 30 est erronée. M. le capitaine Lyet ne se trompe pas, en effet, sur ce point; mais, s'il avait pris la précaution de compulser les documents annexés aux *Mémoires du Général Galliéni,* il aurait trouvé (p. 225) que l'ordre en question n'a pas été envoyé à la 6e armée à 20 h. 30, mais à 10 h. 30, précisons, dans la matinée. Aucun ordre ne figure avec l'indication de 20 h. 30 parmi ces documents. Par contre, la documentation du Service Historique de

l'armée porte à la date du 4 septembre un ordre n° 5 de Galliéni, à 20 h. 30; mais l'ordre de 10 h. 30 n'y figure pas. Le texte, dans les deux publications, est exactement le même. Qu'en conclure? Il semble que le moins qu'on puisse dire est que l'indication 10 h. 30 est devenue 20 h. 30 par suite d'une erreur certainement involontaire du S. H. Je soumets ce point aux méditations de M. le capitaine Lyet.

Considérons les choses de plus haut. Cette doctrine de l'impeccabilité du commandant en chef, de la discipline dans l'admiration, marque un état d'esprit qui n'est pas conforme à nos habitudes de pensée française. Le capitaine Lyet, après bien d'autres, veut que la bataille de la Marne soit le fruit des cogitations de Joffre : seul il l'a prévue, seul il l'a voulue et conduite avec une maîtrise inégalable. Le capitaine Lyet avoue cependant que pendant trois jours, à partir du 4 au soir, Joffe « n'a fait parvenir à ses commandants d'armée aucun ordre général » (p. 107). Ce furent pourtant les journées capitales. Nous ne voyons pas en quoi le fait d'accueillir les suggestions du général Galliéni, dont il connaissait depuis longtemps la grande valeur, était désobligeant pour Joffre. Il avait bien admis, dans cette même journée du 4 septembre, les suggestions de son aide de camp, le colonel Gamelin, en qui, avec raison, il avait placé sa confiance. N'est-il pas, d'ailleurs, courant dans la vie militaire que tout avis, toute opinion présentée par un inférieur, si elle est accueillie, s'intègre sans partage dans la pensée du chef, puisque celui-ci prend la responsabilité de l'exécuter? L'exemple le plus célèbre de pareils cas est celui de Dugommier qui, dans son rapport sur la prise de Toulon, ne fait même pas mention du nom de Bonaparte, pour qui cependant il avait la plus haute estime. Cette doctrine de l'impeccabilité du commandant en chef n'est pas d'ailleurs sans entraîner de graves contradictions, même chez ses partisans. Faut-il rappeler le célèbre article de Charles Le Goffic, inspiré sans aucun doute par son collègue à l'Académie, le maréchal Joffre (1) :

...Le poisson, écrivait-il, s'évadait de la nasse, avant d'y avoir tout le corps, comme l'espérait Joffre... On conçoit qu'entre une bataille largement combinée, *mais compromise par l'initiative de*

(1) Revue Universelle (15 nov. 1920, p. 397).

Galliéni (sic)... il ait opté finalement pour la bataille qui n'avait pas son agrément.

Aujourd'hui, le capitaine Lyet refuse cette initiative à Galliéni. Il l'attribue à Joffre; alors, c'est Joffre qui a compromis la bataille « largement combinée ».

Toutes ces discussions, à notre avis, sont oiseuses. Le seul point qu'il est important de se rappeler est que le vrai miracle de la Marne est dans le fait que, le 31 août, la Ire armée allemande cesse de se diriger sur Paris pour orienter sa marche au Sud-Est. Personne ne pouvait prévoir ce changement, ni le commandant en chef, ni le G. M. P. Pour la première fois, la 6e armée allait pouvoir prendre la forme d'une masse de manœuvre, postée sur le flanc de l'ennemi.

§

Des circonstances, indépendantes de ma volonté, m'ont retenu de parler plus tôt du journal de route du docteur P. Voivenel : **Avec la 67e Division de réserve,** où il fut d'abord médecin de bataillon, puis chef d'une ambulance divisionnaire, pendant toute la durée de la guerre. D'autres, plus autorisés que moi, ont dit d'une manière excellente tout ce qu'il y avait à dire à son sujet. J'ajouterai simplement à toutes les louanges qui lui ont été adressées le témoignage de mon estime pour un ouvrage que je considère comme un des plus remarquables parmi notre nombreuse littérature de guerre. J'en retiens, pour ma part, surtout les pages apaisantes, empreintes de douceur et d'une humanité si sensible, écrites pendant les périodes de repos coupées, d'ailleurs, par des bourrasques de colère contre les ambitions louches, les agitations des officieux et le cynisme de certains embusqués. Leurs noms assez transparents, si je ne me trompe, passeront à la postérité, épinglés et étiquetés comme de vilains insectes dans la boîte de souvenirs du bon docteur.

Le « Prière d'insérer » qui accompagne **L'agonie du Suffren** de M. Pierre Béarn nous informe que dix-sept éditeurs ont refusé de le publier. Je ne vois cependant rien, dans l'exemplaire dont l'auteur m'a fait l'envoi, qui puisse donner à penser à une révision. « Tout est rigoureusement vrai », dit la préface, et elle ajoute : « Malheureusement ! » Suit

l'exposé des circonstances qui devaient amener le torpillage du *Suffren*, le 26 novembre 1916. Le cuirassé *Suffren* avait quinze ans d'âge, depuis son entrée en service; il avait pris part à l'expédition des Dardanelles où il avait reçu quelques obus; il avait subi des réparations à Toulon, puis il avait fait partie d'une division cuirassée, en Méditerranée. A partir de ce moment, commence son agonie. A la suite d'une démarche de M. le député Nail, se plaignant que les ouvriers de l'arsenal de Lorient étaient sans travail, le ministre de la Marine donnait l'ordre d'envoyer dans ce port un cuirassé ayant besoin de réparations. Je n'entre pas, volontairement, dans aucune des précisions fournies par l'auteur : le choix tomba sur le *Suffren*. Il est évident qu'il aurait été plus logique de l'envoyer se réparer à Toulon ou à Bizerte, en raison des dangers de la guerre sous-marine, dangers qui augmentaient avec la durée des trajets. D'autre part, la position excentrique du port de Lorient, par rapport au théâtre des opérations, ne le désignait pas pour réparer les navires, alors que les ports de Cherbourg, de Brest, de Toulon et de Bizerte travaillaient toujours à plein. Le cuirassé *Suffren* quittait Gibraltar le 24 novembre. A partir de ce moment, il entrait dans le coma. On n'entendit plus parler de lui. L'auteur, longtemps embarqué à son bord, recevait une autre destination avant son départ. Le ministre de la Marine annonçait par la voie de la presse, le 8 décembre — le *Suffren* était attendu à Lorient pour le 29 novembre — qu'il considérait « ce bâtiment comme perdu corps et biens ». Chose curieuse, le sous-marin qui avait torpillé le *Suffren* n'avait pas réussi à l'identifier. Le *Journal de Genève* du 22 décembre reproduisait un télégramme officiel de Berlin, annonçant que le *Suffren* avait été torpillé par l'*U-52* dans la matinée du 26 novembre (1).

L'exposé de M. P. Béarn, malgré quelques appréciations sévères, est objectif et abondamment documenté. Il peut être donné comme un modèle d'enquête consciencieuse.

MÉMENTO. — Commandant Lhopital : *Foch, l'armistice et la paix*

(1) Cette précision était due à la précipitation qu'avait apportée le Ministre de la Marine à annoncer *urbi et orbi* qu'il considérait le *Suffren* comme perdu corps et biens.

(Plon) dont nous parlerons dans une prochaine chronique. — Capitaine Arthus : *Prise du Bois Croisette*, 26 *août* 1918 (Berger-Levrault), petit livre qui contient plus de susbstance que beaucoup de gros ouvrages. — Capitaine Mennerat : *Tunisiens héroïques au service de la France* (*Berger-Levrault*). — G. Laure : *Le Commandant en chef des armées françaises du* 15 *mai* 1917 *à l'Armistice.* (B. L.) G. Wagnière : *La Suisse et la Grande Guerre* (Payot).

JEAN NOREL.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où, en mettant la dernière main à un bouquin qui paraîtra bientôt aux éditions de la *N. R. F.*, l'auteur, fouillant dans ses paperasses, retrouve une lettre de Jacques Abdallah Menou à Kléber, dans laquelle, discrètement, mais très clairement, il est question de la galante aventure de Bonaparte avec certain trottin de Paris, épouse adultère, en Egypte — et sans doute ailleurs, — d'un officier de l'armée sacrifiée à cette folle aventure (l'Expédition d'Egypte). Il retrouve en même temps un fragment d'une dépêche du sieur L. A. Corancez, Consul de S. M. I. à Alep, sur la mission que les chrétiens de cette échelle prêtaient à l'auteur du *Génie du Christianisme*, qui se fût bien gardé de se jeter dans un tel guêpier. — Ernest Daudet et quelques-uns des correspondants, révélés par M. Georges Andrieux, expert en autographes, 154, Bd Malesherbes, et ami, désintéressé, des historiens en tous genres. Deux lettres de « Coco-mal-perché », dans l'une desquelles il médit à juste titre du public et des gazettes qu'on lui fait lire, et non moins justement, dans l'autre, d'Ernest Feydau qui, pour avoir écrit *Fanny*, un petit chef-d'œuvre, n'en était pas moins un sot; Poulet-Malassis parle aussi librement d'une foule de choses et de gens, dont M. de Lescure, Baudelaire et Philoxène Boyer. Où Roumanille, bon poète et bon éditeur, dans une lettre familière et charmante à Anfos (A. Daudet) trace un joli tableau de la poésie provençale environ 1864. — Du danger pour les Mémorialistes de révéler dans un journal public les choses vues et entendues qu'ils ont consignées dans leur journal privé : appendice au tome IX du *Journal des Goncourt* dont l'édition intégrale et définitive est, malgré la volonté expresse de leur évergète, renvoyée par les « Dix » aux calendes grecques. — Où il est prouvé, une fois de plus, qu'il n'est pas facile de contenter tout le monde, et le père... de ses amis, fût-il déjà dans l'autre monde. — Où Anatole France, avant d'y aller, reconnaît avoir romancé ses souvenirs d'enfance, et s'être dépeint dans le *Livre de mon ami* sous les traits de Pierre Nozière (ne pas confondre avec Fernand Weyl, dit Nozière, l'un des auteurs du *Baptême*). *Un début dans le Monde*, qui est le début de M. J.-J. Brousson dans le libelle, sous forme d'un conte des *Mille et un matins*, dont son ex-bon maître ne lui eût pas fait compliment.

Mettant au point, le mois dernier, les **Aventures du Chevalier de Lascaris** qui paraîtront incessamment aux éditions de la *N. R. F.*, j'ai retrouvé parmi mes paperasses deux petits documents que j'ai copiés, il y a quelque quinze ans, l'un aux archives du Ministère de la Guerre, l'autre à celles du Ministère des Affaires Etrangères. Si j'avais retrouvé plus tôt le premier de ces bouts de papiers, je l'eusse offert à M. Octave Aubry pour étoffer la **Vie privée de Napoléon** (1), laquelle

(1) Flammarion, éditeur.

se lit avec beaucoup d'agrément, comme tout ce qu'il écrit et qui, ne lui en déplaise, participe plus du roman que de l'histoire. Je sais fort bien que M. Aubry étaye ses récits d'une documentation nombreuse et variée, mais il me paraît qu'il sollicite un peu trop les textes. Je ne le chicanerai pas davantage là-dessus pour aujourd'hui, le temps et la place me faisant également défaut, et je reproduirai, pour qu'il s'en souvienne et s'en serve à la première occasion, ce billet que le général Menou, de Rosette, le 18 vendémiaire VIII (10 octobre 1799), adressait au général en chef Kléber :

Mon cher général, la *belle* est arrivée, mais je ne l'ai point vue. Je lui rendrai, sans la voir, tous les services qui seront en mon pouvoir, pourvu qu'il n'y ait rien à démêler avec son mari. Il y a longtemps que je sais et que j'ai éprouvé qu'il ne *revient rien de bon* à se mêler d'affaires semblables. Soyez assuré qu'en France il sera parlé de celle-ci. L'homme en question a beaucoup d'ennemis et il se trouvera quelqu'un au Corps législatif qui fera sur la galante *aventure* un discours de deux heures au moins. Vous voyez d'ici tout ce qu'on peut dire là-bas. Nous serions bien arrangés, nous autres pauvres diables, si nous entrions pour quelque chose dans la bataille. J'espère, mon cher général, que vous approuverez ma conduite.

Il n'est pas douteux qu'elle le fut. Mais les craintes de Jacques Abdallah furent vaines, nul de ses ennemis n'ayant osé flétrir au Corps législatif la passade égyptienne de « l'homme en question ». La citoyenne Fourès n'avait rien d'une Cléopâtre, et ce n'est pas pour avoir goûté quelque plaisir dans ses bras que son amant, qui lui-même n'avait rien d'Antoine et déjà faisait penser, y pensant lui-même, à César, perdit la bataille (navale) d'Aboukir, où sombra, avec les vaisseaux de la République, sa folle entreprise. Je suis étonné que M. Octave Aubry, qui n'a pas manqué de romancer cette galante aventure, n'ait pas rendu responsable ce petit trottin de l'an VII, comme l'a appelé son premier biographe, M. Guillon, de la perte de cette colonie. Je ne calomnie point M. Aubry, je ne médis même point de lui, qui fait dériver les bonnes et mauvaises fortunes guerrières ou politiques de Napoléon Bonaparte de ses bonnes ou mauvaises

fortunes galantes. Ce serait assez original, si ce n'était par trop simpliste.

Je ne garantis pas que les lignes de Menou, que je viens de transcrire, sont inédites, n'ayant pas sous la main l'ouvrage de Fr. Rousseau, qui a donné un choix de la correspondance de ces deux généraux servant en Egypte, mais je crois que celles-ci le sont, que j'emprunte à une dépêche du sieur L. A. Corancez, consul de Sa Majesté Impériale à Alep, datée du 7 novembre 1806, et qui ont trait à l'illustre auteur de *René* :

Nous venons d'apprendre indirectement l'arrivée à Jaffa de M. de Chateaubriand, auteur du *Génie du Christianisme*. Il devait se rendre à Jérusalem et parcourir ensuite la Syrie; ce voyage a déjà éveillé la curiosité des chrétiens d'Alep qui en donnent pour motif celui de réunir au culte catholique les différentes sectes des Chrétiens répandus en Syrie.

Le Vicomte déçut ces espoirs alépins. Ne voyageant que pour son plaisir, il n'avait point le souci qu'on lui prêtait et se fût bien gardé de se mêler d'affaires qui lui eussent gâté le plaisir de voyager.

Quittons les Echelles du Levant et revenons en France, et à Paris, où M. Georges Andrieux rassemble, au n° 154 du boulevard Malesherbes, des documents en tout genre, autrement intéressants, pour les lecteurs de la *petite histoire littéraire*, que ceux qu'on trouve dans les cartons et les registres écrémés des archives publiques. Le 24 mars dernier, M. Georges Andrieux dispersa aux enchères la collection de livres et d'autographes d'**Ernest Daudet.** La gloire d'Alphonse a éclipsé la notoriété d'Ernest, et en même temps elle a rejailli sur son nom. Le nom des Daudet a été anobli, littérairement, par le cadet de la famille. L'aîné a produit dans la pénombre, sans porter envie au cadet ni le jalouser. Il a dit l'affection et l'admiration qu'il avait pour sa personne et son talent dans un livre intitulé : *Mon frère*, et ce frère l'a dépeint lui-même avec tendresse dans Paul de Gery, le secrétaire de Bernard Jansoulet, le « Nabab », lequel, comme on sait, s'appelait François Bravay, de qui, effectivement, Ernest Daudet fut un peu le secrétaire. Ce fut un homme modeste et un écrivain discret; sa vie fut sans histoire, et son œuvre sans éclat. Rédacteur à la *France centrale*, il s'était lié avec Poulet-Malassis,

qui était un homme d'esprit en même temps qu'un éditeur de goût. Ernest Daudet lui ayant dit ce qu'il pensait du journal édité par son beau-frère, **Poulet-Malassis** lui répondit :

Je suis entièrement de votre avis pour le journal... Saint-Valry a peut-être la grâce, mais nullement la foi et la multitude n'entend rien au dilettantisme d'aucune espèce. — Pour moi, je ne saurais écrire que sous la République, — encore n'en suis-je pas bien sûr : je n'ai jamais écrit une page sans qu'elle soulevât des tempêtes dans tous les verres d'eau du voisinage, avec moins de raison qu'Estelle. *Anna cestumque repono* (autant que). Quoi qu'il en soit, il se trouve que fait à la façon de barbari et de mon beau-frère, le Journal gagne des abonnés. La raison de ce fait est dans l'apathie, l'indifférence et la neutralité profondes de ce pays-ci où un journal d'opinion, de quelque opinion que ce soit, est peut-être impossible. Il faudrait une crise pour les secouer, en attendant ils se révolteraient tous, tous, contre quelqu'un qui parlerait plus haut que les autres. On laisse donc la parole aux événements et pour que cette parole soit plus grosse, le journal va d'ici quelque temps augmenter son format...

A. POULET-MALASSIS.

J'oubliais de vous dire que je suis en prison. Je date donc des tours d'Alençon ce 21 juin et la dix-neuf cent cinquante neuvième année de l'imposture du Nazaréen.

Cette lettre est datée du 21 juin 1859. Celle-ci, qui a toute la saveur d'une libre chronique littéraire est du 22 mai 1860.

Parmi les derniers livres que j'ai publiés celui qui a eu le plus de succès est un de vos coreligionnaires (je crois que cela se dit encore) politiques, M. de Lescure. *Eux et elles*, c'est une critique très nerveuse et très pénétrante de trois livres de Mmes Sand, Colet et de Paul de Musset. Nous sommes à la 2e éd. et elle s'écoule assez rapidement pour mener à une troisième. Je crois que vous connaissez l'auteur. Il est fort de mes amis. Je constate de plus en plus que la vie n'est absolument douce et les relations tout à fait charmantes qu'avec les gens bien élevés qui ne pensent pas comme nous. Je l'attends à Alençon ces jours-ci et nous allons battre le fer de la réputation pendant qu'il est encore chaud, avec un autre petit livre trompette : la *Cuisine des journaux en* 1860.

Je viens de publier aussi un livre de Baudelaire : les *Paradis artificiels. Opium et hachichs.* C'est une étude très curieuse des effets de ces excitants, écrite comme on pouvait l'attendre du traducteur de Poe. Cela a paru il y a 8 jours et les journaux n'en

ont pas parlé. Je n'en ai encore aucune nouvelle comme effet, qu'une lettre ahurissante de Feydeau. Vous savez décidément ce personnage d'invention récente qui remplace tout à fait M. de Salvandy comme sottise éclatante et même le distance. Paris est présentement rempli d'anecdotes sur son compte qui passent le croyable comme autolâtrie. Je compte voir éclater la bombe un de ces jours dans les petits journaux et ce sera terriblement chargé si on y met le quart de ce que j'entends raconter. . . . . .

Je suis aussi en affaires avec Philoxène Boyer, et même en grosse affaire. Il ne s'agit de rien moins que la traduction du livre de Carlyle sur la Révolution française, énorme besogne que tout le monde a essayé de le détourner de faire, tant elle paraît impossible, même à ceux qui savent le mieux la langue anglaise et qui sont le plus aptes par la nature de leur esprit à comprendre et à traduire Carlyle. Mais Boyer est brave, ou du moins, il part d'élan magnifique, et s'il va comme cela jusqu'au bout, il aura rendu un vrai service à nos historiens futurs.

Je ne sais vraiment quoi vous dire, parce que, au fait, je ne sais guère vous rabâcher que ce qui court tous les journaux, que vous devez lire chaque matin avec rage pour vous croire dans quelque coin de Paris, bureau de journal, café et librairie...

Votre

A. P.-MALASSIS.

P.-S. Vous me demandez des nouvelles de ma santé. Elle est bonne, assez bonne du moins. J'ai même eu une attaque de passion cette année, avec la crainte que cela devînt constitutionnel comme à vingt ans. Mais au bout d'un mois, c'était fini. Comme dit le hussard, *c'était bien* la peine; 35 ans, mon cher, et sonnés à toute volée. Je me dépenaille, mes cheveux lâchent pied, etc., etc., etc.

Il est aussi un autre éditeur, qui a dû écrire des lettres charmantes, c'est un « pays » des Daudet, le bon poète **Roumanille.** Il s'est peint avec bonhomie, malice et modestie dans cette lettre à Alphonse Daudet, où il trace un bien joli tableau de la poésie provençale et de ses chantres :

Mon cher Ami,

Vous répondez d'une façon magistrale aux lettres qu'on vous écrit. Je m'attendais à recevoir une petite lettre de vous, je reçois un admirable article. Je viens de tout quitter pour vous lire, et je quitte tout pour vous remercier. Je vous ai lu *très attentivement* et je vous remercie très sincèrement. Vous avez été, pour le pauvre vieux, d'une bienveillance rare, et vous n'avez été que juste dans

les éloges que vous donnez à nos jeunes avec autant de délicatesse que de distinction. Votre article est fort *ensoleillé*. Il est tout palpitant pour la Provence et pour ses félibres. Il est écrit, d'un bout à l'autre, d'une plume d'or. Encore merci!

Vous avez bien voulu faire de moi un — Béranger — catholique. Ni si haut, ni si bas, mon cher ami, j'ai écrit toutes mes prétentions à la première page de mon livre :

« E perque Dieu m'a fu bouscarlo,
Rester Bouscarlo..... »

Ce qui signifie en bon français : « Et puisque Dieu m'a fait fauvette, restons fauvette... » C'est encore, comme vous voyez, un assez joli lot, tout aussi modeste soit-il, et un assez joli chant. A d'autres la vaste envergure des ailes, les larges horizons et les nues, à moi mon cher buisson vert et blanc, à moi les modestes chansons qui disent gloire à Dieu bien bas comme les aigles le crient bien haut. Le plus beau de tout ceci, c'est qu'on a aimé, chez nous, le chant de la fauvette, c'est que ce chant a consolé les pauvres et leur a fait aimer Dieu; le plus beau de tout ceci, mon cher Ami, c'est que la fauvette a préludé aux ravissants concerts qui vous enchantent, et qu'à son chant *Mireille* s'est enamourée, la *grenade* s'est entrouverte et la *Farandole* s'est nouée.

Voilà ce qui embaume ma quarantaine passée de je ne sais quel enivrant et poétique parfum de jeunesse. Voilà ce qui, dans mes plus vieux jours, si Dieu m'en accorde, embaumera de même mes souvenances. Et si, alors, j'écrivais mes mémoires (eh! pourquoi pas?) je n'oublierai pas, croyez le bien, d'y mettre l'expression de ma gratitude pour tous ceux qui m'ont compris et aimé. Votre nom viendrait des premiers sous ma plume, — et ce serait justice.

Le cher Aubanel, la plus radieuse étoile, après Mistral, soleil de notre pleïade, doit partir incessamment pour Paris. Puisse-t-il pour l'honneur de nous tous « avoir son tour », comme vous dites et glaner la plus belle gerbe de gloire dans le champs que notre Mistral vient de moissonner!

Adieu, mon cher Ami. Croyez à mes plus vives sympathies et à mon inaltérable attachement.

J. ROUMANILLE.

Avignon, 20 avril 1864.

Mais il nous faut quitter à regret ce *bouscarlo* charmeur et sa chère Provence pour revenir à Paris, où les choses vues et entendues peuvent être impunément notées par les amateurs d'idées et de sensations, ou simplement de curiosités,

mais à condition de n'être pas toutes vives transportées, et du vivant des intéressés, d'un journal privé dans un journal public : il est rare, en effet, que des susceptibilités ne soient froissées et que les contemporains ne protestent. **M. de Goncourt** en a su quelque chose quand il trouva dans son courrier cette lettre d'Ernest Daudet :

Paris, 48, avenue Marceau.

Mon cher Goncourt, 3 mai.

Ce matin en lisant dans votre journal les quelques lignes que vous avez consacrées à ma mère, j'ai eu un véritable accès d'indignation. J'allais écrire à l'*Echo de Paris* pour protester. J'en ai prévenu Alphonse; il m'a prié instamment de n'en rien faire et, par considération pour l'amitié qu'il vous porte, j'ai cédé. Mais il m'est impossible de ne pas vous dire combien vous avez été injuste.

Je ne discute nullement le procédé qui consiste, au risque de désobliger vos meilleurs amis, à répéter ainsi, publiquement, en les interprétant au gré de vos impressions personnelles, les confidences qu'ils ont pu vous faire. Je me plains seulement de ce que présente de non vrai la reproduction que vous en donnez. Vous appelez ma mère une Bohème de l'Eglise. On voit bien que vous ne l'avez pas connue. Jamais âme de sainte ne s'inspira d'une religion plus tolérante et mieux entendue. « La messe, les vêpres, ajoutez-vous, rien que cela dans sa vie. » Je vous demande pardon; il y a autre chose. Elle a mis au monde quatorze enfants. Elle en a perdu onze, après avoir connu l'aisance, elle a connu la pauvreté. Elle a donc été une véritable *mater dolorosa* et elle a courageusement porté le fardeau de ses afflictions, sans ressentiment, sans aigreur, avec une philosophie admirable. S'il n'y avait eu que la messe et les vêpres dans sa vie, comment eût-elle élevé les trois enfants qui lui ont survécu et qui lui doivent tout ce qu'il y a de bien en eux. Les autres détails que vous donnez sur la tenue de sa maison sont de pure fantaisie. J'en conclus que d'un fait accidentel et particulier, vous avez conclu au général. Au total le portrait que vous avez tracé d'elle est le contraire de la vérité.

J'espère que vous ne le maintiendrez pas dans votre volume. Si vous le maintenez vous voudrez bien y ajouter en renvoi la lettre que je vous écris. Ce ne sera qu'un acte de justice.

Mortifié par l'injuste algarade, M. de Goncourt répondit :

4 mai 94.

Mon cher Ernest Daudet,

L'expression de *bohème de l'Eglise* est de votre frère, et cette

expression appliquée à votre mère, j'ai cru que sans blesser ses enfants, elle pouvait être reproduite au milieu des phrases tendres et aimantes qui l'entourent! Toutefois en raison de mon amitié pour votre frère et de nos relations, s'il est encore temps d'enlever le paragraphe concernant votre mère, je l'enlèverai, sinon je donnerai votre lettre.

B. à V. EDMOND DE GONCOURT.

Le frère de l'auteur de *Soutien de famille* étant revenu à la charge, ayant jugé l'amende honorable insuffisante, M. de Goncourt, qui s'était vraiment comporté en galant homme, commença à se fâcher :

29 mai 94.

Cher Monsieur Ernest Daudet,

Je comprends à la rigueur votre réclamation au sujet de votre mère, quoique les termes dans lesquels était présenté son état d'âme fussent bien sympathiques à la femme, et votre lettre reçue, je me suis empressé de faire décomposer le passage qui vous peinait. Mais aujourd'hui, je vous trouve vraiment susceptible à l'endroit de votre père dont j'ai indiqué le tempérament colère d'une manière générale, sans un détail, sans un fait. C'est absolument comme si vous vouliez interdire à un écrivain qui ferait une étude de votre frère d'imprimer « qu'il se corrigea avec peine des colères paternelles, dont il avait hérité » dans sa jeunesse — et je n'ai fait que cela. Dieu merci, je n'ai parlé de vos parents, et, presque textuellement d'après les paroles de votre frère, que les deux fois qui m'attirent vos deux lettres.

Bien à vous, EDMOND DE GONCOURT.

M. de Goncourt était évidemment dans son droit. Il savait faire le départ entre la diffamation (gratuite) et l'indiscrétion, il avait été trop scrupuleux historien de mœurs, même dans ses romans, pour n'avoir pas le souci de la réalité. Il ne rapportait rien qu'il n'eût vu, entendu, ressenti par lui-même, ou qui ne l'eût été par d'autres, sur le compte desquels, dans son mémorial, il mettait la trouvaille ou la curiosité, tant par honnêteté littéraire que par égard pour la vérité, à laquelle, de tout temps, lui et son frère furent dévoués. Il ne dut pas moins être fâcheusement impressionné par ce petit incident, lequel tout insignifiant qu'il fût en apparence, laissait prévoir et redouter d'autres réactions qui risqueraient, quand la date fixée par lui-même en fût venue, d'ajourner la publi-

cation définitive et complète du **Journal des Goncourt,** qui, à ses yeux, avait pour l'histoire littéraire de son temps l'importance des *Mémoires* du duc de Saint-Simon pour l'histoire du sien. On ne peut décemment, sans risquer d'avoir l'air de se moquer de M. de Goncourt, rapprocher d'un quelconque des 9 volumes de ce journal les deux petits livres que M. **J.-J. Brousson** dédia à la mémoire de son bon maître, avec moins de respect pour sa personne et plus de perfidie pour sa mémoire que Julien, le valet de M. de Chateaubriand, pour son maître et François le valet de M. de Maupassant, pour l'auteur d'*Une Vie* et je ne sais trop quel crédit on devrait ajouter à des historiettes évidemment romancées, d'autant plus perfides qu'elles paraissent plausibles, et que, même fausses dans le détail, elles présentent dans l'ensemble une image assez semblable à celle que nous nous faisons de l'auteur de l'*Histoire Contemporaine* d'après ses livres qui, pour la plupart, sont des autobiographies. On se doutait, on savait même que le *Livre de mon Ami,* comme *Pierre Nozière,* contait les souvenirs d'enfance d'Anatole France. Il en convient lui-même dans la lettre qu'on va lire et qui fournit des détails inédits, si je ne m'abuse, sur la part de vérité biographique qui s'y trouve.

21 décembre.

Cher Ami,

Je me félicite d'apprendre que le *Figaro* a confié l'article *éventuel* à votre talent et à votre bienveillance. Je n'ai chez moi aucun document me concernant. Au reste, je m'en rapporte absolument à vous.

Je vous envoie le *Livre de mon ami* en vous confiant que tout ce qui concerne le petit Nozière (pp. 7 à 194) forme un récit exact de mon enfance, sous cette réserve que mon père n'était pas médecin, mais libraire sur le quai Voltaire, et que les choses domestiques étaient plus étroites et plus humbles chez nous qu'elles ne sont chez un petit médecin de quartier. Le caractère de mon père n'en est pas moins conservé dans celui du docteur Nozière. Mon père est devenu un homme instruit, presque savant à la fin de sa vie. Vous n'avez qu'à envoyer un petit bleu à C. Levy, qui vous fera tenir tout aussitôt ceux de mes livres qui peuvent vous intéresser : comme biographie sommaire c'est exact. Mais je vous le répète : ne vous inspirez que de vous-même.

Et croyez à mes meilleurs sentiments. ANATOLE FRANCE.

M. J.-J. Brousson s'inspira de l'exemple de son bon maître quand il publia dans le journal de M. Bunau-Varilla, sous ce titre balsacien : **Un début dans le monde** un conte des *Mille et un Matins*, dont il ne s'est point vanté dans ses *Pantoufles d'Anatole France*, ayant jugé, avee raison, qu'à tous égards il n'y avait pas de quoi. Avec la meilleure volonté du monde, il n'est guère possible de juger avec indulgence ce début dans la littérature et dans le libelle de M. J.-J. Brousson. Il est franchement mauvais, digne, en tous points, des lecteurs du *Matin* à qui, de temps à autre, avant le 2 août 1914, le directeur littéraire de cette feuille qui l'est si peu jetait, par aventure, des perles, je veux dire des contes de Jeanne Nérel, J.-A. Nau, Gaston Roupnel et quelques rares *noveliers* de talent. Je ne sais de quelle année date exactement la brouille d'Anatole France avec M. Brousson, celui-ci étant lui-même brouillé avec la chronologie, mais elle doit avoir précédé ou suivi de près ce début dans le monde, qui parut le matin du 5 mars 1912 :

Secrétaire de l'académicien Onésime Gamache, le parfait écrivain socialiste et mondain, René Grassoul gagnait cent francs par mois à lui dénicher des épithètes rares. Un soir qu'il lui remettait sa cueillette :

— Mme la marquise de l'Estandous, qui m'est très chere, a le désir de vous connaître, mon jeune ami, lui dit le maître bienveillant. Il y a longtemps qu'elle me persécute pour que je vous conduise chez elle. Venez donc déjeuner, demain, avenue Lowendal. Il y aura Barigoule, le garde des sceaux; Justin Laperruque, de l'Institut; Mlle Ida de Castille, des Folies-Dangereuses, et monsignor Farinetti, évêque *in partibus* de Cythère.

D'abord, à cette invitation, René Grassoul se sentit anéanti de joie. Ainsi, lui, pauvre provincial venu à Paris avec douze cents francs empruntés à ses parents nourriciers, une bouteille de cassis, deux coings de Portugal, une tragédie et la médaille miraculeuse de Notre-Dame des Palombes, il allait enfin débuter dans le monde. Et dans quel monde! Dans le salon le plus fermé de la capitale, chez cette marquise de l'Estandous, qui faisait à son gré des académiciens et des ministres!

Mais son enthousiasme tomba soudain. Comment oserait-il frayer, lui chétif, avec les gens constitués en dignité? De quel front irait-il, pauvre petit provincial étriqué, promener parmi ces élégances le ridicule de ce pauvre habit bleu barbeau à boutons de nacre que

Mamette retourna deux fois pour le rajeunir? Pauvre habit d'uniforme, si élimé, si reluisant qu'il semble que bavèrent sur lui toutes les limaces de la Provence!

Anatole France ne lisait pas le *Matin*, non plus « Madame » mais il est possible que la cuisinière de l'une ou de l'autre le leur ait montré, ayant reconnu Monsieur en Onésime Gamache, « Madame » en la Marquise de l'Estandous, et feu Barthou en Barigoule, et J.-J., — comme Rouseau, moins le génie, comme Janin, moins le talent — et J.-J. Brousson en René Grassoul. Le bon maître eût passé sur l'intention maligne de son « disciple » s'il eût trouvé un soupçon de verve, mais la charge lui parut plate, sans esprit, et laide comme le péché d'envie. Mme Arman (de Caillavet) dut en être affectée comme si elle pressentait et voyait poindre à l'horizon les *pantoufles d'Anatole France* brodées et enjolivées par l'ex-secrétaire qui, cette fois, pour se donner un semblant de personnalité, s'est péniblement essayé à attraper le style du patron.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Georges Benoit-Guyod : *Le voyage de l'Obélisque;* Nouv. Revue franç. 25 »

Louis Bernicot : *La croisière d'Anahita;* Nouv. Revue franç. 18 »

Béatrice Elliott : *Essais niçois, Nietsche et Eze, rocs mystiques. Le vieux Nice;* Libr. du Régionalisme. » »

Géographie

Aubert de La Rüe : *La Somalie française.* Avec des photographies de l'auteur (Coll. *Géographie humaine,* dirigée par P. Deffontaines); Nouv. Revue franç. 40 »

J. Vellard : *Une civilisation du miel. Les Indiens Guaykis du Paraguay.* Préface de P. Rivet, avec des illustrations. (Coll. *Géographie humaine,* sous la direction de P. Deffontaines); Nouv. Revue franç. » »

Histoire

R. E. Gérard : *La loi mathématique de l'histoire et Napoléon Ier;* libr. de la Bourse, Charleroi. » »

Linguistique

Abel Hermant : *Lancelot,* 1937; Nouv. Revue Critique. » »

Littérature

Paul Achard : *L'histoire de la Méditerranée. La vie extraordinaire des frères Barberousse, corsaires et rois d'Alger;* Edit. de France.

Jean Bloch : *Sous bénéfice d'inventaire,* aménagement des préjugés. Avant-propos de Robert Gaillard; Debresse. 10 »

Claude-Louis Estève : *Etudes philosophiques sur l'Expression littéraire;* Vrin. » »

Guinet : *Derniers jours de l'Humanité;* Livres nouveaux. 5 »

M. Imenitoff : *Livre de la création;* Libr. Rodstein. 15 »

Marcelle Maurette : *La vraie Dame aux Camélias ou l'amoureuse sans amour;* (Coll. *Les grandes pécheresses*); Albin Michel. 12 »

Jean Maurienne : *Tribulations de la Société des Amis d'Octave Mirbeau,* souvenirs d'un désenchanté : Soc. franç. d'imprimerie et de librairie. 15 »

Alexandre Polovtsoff : *Les favoris de Catherine la Grande.* Préface de Maurice Paléologue. Avec des portraits; Plon. 24 »

A. Ponchont : *Poèmes d'outre-Rhin traduits en vers français.* Préface de Henri Lichtenberger; Didier. 35 »

René Tonnoir : *La Pierre de feu.* Préface de Pierre Daye. Avec des illust.; Impr. du Courrier d'Afrique, Léopoldville. 20 »

Duchesse d'Uzès née Mortemart : *Souvenirs.* Préface de son petit-fils le Comte de Cossé-Brissac; Plon. 20 »

Jacques Van Offelen : *Neutralité de l'esprit et autres miettes de ma pensée;* Edit. Montesquieu. » »

Littérature enfantine

Yvonne de Coppet: *Yan.* Illust. de l'auteur; Edit. Spes. 15 »

T. Trilby : *D'un palais rose à une mansarde.* Illust. de Manon Jessel; Flammarion. 14 »

Musique

Marc Pincherle : *Musiciens peints par eux-mêmes,* lettres de compositeurs écrites en français 1771-1910; Pierre Cornuau. 30 »

Philosophie

I. D. Ghéréa : *Le moi et le monde,* essai d'une Cosmogonie anthropomorphique; Vrin. 30 »

Raymond Simeterre : *La théorie socratique de la vertu-science selon les « Mémorables » de Xénophon;* Téqui. » »

Poésie

Maguy d'Ambre : *Nous deux;* Livres nouveaux. 8 »

Paul Arnould : *Reflets.* Préface d'André Dumas; Edit. Mazarines. » »

Jean Bouhier : *Homme, mon frère.* Préface de Maurice Fombeure; Les feuillets de l'ilot. 4 »

Solange de Bressieux : *La couronne d'asphodèles;* Edit. Corymbe. 12 »

René Fernandat : *La montagne mystique :* Cahiers de l'Alpe-Grenoble. » »

Charles Kastler : *Rimes et sanglots;* Livres nouveaux. 12 »

Léon Riotor : *Petites Géorgiques.* Portrait au crayon par Corabœuf. Préface par André Foulon de Vaulx; Edit. Corymbe. 15 »

Jean Waïss : *Bleu;* chez l'auteur, 8, rue Brodard, Coulommiers. » »

Politique

Pierre Buk : *La tragédie tchécoslovaque de septembre 1938 à mars* 1939, avec des documents inédits du Livre blanc tchécoslovaque; Edit. du Sagittaire. » »

A. C. Mathieu : *Non! Ce n'est pas Franco qui a commencé;* Edit. La Bourdonnais. » »

Préhistoire

Ch. de La Roncière : *Histoire de la découverte de la terre, explorateurs et conquérants*. Avec 586 héliogravures, 5 planches h. t. en couleurs, et nombreuses planches en noir; Larousse.

Questions médicales

J. Oklnczyc : *Corporation et médecine;* Edit. Spes.

Questions militaires et maritimes

Général Duval : *Les Espagnols et la guerre d'Espagne*. Avec des cartes; Plon. 18 »

Jean Michel Renaitour : *Notre marine*. Avec une préface de Edouard Herriot et un avant-propos de l'Amiral Lacaze; Edit. Baudinière. 15 »

Roman

Pearl Buck : *Un cœur fier*, traduit de l'anglais par Germaine Delamain; Stock. 33 »

Marie Bugéja : *Cœur de Kabyle*, roman vécu; Edit. Internationales, Tanger. 12 »

Valérie Cram : *Le seul maître*, tome I; Livres nouveaux. 14 »

Jean Descola : *Les velléitaires;* Edit. La Bourdonnais. 21 »

Luc Durtain : *La guerre n'existe pas...*, roman de 1914-16; Flammarion. 18 »

Yvonne Lenoir : *La part du loup;* Mourousy. 16 »

Jeanne Moreau-Jousseaud : *Jumelles;* Debresse. 16,50

Suzy Solidor : *Térésine;* Edit. de France. 18 »

Sciences

Frédéric Bremer : *L'activité électrique et l'écorce cérébrale;* Hermann. 15 »

Henri Chrétien : *Le monde invisible et mystérieux des ondes;* Maloine. 30 »

J. R. Hicks : *Théorie mathématique de la valeur en régime de libre concurrence;* Hermann. 18 »

A. Jouniaux : *Les origines françaises de la chimie analytique;* Hermann. 15 »

Ernest Kahane-Jeanne Lévy : *Acétylcholine;* Hermann. 15 »

René Legendre : *Le poisson*. Avec 5 figures; Hermann. 10 »

M. Loosli-Usteri : *Le diagnostic individuel chez l'enfant au moyen du test de Rorschach;* Hermann. 20 »

Jean Rostand : *La parthogénèse des vertébrés;* Hermann. 18 »

André Salomon : *Notions d'éclairagisme*. Avec 134 fig.; Dunod. 58 »

Henry Spindler : *Les nombres structuraux en chimie;* Hermann. 10 »

J. Tinbergen : *Les fondements mathématiques de la stabilisation du mouvement des affaires;* Hermann. 30 »

Sociologie

R. P. Ducatillon : *Une renaissance française, ses conditions spirituelles;* Plon. 16,50

Jacques Portet et André Souillard : *La grande misère des jeunes;* Edit. Jean Renard. 12 »

Tramier : *Le suffrage universel est malade;* Livres nouveaux. 18 »

L. A. Voigt : *Rendez à César...* traduit de l'anglais par Hélène Claireau; Calmann-Lévy. 18 »

Théâtre

Jean Ry : *A l'aventure;* Livres nouveaux. 6 »

Pierre Van der Meulen : *Le prince de Vincy*, parade en 12 tableaux, première journée; Les livres nouveaux. 18 »

Varia

René Besse : *La réglementation de la culture du tabac*. (Coll. *La Terre, encyclopédie paysanne*); Flammarion. 16,50

Voyages

Renée Zeller : *Lettres de Jérusalem au frère qui n'aime pas l'Eglise;* Edit. Spes. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Pierre Lièvre. — Léopold Lacour. — Un disparu. — Pouvoirs présidentiels. — A propos d'un concours de Poésie en 1889. — Une lettre de Lacordaire à « Mademoiselle Cloque ». — Une lettre de M. Maurice Privat. — Une lettre de M. Marc-George Mallet. — Les atomes et les fées. — Henri Heine et Paul Verlaine une fois de plus diffamés. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Pierre Lièvre. — C'est avec une peine très vive que la rédaction du *Mercure* a eu la surprise d'apprendre la mort de Pierre Lièvre, emporté presque subitement, à l'âge de 57 ans, par une affection cardiaque, le 29 avril dernier.

Quelques jours auparavant, il corrigeait les épreuves du dernier article qu'il écrivit pour le *Mercure* et qui paraît plus haut dans le présent numéro. Le ton enjoué, la fine dissertation qu'on a pu apprécier dans cet article ne laissaient en rien prévoir que le charmant écrivain fût si près de sa fin prématurée.

Pierre Lièvre était un esprit fin et distingué, nourri de culture classique. Il avait traduit l'*Art d'aimer* d'Ovide; il se plaisait particulièrement dans l'étude de notre théâtre du grand siècle, ce qui ne l'empêchait pas de se plaire aux pièces de Musset. Il aimait assurément moins le théâtre d'Hugo et de Rostand, mais sa nature compréhensive lui permettait de rendre justice aux qualités des œuvres qui allaient contre son goût. Nous inspirant de cette largeur d'esprit, nous dirons que, s'il n'est pas mauvais que certains critiques soient plus attirés qu'il ne l'était par l'évolution nécessaire de l'art et de la littérature, il est bon aussi que, dans le désordre moderne, il reste des lettrés délicats qui donnent le meilleur de leur amour aux œuvres traditionnelles et s'ingénient à en faire valoir les beautés.

Bien que très pris par des devoirs professionnels, Pierre Lièvre a beaucoup écrit. Citons (sans chercher à donner l'ordre chronologique) ses *Esquisses critiques*, trois volumes aux éditions du Divan, *Roman sournois*, *Jeunesse se fane*, *Notes et Réflexions sur l'art poétique*, *Supplément au paradoxe sur le comédien*, *Iphigénie ou le sacrifice d'Agamemnon*, *La Saison d'amour*, *Les Dangers du tête-à-tête*, *Une amitié*, *Ouvrages galants et moraux*, etc. Il y avait à rappeler en outre beaucoup d'articles dans les périodiques. Mais la distinction de Pierre Lièvre était pleine de discrétion, et il n'a jamais eu recours à la réclame pour appeler l'attention sur son

œuvre fine, brillante et nuancée. Cette discrétion l'a accompagnée au tombeau, et ses obsèques ont eu lieu dans une stricte intimité. — L. M.

§

Léopold Lacour. — M. Léopold Lacour, qui vient de mourir chargé de jours à l'âge de 84 ans et demi, avait été une des personnalités remarquables de son temps. Il avait donné le récit savoureux de sa jeunesse dans le premier volume de ses *Souvenirs d'une longue vie*, récemment parus et dont le *Mercure* a publié un chapitre très intéressant, son passage par l'Ecole normale de la rue d'Ulm vers 1875; il est bien fâcheux que la mort ne lui ait pas permis de mettre à point le second volume de ces *Souvenirs*, qui aurait eu la même saveur que le premier.

L'œuvre littéraire de Léopold Lacour est considérable. Un volume qui fait autorité sur *Les Maîtresses et la Femme de Molière* (1914), un autre sur les *Premières Actrices* (1921), des essais critiques sur *Trois théâtres :* Augier, Dumas fils, Sardou, (1880) et sur divers écrivains de ce temps, *Gaulois et Parisiens* (1883). Des études sur la Révolution française, *La Révolution française et ses détracteurs* (1909), et *Trois femmes de la Révolution* — Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe — (1909) ; sur la Grande guerre : *La France héroïque et ses alliés*, en collaboration avec Gustave Geffroy et Louis Lumet, enfin les études sur le temps présent : *L'Humanisme intégral* (1897), *La France moderne* (1909). Quelques-uns de ces ouvrages sont des recueils de conférences, car Léopold Lacour était un orateur de premier ordre et l'on se demande comment il n'a pas joué un rôle politique; il aurait pu à la rigueur tenir la place de Clemenceau dont le rapprochaient ses idées très radicales et très nationales.

En dépit de ses violences de doctrine politique, Léopold Lacour était le plus loyal, le plus bienveillant et le plus sympathique des hommes. C'était une très belle âme. Sur ses vieux jours, il était venu d'ailleurs à des idées beaucoup plus sages et d'un patriotisme très élevé. Avec sa petite impériale noire et sa calvitie aristocratique, il ressemblait au duc de Morny, et jusqu'à ses derniers jours il évoquait la silhouette d'un vieux beau du Second Empire, époque qu'il anathématisait, mais à laquelle il appartenait bien un peu, puisqu'il avait seize ans au 4 septembre 1870. Tous ceux qui l'ont connu garderont de lui le meilleur et le plus affectueux souvenir. — H. M.

§

Un disparu. — Le samedi 15 avril mourait subitement, à Noyelles-Godault (Pas-de-Calais), Charles Ogrez, époux de dame Julienne Delille, chef mécanicien à la Centrale électrique.

Si l'on tient à nommer ici Charles Ogrez, c'est que celui-ci se rattache au souvenir de Guillaume Apollinaire : le canonnier-servant Charles Ogrez était sous les ordres du lieutenant Kostrowitsky, *alias* Apollinaire, pendant la guerre. Il avait conservé du poète l'image d'un chef idéal. Et il parlait avec respect du courrier que recevait, au front, l'auteur des *Calligrammes : Mercure de France, Sic,* lettres d'amis, épreuves. Sa famille étant en pays occupé, Guillaume Apollinaire avait procuré à Charles Ogrez une marraine. — G. P.

§

Pouvoirs présidentiels. — La question que pose M. R. Dalidou dans le *Mercure* du 15 avril, page 503, de l'inexistence légale du Président du Conseil des ministres est étudiée dans tous les *Traités de droit constitutionnel,* et pour mon humble part, j'ai écrit dans mon livre *Au pays des leviers de commande :* « C'est le personnage le plus important du régime, sans aucun doute, et pourtant nos lois constitutionnelles ne le nomment pas. Que de choses sont aussi bizarres ! »

Le fait qu'un pouvoir très important est né simplement de l'usage, de la *coutume* comme on dit en droit, sans s'appuyer sur un texte précis, est une chose courante en droit public et ne devrait pas étonner ceux qui, comme notre collaborateur, « pendant une vie déjà longue, ont exclusivement pratiqué le droit ». Le régime parlementaire anglais, sur lequel le nôtre s'est modelé, est né de simples usages, conformes eux-mêmes à des conventions tacites et non à des accords écrits, même ceux de la *Magna Charta.*

S'il est admis que la Nation est souveraine et qu'elle est représentée par le Parlement, il faut admettre aussi que ce Parlement a le droit de relever de leurs fonctions ceux qui gouvernent. Mais contre les abus possibles, des précautions ont été prises ou devraient être prises :

1° Le roi (ou le président de la République qui chez nous tient sa place) ne doit pas être renvoyé par le parlement : d'où illégalité des renvois de Grévy et de Millerand.

2° Le président du Conseil qui gouverne (il gouverne et ne règne pas, comme le roi règne et ne gouverne pas) doit être à l'abri des renvois injustifiés soit de la part du président de la République

(cela n'a jamais eu lieu, le maréchal de Mac-Mahon lui-même n'a pas renvoyé Jules Simon) soit de la part du parlement (cela a eu lieu d'innombrables fois). Ici la précaution la plus simple et la plus efficace consisterait à exiger, pour tout renvoi de ce genre, une majorité des deux tiers.

3° Le pouvoir de contrôle du président de la République devrait être légèrement augmenté par le droit légal qui lui serait donné de procéder à des consultations totales ou partielles du pays, et par l'obligation légale pour le parlement de voter à la majorité des deux tiers les lois pour lesquelles le président demanderait une seconde lecture, droit qu'il a, mais dont il ne se sert pas parce que vain.

4° Le pouvoir du parlement devrait être fort diminué soit par le recours aux consultations du pays (referendum, plébiscite, etc.), soit par la rareté des sessions; en principe trois ou quatre par an de trois ou quatre jours chacune, avec réunions extraordinaires à la moindre occasion sérieuse, seraient très suffisantes, ceci impliquant la réorganisation du pouvoir législatif et de ce qu'on pourrait appeler le pouvoir contributif (accordant des crédits). Mais ces modifications de mécanisme constitutionnel seraient trop longues à exposer.

Qu'il suffise de dire que la *coutume* est au moins aussi légitime que la *loi*, et qu'il n'est pas mauvais du tout, quoi qu'en pense M. Dalidou, que celle-ci soit respectée avec une certaine approximation, au moins en droit public, car le droit privé est tout autre chose. — HENRI MAZEL.

§

A propos d'un Concours de Poésie, en 1889. — Cinquante années se sont écoulées, depuis le concours de poésie organisé, en 1889, par *l'Echo de Paris*. Nous avions à peine vingt-cinq ans; Louis Le Cardonnel, qui, nous révèle son frère M. Georges Le Cardonnel, y avait pris part, ne nous dépassait d'âge que fort peu. Avant la note qu'on peut lire dans *le Mercure de France* (1er avril 1939) sous le beau poème intitulé *le Chemin du rêve* dont le manuscrit a été retrouvé par M. Georges Le Cardonnel, personne ne se doutait que Le Cardonnel eût brigué le prix institué par *l'Echo de Paris*, et que remporta, au jugement unanime du jury, Ephraïm Mikhaël, alors dans sa vingt-troisième année.

C'est Catulle Mendès qui avait été l'instigateur de ce concours. Il voulait qu'on mît en valeur et qu'on désignât un beau poète parmi les jeunes. Les journaux s'ouvraient, le public croyait encore à la poésie. On applaudissait à l'essor d'un nouvel idéalisme se

dressant en face du naturalisme victorieux. *L'Echo de Paris* comptait au nombre de ses principaux chroniqueurs, non seulement Catulle Mendès, mais aussi Théodore de Banville et même Villiers de l'Isle-Adam.

Le poème couronné dans l'œuvre de Mikhaël est celui qui porte ce titre, *Florimond* :

> Je ne suis point pareil au faune maraudeur
> Qui ravit en chantant les dryades frivoles,
> Et ce que j'aime, hélas! ce n'est pas la splendeur
> Des bras blancs, ni le rire ardent des lèvres folles.
>
> Une soif de souffrance et de renoncement

y exprime, avec la fermeté ineffable du verbe, avec une profondeur d'inaltérable mélancolie, le dédain résigné qui marque la plupart des poèmes de cet adolescent de génie. Ceux qui l'ont connu, et par conséquent aimé, et qui l'admirent, reconnaissaient en lui le poète le plus puissant de notre génération : n'est-il pas vrai, ô vous qui avec moi vivez encore, Saint-Pol Roux, A. Ferdinand Herold, Jean Ajalbert? Nous nous réjouissions, en tout cas, de le voir titulaire de la première distinction décernée au symbolisme naissant.

Si je ne me trompe, un second prix avait été attribué aussi à notre très cher Pierre Quillard. Quel envoi avait-il fait? Un des poèmes sans doute, *l'Aventurier* ou le *Bois Sacré*, qui ouvrent son clair et hautain recueil, *la Gloire du Verbe*.

Il date de 1890. « A la mémoire de mon ami Ephraïm Mikhaël », ainsi est-il dédié, car Mikhaël avait succombé le 5 mai 1890 : il n'avait pas achevé sa vingt-quatrième année.

D'entre tous les initiateurs de la poésie rénovée, d'entre tous ces enthousiastes et sûrs inspirés, c'est Mikhaël qui, le plus jeune, a disparu de la vie terrestre : vingt-quatre ans, qui n'étaient pas même accomplis! Laforgue est mort à 27 ans, Emmanuel Signoret à 28 ans, Charles Guérin, comme le romantique Louis Bertrand, à 33 ans.

Combien d'autres poètes de notre génération n'ont pas dépassé l'âge de Baudelaire, quarante-six ans, ou n'ont pas atteint l'âge de Paul Verlaine, cinquante-et-un! Rimbaud est parti à 41 ans, Samain à 42, Rodenbach à 43, Van Lerberghe à 46, Pierre Quillard à 47, tandis que Stuart Merrill, Jean Moréas, Pierre Louys étaient entrés, depuis peu, dans la cinquantaine. Dans une génération de poètes, on compte tôt au nombre de ceux qui « survivent ». — ANDRÉ FONTAINAS.

§

Une lettre de Lacordaire à « Mademoiselle Cloque ». — *Mademoiselle Cloque*, le célèbre roman de René Boylesve, s'ouvre

par une scène touchante et de sourire malicieux. En son âge frais, Athénaïs Cloque était venue de Tours à Paris pour s'agenouiller devant son héros d'idéalisme, Chateaubriand, et recueillir de lui une simple phrase qui devait rester la grande aventure de sa jeunesse.

Nous avons démontré ailleurs qu'Athénaïs Cloque s'appela dans la réalité Adélaïde Blacque, et que son grand homme fut non pas Chateaubriand, mais le P. Lacordaire (1).

Adélaïde Blacque, plus communément prénommée Adèle, connut Boylesve enfant et adolescent, pressentit son mérite, et eût voulu qu'il devînt un nouveau Lacordaire. N'avait-il pas déjà, selon elle, un graphisme qui ressemblait fort à celui du célèbre prédicateur? Mlle Blacque était extrêmement pieuse, et pourtant elle avait failli se brûler un bout d'aile aux feux obscurs du spiritisme. Bien que ces velléités fussent abolies depuis belles saisons, elle en parla longuement à son jeune protégé Boylesve, non par goût, grand Dieu! mais par un besoin sentimental et glorieux d'évoquer la correspondance qu'elle avait jadis échangée à ce sujet avec Lacordaire. Et elle fut bien épouvantée lorsque son poussin, certainement à cause d'elle, se livra à l'occultisme, jusqu'à s'inscrire à une société d'études spirites. Il est vrai que Boylesve ne s'y attarda guère, et Mlle Cloque respira.

Nous avons retrouvé une lettre de Lacordaire à Mlle Blacque, qui traite de ce thème dangereux, et qui marque la curieuse position du prédicateur devant le problème. Position où la prudence n'a en soi rien de négatif.

La suscription :

à Mademoiselle
Mademoiselle Adèle Blacque
Rue du Commerce, n° 67
à Tours (Indre-et-Loire).

Les cachets postaux, sans vignette, indiquent au départ : « Toulouse, 8 nov. 53 »; à l'arrivée : « Tours, 10 nov. 53 ». L'acheminement n'était pas encore très rapide au début du second Empire. L'écriture de la lettre est petite, et celle que Boylesve employait à dix-huit ans lui ressemble en effet, un peu seulement.

Toulouse, 8 novembre 1853.

Madame,

Je n'ai vu que peu de chose par moi-même au sujet des tables tournantes et parlantes, mais davantage par des personnes dignes de foi. Je n'aime pas ces sortes d'exercices, qui n'apprennent rien que ce que

(1) *Qui était Mademoiselle Cloque? Les origines d'un roman.* Paris, Le Divan, 1931.

nous savons par la foi quand il y a vérité, et qui peuvent troubler des imaginations faibles, quoiqu'ils aient produit aussi quelque bien en démontrant à des incrédules l'existence du monde invisible, du monde des esprits.

Les faits dont on vous a parlé étaient contenus dans une lettre datée de Toulouse et signée par un ecclésiastique très connu de la personne qui l'avait reçue. Elle mentionnait, outre les phénomènes vulgaires, une apparition étrange opérée à la vue de plusieurs témoins. Je n'en sais pas davantage. Quant à mon opinion, elle est fort simple. Je crois, comme tout catholique, que nous sommes en rapport perpétuel avec des esprits bons et mauvais, et que ceux-ci, par la permission de Dieu, au moyen de certaines formes arbitraires, peuvent se manifester dans des phénomènes qui ont toujours subsisté, mais qui aujourd'hui sont devenus plus fréquents, soit pour contrebalancer le développement des puissances matérielles, soit parce qu'autrefois l'Eglise et l'Etat punissaient ce genre d'opérations et qu'aujourd'hui tout le monde peut s'y livrer publiquement et impunément. Il en résultera sans doute du mal, mais aussi une preuve qu'il y a dans ce monde autre chose que des corps.

Veuillez agréer les sentiments respectueux avec lesquels je suis, Madame,

votre très humble et obéissant serviteur,

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

La date de cette lettre n'est pas indifférente. Les tables tournantes et parlantes sévissaient en 1853, et l'on n'a pas oublié les expériences retentissantes qui se firent alors dans les îles anglo-normandes chez Victor Hugo. — GÉRARD-GAILLY.

§

Une lettre de M. Maurice Privat.

Monsieur le Directeur,

Avec beaucoup de retard je prends connaissance de l'article de M. Raymond Christoflour sur les Prophéties.

Les deux quatrains de Nostradamus qu'il cite sont apocryphes. Ils ne sont pas du grand Prophète mais lui ont été attribués. D'une manière générale les Présages et les Sizains ne font pas partie de son œuvre et doivent, à bon droit, être tenus en suspicion.

Nostradamus a si bien dessiné, par avance, le cours des événements, avec une éloquence si puissante, qu'il est inutile de lui prêter des documents qui ne méritent pas créance.

Il est regrettable que, parmi les commentateurs de Nostradamus il y ait peu d'esprits critiques, mais aussi pourquoi l'Ecole des Chartes dédaigne-t-elle un écrivain aussi original et remarquable, en dehors de ses prodigieuses vertus comme astrologue et prophète.

Je vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, etc.

MAURICE PRIVAT.

§

Une lettre de M. Marc-George Mallet.

Paris, le 18 avril 1939.

Monsieur l'Administrateur et cher Confrère,

Au dernier alinéa de sa très aimable analyse du premier numéro du *Carnet des Dix*, dans le *Mercure de France* du 15 mars, votre collaborateur Charles-Henry Hirsch fait allusion à une citation inexacte dont auraient été l'objet de la part de l'un des rédacteurs de cette revue certains vers appartenant à un poème de M. André Dumas, intitulé *Le Village*.

Permettez-moi de vous signaler que la citation a été scrupuleusement reproduite d'après la version initiale dudit poème, qui fut insérée dans une plaquette éditée par le *Mercure de France* et intitulée : *Concours de Poésie de l'Odéon* (23 avril 1898). Pour le cas où vos archives ne contiendraient pas cette brochure, nous en tenons un exemplaire à votre disposition.

Nous apprenons d'autre part que M. André Dumas a, par la suite, corrigé les vers incriminés. Que cette nouvelle version soit ou non préférable, il n'en reste pas moins vrai que ce défenseur de la césure médiane dans l'alexandrin a fourni, au début de sa carrière, un fort mauvais exemple d'anarchie, ni moins scandaleux qu'un jury lui ait donné le pas sur l'un des plus admirables poètes de son temps, ce Charles Guérin dont le *Mercure* a eu le grand honneur d'inscrire le nom à son catalogue.

Quelle que soit l'origine du reproche formulé par l'excellent écrivain qui tient la rubrique des revues, il nous paraît indispensable de justifier auprès de lui de notre bonne foi, et d'autant plus que nous avons tout lieu de supposer que la sienne a été surprise. Nous vous serions en conséquence reconnaissants de bien vouloir insérer la présente réponse.

Nous vous prions, Monsieur l'Administrateur et cher confrère, etc. — M. G. MALLET.

§

Les atomes et les fées. — Dans un charmant article : « Autour des Contes de Perrault », signé Suzie Boudon (*Mercure*, 15-IV-39), l'auteur écrit :

Depuis qu'il y a des sources et qui chantent; des halliers recéleurs de mystère au fond des bois; à travers la nuit, une lune énigmatique et vagabonde, des arcs diaprés dans le ciel, après les pluies d'été; des reflets lumineux tremblant sur les murs, *des rais de soleil se glissant furtivement par quelque fente, pour nous révéler soudain le monde ténu et impondérable des atomes;* il y a eu des hommes pour prêter à ces choses, à mille et mille autres encore, une voix, une âme, une existence,

ou plutôt, pour transposer celle qui leur est propre, dans le domaine fragile et fugace de la fiction.

C'est bellement écrit, et si j'ai souligné quelques mots, c'est parce que Mlle Suzie Boudon, qui s'occupe des fées avec compétence, c'est-à-dire avec l'émoi qu'elles ne manquent pas d'éveiller chez le poète, semble bien n'avoir pas une notion, même approchée, de l'infinie petitesse des atomes. Elle s'en consolera vite en songeant qu'elle n'est pas la seule, — et je ne parle pas de tous ceux qui, dans un rais de soleil, pensent voir des microbes, lesquels, par rapport aux atomes, sont de formidables mastodontes. (Il y a naturellement, et toutes proportions gardées, des microbes de toutes les tailles, et, dans cet univers, l'expression « petit microbe » n'est plus pléonastique).

Les philosophes grecs assuraient dans leurs théories que tous les corps sont formés, selon certaines lois, de petits éléments semblables au corps lui-même : le sel marin par de petits cristaux de sel, l'eau par de petites gouttes d'eau, etc. Ainsi était interprétée la variété des formes et des dimensions des corps.

La doctrine atomique que bâtirent Démocrite et Epicure suppose que tous les corps sont formés, selon certaines lois, de l'ensemble d'un petit nombre d'atomes immuables, les différentes forces de l'univers ne faisant que modifier l'arrangement et le groupement de ces atomes.

La chimie moderne nous donne la conviction que tous les corps connus sont dus à la combinaison intime, sous le jeu de forces que nous ne connaissons pas, de quelques douzaines d'éléments. La science est arrivée à en mesurer les dimensions et à en pénétrer la structure. Déjà Pascal avait vu dans les atomes une réplique, à l'échelle infiniment petite, des mondes de l'univers sidéral.

Pour avoir une notion de l'extrême petitesse des atomes, il faut supposer qu'à l'aide d'un microscope extrêmement puissant (et dont je n'ai, à vrai dire, aucune idée) on puisse « multiplier » les dimensions de notre univers.

Ainsi, avec un grossissement de cent fois, les hommes atteindraient le second étage de la tour Eiffel, les mouches deviendraient grosses comme des chiens, les abeilles comme des veaux, et un cheveu, dont le diamètre moyen est un dixième de millimètre, prendrait l'aspect d'une solide corde d'un centimètre.

Grossissons (il n'en coûte rien) ce nouveau monde de cent fois encore, soit notre monde de 10.000 fois; alors, les hommes atteignent une hauteur de 15 à 20 kilomètres, soit deux fois celle de l'Himalaya; une mouche a quelque soixante mètres de longueur,

une abeille 150 mètres, un cheveu un mètre de diamètre. Et les plus petits microbes, dont les vraies dimensions ne dépassent pas 0,001 de millimètre, atteignent un centimètre.

Continuons, puisque nous y sommes, de grossir ce monde de cent fois encore, soit 1.000.000 de fois notre monde réel. Le cheveu, alors, atteint 100 mètres de diamètre; les microbes deviennent des animaux effrayants, longs d'un mètre, mais le diamètre des atomes ne dépasse pas un dixième de millimètre!

Il faudrait agrandir de cent millions de fois notre monde terrestre pour que l'atome d'hydrogène fût tangible avec un diamètre d'un centimètre environ. Qu'on songe qu'avec un tel grossissement le tour du cheveu représenterait le tour de Paris, que les microbes seraient des monstres fabuleux, longs de cent mètres, et qu'un ballon de football serait sensiblement plus gros que la Terre. Pour créer un tel univers, il faudrait, évidemment, la baguette d'une fée. — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

Henri Heine et Paul Verlaine, une fois de plus, diffamés.

à C.-A. C.
(Assez! Assez!)

Quand accuse Heine
Et Paul Verlaine
La sotte haine
De malotrus
En nombre accrus,
Jugeons obscène
Plus qu'à demi
Ces flux de haine;
Et nous, tous deux, vénérons-les, ô cher ami
Cantacuzène!

Une revue du Sud-Ouest, en général mieux inspirée pour la défense des belles-lettres et même de la poésie lyrique (le meilleur de sa raison d'être), s'est permis d'accoler aux noms de Henri Heine et de Paul Verlaine l'appellation de « franches canailles »... De là à les rapprocher du nom d'un quelconque assassin récemment condamné par les Assises de Seine-et-Oise, le pas était facile à franchir.

Il est bon de signaler à qui respecte encore la poésie et révère les poètes cette vilenie. Il serait excessif et malencontreux de protester autrement que par un haussement d'épaules; telle, pensons-nous, la signification du petit poème « de circonstance » que nous nous sommes plu à transcrire ici. — A. F.

§

Le Sottisier universel.

Au milieu du siècle dernier, un vers de Hugo l'eût restituée à ceux qui n'auront pas vu passer cette Booz qui ne s'est pas endormie. — *Revue de Paris*, 1er janvier.

Usant, par extrême prudence, du conditionnel, nous dirons, sans crainte de nous tromper, que le bon président ne voulait pas remettre ça. — *La Dépêche* (Cherbourg), 8 avril.

Pierre Fresnay, qui fait revivre la grande comédienne que ses contemporains comparaient à Vénus; Yvonne Printemps, qui réalise le personnage de Maurice de Saxe. [Extrait d'une réclame cinématographique]. — *La Petite Charente*, 20 février.

Charles VI, en 1564, avait décidé que l'année commencerait le 1er avril, idée de fou probablement. — *Marianne*, 19 avril.

Tous ceux qui répudient les folies antimarxistes du front populaire feront bloc, sans distinction de parti, sur le nom de M. Deschaseaux. — *Le Foyer vosgien*, 9 avril.

Le ménage avait eu une fillette aujourd'hui âgée de sept ans. Mais, quelques années plus tard, Jeanne Spera se remaria avec un ouvrier chaudronnier, Louis Castaldo, âgé de 51 ans, duquel elle eut une seconde fillette, âgée maintenant de 7 ans. — *Le Petit Provençal*, 28 janvier.

GÉNÉROSITÉ. — A l'occasion d'une naissance, il a été fait don à la caisse de secours de la compagnie de sapeurs-pompiers de la somme de 0 fr. Merci au généreux donateur. — *Le Petit Dauphinois*, 18 février.

En Espagne, on ne sait rien au sujet des négociations engagées pour la reddition de Burgos. — [Titre d'un article]. — *Le Petit Matin* (Tunis), 26 mars.

§

Publications du « Mercure de France ».

NOUVELLES PENSÉES DE L'AMAZONE, par Natalie Clifford Barney. Un volume in-16 double couronne. Prix 15 francs. Il a été tiré : 20 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 20, à 50 francs; 200 ex. sur alfa, numérotés de 21 à 220, à 25 francs.

LE GUIDE ÉGARÉ, roman, par Vanderpyl. Un volume in-16 double-couronne. Prix 15 francs.

ANTHOLOGIE DES POÈTES JAPONAIS CONTEMPORAINS, par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin. Textes traduits directement du japonais. Préface de Kyuku Kawaji. Un volume in-16 double couronne. Prix 15 francs.

POÈMES (1921-1935), *Œuvres posthumes*, par Gustave Kahn. Un volume in-16 double couronne. Prix 15 francs.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.

BULLETIN FINANCIER

a seconde quinzaine d'avril peut être considérée comme une période de transition, au de laquelle : d'une part, Londres et New-York règlent leur allure sur Paris ; d'autre part, ance, une économie de guerre et des finances de guerre se substituent à une économie e voulait être que dirigée ou orientée, mais qui, de toutes façons, était une économie oup plus gouvernementale que particulière.

a situation financière du pays est ainsi devenue la résultante d'une combinaison de ses irces économiques proprement dites et de ses ressources monétaires. Du côté économique, ivernement a dû prendre de nouveaux décrets-lois dont le but est de procurer, immédiait, le maximum de ressources au Trésor tout en ménageant le plus possible les cons sociales. Du côté monétaire, le même gouvernement a affirmé sa volonté de maintenir nc à son niveau actuel par rapport à la devise de base — la livre sterling — et subsiment par rapport au dollar, qui n'est maintenant qu'une représentation approximative talon-or.

)uelles ont été les réactions du marché financier français ? Généralement favorables ; car, fois, en venant au secours de la monnaie et en garantissant l'intégrité de celle-ci, la ité a étayé la confiance. Le détenteur de billets de banque se dit qu'il n'a pas d'avantage sauriser, qu'il se doit à lui-même autant qu'à la collectivité de remettre ses disponibilités la circulation. On a donc assisté, au lendemain d'une liquidation de quinzaine très peu e, à un mouvement général de la cote en avant. Les gains furent d'importance fort diffé-. Insignifiants pour les titres ayant un rapport quelconque avec des entreprises qu'in-se la Méditerranée, les progrès ont été notables et durables pour les valeurs nationales. sans raisons d'ailleurs puisque les conditions économiques normales se trouvent bouleses, qu'on ne peut donc plus attacher qu'une importance secondaire à certains indices, aussi à celui du chômage qu'à celui de l'activité industrielle.

,'intensification du travail étant devenue un dogme d'Etat autant que les économies de toutes s, il est évident que la Bourse, baromètre de l'activité économique, doit de plus en plus r son attention sur les sociétés bien menées. Il est apparent que la notion de rendement va cer graduellement devant celle, plus intrinsèque, du capital constitué, c'est-à-dire de ·it d'entreprise.

LE MASQUE D'OR.

RÉDIT LYONNAIS. — Les actionnaires, réunis en assemblée générale ordinaire le 18 avril, sous la ence du baron Brincard, ont approuvé à l'unanimité le rapport du Conseil, les comptes de l'exercice ainsi que le bilan et toutes les résolutions proposées. Le dividende a été fixé à 100 francs par action. vidende sera réparti, sous déduction des impôts, en deux termes : 45 francs mis en paiement le ırs 1939; 55 francs payables le 25 septembre 1939. L'assemblée a réélu MM. le baron Brincard, e, Platon et le comte de Vogüé, administrateurs sortants.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493 — SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

DIRECTEUR : JACQUES BERNARD

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 7 fr.

ÉTRANGER

1° Pays accordant le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Italie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 8 fr.

2° Tous autres pays :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 9 fr. 50.

Une convention postale internationale donne des avantages appréciables à certains abonnements. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : années 1890 à 1893, le numéro, 10 fr. ; autres années, le numéro, 7 fr. ; les tomes se vendent autant de fois 10 fr. ou 7 fr. qu'ils contiennent de numéros. Port en sus.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 4 et le 20, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les manuscrits non acceptés restent à la disposition des auteurs, aux bureaux de la revue, pendant un an. Envoyer le montant de l'affranchissement pour les recevoir à domicile.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1939